NAZIONALE
B. Prov.
LE
1417
VITT EM. III
NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XXII
Palchetto 4
Num.° d' ordine 18
9-A-17
N. 1

B. Rom
III
1111

HISTOIRE

ET

DESCRIPTION

GENERALE

DU JAPON.

TOME CINQUIE'ME.

R. ISTITUTO ORIENTALE
NAPOLI
BIBLIOTECA M. RIPA

613055

HISTOIRE
ET
DESCRIPTION
GENERALE
DU JAPON,

OU L'ON TROUVERA

TOUT CE QU'ON A PU APPRENDRE de la nature & des Productions du Pays, du caractere & des Coûtumes des Habitans, du Gouvernement & du Commerce, des Révolutions arrivées dans l'Empire & dans la Religion; & l'examen de tous les Auteurs, qui ont écrit ſur le même ſujet.

AVEC LES FASTES CHRONOLOGIQUES DE LA DECOUVERTE DU NOUVEAU MONDE.

Enrichie de Figures en taille-douce.

Par le Pere DE CHARLEVOIX, *de la Compagnie de* JESUS.

TOME CINQUIE'ME.

A PARIS,

Chez
- JULIEN-MICHEL GANDOUIN, Quai de Conti, aux trois Vertus.
- JEAN-BAPTISTE LAMESLE ruë vieille Bouclerie, à la Minerve.
- PIERRE-FRANÇOIS GIFFART ruë S. Jacques, à Sainte Théreſe.
- ROLLIN fils, Quai des Auguſtins, près de la ruë de Hurpois, à Saint Athanaſe.
- NYON fils, ruë de Hurpois, à l'Occaſion.

M. DCC. XXXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

TABLE
DES SOMMAIRES
pour le cinquiéme Volume.

LIVRE ONZIE'ME.

§. I. *L'Empereur tombe malade. Son embarras au ſujet de ſon Fils. Caractere de* GIXASU, *qu'il lui donne pour Tuteur, & pour Régent de l'Empire. Meſures, qu'il prend pour l'attacher à ſa Famille, pour tempérer ſon autorité, & pour ſe faire mettre au rang des Dieux. Le P. Rodriguez le viſite, & en eſt bien reçu. Sa mort, ſes bonnes & ſes mauvaiſes qualitez.* 3

§. II. *Les Troupes Japonnoiſes reviennent de Corée, ce qui rend au Chriſtianiſme ſon premier luſtre. Conduite des Miſſionnaires dans ces conjonctures délicates. Le Pere Valegnani écrit à quelques-uns des Régens, & la réponſe, qu'il en reçoit. Zele des Princes Chrétiens. Broüillerie entre les Régens. Conduite généreuſe du Grand Amiral.* 17

ISTITUTO ORIENTALE
NAPOLI
BIBLIOTECA M. RIPA

§. III. *Perſécution dans le Firando : Conſtance de la Princeſſe de Firando. Six Princes & plus de ſix cens Chrétiens s'exilent volontairement pour conſerver leur Foi. De quelle maniere ils ſont reçus à Nangazaqui. Mouvement à ce ſujet, & comment il s'appaiſe. Mort du Pere Gomez.* 28

§. IV. *Apothéoſe de Tayco-Sama ; effet, qu'elle produiſit par rapport au Chriſtianiſme. Zele des Rois de Fingo & de Mino. Baptême de la Reine d'Arima. Les Régens ſe déclarent contre le Tuteur, le Roi de Fingo prend leur parti : les Jéſuites calomniez à cette occaſion. Les Régens ſe conduiſent mal.* 41

§. V. *Ils remportent pluſieurs avantages. Mort tragique de la Reine de Tango ; Eloge de cette Princeſſe. Succès divers de la Guerre Civile.* 51

§. VI. *Le Roi de Bungo eſt défait par l'ancien Roi de Buygen : Bataille générale. Les Rois d'Omi & de Fingo ſont faits Priſonniers. Belle retraite du Roi de Saxuma. Action généreuſe de l'Evêque du Japon. Les deux Rois Priſonniers ſont exécutez à mort.*

Eloge du Roi de Fingo. Mort tragique de ſon Fils. 62

§. VII. *Conduite de Dayſu-Sama avec les Miſſionnaires. Arrivée de pluſieurs Religieux au Japon. Indiſcrétion de l'un d'eux, & ce qui en arrive. Terazaba met la Religion en grand danger. Témoignage, que Dayſu-Sama rend aux Jéſuites & au Chriſtianiſme. Divers changemens dans l'Empire, & l'avantage, qui en revient à la Religion. Le Roi de Tango la protege.* 75

§. VIII. *Le Tuteur prend le titre de* CUBO-SAMA. *Deſcription de* SURUNGA. *Incendie ſingulier. Canzugedono deſole le Fingo. Siege d'*UTO. *Perſécution dans le Fingo, & ſes effets. Exemple mémorable de la fermeté chrétienne dans un Enfant.* 88

§. IX. *La Perſécution ceſſe pour quelque tems, puis recommence. Martyre de quelques Perſonnes de condition. Effet, que produiſent ces Exécutions parmi les Chrétiens.* 100

§. X. *Le Roi de Buygen tire l'épée pour les Chrétiens contre le Roi de Fingo. Un Calomniateur rétracte juridique-*

ment ce qu'il avoit avancé contre les Jéſuites. Le Cubo-Sama s'indiſpoſe contre les Chrétiens. Il fait donner à ſon Fils le titre de XOGUN-SAMA. *Imprudente réponſe d'un Caſtillan. Le Cubo-Sama ordonne qu'on faſſe ſortir du Japon tous les Religieux Eſpagnols. Perſécution dans l'Iſle d'Amacuſa & dans le Naugato. Ce qui en empêche les ſuites.* 113

LIVRE DOUZIE'ME.

§. I. *Hiſtoire du Prince d'Omura. Son Apoſtaſie ; ce qui y donna occaſion, & quelles en furent les ſuites. Mort chrétienne de l'ancien Roi de Bugen : ſon Fils renonce au Chriſtianiſme.* 131

§. II. *Caractere de Conſtantin Joſcimon Roi de Bungo. Ses chûtes réïtérées. Sa converſion ; ſes nouvelles diſgraces. Sa mort. Une de ſes Nieces meurt en odeur de ſainteté. Grand exemple de vertu d'une de ſes Sœurs. Sacrilege puni & converti. Situation des affaires de la Religion.* 144

§. III. *Edit du Cubo-Samo contre la*

Religion ſans effet. Réception, que ce Prince fait au Superieur des Jéſuites. Ce Pere viſite auſſi le Xogun-Sama & l'Empereur. Quel fut le fruit de ſon voyage. Mort du Pere Valegnani. L'Evêque du Japon parcourt le Ximo. Particularitez de ce voyage. 158

§. IV. *La Persécution recommence dans le Fingo. Martyre de deux Gentilshommes & de deux Enfans. Le Ciel venge leur mort. Effet de ces Persécutions particulieres parmi les Fideles. La Cour d'Ozaca favoriſe les Chrétiens. Conſtance d'un Enfant au milieu des tourmens. Mort du Pere Gnecchi. Etabliſſement d'Hôpitaux pour les Lépreux.* 173

§. V. *Premier Etabliſſement des Hollandois au Japon. Produit du Commerce des Portugais en ce tems-là. Deſordre cauſé par des Japonnois à Macao. Le Gouverneur de Nangazaqui rend de bons ſervices aux Portugais en cette occaſion. Un Capitaine Portugais en uſe mal avec lui. Le Roi d'Arima ſe rend Accuſateur des Portugais auprès de l'Empereur.* 189

§. VI. *Irréſolutions du Cubo-Sama : ce*

qui le détermine à agir contre les Portugais. Le Roi d'Arima reçoit ordre de les combattre. Il eſt repouſſé d'abord. Le Navire Portugais eſt brûlé, & tout l'Equipage tué ou noyé. Le Cubo-Sama s'adoucit en faveur des Portugais. Relation du même Combat par Kœmpfer. 200.

§. VII. *La Foi fait quelques progrès dans le Quanto. Projet du P. Sotelo Franciſquain. Le Cubo-Sama dépoſe le Dairy. Entrevûë du premier avec Fide-Jory. Le Pere Sotelo dans le Royaume d'Oxu. Le Chriſtianiſme fleurit à Méaco. Mort du Roi de Fingo. Celui de Bungo perſécute les Chrétiens : leur fermeté le déconcerte.* 216

§. VIII. *Arrivée d'un Navire Hollandois à Firando. Le Capitaine va à Surunga. Succès de ſon voyage. Députation de la Ville de Macao vers le Cubo-Sama, & quel en fut le ſuccès. Un Ambaſſadeur Eſpagnol arrive à Jedo ; de quelle maniere il s'y comporte. Ses demandes ; les réponſes, qu'on lui fait. Ce qui ſe paſſe entre le Tréſorier Général du Cubo-Sama & les Hollandois.* 229

§. IX. *Bref du Pape Paul V. & fauſſe démarche de l'Evêque à ce ſujet. Preſſentiment d'une Perſécution. Invention de deux Croix. Merveilles opérées à cette occaſion. Fauſſeté de Kœmpfer. Troiſiéme Croix miraculeuſe, & l'effet, qu'elle produit.* 240

§. X. *Le Roi d'Arima tombe dans le relâchement. Son ambition l'engage dans une intrigue, dont il eſt la victime. Son Fils devient Apoſtat, ſe rend ſon Accuſateur, & ſe fait mettre ſur le Trône à ſa place. Le Roi eſt condamné à mort, & exécuté. Circonſtances édifiantes de ſa mort; courage de la Reine ſon Epouſe. Les Anglois obtiennent la permiſſion de trafiquer au Japon. Ils aigriſſent le Cubo-Sama contre les Eſpagnols & les Miſſionnaires.* 254

LIVRE TREIZIE'ME.

§. I. *LE Xogun-Sama veut commencer la Perſécution, & on l'en diſſuade. Belle réponſe de pluſieurs Seigneurs Chrétiens au Cubo-Sama. Ils ſont exilez. Ferveur de deux Pa-*

ges & de quelques Dames de ſa Cour. Perſecution dans le Royaume d'Arima. Foibleſſe du Roi ; conſtance de la Princeſſe, qu'il avoit répudiée. Les Chrétiens ſe préſentent de bonne grace au Martyre. 274

§. II *Le Gouverneur de Nangazaqui ſe croit inſulté par les Chrétiens. Il oblige le Roi à perſécuter les Fideles. Martyre de deux Gentilshommes & de leurs Familles. Hiſtoire tragique de deux Freres du Roi. Piété de la Reine leur Mere.* 289

§. III. *Le Roi d'Arima entreprend de pervertir ſes Sujets, & y employe un fameux Bonze. Exemple d'une grande conſtance dans une Fille d'honneur de la Reine, & dans un Page du Roi. Les Peres de Saint Dominique ſont chaſſez du Figen. Le Gouverneur de Nangazaqui attiſe de nouveau le feu de la Persécution dans le Royaume d'Arima. Diſcours du Roi à ſes Courtiſans, & quel en fut le fruit. Huit Perſonnes de qualité ſont condamnées au feu.* 307

§. IV. *On leur ſignifie l'Arrêt de leur mort. Leur marche triomphante au*

lieu du ſupplice. Circonſtances de leur Martyre. Le culte, qu'on leur rend après leur mort. Bref du Pape Urbain VIII. qui paroît autoriſer ce culte. Suite de cette Perſécution. 321

§. V. *Négociations du Pere Sotelo à la Cour de Jedo. Diverſes avantures de ce Religieux. Perſécution à ſon ſujet. Il eſt exilé. Mort de l'Evêque du Japon. Diſpute entre les Franciſquains & les Jéſuites pour le Gouvernement de cette Egliſe pendant la vacance du Siége. Comment elle eſt terminée.* 333

§. VI. *Mémorial préſenté au Cubo-Sama par les Eſpagnols & les Portugais contre les Hollandois. Réponſe de ce Prince. Les Hollandois récriminent avec ſuccès. Le Gouverneur de Nangazaqui anime le Cubo-Sama contre les Chretiens. Nouvel Edit contre eux. Mauvaiſe foi du Gouverneur de Nangazaqui. Quelques Fideles ſe laiſſent ſéduire à Méaco. Supplice ſingulier pour obliger tous les autres à ſe rendre.* 351

§. VII. *Fermeté des Fideles d'Ozaca. Conſtance merveilleuſe d'un Enfant.*

Pluſieurs Familles exilées dans le Nord du Japon. Leurs ſouffrances & leurs vertus pendant le voyage. Situation, où ils ſe trouvent dans le lieu de leur exil. Belle réponſe d'un Gentilhomme Chrétien. 366

§. VIII. *Quantité de Perſonnes illuſtres ſont bannies du Japon. Sainteté du Roi & du Prince de Tamba. De quelle maniere cet exil eſt reçu du Public. On preſſe inutilement les Exilez de ſe ſoûmettre aux Edits. Ils arrivent à Nangazaqui. Réception, qu'on leur fait dans cette Ville.* 376

§. IX. *Conſtance de deux Gentilshommes Chrétiens, & modération du Roi de Bungo. Martyrs dans ce Royaume. Merveilles opérées en faveur des Fideles. Conduite du Cubo-Sama à leur égard. Courage de pluſieurs Femmes Chrétiennes. Apoſtats dans le Buygen. Conſtance des Lépreux.* 392

§. X. *Le Roi d'Arima reconnoît la main de Dieu, qui le frappe, & ne ſe convertit pas. Il remet ſon Royaume au Cubo-Sama, qui lui en donne un plus petit. Mouvement dans le Royau-*

me d'Arima, qui eſt donné au Gouverneur de Nangazaqui. Pluſieurs Miſſionnaires demeurent déguiſez au Japon. Indiſcrette ferveur des Chrétiens de Nangazaqui. 403

§. XI. *Les Exilez ſont embarquez. Réception faite à Manile à pluſieurs. Ucondono y tombe malade. Diſcours, qu'il tient à ſa Famille. Sa mort; ſes obſeques. Généroſité du Roi d'Eſpagne envers les Exilez.* 415

LIVRE QUATORZIE'ME.

§. I. *TErrible appareil de perſécution dans le Royaume d'Arima. Cruautez inouies exercées contre les Chrétiens. Leur conſtance. Martyre d'un Gentilhomme, & ſon diſcours au Tyran.* 429

§. II. *Nombre prodigieux de Martyrs. Quelques merveilles opérées dans le cours de cette Perſécution. Elle ceſſe dans le Royaume d'Arima. Situation des affaires de l'Empereur. Le Cubo-Sama leve des Troupes. Trahiſon du Gouverneur d'Ozaca découverte. Le Cubo-Sama aſſiege cette Ville. Il ſe*

retire. Paix ſimulée entre ce Prince & l'Empereur. 443
§. III. *Indiſcrétion de quelques Religieux, & quel en fut le fruit. La Guerre recommence entre l'Empereur & le Cubo-Sama. Les Chrétiens prennent le parti du premier, qui fait raſer la Ville de Sacai. Bataille générale. Victoire du Cubo-Sama. Belle action de pluſieurs Vierges Chrétiennes. Courage d'un Fils naturel de l'Empereur. Ce que devint ce Prince. Extrémité, où ſont réduits les Miſſionnaires.* 457
§. IV. *Ferveur admirable des Chrétiens. Mort du Cubo-Sama. Ses dernieres volontez au ſujet du Chriſtianiſme. Son Apothéoſe. Politique de ſes Succeſſeurs.* 472
§. V. *Situation de Jedo. Deſcription de cette Capitale. Le nombre de ſes Habitans; ſes Edifices; ſon Commerce; ſa Police; ſes Fauxbourgs; ſes Forts; ſon Château; le Palais de l'Empereur.* 484
§. VI. *Les Chrétiens ſe flattent d'une vaine eſperance. Nouvel Edit contre eux. Conduite des Miſſionnaires. Le*

Prince d'Omura eſt chargé d'en faire la recherche. Martyre d'un Franciſquain & d'un Jéſuite. Zele trop ardent de deux Religieux : mauvais diſcours de quelques Chrétiens à ce ſujet. Caractere des deux Religieux. Leur Martyre. 496

§. VII. *Autres Martyrs. Ferveur des Chrétiens. Mort du Roi d'Arima. Ferveur des Exilez de Tſugaru. Le Gouverneur de Nangazaqui recherche les Chrétiens. Fureur & fin tragique d'un Apoſtat.* 513

§. VIII. *Apoſtaſie de Jean Feizo. Pluſieurs Chrétiens brûlez vifs, & pluſieurs Miſſionnaires arrêtez. Ce qui ſe paſſe entre le P. Spinola & Feizo. Chûte de pluſieurs Fideles. Mauvais diſcours de quelques-uns. L'Idolâtrie introduite dans Nangazaqui. Apoſtaſie d'un Prêtre Japonnois.* 526

§. IX. *Le Pere Iſcida & Leonard Kimura, Jeſuites, ſont arrêtez. Ce qui ſe paſſe dans la priſon du premier. Le ſecond fait beaucoup de converſions dans la ſienne. Il eſt condamné au feu. Son Martyre. Extrémité, où ſont réduits les Miſſionnaires.* 539

§. X. *Cinquante perſonnes ſont condamnées au feu par l'Empereur. Hiſtoire de quelques-uns de ces Martyrs. Les Fideles ſont accuſez d'avoir mis le feu à Méaco. Ils ſont juſtifiez, mais trop tard. Deux Princes d'Omura meurent Apoſtats.* 550

Addition au Livre XII. *Hiſtoire de deux Auguſtins, dont l'un étoit Japonnois, & d'une Dame Polonoiſe, martyriſez en Moſcovie en* 1611. 561

Fin de la Table des Sommaires.

FAUTES A CORRIGER dans le cinquiéme Volume.

PAge 11. *ligne* 5. il avoit ordonné, *liſez* il avoit été ordonné.

Page 16. *lig.* 15. & aux mauvais traitemens, *otez* &.

Page 67. *ligne* 26. *ponctuez ainſi :* & tout plia ſous le Tuteur après une ſuite de ſuccès ſi peu attenduë. La premiere choſe.

Page 80. *ligne* 27. il en eut bientôt, *liſez* il eut bientôt de l'eau.

Page 84. *ligne* 14. il eſt certain, *liſez* mais il eſt certain.

Page 111. *ligne* 12. malheureux, *liſez* miſérables.

Page 132. *derniere Note*, Iſafax, *liſez* Iſafay.

Page 179. *lig.* 21. les diſettes, *liſez* la diſette.

Page 187. *ligne* 13. par, *liſez* dans.

Page 218. *ligne* 15. le confia, *liſez* le vendit.

Page 223. *ligne* 22. nommé, *liſez* appellé.

Page 242. *ligne* 23. faiſoit juger tout le monde, *liſez* donnoit lieu à tout le monde de juger.

Page 385. *ligne* 26. & que c'eſt, *ôtez* que.

Page 417. *ligne* 2. étant, *liſez* étoit.

— *Ligne* 6. ſçavoit, *liſez* auroit ſçu.

— *Ligne* 27. porter, *liſez* apprendre.

Page 449. *ligne* 15. trop, *liſez* trop tôt.

Page 471. *ligne* 18. le chemin, *liſez* leur chemin.

Page 490. *ligne* 10. occupé, *liſez* coupé.

Page 526. *dans le titre*, & Feizo, *liſez* & Gonzoco.

Page 528. *lig.* 4. répandit, *liſez* répandirent.
— *Ligne* 14. c'eſt aſſez l'effet, *ôtez* aſſez.
Page 555. *ligne* 6. ce qui, *liſez* & qui.
Page 561. *ligne* 15. trouveront, *liſez* jugeroient
— *Ligne* 19. trouveroient, *liſ.* trouveront.
Page 565. *ligne* 18. tout chargé, *ôtez* tout.

HISTOIRE

HISTOIRE DU JAPON.

LIVRE ONZIE'ME.

POUR peu qu'on faſſe attention à ce qui s'étoit paſſé au ſujet du Chriſtianiſme dans le Japon depuis le premier Edit de Tayco-Sama, on ne pourra gueres s'empêcher de reconnoître que le danger, où ſe trouvoit cette floriſſante Egliſe d'une entiere deſtruction, venoit principalement de l'empreſſement des Eſpagnols des Philippines, pour partager avec les Por-

De J. C. 1598.

De Syn Mu. 2258.

De J. C. 1598. De Syn Mu. 2258.

tugais de Macao le Commerce de ces Isles, & du peu de concert entre les Ouvriers de l'Evangile, qui en avoit été la suite. En effet il y a tout lieu de croire, que si les Missionnaires se fussent toujours comportez, comme on avoit fait les premieres années de la Persécution, l'Empereur, qui voyoit assez tranquillement les progrès d'une Religion, qu'il ne pouvoit s'empêcher d'estimer, ne se seroit porté à aucun coup d'éclat, pour l'arrêter; & qu'à sa mort le nombre & la qualité des Chrétiens auroient obligé le Gouvernement à les ménager.

Il est encore certain qu'au tems, dont je parle, la bonne intelligence, qui avoit été dès les commencemens entre les Japonnois & les Portugais, n'avoit encore reçu aucune atteinte, & que la Cour n'étoit nullement en garde contre ceux-ci, même par rapport aux Missionnaires; ce qui parut sensiblement à l'arrivée du nouvel Evêque Dom Louis Serqueyra, que le grand Navire du Commerce de Macao amena sur ces entrefaites à Nanga-

zaqui avec le Pere Valegnani, & plusieurs autres Jésuites, sans que personne y trouvât à redire. Il est vrai que la nouvelle, qui se répandit tout à coup, que l'Empereur étoit à l'extrêmité, empêcha qu'on ne pensât plus, ni aux Missionnaires, ni aux Chrétiens.

De J. C. 1598.

De Syn Mu. 2258.

§. I.

L'Empereur tombe malade. Son embarras au sujet de son Fils. Caractere de GIXASU, *qu'il lui donne pour Tuteur, & qu'il nomme Régent de l'Empire. Mesures qu'il prend pour l'attacher à sa Famille, pour tempérer son Autorité, & pour se faire mettre au rang des Dieux. Le Pere Rodriguez le visite, & en est bien reçu. Sa mort. Ses bonnes & ses mauvaises qualitez.*

La maladie de ce Prince commença par une Dyssenterie, dont ses Médecins firent d'abord assez peu de cas. Elle continua sur le même pied depuis le dernier de Juin jusqu'au cinquiéme d'Août, que le Malade tomba dans une foiblesse, qui dura longtems, & l'on crut mê-

De J. C. 1598.

De Syn Mu. 2258.

me qu'il alloit paſſer ; il en revint pourtant, mais il ſentit bien qu'il étoit frappé à mort, & il ne ſongea plus qu'aux moyens d'aſſûrer l'Empire à ſon Fils, qui n'avoit que ſix ans. Ce n'étoit pas une choſe aiſée, & l'exemple tout récent du Petit-Fils de Nobunanga, à qui lui-même avoit ôté le Sceptre, lui faiſoit comprendre que les plus grands Hommes ne laiſſent ſouvent après eux, que des ombres impuiſſantes, & qu'un Enfant n'eſt pas bien affermi ſur un Trône, auquel il n'a point d'autre droit, que l'Uſurpation de ſon Pere.

Si ſa paſſion contre les Chrétiens, ou plutôt les défiances, qu'il avoit conçûës contre eux, ne l'avoient point aveuglé, il auroit pû, en laiſſant l'Empire à l'Impératrice, ce qui s'étoit ſouvent pratiqué ſous le Regne des Dairys, ou du moins la tutelle de ſon Fils, lui donner pour Miniſtres, & pour Lieutenans Généraux, le Grand Amiral, Ucondono, & l'ancien Roi de Buygen. Il devoit être fort aſſûré de trouver dans ces trois grands Hommes ce qu'il ne

pouvoit même trouver tout à la fois, que dans eux ; assez d'habileté pour gouverner l'Empire ; assez de mérite, pour ne point donner de jalousie aux Grands ; assez de fermeté, pour réprimer les Factieux ; & assez de modération, pour ne pas toucher à un Trône, dont ils auroient été les soutiens. Mais Dieu ne vouloit pas que la Postérité de ce Monarque régnât dans un Pays, où il avoit entrepris d'exterminer son culte ; & ce qui doit faire admirer la maniere, dont la Justice divine se joüa des projets de ce grand Politique, les mesures, qu'il prit pour assûrer la Couronne à son Fils, furent ce qui la lui fit perdre. De J. C. 1598. De Sjn Mu. 2258.

S'il y avoit au Japon un homme, de qui l'Empereur dût se défier dans la circonstance présente c'étoit sans doute GIXASU (*a*) Roi de Bandouë. Ce Prince ne possédoit d'abord que le Royaume de Micava, & il en avoit été dépoüillé, pour avoir pris le parti du Roi d'Ava son Neveu,

(*a*) GYASU, GEIAZO, JEJAS, ONDOSCHIO. On trouve ce Prince ainsi nommé par différens Auteurs.

De J. C. 1598. De Syn Mu. 2258.

& le troiſiéme des Fils de Nobunanga ; mais il s'étoit ſi bien réconcilié depuis avec l'Uſurpateur, qu'il en avoit obtenu la reſtitution de ſon Royaume, & qu'il en étoit même devenu en quelque façon le Favori.

Dans la ſuite, en échange du Micava, & de trois autres Royaumes, qu'il avoit conquis, l'Empereur lui avoit donné tout le Bandouë, & il croyoit ſe l'être entierement attaché par un ſi grand bienfait ; mais la reconnoiſſance n'eſt pas une vertu, ſur laquelle les Souverains doivent compter, ſurtout de la part de ceux, qu'ils ont rendus aſſez puiſſans, pour pouvoir être impunément ingrats. Le Roi de Bandouë étoit un Prince bien fait, brave, habile & heureux à la guerre, & d'une grande dextérité à manier les eſprits. Il étoit d'ailleurs extrémement aimé de la Nation, à cauſe de ſon alliance avec Nobunanga, dont il avoit épouſé la Sœur, & dont la mémoire étoit toujours chere & reſpectable aux Japonnois. Il poſſédoit un grand Pays fécond en Mines d'or & d'argent, & recommandable par la

commodité de ſes Ports ouverts au commerce, & aux ſecours, qu'il pouvoit recevoir du dehors. Enfin l'intérêt qu'il devoit prendre à la Famille, ſur laquelle ſon Maître avoit uſurpé l'Empire, lui fourniſſoit un prétexte ſpécieux, pour l'arracher au Fils de ſon Bienfaicteur, & le rendre à ſes Neveux, ſi avec le mérite, qui peut faire réüſſir une grande Révolution, il n'avoit pas eu l'ambition, qui fait les Uſurpateurs. Tel fût cependant l'homme, que le politique Tayco-Sama choiſit, pour lui confier ſon Fils, & ſon Empire.

De J. C. 1598.

De Syn Mu. 2258.

Cette réſolution priſe, il fit appeller le Roi de Bandouë, & lui parla ainſi en préſence de toute la Cour, qu'il avoit fait aſſembler à ce deſſein: » Cher Ami, je meurs, & la » mort n'a rien, qui m'effraye ; » c'eſt une Loi commune à tous les » hommes, les plus grands Princes » n'en ſont pas exempts, & je m'y » ſoumets ſans peine. Une ſeule cho- » ſe m'inquiéte ; je laiſſe ſur mon » Trône un Fils bien jeune, il lui » faut un appui, & puis-je trouver » un homme dans tout l'Empire, qui

De J. C. 1598.

De Syn Mu. 2158.

» ſoit plus capable de lui en ſervir ; » que vous ? Je connois votre valeur, » & votre ſageſſe, je ne puis douter, » que quand mon Fils ſera en âge » de régner, vous ne lui remettiez » fidélement le dépôt, que je vous » aurai confié ; je ne ſçaurois donc » mieux faire, que de dépoſer entre » vos mains mon Sceptre, & celui » qui le doit porter après moi ; mais » afin que vous ne travailliez pas » ſeulement pour ma Famille, je » veux l'unir avec vous. Votre Fils » aîné a une Fille, j'en veux faire » l'Epouſe de mon Fils, que vous » regarderez ainſi comme le vôtre.

Gixaſu ne répondit d'abord à ce diſcours, que par des larmes, que toute ſa conduite a depuis donné lieu de croire, avoir été des larmes de joye ; il fit enſuite à l'Empereur mille proteſtations d'une reconnoiſſance éternelle & d'une fidélité à toute épreuve. Tayco-Sama ne douta point qu'elles ne fuſſent ſinceres ; il fit ſur le champ venir la petite Princeſſe de Bandouë, qui n'avoit que deux ans, & la cérémonie de ſon mariage avec FIDE-JORI (nous

avons déja dit, que c'étoit le nom du Fils de l'Empereur) fut célébrée dès le même jour, & suivie d'une Fête magnifique. Le Roi de Bandouë prêta ensuite serment de fidélité entre les mains du Monarque, qui lui fit prendre le nom de DAYSU-SAMA, c'est-à-dire, *Grand Gouverneur*, puis il ordonna, que tous les Princes, & Seigneurs feroient serment entre ses mains de maintenir de tout leur pouvoir Fide-Jori sur le Trône de son Pere, & pour les y engager davantage, il fit à tous des présens magnifiques. Les Absens, & surtout ceux, qui étoient en Corée, ne furent pas oubliez, non plus que leurs Femmes, & toutes les Dames du Palais, que Tayco-Sama crut devoir intéresser à la conservation de son Fils. On auroit de la peine à imaginer, jusqu'où il porta l'attention, pour ne mécontenter personne. Cela fait, il prit quelques mesures, pour tempérer un peu l'autorité presque absoluë, dont il venoit de revêtir le Daysu-Sama, & la principale fut de lui former un Conseil de Régence composé de

De J. C. 1598.

De Syn Mu. 2258.

De J. C. 1598. De Syn Mu. 1258.

neuf Perſonnes, qui devoient à la vérité le reconnoître comme leur Chef, mais ſans la participation deſquels il ne devoit lui-même rien entreprendre de conſidérable. Parmi ces Seigneurs, à qui nos Hiſtoires donnent la qualité de Régens, je trouve les noms de Xibunojo & d'Aſonadario, dont nous avons ſouvent parlé, mais je ne trouve point celui de Gueniſoin, Vice-Roi de la Tenſe, ce qui pourroit faire juger que ce Seigneur étoit mort, n'étant pas naturel de croire, qu'un homme dans cette Place, & qui avoit eu toute la confiance de ſon Maître, demeurât tellement obſcur, qu'il ne fût plus parlé de lui dans toute la ſuite de cette Hiſtoire.

Quoiqu'il en ſoit, l'Empereur après avoir ainſi travaillé, pour ſon Succeſſeur, ne s'occupa plus, que de lui-même. Sa paſſion dominante, ainſi que nous l'avons vû, avoit été l'ambition, & il n'avoit jamais eu rien plus à cœur, que de s'aſſûrer une place diſtinguée parmi les Dieux *Camis*. Dans cette vûë, quoiqu'au fonds il n'eût aucun principe de Re-

ligion, il avoit affecté depuis plusieurs années un grand zele pour le culte des Divinitez, qu'on adore au Japon. Après avoir magnifiquement rebâti plusieurs Temples, & un grand nombre de Monasteres détruits par Nobunanga, & par lui-même, ou par le malheur des Guerres, il avoit augmenté Méaco d'un nouveau Quartier, & y avoit construit un superbe Temple, où il prétendoit être adoré sous le titre de XIN FACHIMAN, qui veut dire nouveau Fachiman, c'est le nom, que l'on donne à un Cami, célebre par ses Conquêtes, & qui est regardé dans le Sinto, comme le Dieu de la Guerre. Il n'étoit entré dans les ferremens de ce Temple, que des lames de Sabres; & pour cela il avoit ordonné à tous ceux, qui n'étoient pas Nobles, de livrer les leurs, n'étant pas convenable, disoit l'Empereur, qu'un autre fer entrât dans la fabrique d'un Sanctuaire érigé à un Dieu guerrier. Ce Prince avoit fondé en plusieurs autres endroits des Monasteres accompagnez de Temples, ou de Chapelles, qui devoient pareil-

De J. C. 1598.

De Syn. Mu. 2258.

De J. C. 1598. lement lui être consacrez. Pour ce qui est de son corps, il défendit de le brûler, comme on a coutume de faire, mais il ordonna qu'il fût enfermé dans un riche Cercuëil, & déposé dans un endroit de son Palais de Fucimi, qu'il marqua.

De Syn Mu. 2258.

Peu de jours après ces dispositions, le Pere Rodriguez, à qui on avoit fait sçavoir l'extrémité, où étoit ce Prince, vint à Fucimi avec un Officier Portugais nouvellement arrivé de Macao sur le grand Navire du Commerce, & chargé du Présent, qui se faisoit tous les ans en cette occasion à l'Empereur. Le Présent fut d'abord montré au Malade, qui témoigna en être très-satisfait, mais il fit dire que le Pere Rodriguez entrât seul dans sa Chambre. Ce Religieux le trouva couché sur une espece de Courte-pointe piquée entre des coussins de velours, mais si défait, & si défiguré, qu'il ne l'auroit jamais reconnu, si on ne lui eût dit, que c'étoit l'Empereur. Ce Prince le fit approcher, & lui parla de la maniere du monde la plus aimable. Il voulut même que lui, & l'Of-

ficier Portugais fussent de toutes les Fêtes, qui se faisoient tous les jours entre les nouveaux Régens, qu'il avoit obligez à s'allier les uns aux autres, pour s'asſûrer qu'ils demeureroient unis, & agiroient de concert dans le Gouvernement de l'Etat. Le Missionnaire essaya de profiter des témoignages de bonté, que lui donnoit Tayco-Sama, pour lui faire prendre des pensées de salut: mais un homme tout occupé à s'égaler à Dieu étoit bien éloigné d'entrer dans les sentimens de pénitence & d'humilité, que la Foi Chrétienne exige de ceux, qui veulent l'embrasser. Le Pere ne voyant donc nul jour à sa conversion, prit congé de Sa Majesté, qui en lui disant le dernier adieu, lui fit délivrer de fort beaux présens, pour lui & pour l'Officier Portugais.

De J. C. 1598. De Syn Mu. 2258.

A voir ce Monarque gouverner aussi absolument, que dans sa plus vigoureuse santé, on n'eût jamais crû, qu'il eût été si proche de sa fin. Le Pere Pasio, qui étoit alors à Ozaca, marque dans ses Lettres, qu'on faisoit par son ordre dans cet-

De J. C. 1598.

De Syn. Mu. 2258.

te grande Ville des Ouvrages d'une magnificence extraordinaire. Auſſi l'avoit-il choiſie, comme une des plus fortes du Japon, pour être le ſéjour ordinaire de ſon Fils pendant ſa Minorité. Lorſqu'on y penſoit le moins le mal diminua, & pendant pluſieurs jours le Malade alla de mieux en mieux, du moins on le publia ainſi, mais le huit de Septembre, il lui ſurvint une nouvelle foibleſſe, qui le réduiſit en un tel état, que ſouvent on le croyoit mort. Il fut dans cette eſpece d'agonie juſqu'au ſeize, qu'il expira âgé de ſoixante & quatre ans, autant haï de la plûpart des Grands, qu'il en étoit craint; y en ayant fort peu, dit un Auteur moderne, (*a*) qui n'aimaſſent mieux le voir parmi les Dieux morts, que parmi les hommes vivans.

Ce Prince étoit d'une complexion extrêmement robuſte, mais ſes débauches, les fatigues de la Guerre, & ſon exceſſive application aux affaires l'avoient fort vieilli. Il avoit l'eſprit grand, mais trop vaſte. Ses

(*a*) Le Pere CRASSET.

emportemens étoient terribles, c'étoit un Tigre en fureur, mais on l'adouciſſoit aiſément, quand on ſçavoit le prendre. Rien de plus préſomptueux que lui dans la bonne fortune, il croyoit alors pouvoir devenir le Maître de l'Univers ; rien de plus timide dans l'adverſité, il craignoit tout,& les moindres revers lui faiſoient abandonner les Entrepriſes, qu'il avoit eu le plus à cœur ; mais il avoit bientôt honte de ſa foibleſſe, & il reprenoit d'abord ſa premiere confiance. Il fut grand homme de Guerre, mais plus prudent encore, que vaillant, & dans ſes Conquêtes, il employa plus ſouvent la ruſe, que la force ouverte. Il gouverna avec beaucoup de ſageſſe, de fermeté, & de bonheur ; il montra même aſſez d'équité, & les Peuples ſe plaignirent rarement de lui, mais il ne ſçut pas ſe borner, ni cacher ſes défauts. J'ai déja obſervé que la plûpart de nos Auteurs ne lui ont pas rendu aſſez de juſtice, & je ne puis m'empêcher de dire qu'il y a quelque choſe de plus que de l'exagération dans ce qu'un Auteur contemporain a

De J. C. 1598.

De Syn Mu. 2258.

De J. C. 1598. avancé que ce Prince avoit l'ame encore plus hideuſe que le corps, & qu'il fut le Tibere du Japon. Il ne ſçavoit rien, & il avoit la vanité de vouloir parler de tout ; ce qu'il faiſoit ordinairement du même ton, dont il dictoit des Arrêts. Il avoit ſurtout la ridicule démangeaiſon de vouloir décider en Maître les queſtions les plus épineuſes de la Religion, & cette manie eut peut-être autant de part, que ſa politique, & la paſſion, qu'il avoit d'être mis après ſa mort au rang des Dieux, & aux mauvais traitemens, qu'il fit ſucceſſivement aux Bonzes, & aux Miſſionnaires. Les premiers, qui avoient aiſément reconnu ſon foible, ſçurent en profiter, pour l'indiſpoſer contre les ſeconds, à qui il ne convenoit point de lui faire baſſement leur Cour, en le flattant ſur cet article, comme faiſoient leurs Adverſaires ſans aucun ſcrupule.

De Syn Mu. 2258.

§. II.

Les Troupes Japonnoiſes reviennent de Corée ; ce qui rend au Chriſtianiſme tout ſon luſtre. Conduite des Miſſionnaires dans ces importantes circonſtances. Le Pere Valegnani écrit à quelques-uns des Régens, & la Réponſe qu'il en reçoit. Zele des Princes Chrétiens. Broüilleries entre les Régens. Conduite généreuſe du Grand Amiral.

Les Régens euſſent bien voulu tenir quelque tems ſecrette la mort de l'Empereur, mais malgré les ſoins, qu'ils y apporterent, & la rigueur, dont ils uſerent contre les premiers, qui oſerent en parler, la nouvelle s'en répandit bientôt partout. On diroit que certains hommes laiſſent dans le monde un vuide, qu'on ſent d'abord, ſurtout quand ils occupoient une grande place, qui n'eſt pas d'abord bien remplie. D'ailleurs les Peuples comme par un inſtinct naturel, s'apperçoivent auſſitôt, quand le timon de l'Etat a changé de main. Toutefois Day-

De J. C. 1599.

De Syn Mu. 2259.

De J. C. 1599.

De Syn Mu. 2259.

ſu-Sama & ſes Collegues mirent ſi bon ordre à tout, qu'il ne ſe fit aucun mouvement. Une des premieres choſes, à quoi ils penſerent, fut de terminer la Guerre de Corée. Aſonadario, & Xibunojo ſe rendirent pour ce ſujet à Facata, & il y a bien de l'apparence, qu'il n'y eut point d'autre accommodement, que celui d'abandonner la meilleure partie d'une Conquête, qui n'avoit jamais été du goût de la Nation, & qui n'aboutiſſoit, qu'à retenir dans un véritable exil la meilleure partie de la Nobleſſe Japonnoiſe. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'au commencement de l'année ſuivante toutes les Troupes avoient repaſſé la Mer, que ceux, qui les commandoient, rendirent en perſonne leur obéïſſance au nouvel Empereur dans tout le mois de Janvier, & que depuis ce tems-là les Japonnois n'ont été Maîtres, que de la partie Méridionnale de cette Péninſule, qu'ils n'ont pas même gardée longtems.

A l'ombre de tant de Protecteurs, qui furent rendus à l'Egliſe du Japon, elle reprit bientôt tout ſon

premier luſtre, & les Chrétiens commencerent à reſpirer, comme on fait en arrivant dans le Port, après avoir été longtems battu de l'orage. Quelques-uns même ſe flatterent de voir le Chriſtianiſme monter ſur le Trône Impérial en la perſonne de Jean SAMBURANDONO Roi de Mino, Petit-Fils de Nobunanga, ſur lequel le feu Empereur avoit uſurpé la ſouveraine Puiſſance. Le Roi de Bandouë ſon grand Oncle (*a*) étoit le Maître de l'Empire. Mais ce Prince n'étoit point d'humeur à travailler pour un autre, quand il le pouvoit faire pour lui-même; ainſi l'eſpérance, qu'on avoit conçuë de voir rentrer le Roi de Mino dans les droits de ſa Famille, & qui n'avoit gueres d'autre fondement, que le ſouhait des Chrétiens, s'évanoüit bientôt. Celle, dont les Miſſionnaires s'étoient flattez, de voir renaître les plus beaux jours du Chriſtianiſme, étoit plus ſolide & fut plus durable. Dayſu-Sama leur avoit donné en pluſieurs rencontres de gran-

De J. C. 1599.

De Syn Mu. 2259.

(*a*) Ce Prince étoit Frere de l'Impératrice, Femme de Nobunanga.

De J. C. 1599. — De Syn Mu. 2259.

des marques d'eſtime ; ils croyoient avec raiſon pouvoir compter ſur quelques-uns de ceux, qui lui étoient aſſociez au Gouvernement de l'Empire ; Xibunojo, que le feu Empereur avoit fait Roi d'Omi, en le faiſant entrer dans le Conſeil de la Régence, s'étoit en toute occaſion déclaré en leur faveur, & il étoit Ami intime du Grand Amiral. Enfin les Troupes deux fois victorieuſes de la Corée, étoient entierement dévoüées aux Princes & aux Seigneurs Chrétiens, ſous la conduite deſquels elles avoient cuëilli tant de lauriers ; & il importoit extrêmement à ceux, qui avoient l'autorité en main, de ſe les attacher, ce qu'ils ne pouvoient faire, qu'en favoriſant la Religion Chrétienne.

Toutefois, comme cette Religion avoit encore des Ennemis puiſſans, & qu'il ne falloit pas juger des diſpoſitions, où Dayſu-Sama pouvoit être à ſon égard, depuis qu'il étoit dépoſitaire de la ſuprême Puiſſance, par celles, où il avoit paru, lorſqu'il n'étoit que ſimple Vaſſal de Tayco-Sama, il fut très-ſagement

réglé entre les Missionnaires, de l'avis des Princes Chrétiens, qu'on se comporteroit dans ces commencemens avec beaucoup de modération; ainsi on ne jugea point à propos, que l'Evêque parût sitôt en public, ni que les Missionnaires changeassent rien dans leur conduite extérieure, avant que d'en avoir reçu la permission de ceux, à qui il convenoit de la demander, & qui, par cette marque d'une déférence, qu'ils avoient lieu d'attendre, n'en seroient que mieux disposez à accorder tout ce qui dépendroit d'eux. De J. C. 1599. De Syn Mu. 1599.

Ces résolutions prises, le Pere Valegnani, qui étoit fort connu de la plûpart des Grands, écrivit au Roi d'Omi, & à Asonadario, qui étoient encore à Facata; & à Terazaba, qui étoit toujours Gouverneur de Nangazaqui, & Commandant en chef dans le Ximo, pour leur donner part de son arrivée, & les prier de trouver bon qu'il visitât ses Religieux, comme il avoit déja fait deux fois sous les Regnes précédens, & il chargea de ces Lettres le Pere Rodriguez, qu'il jugea plus capa-

De J. C. 1599. De Syn Mu. 2259.

ble qu'aucun autre de conduire cette négociation. Elle eut en effet tout le ſuccès, qu'on en pouvoit eſpérer. Les trois Seigneurs firent au Pere Viſiteur une réponſe fort gracieuſe; ils lui témoignerent, que la nouvelle de ſon arrivée au Japon leur avoit été très-agréable; qu'ils eſtimoient la Religion Chrétienne; que quand leurs affaires leur laiſſeroient un peu plus de loiſir, ils ſe procureroient l'avantage de s'en faire inſtruire plus amplement; que le feu Empereur ne l'avoit proſcrite, que parce qu'on l'avoit mal à propos prévenu contre ceux, qui la prêchoient : mais qu'ils lui conſeilloient d'engager ſes Religieux à continuer la même conduite, qui leur avoit ſi bien réüſſi dans les dernieres années du Regne précédent, parce que l'intérêt du Gouvernement préſent étant de ne point toucher ſitôt à ce qui avoit été ordonné par Tayco-Sama, ſi les Chrétiens faiſoient le moindre éclat hors de ſaiſon, la Régence ſeroit dans l'obligation de les punir dans toute la rigueur des Ordonnances; au lieu

que ſi les Miſſionnaires avoient ſoin de les contenir, ils pouvoient tout eſpérer de la part de tous ceux, qui étoient à la tête des affaires. De J. C. 1599. De Syn Mu. 2259.

Le Pere Valegnani profita de ces avis ; il ne parut aucun mouvement de la part des Fidéles, les Prédicateurs de l'Evangile ne firent aucune démarche, que de concert avec leurs Protecteurs, & ils s'en trouverent ſi bien, que peu à peu les Egliſes ſe rebâtirent, les Colleges, & les Séminaires furent rétablis, & toutes choſes furent remiſes preſque ſur le même pied, qu'elles étoient avant le premier Edit du feu Empereur contre le Chriſtianiſme. Il arriva même que pluſieurs Princes Idolâtres, que la ſeule crainte de déplaire à Tayco-Sama avoit empêché de protéger la Religion Chrétienne, ſe déclarerent en ſa faveur. Le Roi de Bigen fut des premiers à permettre aux Miſſionnaires de l'établir dans ſon Royaume, où ils baptiſerent un très-grand nombre d'Infidéles, & où il ſe forma une très-nombreuſe Chrétienté par le zele d'un Beau-Frere de ce Prince, qui avoit été baptiſé longtems

auparavant & se nommoit Jean ACAXICAMON. Le Fils & le Successeur du vieux Morindono Roi de Naugato donna aussi un fort bel Etablissement aux Jésuites dans ses Etats : ceux qui commandoient dans le Bungo suivirent son exemple, & il n'y eut pas jusqu'au Roi de Saxuma, qui trouva bon que les Missionnaires prêchassent librement l'Evangile dans son Royaume.

De J. C. 1599

De Syn Mu. 2259.

Pour ce qui est des Princes Chrétiens, ils firent en cette occasion tout ce que l'on pouvoit attendre de leur zele & de leur piété. Le Grand Amiral ayant sçû que les Peres étoient dans une grande disette de toutes choses, parce que ce qu'ils tiroient du Commerce de Macao, suffisoit à peine pour réparer les pertes, qu'ils avoient faites les années passées, leur fit assigner sur sa Maison une Rente de mille six cent Paquets de Ris ; à sçavoir quatre cent pour l'Evêque, quatre cent pour le Pere Valegnani, & le reste à la disposition du Pere Vice-Provincial. Le Roi de Zeuxima, son Gendre, le Roi de Chicungo, Gen-

dre du feu Roi de Bungo, le Roi de Fiunga, le Roi de Mino, les deux Rois de Buygen, Pere & Fils, celui d'Arima, & le Prince d'Omura, rétablirent auſſi les Miſſionnaires dans leurs Etats, & pourvûrent à tous leurs beſoins. Dayſu-Sama ne s'étoit point encore trop ouvert au ſujet du Chriſtianiſme ; mais les Prédicateurs de l'Evangile étoient toujours ſi bien reçus à ſa Cour, que perſonne ne doutoit de ſon eſtime & de ſon affection pour eux, & l'opinion que l'on en eut dans tout l'Empire, donna lieu à un très-grand nombre d'illuſtres Converſions, juſques dans les Provinces les plus reculées, où la Religion avoit fait juſques-là moins de progrès.

De J. C. 1599. — De Syn Mu. 2259.

Un orage imprévu arrêta un peu le cours de tant d'heureux ſuccès. Tayco-Sama ſembloit avoir pris les moyens les plus efficaces de conſerver la paix dans l'Empire pendant la Minorité de ſon Fils, & la bonne intelligence entre ceux, à qui il avoit confié l'autorité Souveraine ; mais il n'y a gueres, ou plutôt il n'y a point de meſures contre l'am-

De J. C. 1599.

bition de régner, quand elle eſt jointe au pouvoir. Dayſu-Sama donna bientôt de l'ombrage à ſes Collégues, & Xibunojo Roi d'Omi fut le premier, qui ſe plaignit du Tuteur. Il le fit même ſi haut, qu'on en vint à une rupture ouverte; tout le Japon ſe partagea, & le Grand Amiral ſe déclara pour Xibunojo ſon Ami : on courut aux Armes de tous côtez, & en très-peu de tems il ſe trouva entre Ozaca & Fucimi deux cent mille Hommes prêts à en venir aux mains.

De Syn Mu. 2559.

Dayſu-Sama étoit trop habile Homme, pour ſe mettre au hazard d'une Bataille, ayant ſurtout affaire au plus grand Homme de Guerre, qui fût alors dans l'Empire. Il prit donc le parti de négocier ſous main, & il le fit ſi heureuſement, que la plûpart de ſes Collégues ſe réconcilierent avec lui, & que le Roi d'Omi reſta ſeul de ſon côté. Alors le Tuteur, qui pendant la Négociation s'étoit ſaiſi d'Ozaca, où étoit l'Empereur, avec tous les Tréſors de Tayco-Sama, commença à parler en Souverain, & envoya com-

mander à Xibunojo de se fendre le ventre. Ce Prince n'en étoit point encore réduit là ; il gagna Fucimi, d'où il lui fut aisé de traiter d'un accommodement, dont les conditions furent, qu'il renonceroit à la qualité de Régent, & se retireroit dans ses Terres. Dayfu-Sama ayant ainsi donné la loi à un de ses Collégues, se vit bientôt en état de se faire craindre des autres. Pour mieux affermir sa Puissance, il voulut s'attacher Tsucamidono, qui par générosité s'étoit exilé avec son Ami ; mais ce Prince ne put jamais se résoudre à lier avec un Homme, dont il avoit pénétré les desseins ambitieux. Il ne put néanmoins se défendre de fiancer son Fils avec une Petite-Fille du Tuteur, mais il protesta hautement, que cette Alliance ne lui feroit jamais rien faire contre son honneur, ni contre le service de son légitime Souverain, dont le Pere l'avoit fait tout ce qu'il étoit.

De J. C. 1599.

De Syn Mu 2259.

§. III.

Perſécution dans le Firando. Conſtance de la Princeſſe de Firando. Six Princes & plus de ſix cent Chrétiens s'exilent volontairement, pour conſerver leur Foi. De quelle maniere ils ſont reçus à Nangazaqui. Mouvement à ce ſujet, & comment il s'appaiſe. Mort du Pere Gomez.

De J. C. 1599. De Syn Mu. 2259.

La diſgrace du Roi d'Omi fut ſenſible à tous les Chrétiens, qui perdoient le plus déclaré Protecteur, qu'ils euſſent dans le Conſeil de la Régence. Il ne parut pas néanmoins, que les affaires de la Religion en allaſſent plus mal, ſi ce n'eſt dans le Firando, où le Roi ſaiſit, pour abolir le Chriſtianiſme dans ſes Etats, une occaſion, qu'il crut très-propre à juſtifier ſa conduite aux yeux de ceux même, qui eſtimoient cette Religion. Le Roi ſon Pere, que les Relations de ce tems-là nomment DOCA, le même apparemment, dont nous avons parlé au commencement de cette Hiſtoire, ſous le nom de Taqua-Nombo, &

qui depuis plus de trente ou quarante ans avoit abdiqué la Couronne, étoit mort au mois de Juin de cette année 1599. dans une extrême vieilleſſe. Son Succeſſeur en apprit la nouvelle à Méaco, & ſur le champ il manda au Prince ſon Fils de faire faire à ſon Ayeul les plus magnifiques Obſéques, & beaucoup de Priéres pour le repos de ſon ame; d'obliger les Chrétiens à y prendre part, & de faire ſortir du Royaume tous ceux, qui refuſeroient d'obéïr, ſans en excepter même la Princeſſe Mancie ſon Epouſe.

De J. C. 1599.

De Syn Mu. 2259.

Un ordre ſi précis & ſi abſolu mit le Prince dans un grand embarras; il aimoit éperduëment la Princeſſe, dont il avoit pluſieurs Enfans, & il étoit convaincu, que ni l'exil, ni la mort même ne lui feroient jamais trahir ſa Religion. Il lui déclara néanmoins la volonté du Roi, il lui repréſenta que ce Prince étoit fort entier dans ce qu'il avoit une fois réſolu; il lui conſeilla de faire de bonne grace, du moins en apparence, ce qu'il déſiroit d'elle, & la conjura de ne point le réduire à uſer de ri-

De J. C. 1599. gueur contre la perſonne du monde, qu'il auroit le plus de regret de chagriner. La réponſe de la Princeſſe fut telle, qu'il l'avoit prévûë ; elle le ſupplia de conſidérer qu'elle étoit Fille de Sumitanda, le premier des Princes du Japon, qui avoit embraſſé le Chriſtianiſme, pour lequel il avoit ſi ſouvent expoſé ſa vie, & riſqué ſes Etats ; qu'il faudroit qu'elle s'oubliât bien elle-même, pour ne pas ſuivre un ſi bel exemple; qu'il pouvoit lui rendre cette juſtice, qu'en toute autre choſe, que ce qui concernoit ſa conſcience, il ne l'avoit jamais trouvée oppoſée à ſes volontez, ni à celles du Roi ſon Pere, mais que ſur cet article rien ne la feroit jamais varier ; qu'il lui en coûteroit pour mécontenter un Epoux, qu'elle aimoit & qu'elle reſpectoit, mais qu'elle devoit encore plus à ſon Dieu, qu'à lui ; que la Couronne du Firando, celle même du monde entier, ſi elle étoit à ſa diſpoſition, ne ſeroit pas pour elle un grand ſacrifice, & qu'elle feroit très-volontiers celui de ſa vie, pour une ſi belle cauſe ; elle ajoûta, que le plus

De Syn Mu. 2259.

court pour elle, & le plus honnête pour lui, ſeroit qu'elle ſe retirât chez le Prince d'Omura ſon Frere, & qu'au reſte ſi cet azyle lui étoit fermé, elle conſentiroit plutôt au plus affreux exil, dût-elle y mandier ſon pain, que de voir tous les jours ſa Foi expoſée à de nouvelles attaques. Elle écrivit ſur le même ton au Prince ſon Frere, à l'Evêque du Japon, & au Pere Valegnani, & pour montrer qu'elle ne diſoit rien, qu'elle ne fût prête à exécuter, elle commença par ſe retirer avec quelques-unes de ſes Femmes dans une eſpece de Cabanne ſur le rivage de la Mer, réſoluë de s'embarquer dans le premier Bâtiment, qui voudroit la conduire à Omura ; mais elle n'y demeura pas longtems. Le Prince ſon Epoux n'eut pas plutôt appris ſa retraite, qu'il courut la chercher, & lui ayant proteſté avec ſerment, que de ſa vie il ne l'inquiéteroit ſur ſa Religion, il la fit conſentir, quoiqu'avec un peu de peine, à retourner au Palais.

De J. C. 1599. — De Syn Mu. 2259.

Les choſes ne s'accommoderent pas ſi aiſément à l'égard des autres

De J. C. 1599. Chrétiens, qui ne firent pas moins paroître de fermeté, & ſur qui le Prince voulut décharger le chagrin, que lui avoit donné la réſiſtance de la Princeſſe. La Famille du feu Prince Antoine étoit toujours la plus fervente, comme la plus noble portion de ce petit Troupeau ; elle étoit alors compoſée de ſept Princes, dont on ne nous a conſervé les noms, que de trois, à ſçavoir le Prince Jérôme le Chef de la Maiſon, le Prince Thomas ſon Fils, qui a depuis eu le bonheur de donner ſon ſang pour la Foi, (a) & le Prince Balthazar Couſin germain du premier ; ils étoient actuellement dans les deux Iſles, dont nous avons dit qu'ils étoient Seigneurs, & qui étoient toutes peuplées de Chrétiens. Le Prince de Firando leur envoya ſignifier les ordres du Roi, & ils répondirent qu'il étoit inutile de leur faire de pareilles propoſitions, qu'on pouvoit leur ôter la vie, mais non pas leur Foi, & que tous leurs Vaſſaux étoient dans les mêmes diſ-

De Syn Mu. 2259.

(a) Il eut la tête coupée à Nangazaqui, en 1619. étant pour lors âgé de quarante ans.

positions. Le Prince Jérôme donna auſſitôt avis de tout à l'Evêque & au Pere Valegnani, qui leur envoyerent ſur le champ un Miſſionnaire, pour les aſſiſter dans un ſi preſſant beſoin ; & quatre autres, qui étoient dans le voiſinage, accoururent pour le même ſujet dans les Iſles d'Iquizeuqui & de Tacuxima.

De J. C. 1599. De Syn Mu. 2259.

Le Prince de Firando picqué de cette fermeté des Princes, voulut être obéï, & commença par envoyer des Troupes dans les deux Iſles, avec ordre d'inveſtir le Palais des Princes, dont les Amis firent inutilement tous leurs efforts, pour les engager à donner quelque légere marque de déférence aux volontez du Roi, qui n'en demandoit pas davantage. Sur ces entrefaites on apprit que ce Prince étoit parti de Méaco, & qu'on l'attendoit au premier jour dans ſa Capitale. On ne douta point alors, que comme il avoit été de tout tems furieux contre les Chrétiens, il ne ſe portât à quelque violence, & les Miſſionnaires furent d'avis des prendre des me-

De J.C. 1599. De Syn Mu. 2259.

sures, pour y soustraire les Fidéles, & surtout leurs Chefs ; sur quoi la résolution fut prise de passer à Nangazaqui. L'exécution suivit de près, & fut conduite avec tant de secret, qu'on fut fort étonné au bout de deux jours d'apprendre que tous les Princes, leurs Familles entieres, & six cent Chrétiens des plus apparens du Pays, s'étoient embarquez pendant la nuit, & avoient pris la route de Nangazaqui.

Le Roi, à qui l'on annonça cette nouvelle à son arrivée, en conçut un très-grand chagrin, qu'il sçut néanmoins couvrir des apparences d'une véritable joye, jusqu'à ordonner des réjoüissances, comme s'il eût remporté une Victoire sur ses plus grands Ennemis ; mais il fit en particulier de très-sanglans reproches au Prince son Fils, & à tous ceux, qui l'avoient engagé à pousser à bout tant de braves Gens ; d'autant plus, qu'il voyoit tous les autres Chrétiens en mouvement, pour suivre les premiers, & qu'en effet il y en eut encore deux cent, qui peu de jours après prirent la mê-

me route. La maniere, dont les uns & les autres furent reçus à Nangazaqui, augmenta encore ſon dépit. Les Fidéles de cette grande Ville allerent au-devant de leurs Freres, qui s'étoient ainſi exilez volontairement, pour conſerver leur Foi, & n'avoient pas même ſongé à faire aucune proviſion, de ſorte qu'ils manquoient abſolument de tout. Ce fut à qui marqueroit plus d'empreſſement, pour les ſecourir dans un ſi preſſant beſoin, & les plus aiſez ſe diſpoſoient à s'arranger entre eux pour les loger, & pour partager avec eux leurs biens, lorſqu'il vint un ordre de Terazaba de les faire ſortir de ſon Gouvernement. Il y a bien de l'apparence, que ce Seigneur avoit dès-lors renoncé au Chriſtianiſme, qu'il n'avoit jamais eu le courage de profeſſer ouvertement; d'ailleurs il étoit Ami particulier & Parent du Roi de Firando. Mais s'il avoit cru obliger par cette conduite les Fidéles Firandois à retourner chez eux, il s'étoit trompé; les Miſſionnaires poſſédoient un terrein aſſez près de Nangazaqui, dans

De J. C. 1599.

De Syn Mu. 2259.

De J. C. 1599. De Syn Mu. 2259.

la dépendance d'Omura, où ils avoient eu autrefois un College, ſous le nom de tous les Saints, & ils y avoient encore quelques Maiſons. Ils y envoyerent les Exilez. Des Portugais, qui y avoient auſſi quelques logemens, les céderent pareillement. On en bâtit avec beaucoup de promptitude autant qu'il en falloit, pour loger tous les autres: & les Peres, quoique fort à l'étroit pour leur ſubſiſtance, parce que le dernier Navire du Commerce avoit péri, & que celui de cette année n'étoit point encore arrivé, prirent ſur leur néceſſaire de quoi les ſuſtenter.

On croyoit cette affaire finie, & les Exilez béniſſoient le Ciel de ſe voir dans une pleine liberté de profeſſer une Religion, à laquelle ils avoient tout ſacrifié, lorſque le Roi de Firando parut avec une Armée à Nangazaqui, & fut joint par Terazaba, qui lui amena de bonnes Troupes, pour faire la Guerre au Roi de Saxuma. Ce Gouverneur voulut avant toutes choſes faire reſtituer à ſon Allié tous ſes Sujets fu-

gitifs, & il commença par écrire aux Miſſionnaires, qu'il s'étonnoit fort qu'ils favoriſaſſent une déſertion d'un ſi pernicieux exemple, & qu'ils riſquoient beaucoup, s'ils l'obligeoient à mander à Dayſu-Sama, qu'ils ſoulevoient les Peuples contre leur Souverain légitime ; d'autant plus, diſoit-il, qu'il ne s'agiſſoit pas en cette occaſion de l'eſſentiel de la Religion, mais d'une ſimple déférence extérieure, en quoi les Sujets devoient une obéïſſance entiere à ceux, que Dieu leur a donné pour Maîtres. La réponſe fut, que l'Evangile ne ſouffroit point ce partage de l'extérieur & de l'intérieur, qu'ils avoient fait leur devoir, qu'il en arriveroit tout ce qu'il plairoit à la Providence, & qu'ils étoient réſolus à tout.

De J. C. 1599. — De Syn Mu. 2259.

Les Exilez, à qui Terazaba avoit envoyé deux Gentilshommes, pour leur repréſenter à peu près les mêmes choſes, répondirent par la bouche des Princes, que ce n'étoit point par un eſprit de rebellion, qu'ils étoient ſortis du Firando, mais parce qu'on les y avoit voulu contrain-

dre de desobéïr à Dieu, qui étoit leur premier Souverain. Que pour preuve de cela, si le Roi vouloit leur donner sa parole Royale, de ne les point inquiéter sur l'article de leur Religion, ils retourneroient sur le champ se ranger sous son obéïssance, & qu'il n'auroit point de Sujets plus soumis qu'eux ; qu'ils consentiroient même à ce prix, que tous leurs biens demeurassent confisquez, & que le Roi les employât eux-mêmes aux plus vils ministeres : mais que si on leur refusoit une si juste demande, il n'y avoit rien au monde, à quoi ils ne s'exposassent plutôt, que de retourner dans un Pays, où leur Foi ne seroit pas en sûreté.

De J. C. 1599.

De Syn Mu. 2259.

Ces réponses ne firent qu'irriter le Roi de Firando, & la résolution fut prise entre lui & Terazaba, de faire main basse sur ces Chrétiens. Les Princes de leur côté crurent être en droit de se défendre, s'ils étoient attaquez. Ils pouvoient compter sur trois cent hommes des plus aguerris, qui fussent au Japon, & il est certain qu'ils eussent au moins vendu cherement leur vie : mais les Pe-

res, que cette réſolution allarma avec raiſon, & qui prévoyoient les ſuites terribles, qu'elle ne manqueroit pas d'avoir, ſi on en venoit à l'exécution, repréſenterent aux Princes deux choſes ; la premiere, que leur réſiſtance ne les empêcheroit pas de périr tous, puiſqu'ils ſeroient à peine un contre vingt ; & qu'elle allumeroit un incendie, dont toute l'Egliſe du Japon ſeroit infailliblement embraſée. La ſeconde, qu'en mourant les Armes à la main contre leur légitime Roi, non ſeulement ils ſe flattoient en vain de l'honneur du Martyre, mais qu'ils ſe rendroient criminels devant Dieu, & n'éviteroient pas devant les hommes l'infamie attachée à une véritable rebellion ; enfin, que s'ils vouloient avoir le mérite de mourir pour leur Foi, il falloit ſe préſenter volontairement à la mort. De J. C. 1599. De Syn Mu. 2259.

Une ſi ſage remontrance eut tout l'effet qu'on en pouvoit eſpérer ; tous ces braves Chrétiens, qui commençoient déja à ſe retrancher, mirent d'abord les Armes bas, & le Prince Jérôme s'étant perſuadé que toute

De J. C. 1599. De Syn Mu. 2859.

la colere du Roi de Firando ſe calmeroit, ſi lui & ſon Fils ſe livroient à ſa vengeance, ils prirent tous deux le parti de l'aller trouver ſans Armes, & de s'abandonner à tout ſon reſſentiment. Ils étoient dans cette diſpoſition, lorſqu'un Gentilhomme les vint trouver de la part du Roi, pour leur dire qu'ils pouvoient ſe tenir tranquiles, & que ce Prince ne vouloit pas riſquer un ſeul de ſes Soldats, pour ranger des Rebelles à leur devoir; qu'il ne les regarderoit pas même comme tels, s'ils vouloient lui promettre de ne rien entreprendre contre lui, & que de ſon côté il leur engageoit ſa paroſe, de ne troubler jamais leur repos. Ainſi ſe termina à la gloire de la Religion Chrétienne une affaire, dont les Infidéles ne s'étoient rien moins promis, que la ruine entiere de la Chrétienté du Japon.

Mais la joye, qu'en conçurent les Miſſionnaires, fut un peu tempérée par la perte, qu'ils firent ſur ces entrefaites de leur Vice-Provincial le Pere Pierre Gomez. Ils le pleurerent avec des larmes d'autant plus ſinceres,

res, que depuis le Pere Côme de Torrez, ils n'avoient point eu de Supérieur plus ſage, ni de modéle plus accompli d'un Ouvrier Evangélique, tel qu'en demandoit le Japon. Il eut pour Succeſſeur le Pere François Paſio Boulonnois, que la grande connoiſſance, qu'il avoit de la Langue & des Mœurs du Pays, & ſon expérience dans les affaires de la Miſſion, faiſoient juger infiniment propre à cet emploi, mais qui ne fut pas auſſi heureux, que ſon Prédéceſſeur, à réünir en ſa faveur tous les ſuffrages.

De J. C. 1599.

De Syn Mu. 2:59.

§. IV.

Apothéoſe de Tayco-Sama. Effet qu'elle produiſit, par rapport au Chriſtianiſme. Zele des Rois de Fingo & de Mino. Baptême de la nouvelle Reine d'Arima. Les Régens ſe déclarent contre Dayſu-Sama. Le Roi de Fingo prend leur parti. Les Jéſuites calomniez à cette occaſion. Mauvaiſe conduite des Régens.

L'Apothéoſe de Tayco-Sama, qui fut célébrée vers ce même tems.

De J. C. 1599. avec une pompe extraordinaire, ne contribua pas peu à inſpirer aux Peuples & aux Grands un retour d'eſtime pour le Chriſtianiſme, & à leur faire concevoir du mépris pour les Sectes du Japon. Auſſi y eut-il tant d'Infidéles, qui ſe convertirent alors, qu'on en compta ſoixante & dix mille cette année 1599. & vingt-cinq mille dans les ſeuls Etats du Roi de Fingo. Ce Grand Homme avoit bien autant contribué à une ſi abondante récolte, que les Miſſionnaires mêmes: avant que de ſe retirer dans ſon Royaume, il avoit voulu recevoir le Sacrement de Confirmation, & les grands exemples de vertu qu'il donnoit à ſes Sujets, avoient rempli les Fidéles de ferveur, & les Idolâtres d'admiration pour le Chriſtianiſme. Pour profiter de ces heureuſes diſpoſitions, il s'appliqua tout entier à faire des conquêtes pour Jeſus-Chriſt; bien convaincu qu'elles lui ſeroient plus utiles, que celles, qu'il avoit faites pour ſon Prince; mais le Ciel ne permit pas qu'il joüît longtems d'une tranquillité ſi néceſ-

De Syn Mu. 2259.

faire à l'œuvre de Dieu. Le vertueux Samburandono ne travailloit, ni avec moins de zele, ni avec moins de succès dans son Royaume de Mino: heureux Prince d'avoir trouvé dans sa disgrace cette précieuse Perle de l'Evangile, pour laquelle le sage Chrétien doit tout vendre, selon le Sauveur du monde; & d'en avoir assez connu le prix, pour lui donner la préférence sur les Etats, qu'il devoit hériter du Grand Nobunanga son Ayeul!

De J. C. 1599.

De Syn Mu. 2259.

L'année suivante ne fut pas moins féconde pour la Religion; mais nous n'avons point le détail de ces conversions, parce que la plûpart des Lettres, qui furent écrites en Europe en 1600, furent perduës; nous sçavons seulement que le Roi d'Arima, qui avoit perdu la Reine son Epouse, s'étant remarié avec une Princesse extrêmement attachée à l'Idolâtrie, le Pere Valegnani, qui avoit déja eu le bonheur, ainsi que nous l'avons vû en son tems, de retirer le Roi d'un pareil entêtement, entreprit de réduire la nouvelle Reine, & en vint heureusement à bout,

De J. C. 1600. après deux ou trois entretiens, qu'il eut avec elle. Nous la verrons dans quelques années montrer par sa constance que la Foi avoit jetté de profondes racines dans son cœur. Enfin ces deux années furent pour l'Eglise du Japon des années de récolte; mais les Ouvriers de l'Evangile ne recuëilloient pas avec une joye bien pure ce qu'ils avoient semé avec tant de fatigues, & si souvent arrosé de leurs larmes. Un certain pressentiment leur disoit au fonds de l'ame que ce peu de tranquillité ne leur étoit donné, que pour se préparer à essuyer de nouveaux combats, dont ceux, qu'ils avoient eu jusques-là à soutenir, n'avoient été que de légers préludes, & nous allons voir que leurs craintes n'étoient que trop bien fondées.

De Syn Mu. 1260.

Dayfu-Sama, depuis sa Victoire, ne se ménageoit plus avec les autres Régens, lesquels s'appercevant qu'insensiblement ils n'avoient presqu'aucune part aux affaires, résolurent enfin d'un commun accord de s'opposer à la Tyrannie, qui s'établissoit ouvertement sur les ruines de l'Autorité

légitime. Ils commencerent par publier un Manifeſte, qui engagea dans leurs intérêts la plus grande partie de la haute Nobleſſe. Enſuite CANGERASU, celui des Régens, qui croyoit avoir plus de ſujet de ſe plaindre, alla porter la guerre dans le Quanto', pour attirer de ce côté-là toute l'attention de l'Ennemi commun; tandis que les autres faiſoient aſſez ſecretement leurs préparatifs, pour profiter de cette diverſion. Ceux-ci rappellerent d'abord leur ancien Collégue, le Roi d'Omi, lequel ne voulut pas s'engager, qu'il ne fût aſſûré que le Grand Amiral prendroit auſſi les Armes; il lui écrivit qu'il avoit des affaires de la derniere conſéquence à lui communiquer, & le pria de le venir trouver dans ſa Fortereſſe de SAVOYAMA.

De J. C. 1600.

De Syn Mu. 2260.

Tſucamidono s'y rendit, & Xibunojo commença par lui remettre devant les yeux les obligations, qu'ils avoîent l'un & l'autre au feu Empereur Tayco-Sama; le ſerment, par lequel ils s'étoient engagez au ſervice de Fide-Jori, ſon Fils, & ſon Succeſſeur, & le danger, que cou-

De J. C. 1600. roit ce jeune Prince de trouver dans son Tuteur un Tyran, qui ne se contenteroit peut-être pas de lui enlever sa Couronne. Il lui déclara

De Syn Mu. 1260. ensuite que tous les Collégues de Dayfu-Sama, assûrez du secours de la plûpart des Grands, étoient résolus de pousser ce Prince à toute outrance, & de ne point poser les Armes, qu'ils ne l'eussent mis hors d'état de satisfaire son ambition demesurée : il lui montra la liste des Princes & des Seigneurs Confédérez, parmi lesquels étoient entr'autres le Roi de Naugato, assez fort lui seul, disoit-il, pour tenir tête au Roi de Bandouë; Tingondono Roi de Bigen, & Maître de deux autres Royaumes; le Roi de Saxuma, le plus puissant des Rois du Ximo, & un des plus grands Capitaines de l'Empire; & quantité d'autres, la fleur & l'élite de la Noblesse Japonnoise.

Il n'en falloit pas tant pour déterminer le Roi de Fingo à entrer dans une Ligue, qui lui paroissoit si bien concertée; il la signa, & le même jour il communiqua aux Pe-

res Gnecchi & Morejon ce qu'il venoit de faire. Ces deux Religieux en parurent très-chagrins, & ne pûrent s'empêcher de lui témoigner leur inquiétude. Ils ne voyoient que trop le danger, où cette démarche précipitée alloit jetter ce Prince, & ne doutoient point que le contrecoup n'en retombât sur toute l'Eglise du Japon ; mais il n'y avoit plus de remede, ou du moins il n'étoit pas en leur pouvoir d'y en apporter. Au reste il n'y eut alors personne au Japon, qui ne fût parfaitement convaincu que, ni ces deux Religieux, ni aucun des autres Missionnaires, n'avoient eu part à la conduite, qu'il tint en cette occasion ; & la maniere, dont Dayfu-Sama en usa encore longtems après avec eux, en est une preuve, qui ne souffre point de replique. On ne voit donc pas sur quoi s'est fondé l'Auteur d'une Relation, qui fut envoyée les années suivantes en Europe ; où il est dit que le Tuteur ne se vit pas plutôt le Maître de l'Empire, qu'il persécuta les Chrétiens, pour se venger de ce que les Jésui-

De J. C. 1600.

De Syn Mu. 2160.

De J. C. 1600.

tes avoient conſeillé au Grand Amiral de prendre les Armes contre lui, ou du moins ne l'en avoient pas détourné, comme ils l'auroient pû faire. Mais ce qu'ajoûte cet Ecrivain lui ôte toute croyance auprès des perſonnes ſenſées, par l'excès, où il porte ſa malignité; car il attribuë à ces Miſſionnaires une Politique, qui ne peut avoir de vraiſemblancce, que dans l'eſprit de ceux, à qui rien ne paroît incroyable de ce qu'on oſe avancer contre la Société. Il ajoûte que la vûë des Jéſuites en cette rencontre étoit de ſe rendre les Maîtres de l'Empire, en le faiſant tomber à Tſucamidono, qui leur étoit tout dévoüé; projet, dont le ridicule ſaute d'abord aux yeux, ſi l'on fait réflexion que parmi les Régens, dont le Roi de Fingo prenoit en main la cauſe, aucun n'étoit Chrétien, ni d'humeur à ſe donner un autre Maître, que le Fils de leur défunt Empereur.

De Byn M. 1260.

Ce n'étoit pas au reſte la premiere fois, que l'on mettoit en jeu ce Grand Homme dans les Libelles diffamatoires, qui couroient contre

les Jéſuites ; car dans un autre Mémoire, dont j'ai déja parlé, on prétendoit qu'ils avoient livré à Tayco-Sama, ou, comme on appelloit alors ce Prince, à Cambacundono, la grande Iſle du Ximo, & on leur faiſoit un crime de n'avoir pas profité de l'occaſion, pour ranger tout le Japon ſous les Loix du Roi Catholique, comme ils le pouvoient, ajoûtoit-on, avec leurs propres forces, en mettant à la tête de leurs Troupes Auguſtin Tſucamidono, Roi de *Bungo*. Chimérique Syſtême, & qui fait bien voir la paſſion de l'Auteur : comme ſi ce Général, qui ne fut jamais Roi de Bungo, ſuppoſé qu'il fût capable d'arracher l'Empire à ſon Souverain & à ſon Bienfaiteur, eût été aſſez ſimple, pour céder à un Prince Etranger une ſi belle Conquête, & le fruit de ſa Trahiſon. Il ne faut pas connoître les Japonnois, ni même les hommes, pour mettre ſur la ſcene de pareils Perſonnages. Je reviens à mon Hiſtoire.

De J. C. 1600.

De Syn Mu. 2260.

La Ligue ainſi formée contre Dayſu-Sama, en moins de rien tout le

De J. C. 1600. Japon parut en armes, & l'on ne vit jamais plus d'apparence d'une longue & ſanglante Guerre. Il y avoit même tout lieu de croire que le Tuteur ſuccomberoit à la fin contre tant de forces réünies ; mais par bonheur pour ce Prince pas un de ſes Collegues n'étoit ni grand Capitaine, ni homme de tête ; & comme les perſonnes d'un mérite ordinaire ſont preſque toujours les plus jalouſes de leur autorité, les Rois de Fingo, de Bigen, & de Saxuma, qui ſeuls étoient capables de bien conduire cette Guerre, ne furent pas les plus écoutez dans le Conſeil. Il arriva même, qu'encore que les Régens fuſſent toujours aſſez unis entr'eux, ils n'agirent jamais bien de concert, & que chacun, ſelon la coutume des génies étroits, ſuivit ſes propres projets, & ſe conduiſit par ſes vûës particulieres. Dayſu-Sama s'en apperçut bientôt, & en tira tout l'avantage, qu'un habile homme en pouvoit tirer.

De Syn Mu. 2260.

§. V.

Les Régens remportent pluſieurs avantages. Mort tragique de la Reine de Tango. Eloge de cette Princeſſe. Succès divers de la Guerre civile.

De J. C. 1600.

De Syn Mu. a260.

Les ſuccès ne laiſſerent pourtant pas d'être aſſez longtems balancez, & les commencemens de la Guerre furent très favorables à la Ligue. Son Armée s'empara ſans preſque tirer l'épée de la plus grande partie de la Tenſe. La ſeule Fortereſſe de Fucimi les arrêta quelque tems, mais elle fut forcée l'épée à la main, & réduite en cendres avec le magnifique Palais, qui étoit devenu le principal Sanctuaire du nouveau Dieu Tayco-Sama : de ſorte que cette Ville eſt encore aujourd'hui réduite au premier état, où elle étoit, avant que ce Monarque en eût fait le Théatre de ſes magnificences ; c'eſt-à-dire, à très-peu de choſes. Les Confédérez ne ſoutinrent pas longtems cette réputation, qu'ils avoient d'abord acquiſe à leurs Armes. Ils s'amuſerent faute de s'entendre, & donne-

De J. C. 1600. De Syn Mu. 2260.

rent à leur Ennemi le loisir d'assembler son Armée. Il pratiqua même des intelligences parmi leurs principaux Officiers, & l'on s'apperçut bientôt qu'ils étoient mal servis. Mais ce qui contribua davantage à mettre le Chef de la Régence en état de prendre le dessus, c'est qu'il trouva le moyen d'acquerir à son Parti le Roi de Buygen & son Pere, qui y entraînerent encore le Roi d'Arima & le Prince d'Omura. Ces Princes n'étoient pas apparemment aussi convaincus, que le Roi de Fingo, des ambitieux desseins du Tuteur : toutefois il est assez surprenant que le Roi d'Arima, dont le Fils aîné venoit d'épouser la Fille du Gouverneur de Sacai, laquelle étoit Niéce de Tsucamidono, ne suivît pas le parti que ce Prince, à qui même nous avons vû qu'il avoit de grandes obligations, venoit d'embrasser; mais ce fut un coup de la Providence, que tous les Princes Chrétiens, & surtout ceux du Ximo n'eussent point armé en faveur des Confédérez.

Cependant, si nous en croyons

quelques Mémoires, que le Pere Bartoli ne fait aucune difficulté de traiter d'Apochryphes, quoiqu'ils ayent été ſuivis, même après cet Ecrivain, par des Hiſtoriens d'une grande autorité, cette Guerre fut dès-lors pour l'Egliſe du Japon l'occaſion d'une perte, qui de quelque maniere, qu'elle ſoit arrivée, lui fut extrêmement ſenſible, & fut longtems pleurée. Les Régens après s'être rendus Maîtres d'Ozaca, où étoit l'Empereur avec l'Impératrice ſa Mere, firent publier un Edit, par lequel il étoit ordonné à tous ceux, qui avoient pris les Armes pour Dayſu-Sama, de ſe réünir avec eux, ſous peine d'être pourſuivis comme Rebelles & Ennemis de l'Etat. Il étoit marqué de plus, que les Femmes, & les Enfans de ceux, qui refuſeroient d'obéïr, payeroient pour leurs Peres & pour leurs Maris, de leur vie, ou de leur liberté ; chacun ſuivant ſa condition. Jecundono Roi de Tango étoit fort attaché au Tuteur, & il s'étoit déclaré des premiers pour lui ; il avoit laiſſé ſa Famille à Ozaca, l'y croyant beau-

De J. C. 1600.

De Syn Mu. 2260.

De J. C. 1600.

De Syn Mu. 2260.

coup plus en sûreté, qu'à Tango ; néanmoins en partant pour l'Armée, il avoit à tout évenement donné ordre à l'Intendant de sa Maison, que si la Ville étoit forcée, & qu'il y eût le moindre danger pour la Reine de tomber entre les mains des Ennemis, il lui tranchât la tête, & mît le feu à son Palais.

Ce que Jecundono avoit appréhendé, arriva bientôt, & l'Intendant fut sommé de la part des Régens de leur livrer la Reine. Il y avoit tout lieu de croire que cette Princesse seroit fort en sûreté entre les mains des Chefs de l'Armée victorieuse, qui étoient, au moins pour la plûpart, de très-honnêtes gens ; mais si Jecundono n'avoit pas craint pour sa vie, ni même pour sa liberté, cette Princesse étoit d'une beauté rare, & la pensée des dangers, à quoi elle pouvoit être exposée par cet endroit, étoit capable d'effrayer son Mari, le plus jaloux des hommes, & qui après avoir rendu la plus aimable, & la plus vertueuse personne, qui fût au Japon, la victime de son zele aveugle, pour le

culte de ſes Dieux, la ſacrifia à ſon injuſte jalouſie. Son Intendant fort embaraſſé ſur la réponſe, qu'il devoit faire à la ſommation des Généraux de l'Armée confédérée, chercha quelque tems les moyens de ſauver ſa Maîtreſſe, mais il n'en trouva point : il va donc la trouver, ſe jette à ſes genoux, & fondant en larmes, il lui déclare le commandement abſolu, qu'il avoit reçu du Roi ſon Maître. » Au reſte, Mada- » me, ajoûta-t-il, de tout ce que » nous ſommes ici de vos Serviteurs, » il n'en eſt aucun, qui ne ſoit réſo- » lu de ne vous pas ſurvivre & » d'expier ſur le champ un crime, » que les Loix de l'Empire, & l'o- » beïſſance, que nous devons au » Roi notre Seigneur, nous aura » forcé de commettre ; & ce ne ſera » pas une légere conſolation pour » nous, de voir finir des jours, que » nous ne pourrions plus employer » au ſervice d'une Princeſſe, dont » nous révérons les vertus, & que » tout le Japon adore.

De J. C. 1600.

De Syn Mu. 2260.

La Reine écouta ce diſcours, comme s'il ne l'eût pas regardée : » Vous

De J. C. 1600.

De Syn Mu. 2260.

» ſçavez, dit-elle, que je ſuis Chré-
» tienne, & que la mort n'a rien,
» qui effraye ceux; qui font profeſ-
» ſion de la véritable Religion : elle
» m'ordonne d'obéïr, cette Loi
» ſainte, à celui, que nos Loix ont
» rendu le Maître de ma vie; mais
» je ne puis penſer ſans frémir, à ce
» que vous deviendrez pour toute
» une Eternité, ſi vous perſiſtez dans
» votre aveuglement. Du moins ne
» me refuſez point la grace que je
» vous demande, & qui ſera la der-
» niere, que je vous demanderai ja-
» mais; c'eſt de vous contenter d'e-
» xécuter les ordres du Roi en ce
» qui me concerne, & de ne point
» attenter ſur vos jours. En cela les
» Loix du Japon ſont injuſtes, &
» elles ne vous excuſeroient pas au
» Tribunal du Maître abſolu de la
» vie, & de la mort. Après qu'elle
eut ainſi parlé, elle entra dans ſon Oratoire, où proſternée devant ſon Cruciſix, elle s'offrit en ſacrifice à la Majeſté divine, & accepta la mort en expiation de ſes péchez : elle appella enſuite les Dames du Palais, & toutes les Femmes, qui compo-

ſoient ſa Maiſon, les embraſſa tendrement, & leur dit, que puiſqu'il n'y avoit point d'ordre de les faire mourir, & qu'elles étoient toutes Chrétiennes, leur conſcience les obligeoit de ſortir du Palais, avant qu'on y mît le feu. De J. C. 1600. De Syn Mo. 1260.

Elles ne répondirent que par leurs larmes, mais la Reine leur fit promettre qu'elles obéïroient. Tout retentiſſoit de ſanglots, & de cris lamentables; les uns s'arrachoient les cheveux, les autres ſe déchiroient les habits, tous ne paroiſſoient occupez, que du malheur d'une Reine, dont ils ſe fuſſent eſtimez heureux de pouvoir racheter les jours aux dépens des leurs. Elle ſeule auſſi tranquille, & le viſage auſſi ſerein, que ſi on lui eût annoncé la plus agréable nouvelle, régloit tout, & ſe préparoit à la mort, comme ſi elle eût ordonné les préparatifs d'un voyage de plaiſir. Tout étant diſpoſé, elle entra encore dans ſon Oratoire, & un moment après elle appella l'Intendant, & l'avertit qu'il pouvoit, quand il voudroit, exécuter les ordres de ſon

De J. C. 1600. Maître. Cet Officier lui dit, qu'il n'attendoit plus que les ſiens; puis s'étant encore jetté à ſes pieds, il la pria de nouveau de lui pardonner ſa mort. Auſſitôt la Reine ſe mit à genoux, abattit elle-même ſa robe, & prononçant les ſacrez noms de Jeſus & de Marie, elle reçut le coup, qui lui trancha la tête.

De Syn Mu. 1260.

Ainſi mourut Grace Reine de Tango, la plus belle perſonne, la Princeſſe la plus accomplie, & peut-être la plus fervente Chrétienne, qui fût au Japon. Bien loin d'être Idolâtre de ſa beauté, il ſembloit qu'elle eût pris à tâche d'en ternir l'éclat par tout ce que la Pénitence a de rigueurs, & elle auroit pû confondre en cela les Religieux les plus auſteres. Toute ſon occupation, après avoir ſatisfait aux exercices de ſa piété, étoit de ſe faire amener les Enfans des Pauvres : elle les lavoit, & les nettoyoit de ſes propres mains; enſuite elle les inſtruiſoit de nos ſaints Myſteres, les exhortoit à la vertu, & en faiſoit de fervens Chrétiens. Elle aimoit fort la lecture, & pour être plus en état de contenter

en cela sa piété, elle avoit appris le Latin & le Portugais. Une vie si précieuse méritoit sans doute une fin moins tragique; mais le Chrétien trouve sa grandeur & sa véritable félicité dans l'accompliſſement de la volonté de Dieu, & dans une réſignation parfaite aux ordres de la Providence. De J. C. 1600. De Syn Mu. 226.

Dès que la Reine fut morte, on couvrit ſon corps d'un Drap d'or, & l'on remplit de matieres combuſtibles tous les Appartemens du Palais. Enſuite les Officiers, les Pages, & les Soldats, qui n'étoient pas Chrétiens, s'enfermerent dans une Chambre un peu écartée de celle, où étoit le corps de la Princeſſe. Là ils ſe fendirent tous le ventre, & l'un d'eux ayant mis le feu à une traînée de poudre, qu'on y avoit faite, le feu prit en un moment partout, & le Palais fut bientôt réduit en cendres. Les Chrétiens recuëillirent tout ce qu'ils pûrent diſtinguer des oſſemens de la Reine, & les porterent au Pere Gnecchi, qui demeuroit pour lors à Ozaca, & qui fit à cette illuſtre Défunte un Service ſo-

De J. C. 1600.

lemnel avec tout l'appareil, que pouvoit ſouffrir la conjoncture des tems. Le Roi de Tango, qui en fut informé au retour de la Guerre, en fut ſi touché, qu'après avoir témoigné au Miſſionnaire un gré infini de cette action, il fournit aux frais d'un ſecond Service, auquel il voulut aſſiſter lui-même avec tout ce qui ſe rencontra de Grands à Ozaca. Tout s'y paſſa avec beaucoup de piété, & le Roi avoüa, que nos Cérémonies lui paroiſſoient ſi auguſtes, qu'au prix d'elles toutes celles des Bonzes n'étoient que des niaiſeries d'Enfant. Mais ce qui le toucha encore plus, ce fut d'apprendre que ces Obſeques avoient été ſuivies de grandes aumônes; *il faut convenir*, dit-il alors, *que ces Religieux Etrangers ſont bien d'autres gens, que nos Prêtres.*

De Syn Mu. 2260.

Pour revenir à la Guerre civile; tandis que Dayſu-Sama étoit occupé dans le Quanto à défendre ſes propres Etats contre Cangerazu, qui y avoit fait d'abord d'aſſez grands projets, mais qui n'avoit pas ſçu profiter de ſes avantages; il en-

voya trois mille hommes, pour harceler l'Armée des Alliez, & conserver la Forteresse de Voary, qui tenoit pour lui, & qui lui étoit d'une très-grande importance. Le Général de cette petite Armée défit d'abord le Roi de Mino, qui avoit entrepris de l'arrêter dans sa marche, & le fit prisonnier; ensuite ayant appris que les Rois de Fingo, d'Omi, & de Saxuma étoient assez mal accompagnez dans un Château du Royaume de Mino, il fit une marche forcée, pour les y surprendre, & investit brusquement la Place. La résistance des Assiégez répondit à la réputation des Chefs, & déconcerta les projets des Assiégeans, qui se virent tout à coup investis par une Armée de quatre-vingt mille hommes.

De J. C. 1600.

De Syn Mu. 2260.

§. VI.

Le Roi de Bungo eſt défait par l'ancien Roi de Buygen. Bataille générale. Les Rois d'Omi & de Fingo ſont faits priſonniers. Belle retraite du Roi de Saxuma. Lâchété du Roi de Naugato. Action généreuſe de l'Evêque du Japon. Les deux Rois Priſonniers ſont exécutez à mort. Eloge du Roi de Fingo. Mort tragique de ſon Fils.

De J. C. 1600. De Syn Mu. 2260.

Le jeune Roi de Buygen étoit dans la petite Armée des Aſſiégeans, & il y a toute apparence, que c'étoit lui, qui la commandoit; ce qui eſt certain, c'eſt que pour faire une diverſion, qui le tirât du mauvais pas, où il ſe trouvoit engagé, il envoya donner avis au Roi ſon Pere, que Joſcimon Roi de Bungo étoit entré dans ſon ancien Royaume avec un corps de Troupes, que les Régens lui avoient aſſez mal-à-propos confié; qu'il en auroit bon compte, s'il vouloit marcher contre lui; & qu'il pourroit même attirer le fort de la Guerre de ce côté-là.

Condera ſuivit le conſeil de ſon Fils. Il avoit huit mille hommes ſous ſes ordres, & il chercha Joſcimon avec d'autant plus d'ardeur, que ce malheureux Prince, à qui il avoit autrefois procuré la grace du Baptême, en le rétabliſſant dans ſes Etats, étoit retombé pour la ſeconde fois dans l'Apoſtaſie. Il le joignit bientôt, tailla ſon Armée en pieces, & le fit ſon Priſonnier. Mais il paroît que, ſoit compaſſion, ſoit mépris, il le laiſſa aller en liberté, ſans quoi il eſt vraiſemblable, que Dayſu-Sama lui auroit fait payer de ſa tête la hardieſſe, qu'il avoit euë de ſe déclarer contre lui.

De J. C. 1600. De Syn Mu. 2200.

D'un autre côté CANZUGEDONO, autre Chef du parti du Tuteur, & Ennemi perſonnel du Roi de Fingo, entra ſur les Terres de ce Prince, & y prit pluſieurs Places. Les Régens avoient quelque choſe de mieux à faire, que de courir au ſecours du Fingo & du Bungo; il leur étoit d'une bien plus grande conſéquence, & beaucoup plus aiſé de tailler en pieces trente mille hommes, qui étoient venus pour déli-

vrer le jeune Roi de Buygen, & dont le Chef de la Régence n'eût jamais pû réparer la perte ; mais ils ne firent ni l'un ni l'autre : ils demeurerent dans une inaction, qu'on ne peut excuſer par aucun endroit, & ils donnerent à leur Ennemi le tems d'accourir avec vingt mille hommes d'élite au ſecours des ſiens. Ils dépenſoient même ſi peu en Eſpions, qu'ils ne ſçurent rien de ſa marche, que lorſqu'ils lui virent ranger ſon Armée en bataille. Ils avoient pourtant encore trente mille hommes plus que lui ; & dans les Rois de Fingo & de Saxuma deux des plus habiles Généraux de l'Empire ; mais pour leur malheur ces Généraux n'étoient pas les ſeuls, & Dayſu-Sama, qui étoit apparemment sûr de ſon fait, ne laiſſa point de leur préſenter le Combat, qu'ils ne pûrent ſe diſpenſer d'accepter.

De J. C. 1600.

De Syn Mu. 2160.

A peine avoit-on commencé à ſe mêler, qu'on entendit dans l'Armée de la Ligue un bruit confus de gens, qui crioient *trahiſon* : c'étoit des Officiers Généraux, qui paſſoient du côté de Dayſu-Sama avec toutes les Troupes,

Troupes, qu'ils commandoient. Un accident si imprévû mit le désordre, & jetta la consternation parmi les Alliez, qui ne songerent plus qu'à fuir. Les Rois de Bigen, & de Fingo, qui commandoient l'Avant-Garde, ne laisserent pas de maintenir assez longtems le Combat, & de tuër bien du monde aux Ennemis. Le Roi de Naugato (*a*) étoit au corps de Bataille avec quarante mille hommes, & s'il eût soutenu l'Avant-Garde, il eût apparemment réparé le mal, qu'avoit causé la désertion ; mais il s'arrêta tout court, & fit ensuite retraite du côté d'Ozaca avec une précipitation, qui avoit tout l'air d'une fuite. La conduite

De J. C. 1601.

De Syn Mu. 2261.

(*a*) Les Historiens du Japon le nomment MORINDONO. Il se peut faire que ce Prince fût le même, dont nous avons si souvent parlé, & qui, après avoir remis ses Etats entre les mains de son Fils, avoit repris la conduite des affaires à l'occasion de cette Guerre. Peut-être aussi son Successeur portoit le même nom que lui. Ne peut-on pas dire même que nos Historiens, accoutumez à nommer MORINDONO le Roi de Naugato, se sont trompez en cette occasion ? En effet l'ancien Morindono devoit être alors très-vieux, s'il vivoit encore.

De J. C. 1601. qu'il tint dans la ſuite, donna même lieu de le ſoupçonner de perfidie. Peu de tems après le brave Cingondono Roi de Bigen fut tué d'un coup de ſabre, & tout l'effort des Ennemis tomba ſur les Rois de Fingo, de Saxuma, & d'Omi, qui ſe ſurpaſſerent en cette occaſion; mais ils furent bientôt accablez par le nombre, & réduits preſqu'à eux ſeuls. Ils prirent alors chacun leur parti; le Roi de Saxuma avec quarante Maîtres, ſe fit jour le cimeterre à la main au travers de l'Armée victorieuſe, étonnée de ſa réſolution. Il gagna ainſi Ozaca, y prit le meilleur Navire, qui ſe trouva dans le Port, & ſe rendit dans ſes Etats, ſans avoir été ſuivi; les deux autres tinrent encore quelque tems, mais ils ne combattoient plus, que pour la gloire, & pour mourir les armes à la main. On voulut les avoir vifs, & on y réüſſit. Tſucamidono a depuis avoüé qu'il avoit eu beſoin de toute ſa Religion, & d'une grace particuliere de Dieu, pour réſiſter à la tentation de ſe fendre le ventre: pour Xibunojo, qui n'avoit pas été

De Syn Mu. 1261.

retenu par les mêmes considérations, sa réputation souffrit de n'avoir pas évité par une mort volontaire la honte de suivre en captif le Char du Vainqueur, & de porter sa tête sur un Echaffaut. De J. C. 1601. De Syn Mu. 2261.

Jamais victoire ne fut plus complette, que celle du Chef de la Régence. Dès que les deux Rois eurent été pris, tout ce qui restoit de l'Armée des Confédérez, mit bas les armes, & depuis ce moment rien ne parut en Campagne, qui tînt pour la Ligue. Il lui restoit pourtant encore une ressource capable de lui faire reprendre le dessus. Le Roi de Naugato étoit dans Ozaca avec une très-belle Armée, & rien n'y manquoit de ce qui étoit nécessaire, pour faire briser à cet écuëil toutes les forces de Daysu-Sama; mais soit lâcheté, soit trahison; dès qu'il vit le Victorieux s'approcher, sans attendre que ce Prince se mît en devoir de l'investir; il lui fit ouvrir les Portes de la Ville, & tout plia sous le Tuteur. Après une suite de succès si peu attenduë, la premiere chose, à quoi il songea, dès qu'il n'eut plus

De J. C. 1601. d'Ennemis en tête, ce fut de faire saisir les Royaumes de ceux, qui avoient été tuez, ou pris les Armes à la main contre lui; & il en fit des libéralitez à ses Créatures. Canzugedono eut le Fingo, qu'il avoit conquis, & où il possédoit depuis longtems de grandes Terres. Le bruit se répandit ensuite, qu'on alloit faire le procès aux deux Rois captifs, & que leurs Familles seroient enveloppées dans leurs disgraces.

De Syn Mu. 2261.

Il y a bien de l'apparence, que le Roi de Zeuxima étoit mort avant la guerre; car il n'y est point du tout parlé de lui: ce qui est certain, c'est que la Reine sa Femme, qui étoit Fille du Roi de Fingo, se refugia d'abord à Nangazaqui, & implora la protection de l'Evêque, & des Portugais. On fut quelque tems en doute, quel parti prendroit le Prélat dans une conjoncture si délicate; car il s'agissoit d'un côté de refuser d'assister une Princesse Chrétienne Fille d'un Roi, qui étoit la gloire du Christianisme, & à qui les Missionnaires avoient les dernieres obligations; & de l'autre, de

s'attirer l'indignation d'un Prince, qui étoit le Maître abſolu dans l'Empire. Mais l'Evêque ne balança point à donner retraite à la Reine fugitive; il s'engagea même à fournir à tous ſes beſoins, & le Tuteur, non ſeulement ne le trouva point mauvais; mais, après avoir pardonné à la Princeſſe, il ſe comporta avec les Miſſionnaires, & avec l'Evêque en particulier, de maniere à faire juger, que la conduite de celui-ci lui avoit paru digne d'eſtime.

De J. C. 1601.

De Syn Mu. 2261.

Il s'en fallut bien, que ce Prince rendît également juſtice aux deux Rois, qu'il tenoit dans ſes fers; quoiqu'il ne pût douter, que la ſeule reconnoiſſance ne les eût armez contre lui. Ces deux illuſtres Priſonniers attirerent alors ſur eux les yeux de tout l'Empire; mais la différence de leur Religion parut bien ſenſiblement dans la maniere, dont ils prirent leur diſgrace. Xibunojo étoit un fort honnête homme, & avoit montré bien de la valeur dans le dernier combat: mais le courage n'accompagne pas toujours les plus braves hors de l'action, & un Payen

De J. C. 1601. n'a rien, qui le ſoutienne, contre certains coups de la fortune : auſſi le Roi d'Omi ſe laiſſa-t-il honteuſement abbattre à ſon malheur. Pour ſon Ami, il ne fut jamais plus grand, que quand il fut réduit à ſa ſeule vertu.

De Syn Mu. 2261.

Il eſt vrai, qu'on les traita l'un & l'autre avec une indignité, qui ne fit point d'honneur au Victorieux. D'abord on les obligea de comparoître comme des Criminels devant le jeune Roi de Buygen, à qui cette commiſſion cauſa un déplaiſir, qui fit douter, lequel des trois Princes ſe trouvoit dans un état plus violent. Il n'y eut point d'interrogatoire, & il n'en étoit nullement beſoin. On convenoit du fait de part & d'autre ; le motif en avoit fait une vertu, & le ſuccès le faiſoit paſſer pour un crime. Après une courte entrevûë, où chacun garda le ſilence, le Roi de Fingo dit à Caïnocami, qu'il avoit une priere à lui faire : celui-ci crut qu'il s'agiſſoit de ſa grace, & ne répondit rien : Tſucamidono s'apperçut de ſon embarras & en devina la cauſe : » Mon-

» ſieur, lui dit-il, ce n'eſt point la » vie, que je demande, mais la per- » miſſion d'avoir un Religieux, pour » me confeſſer. « Caïnocami promit de faire ſon poſſible, pour lui donner cette ſatisfaction, mais il ne put jamais l'obtenir de Dayſu-Sama. Enfin les deux Rois furent condamnez à avoir la tête tranchée, & la Sentence portoit, qu'ils ſeroient auparavant conduits dans des charettes par toutes les ruës d'Ozaca; un Héraut portant devant eux leur Sentence, & criant qu'ils étoient traitez de la ſorte, pour avoir voulu troubler le repos de l'Etat. Tſucamidono ainſi expoſé comme un Malfaiteur à la riſée d'une Populace inſolente, récitoit ſon Chapelet avec une ſérénité de viſage, qu'on ne ſe laſſoit point d'admirer; il ne fit paroître ni plus d'émotion, ni moins de piété ſur l'Echaffaut; il y donna des marques éclatantes de ſa Religion, & il reçut le coup de la mort en prononçant les ſacrez noms de Jeſus & de Marie.

De J. C. 1601.

De Syn Mu. 2261.

Telle fut la fin tragique d'Auguſtin Tſucamidono Roi de Fingo.

De J. C. 1601. De Syn Mu. 1261.

Grand Amiral du Japon, Généraliſſime des Armées Impériales, après avoir conquis deux fois la Corée, fait trembler la Chine, & obligé le plus puiſſant Monarque de l'Orient à demander la paix à l'Empereur Japonnois. Le coup fatal, qui trancha ſes jours, ne lui ôta rien de ſa gloire, ceux même, qui cherchérent à le couvrir d'opprobres, furent contraints de l'admirer. Il termina ſa courſe en Héros Chrétien, infiniment ſupérieur aux évenemens, & rendant graces au Seigneur des ignominies qu'il ſouffroit, pour avoir pris le parti de la juſtice. Après ſa mort on trouva dans la fourure de ſa robbe une lettre adreſſée à la Reine ſon Epouſe, & aux Princes ſes Enfans, où après leur avoir raconté en peu de mots les traitemens, qu'on lui avoit faits depuis ſa priſe, il s'étendoit beaucoup ſur la ſoumiſſion, qui eſt dûë aux ordres du Ciel; il les exhortoit enſuite avec bien du zele, & de la tendreſſe à demeurer fidéles au ſervice d'un Dieu, dont les rigueurs mêmes ont des charmes, qui ne ſe peu-

vent exprimer. Tous les Fidéles, les Miſſionnaires, & toute la Compagnie de JESUS donnerent des témoignages publics & éclatans de leur douleur, pour la perte de ce Prince, qui laiſſa un grand vuide dans l'Egliſe du Japon. De J. C. 1601. De Syn Mu. 2261.

Cette déplorable Famille avoit encore quelque eſpérance de ſe relever; l'aîné des Princes s'étoit ſauvé chez le Roi de Naugato, l'ancien ami de ſon Pere; & comme il étoit deſtiné à épouſer la Petite-Fille de Dayſu-Sama, on ne doutoit point que le Tuteur ne lui fît grace. Sa jeuneſſe, car il n'avoit que douze ans; ſa naiſſance, les grands ſervices, que le Roi ſon Pere avoit rendus à l'Etat, ſon eſprit, mille belles qualitez, qui brilloient en ſa perſonne, & les ſemences de vertus, qu'on remarquoit en lui, tout parloit en ſa faveur, & intéreſſoit juſqu'à ceux mêmes, que la jalouſie avoit rendus ennemis de ſon Pere; mais rien ne put le mettre à couvert de la perfidie du Roi de Naugato. Ce lâche Prince ne fit aucune difficulté de violer les droits les plus ſacrez de l'hoſpi-

De J. C. 1601.

De Syn Mu 2261.

talité, & crut ne pouvoir faire entierement ſa paix avec Dayſu-Sama, qu'en lui envoyant la tête d'un jeune Prince, qui s'étoit refugié entre ſes mains. Le Tuteur en fut indigné, & dit aux Envoyez du Roi qu'il étoit ſurpris que leur Maître eût attenté à la vie d'un Prince, qu'il devoit reſpecter comme ſon Petit-Fils. Il s'appaiſa néanmoins par l'adreſſe de ces mêmes Envoyez, qui lui aſſûrerent, ſoit d'eux-mêmes, ſoit qu'ils en euſſent reçu l'ordre, pour s'en ſervir dans le beſoin; que le Prince de Fingo avoit été arrêté comme il s'enfuyoit, & que de déſeſpoir il s'étoit fendu le ventre. Ce jeune Prince, auſſitôt après être arrivé chez le Roi de Naugato, avoit mis ordre à ſa conſcience, ayant trouvé le moyen de parler en ſecret à un Miſſionnaire, à qui il ajoûta après ſa Confeſſion, qu'il ne ſçavoit pas ce qu'on lui préparoit, mais qu'il étoit diſpoſé à tout ce qu'il plairoit au Ciel d'ordonner de lui.

§. VII.

Conduite de Dayſu-Sama avec les Miſſionnaires. Arrivée de pluſieurs Religieux au Japon. Indiſcrétion de l'un d'eux, & ce qui en arrive. Terazaba met la Religion en grand danger. Témoignage que Dayſu-Sama rend aux Jéſuites & au Chriſtianiſme. Divers changemens dans l'Empire, & l'avantage, qui en revient à la Religion. Le Roi de Tango la protége.

Si quelque choſe eût pû conſoler les Ouvriers de l'Evangile au milieu de tant d'afflictions, ç'eut été la maniere, dont le Régent en uſa avec eux, quand il ſe vit le Maître abſolu de l'Empire. Ce Prince faiſoit en ce tems-là profeſſion d'adorer Amida; & à l'inſtigation d'un Bonze, qui avoit pris un grand aſcendant ſur ſon eſprit, il trouva bon que le jeune Empereur rétablît & dotât quantité de Temples & de Monaſteres, qui avoient été abattus, ou brûlez pendant la Guerre, & ſous les Regnes précédens. Il n'étoit apparemment pas fâché d'ail-

De J. C. 1601.

De Syn Mu. 2261.

De J. C. 1601. leurs de voir ce Prince se consumer en ces dépenses hors de saison, tandis que lui-même amassoit des richesses immenses, & s'emparoit de la plûpart des Revenus de la Couronne. Sur quoi l'on rapporte qu'une Tour, où il avoit renfermé ses trésors, n'en pouvant porter le poids, s'écroula au bout de quelque tems, & qu'on en voyoit pleuvoir l'or, comme auroit pû faire l'eau d'un réservoir, qui seroit crevé. Au fonds Dayfu-Sama n'avoit point de Religion, mais il vouloit imposer au Peuple par cet endroit-là.

De Syn Mu. 2261.

Il étoit persuadé que les Chrétiens ne se fioient pas à lui, & de son côté il ne les aimoit pas : toutefois, soit modération, soit politique, soit égard pour les Princes Chrétiens, qui l'avoient si bien servi, soit estime pour la Religion, & pour ceux, qui la prêchoient, il est constant qu'il témoigna d'abord aux Jésuites beaucoup d'amitié, & qu'il leur permit par un Edit public de s'établir à Ozaca, à Méaco & à Nangazaqui. Mais, quoique dans plusieurs rencontres il eût paru leur sçavoir bon

gré d'avoir marqué jusqu'à la fin une reconnoissance parfaite pour les bienfaits, dont le Roi de Fingo les avoit comblez, & d'en avoir fait ressentir les effets à toute sa Famille, on prétend qu'il lui échappa en quelques occasions de dire que ces Peres avoient été le Conseil de son Ennemi : il paroissoit néanmoins dans toute sa conduite qu'il pensoit autrement. Le Pere Rodriguez avoit ordre de le voir souvent ; & un jour que ce Pere entrant chez lui, trouva la Cour fort nombreuse, ce Prince le fit approcher plus près de sa Personne, que tous les autres, le caressa beaucoup, & dit tout haut qu'il aimoit cet Etranger, parce qu'il étoit bon Religieux. En le congédiant il lui fit donner cinq cens écus d'or, ce qui étoit une grande somme pour un Prince, qui donnoit peu, & qui ne songeoit qu'à amasser, pour se mettre en état d'exécuter le dessein, qu'il avoit formé de monter sur le Trône Impérial.

De J. C. 1601.

De Syn Mu. 2261.

L'arrivée de plusieurs Religieux de différens Ordres, venus tous ensemble des Philippines, troubla un

De J. C. 1601. peu ce calme ; d'autant plus que la Puiſſance des Eſpagnols, & l'idée, qu'on avoit de leur ambition, donnoient en ce tems-là de grands ombrages au Gouvernement. Ces Miſſionnaires étoient débarquez dans un Port du Quanto, & l'un d'eux s'étant établi à Jedo, commença les Fonctions de ſon Apoſtolat, par déclamer avec véhémence contre la conduite des Peres de la Compagnie, qu'il trouvoit trop réſervez & trop circonſpects dans la publication de l'Evangile. Il eſt aiſé de juger que de pareils diſcours pouvoient produire de fort mauvais effets ; les Habitans de ces Contrées, qui n'avoient jamais eu beaucoup de commerce avec les Religieux d'Europe, ne pouvant gueres manquer de s'en formaliſer. Mais ce ne fut là, que le commencement du mal, & il parut bientôt que l'eſprit, qui animoit ce Miſſionnaire, étoit encore moins ſelon la ſcience, que ſelon la prudence & la charité. Il reçut dans une occaſion une mortification, qui le rendit ſans doute plus aviſé, mais qui porta un coup bien

De Syn. Mu. 2261.

funeſte à la Religion. Voici le fait, tel qu'il eſt rapporté dans le Procès Verbal, que l'Evêque du Japon en fit dreſſer ſur les Informations juridiques de pluſieurs Témoins oculaires, dont quelques-uns étoient du même Ordre, que ce Religieux, & qui fut envoyé au Pape. De J. C. 1601. De Syn Mu. 2261.

Le nouveau Miſſionnaire ſe trouvant un jour ſur le bord de la Mer avec un Hollandois, qu'un mauvais tems avoit obligé de relâcher au même endroit, le diſcours tomba ſur la Religion, & le Miſſionnaire, après avoir rapporté les preuves, dont on ſe ſert plus ordinairement, pour appuyer la vérité de la Croyance Catholique contre les Proteſtans, inſiſta fort ſur les Miracles, qu'il aſſûra avec raiſon ne ſe faire que dans l'Egliſe Romaine. Comme l'Hérétique ne ſe rendoit point, ſon Adverſaire emporté par la chaleur de la diſpute, & aveuglé par ſa préſomption, s'avança juſqu'à ſe vanter de lui faire voir un Miracle, contre lequel il n'auroit rien à oppoſer; & il lui en donna le choix. Le Hollandois n'avoit garde de man-

De J.C. 1601. quer une occaſion, qu'il croyoit infaillible de couvrir de confuſion un Prêtre Catholique ; il prit celui-ci au mot, & le défia de marcher, comme Saint Pierre, ſur les flots, ſans enfoncer. Le Religieux ne recula point, & promit que le jour ſuivant, par la vertu d'un Crucifix, qu'il portoit ſur ſa poitrine, il traverſeroit à pied ſec toute la largeur de l'entrée du Port, lequel eſt fermé par deux Caps, qui ſervent à le faire connoître d'aſſez loin.

De Syn Mu. 2261.

Le bruit de ce défi ſe répandit bientôt par tout ; & un peuple infini, le Gouverneur de la Ville à la tête, ſe trouva ſur le Port à l'heure marquée. Le Religieux s'y rendit ponctuellement, faiſant voir un viſage aſſûré & une confiance entiere, mais ce n'étoit pas de celle, qui fait les miracles. Il parla d'abord aux Japonnois par Interpréte, puis dans ſa Langue naturelle aux Hollandois ; après quoi il tira ſon Crucifix, & le tenant à la main, il entra dans la Mer. Il en eut bientôt juſqu'au col, & il commençoit à perdre terre, lorſque des Barques Ja-

ponnoiſes & Hollandoiſes allerent à ſon ſecours, & le retirerent bien moüillé, & plein de la plus extrême confuſion. On peut juger de quelles railleries fut accompagnée cette ridicule équipée, & combien les Proteſtans en triompherent. Le Téméraire, qui y avoit donné lieu, ne fut pas celui, qui y parut plus ſenſible; ſes Confreres lui en ayant voulu faire des reprimandes, il leur répondit froidement qu'il avoit apporté de ſi bonnes raiſons à l'Hérétique, qu'il avoit cru impoſſible que Dieu refusât de les confirmer par un Miracle, & il fit la même réponſe à l'Evêque. De J. C. 1601-02 De Syn Mu. 1261-62

Parmi les Religieux, dont jai marqué l'arrivée au Japon, il y avoit des Auguſtins, des Dominicains, & des Franciſcains; ils ſe ſéparerent bientôt: les premiers paſſerent dans le Bungo, & s'établirent à Voſuqui; les ſeconds s'arrêterent dans une petite Iſle dépendante du Saxuma, & les troiſiémes allerent reprendre leur premier Etabliſſement à Méaco, & en firent peu de tems après un nouveau dans Je-

De J. C. 1601-02

De Syn Mu. 2261-62

do. Les tems étoient alors assez favorables, & rien ne pouvoit venir plus à propos, que ce renfort d'Ouvriers Evangéliques, si tous eussent agi de concert, mais les anciens préjugez subsistoient, & passerent bientôt de ceux, en qui ils s'étoient formez d'abord, àla plûpart des autres.

Sur ces entrefaites il s'éleva dans le Ximo un orage, qui tint longtems toute cette Chrétienté en grande inquiétude. Terazaba Gouverneur de Nangazaqui, avoit reçû ordre de soumettre le Roi de Saxuma, lequel après la bataille, dont il s'étoit si heureusement & si glorieusement sauvé, s'étoit cantonné dans ses Etats; & il l'avoit enfin obligé à recevoir la loi du Vainqueur. Il espéra qu'après un service si important le Tuteur ne lui refuseroit rien, & il lui demanda la Principauté d'Omura, ajoûtant que l'on pouvoit donner l'Isle d'Amacusa au Prince d'Omura, & qu'il ne perdroit rien au change. Il y a bien de l'apparence que le Seigneur d'Amacusa avoit été dépoüillé de son Isle, com-

me Vaſſal du Roi de Fingo. Quoiqu'il en ſoit, Dayſu-Sama conſentit ſans peine à ce que ſouhaitoit le Gouverneur de Nangazaqui ; mais le Pere Rodriguez, qui par bonheur ſe rencontra pour lors à la Cour, & qui comprit de quelle importance il étoit, qu'un Pays tout peuplé de Chrétiens ne tombât point ſous la domination d'un Apoſtat, qui même depuis quelque tems n'en uſoit pas bien avec les Fidéles, trouva le moyen d'arrêter l'expédition des Patentes, juſqu'à ce que le Prince d'Omura eût parlé au Régent. Le Prince alla en effet trouver Dayſu-Sama, lui repréſenta, qu'il lui avoit été attaché dans tous les tems, & qu'il ne s'étoit pas attendu de ſe voir, pour prix de ſes ſervices, dépoüillé de ſon Patrimoine.

De J. C. 1601-02

De Syn Mu. 2261-62

Le Régent eut tout l'égard qu'il devoit à de ſi juſtes repréſentations, & donna l'Iſle d'Amacuſa au Gouverneur de Nangazaqui. Ce Seigneur fut piqué d'avoir eu du deſſous dans cette affaire, & pour s'en venger ſur le Prince d'Omura, il ſe fit donner la commiſſion de

renverſer toutes les Egliſes, qu'il
De J. C. 1601-02 trouveroit ſur pied dans ſes Terres,
& dans celles du Roi d'Arima; mais
De Syn Mu. 1261-62 ces deux Princes ayant fait dire au Régent, qu'ils perdroient plutôt la vie, que de ſouffrir qu'on exécutât ces ordres, ils furent révoquez. Alors Terazaba en fureur engagea deux Seigneurs de la Cour à ſe rendre Accuſateurs contre les Portugais, & contre les Miſſionnaires, qui étoient à Nangazaqui. On ne nous a point appris quel crime on leur imputoit: il eſt certain, que la calomnie fut bientôt découverte, que des Idolâtres mêmes ſe firent par équité les Apologiſtes des Accuſez, & que Dayſu-Sama ne répondit rien autre choſe à ceux, qui lui parlerent pour la premiere fois de cette affaire, ſinon que la Religion Chrétienne recommandoit ſur toutes choſes la droiture, & que ceux, qui la prêchoient, n'avoient jamais été ſurpris en faux. Ce Prince fit plus, il ôta le Gouvernement de Nangazaqui à Terazaba, & le commandement reſta entre les mains de cinq Régiſſeurs, qui étoient tous

Chrétiens. Le Ciel fit auſſi juſtice des deux Calomniateurs d'une maniere, qui fit reſpecter le Dieu des Chrétiens, & Terazaba réduit à ſon Iſle d'Amacuſa, n'en eut pas plutôt pris poſſeſſion, qu'il écrivit au Pere Valegnani, pour le prier de lui envoyer des Miſſionnaires, avec leſquels il vécut bien pendant pluſieurs années.

De J. C. 1601-02

De Syn Mu. 1261-63

Il s'étoit fait peu auparavant de grands changemens dans l'Empire, & pluſieurs avoient été favorables au Chriſtianiſme. Le jeune Roi de Buygen avoit obtenu le Royaume de Chicugen en échange du ſien, qui étoit beaucoup moins conſidérable, & les Miſſionnaires étoient entrez dans ce Royaume, où depuis longtems ils n'avoient pas eu la liberté de prêcher Jeſus-Chriſt. Simon Condera, Pere du nouveau Roi de Chicugen, étoit toujours mieux que perſonne à la Cour du Tuteur, il écrivit à l'Evêque du Japon, & au Pere Valegnani, qu'ils pouvoient s'aſſûrer de le trouver toujours tel qu'il avoit été, & qu'il tâcheroit de les dédommager de la

De J. C. 1601-02 perte, qu'ils avoient faite dans la perſonne du Roi de Fingo. Enfin à la place du Roi d'Omi, qui quoiqu'Idolâtre avoit toujours conſtamment favoriſé les Miſſionnaires, la Providence ſubſtitua un autre Grand, auſſi Payen, qui ne rendit pas de moindres ſervices au Chriſtianiſme.

De Syn Mu. 2261-62

Ce fut Jecundono Roi de Tango. Cé Prince avoit une partie conſidérable de ſes Officiers, & tous ſes Enfans, qui faiſoient profeſſion ouverte du Chriſtianiſme ; & bien loin d'y trouver à redire, il en témoignoit beaucoup de ſatisfaction. Comme il étoit homme de beaucoup d'eſprit, naturellement éloquent, plus ſçavant, que ne le ſont pour l'ordinaire les Princes, & fort inſtruit des Véritez Chrétiennes ; il en parloit quelquefois à ſes Courtiſans, auſſi bien, qu'auroit pû faire le plus habile Miſſionnaire, & pluſieurs en demandant le Baptême, avoüoient que c'étoit le Roi, qui les avoit convertis. Le Tuteur lui ayant donné le Royaume de Buygen, pour le récompenſer de ſes

ſervices, & le dédommager des pertes, qu'il avoit faites à la priſe d'Ozaca par les Régens, il y fit venir le Pere de Ceſpedez, celui-là même, qui avoit inſtruit la feuë Reine ſon Epouſe de nos ſaints Myſteres. Il apprit enſuite que les huit cent Firandois, qui s'étoient volontairement exilez, ainſi que nous l'avons vû, pour conſerver leur Foi, manquoient de beaucoup de choſes, ſurtout depuis la mort du Roi de Fingo; il leur fit offrir des Terres dans le Buygen, & pour les engager à accepter ſes offres, il leur envoya le Pere de Ceſpedez, qui les amena preſque tous avec lui. Ces fervens Chrétiens retrouverent en effet dans ce Royaume tout ce qu'ils avoient ſi généreuſement abandonné pour Jeſus-Chriſt.

De J. C. 1601-02

De Syn Mu. 2261-62

§. VIII.

Le Tuteur prend le titre de Cubo-Sama. Deſcription de Surunga. Incendie ſingulier. Canzugedono déſole le Fingo. Siége d'Uto. Perſécution dans le Fingo, & ſes effets. Exemple mémorable de fermeté Chrétienne dans un Enfant.

De J. C. 1601-02

De Syn Mu. 2261-62

Cependant la qualité de Chef de la Régence ne convenant plus à un Prince, qui s'étoit défait de tous ſes Collegues, le Tuteur ſe fit donner par le Dayri le titre de CUBO-SAMA ; & quoiqu'il ne ſe portât pas encore pour le véritable Souverain du Japon, il commença à gouverner auſſi abſolument, que s'il l'eût été, & depuis ce tems-là nos Relations lui donnent ſans façon le titre d'Empereur ; ce qui peut faire juger, que les Japonnois le lui donnoient auſſi, au moins dans l'uſage ordinaire. Il ne paroît pourtant pas qu'il ſe fût encore emparé de la Tenſe, & il eſt certain que Fide-Jori fut toujours traité en Empereur juſqu'à ſa mort. Ce Prince ne ſortoit

ſortoit point d'Ozaca, où il avoit une nombreuſe Cour, & une forte Garniſon, & comme ſi le Cubo-Sama eût affecté de s'éloigner, pour ne lui donner aucun ombrage, il alla établir ſa Cour à Surunga Capitale d'un Royaume de même nom, à ſix journées de Méaco.

De J. C. 1601-02

De Syn Mu. 2261-62

On peut juger de l'état floriſſant, où ſe trouva pour lors cette Ville, devenuë le centre de toutes les affaires de l'Empire, par celui, où elle eſt encore de nos jours. On compte une heure de chemin d'une extrémité de la Ville à l'autre; & l'on y trouve partout des Boutiques très-bien fournies. On y fait & on y vend de très-bon papier, de fort belles étoffes à fleurs, des paniers, des boëtes, & autres ſortes d'ameublemens & de curioſitez faites de roſeaux entrelaſſez d'une maniere tout-à-fait ingénieuſe, & quantité de vaiſſelles d'un bois léger verniſſé; on y bat auſſi monnoye, & il n'y a que cette Ville, & les deux Capitales, je veux dire, Méaco, & Jedo, qui ayent aujourd'hui ce privilege. Mais ce qui la rend ſurtout

De J. C. 1601-02 très-considérable, ce sont les Mines, qui sont dans son voisinage, & dont j'ai parlé ailleurs. Elle a encore un

De Syn Mu. 2261-62 Château, qui est au Nord : c'est un Bâtiment quarré, bien fortifié avec des fossez, & de hautes murailles de pierres de taille. Au milieu de cette Fortereſſe, il y avoit une Tour magnifique, laquelle a été réduite en cendres jusqu'aux fondemens par un accident bien singulier.

Il s'étoit, dit-on, accumulé au haut de cette Tour une quantité prodigieuse de fiente de Pigeons ; cette matiere échauffée par les Pigeons mêmes, qui y couvoient leurs œufs, s'enflamma un jour tout-à-coup, & on ne s'en apperçut, que lorsqu'il fut impossible d'éteindre le feu ; on ajoûte, que ces sortes d'accidens étoient autrefois assez fréquens au Japon, & que c'est pour les prévenir, qu'on apporte présentement une très-grande attention à empêcher les Pigeons de nicher au haut des Edifices, sur lesquels il n'est pas si aisé d'avoir l'œil. Les Maisons de Surunga sont petites, & basses, mais les ruës y sont larges & coupées à

angles droits. Au reſte le nouveau Cubo-Sama ne donna point dans le faſte de ſes deux Prédéceſſeurs ; il aimoit à théſauriſer, & il prévoyoit qu'il pourroit avoir beſoin de ſes Tréſors, pour quelque choſe de plus ſolide. Mais pour ne pas loger dans de ſi magnifiques Palais, il n'en étoit pas moins abſolu, & quoiqu'il rendît toujours de grands honneurs à ſon Pupille, ce Prince n'étoit pas moins un phantôme d'Empereur à Ozaca, que le Dayri à Méaco. Ce n'étoit pas même en ſon nom, que les graces ſe donnoient, & que les Traitez ſe faiſoient, ſoit au dedans, ſoit au dehors.

De J. C. 1601-02

De Syn Mu. 2261-62

Je ne dois point omettre ici, que ce fut aux Quatre-Tems de Septembre de cette même année 1601. que l'on fit les premiers Prêtres Séculiers au Japon. Le peu de ſervice, qu'on en tira dans la ſuite, donna beaucoup de poids aux raiſons de ceux, qui s'étoient longtems oppoſez à cette nouveauté, non par aucun principe, qui dérogeât à la dignité de cette partie du Clergé, la plus immédiatement unie aux

De J.C. 1601-02

Chefs de la Hiérarchie, mais parce que les Prêtres Japonnois avoient encore beſoin alors d'être gouvernez par des Supérieurs, auſquels ils fuſſent obligez d'obéïr, & qu'il ne fut pas poſſible d'établir des Séminaires, pour les y élever dans cette ſoumiſſion. L'année ſuivante fut remarquable par l'arrivée d'une Troupe d'illuſtres Miſſionnaires, à la tête deſquels étoient les Peres Charles SPINOLA Génois, & Jérôme DE ANGELIS Sicilien, dont nous aurons ſouvent occaſion de parler dans la ſuite. Ils trouverent la face du Chriſtianiſme la plus brillante, qu'elle eût peut-être encore été au Japon. A chaque pas qu'ils faiſoient, ils n'entendoient parler, que de grandes converſions, d'actions héroïques, de faveurs du Ciel, de graces extraordinaires, dont Dieu récompenſoit la ferveur des Fidéles, & le déſir ardent, qu'ils avoient de ſouffrir pour Jeſus-Chriſt.

De Syn Mu. 1261-62

Au milieu d'une paix ſi profonde, & ſi favorable à l'accroiſſement du Royaume de Dieu, le Fingo ſeul étoit dans l'affliction, & dans le

trouble. On y comptoit cent mille Chrétiens, dont plus de la moitié avoient obligation d'être entrez dans le ſein de l'Egliſe, au feu Roi Auguſtin Tſucamidono. Nous avons vû que dès le commencement de la Guerre civile Canzugedono, qui poſſédoit de grandes Terres dans ce Royaume, ayant pris le parti du Chef de la Régence, avoit profité de cette occaſion pour le conquérir, perſuadé que cette Conquête lui demeureroit, comme il arriva en effet. Il n'avoit d'abord, que des Troupes ramaſſées, & peu aguerries, & il ſe contenta de faire des courſes; elles cauſerent par tout de grands déſordres, parce que le Roi occupé ailleurs n'étoit point à portée de ſecourir ſes Vaſſaux. Toutes les Egliſes, qui étoient dans les Campagnes, ou dans les Villes ouvertes, furent brûlées, & un nombre prodigieux de Chrétiens de toutes conditions ſe virent réduits à aller chercher ailleurs de quoi vivre. La conſternation augmentant parmi les Sujets du Roi, qui ſe trouvoient ſans défenſe, Canzugedono alla

De J. C. 1601-02

De Syn Mu. 2261-62

De J. C. 1601-02

mettre le Siége devant la forte Place d'UTO, qui étoit comme la clef du Royaume.

De Syn Mu. 2261-62

Le Roi l'avoit très-bien garnie ; & y avoit laiſſé une nombreuſe Garniſon ; auſſi le ſiége fut-il long, & meurtrier. Ce retardement inquiétoit Canzugedono, qui ayant appris qu'il y avoit cinq Jéſuites dans la Ville, écrivit au Pere Valegnani, que s'il ordonnoit à ces Religieux de lui faire livrer la Place, il pouvoit compter ſur ſa reconnoiſſance, & que la Religion Chrétienne n'auroit point dans la ſuite de Protecteur plus déclaré, que lui. Le Viſiteur lui fit réponſe, que les Miſſionnaires ne ſe mêloient point des affaires de la Guerre, & qu'il leur convenoit encore moins d'engager des Sujets à manquer à la fidélité, qu'ils devoient à leur Prince ; que s'il lui revenoit, que ſes Inférieurs euſſent paſſé les bornes de leur profeſſion, il les abandonnoit à ſon indignation ; mais qu'il ne devoit point trouver mauvais qu'ils fiſſent leur devoir, en quelque lieu qu'ils ſe trouvaſſent. En effet il ne

fut jamais poſſible à ceux, qui commandoient dans Uto, de gagner ſur aucun des Peres, qu'ils aſſiſtaſſent aux Délibérations, où il s'agiſſoit uniquement des moyens de conſerver la Place : mais il eſt certain, que par leur intrépidité à courir dans les endroits les plus expoſez, pour ne laiſſer mourir aucun Soldat, ſans lui procurer tous les ſecours, qui dépendoient de leur Miniſtere ; & par la ferveur, qu'ils entretenoient parmi cette Garniſon, toute compoſée de Chrétiens, qui n'entroient jamais en action ſans s'être munis des Sacremens de l'Egliſe ; ils contribuerent infiniment à la vigoureuſe défenſe des Aſſiégez. Elle fut telle, que quand on apprit la défaite & la captivité du Roi de Fingo, les Aſſiégeans n'étoient gueres plus avancez, que le premier jour ; mais cette nouvelle ôtant à la Garniſon toute eſpérance d'être ſecouruë, elle fit ſon Traité avec Canzugedono, & obtint d'aſſez favorables conditions.

De J. C. 1601-02

De Syn Mu. 2261-62

Les ſeuls Miſſionnaires furent exceptez, & le Vainqueur les fit met-

De J. C. 1601-02

De Syn Mu. 1261-62

tre dans une Priſon, où ils eurent à ſouffrir tout ce que le reſſentiment de ce Prince lui put faire imaginer de mauvais traitemens. Le Pere Valegnani, qui en fut bientôt informé, fit en vain mouvoir bien des reſſorts, pour obtenir leur liberté ; enfin il s'adreſſa à l'ancien Roi de Buygen, auquel Canzugedono n'oſa refuſer leur délivrance : mais ils étoient ſi épuiſez de fatigues, & de ſouffrances, que le Pere Alphonſe Gonzalez leur Supérieur en mourut au mois de Mars de l'année 1601. Il n'avoit que cinquante-quatre ans, & il en avoit paſſé vingt-quatre au Japon, preſque toujours dans le Royaume de Fingo, dont il avoit converti lui ſeul plus de la moitié. Cependant la priſe d'Uto avoit été ſuivie de la réduction de tout ce qui avoit obéï à Tſucamidono, & à la réſerve de l'Iſle d'Amacuſa, qui fut donnée, ainſi que nous l'avons vû, à Terazaba, tout fut la récompenſe de l'attachement de Canzugedono au Parti Victorieux.

Le nouveau Roi n'eut pas plutôt pris poſſeſſion d'un ſi beau Domai-

ne, qu'on s'apperçut qu'il s'étoit fait un point d'honneur d'y exterminer le Chriſtianiſme. Il eſt vrai que les terribles menaces, qu'il fit aux Chrétiens, pour les obliger à retourner au culte des Dieux du Pays, en ébranlerent d'abord quelques-uns, mais ils ne tarderent pas à reconnoître & à ſe reprocher leur infidélité. Réſolus de la réparer publiquement, les uns écrivirent à l'Evêque, les autres lui envoyerent des Exprès, tous le ſupplierent avec les dernieres inſtances de vouloir bien les recevoir à la Pénitence Chrétienne. Le Prélat ne crut pas devoir ſe rendre ſi facile à leur accorder cette grace, il aſſembla tout ce qu'il put de Miſſionnaires, pour avoir leur avis, & voici quel fut le réſultat de cette Délibération : 1°. Qu'avant que d'abſoudre des gens, qui avoient donné à l'Egliſe un ſi pernicieux exemple, on n'omettroit rien pour ſe bien aſſûrer de leur repentir, & qu'on auroit égard à l'âge des Apoſtats, à leur état, & à toutes les circonſtances, qui pouvoient augmenter, ou diminuer leur faute. 2°. Que

De J. C. 1601-02

De Syn Mu. 1261-92

De J. C. 1601-02

De Syn Mu. 2261-62

tous les Coupables se réüniroient dans un certain lieu, qu'on leur marqueroit, pour y écouter pendant plusieurs jours une instruction, qu'on leur feroit. 3°. Qu'ils seroient conduits en habit de Pénitens à l'Eglise, où après une rude discipline, qu'ils seroient obligez de prendre, ils feroient une nouvelle Profession de Foi, & jureroient de mourir plutôt, que d'abandonner le culte du vrai Dieu. Tout cela fut accepté & très-exactement observé; après quoi quelques-uns de ces Pénitens, n'osant se répondre de leur constance, s'ils se trouvoient de nouveau exposez à la tentation, qui les avoit fait tomber, s'exilerent volontairement de leur Pays.

D'autre part le bruit de cette réconciliation irrita si fort le Roi de Fingo, qu'il confisqua les biens des principaux d'entre les nouveaux Convertis, lesquels furent obligez de sortir du Royaume, où personne n'osoit les assister : ils se réfugierent à Nangazaqui, où ils retrouverent dans la charité des Fidéles de quoi oublier leurs pertes. Mais rien

ne fit mieux comprendre au Roi, combien il s'étoit trompé, s'il avoit eſpéré de réduire les Chrétiens, que la fermeté d'un Enfant de condition. Cet Enfant, nommé GIAZAIMON, avoit perdu ſon Pere depuis peu, & quoiqu'il n'eût pas encore atteint l'âge requis, pour être reçu dans le Service, Canzugedono, pour reconnoître en la perſonne du Fils le zele, avec lequel le Pere s'étoit attaché à ſa fortune, lui faiſoit une Penſion de quatre mille écus; mais ayant appris qu'il étoit Chrétien, il lui fit dire qu'il falloit changer de Religion, ou renoncer à ſa Penſion. L'Enfant ne balança point, & répondit réſolument, qu'il étoit prêt de perdre, non ſeulement ce qu'il recevoit des libéralitez de ſon Prince, mais la vie même, pour ſauver ſon ame. Un Officier, qui l'entendit, ſe prit à rire, & lui dit: » A » peine es-tu né, & tu penſes déja » à ce que deviendra ton ame après » ta mort? Crois-moi, ce point eſt » trop ſérieux, & de trop difficile » diſcuſſion, pour en diſcourir à » ton âge. La ſageſſe, reprit l'En-

De J. C. 1601-02

De Syn Mu. 2261-62

De J. C. 1501-02

De Syn Mu. 2261-62

» ſant, convient à tous les âges;
» puiſqu'il n'y en a point, où l'on
» ſoit à couvert des traits de la
» mort; & elle ne permet point de
» riſquer ce qui ſe perd ſans retour:
» & pour vous montrer combien je
» ſuis perſuadé qu'on ne ſçauroit
» trop faire, pour ſe garantir d'un
» ſi grand malheur, je proteſte que
» quand je ſerois le Maître du Mon-
» de entier, je me dépoüillerois ſans
» peine de tout, pour aſſûrer le ſa-
» lut de mon ame.

§. IX.

La perſécution ceſſe pour quelque tems; puis recommence. Martyre de quelques Perſonnes de condition. Effet que produiſent ces exécutions parmi les Chrétiens.

Tant de réſiſtance laſſa le Roi de Fingo. D'ailleurs comme il avoit renouvellé toute ſa Cour, les grands Vaſſaux de ſon Prédéceſſeur, qui étoient preſque tous Chrétiens, aïant été proſcrits en vertu de l'Arrêt, qui avoit condamné ce Prince à la mort, il ſe flattoit qu'avec le tems le Chri-

ſtianiſme s'aboliroit de lui-même dans ſes Etats. Il ceſſa donc d'inquiéter les Fidéles, qui joüirent l'eſpace de plus d'une année de la même tranquillité, dont on joüiſſoit partout ailleurs. Au bout de ce tems-là Canzugedono s'aviſa de vouloir obliger tous les Gentilhommes de JATEUXIRO, une des meilleures Villes du Fingo, d'embraſſer la Secte des Foquexus, que lui-même ſuivoit, & ſur le refus, qu'en firent les Chrétiens, il réſolut de les pouſſer ſans aucun ménagement ; il commença par deux des Principaux, dont il ſe perſuadoit que le zele & le crédit avoient le plus contribué au peu de ſuccès, qu'avoit eu ſon entrepriſe. L'un ſe nommoit Jean MINAMI GOROZAIMON, & l'autre Simon GIFIOYE TAQUENDA. Il n'eſt rien, dont les Amis, que ces deux Chrétiens avoient parmi les Idolâtres, ne s'aviſaſſent, pour les engager à donner au moins quelque légere marque, quelque ſigne équivoque de ſoumiſſion aux volontez du Roi. Ce qui les choquoit le plus, c'eſt que les Femmes de ces deux

De J. C. 1602.

De Syn Mu. 2262.

De J. C. 1602. De Syn Mu. 2262.

Gentilhommes, & la Mere de Taquenda, étoient les premieres à les exhorter à tenir ferme dans la Foi, qu'ils avoient embraſſée. Ils en informerent le Roi, qui ordonna ſur le champ, que les deux Chrétiens fuſſent conduits à une Bourgade voiſine, nommée CUMAMOTO, pour y avoir la tête tranchée, & que les trois Femmes fuſſent miſes en Croix.

Minami n'eut pas plutôt le vent de cet ordre, que ſans attendre qu'on le lui ſignifiât, il partit pour Cumamoto. Il alla droit en arrivant chez le Gouverneur, qui étoit ſon Ami, & qui fit encore bien des efforts, pour ébranler ſa conſtance; mais ils furent inutiles, ce qui affligea ſenſiblement cet Officier. Il invita ſon Ami à dîner, & après le repas l'ayant tiré à quartier, il lui montra l'Arrêt de ſa condamnation, ſigné de la main du Roi même. *Vous pouvez encore conjurer l'orage*, ajoûta-t-il, *mais il n'y a pas un moment à perdre*. Minami lui répondit, qu'il auroit bien ſouhaité que le Roi ſon Seigneur eût mis ſa fidélité à une autre épreuve, qu'il étoit prêt à ſa-

crifier ſes biens & ſa vie même pour ſon ſervice ; mais que ſon premier Maître étoit Dieu, qu'il lui devoit l'obéïſſance préférablement à tous, & qu'il regardoit comme le plus grand bonheur, qui lui pût arriver, de répandre ſon ſang pour la confeſſion de ſon Nom. Le Gouverneur comprit qu'il inſiſteroit en vain ; il fit conduire ſon Ami dans une Chambre, où il lui fit couper la tête. Ce généreux Chrétien mourut le huitiéme de Décembre 1602. n'étant encore que dans ſa trente-cinquiéme année. De J. C. 1602. De Syn Mu. 2262.

Le même jour le Gouverneur partit pour Jateuxiro, après avoir fait ſçavoir à Taquenda, qu'il alloit le trouver, & qu'il ſeroit bien aiſe d'avoir avec lui un entretien en préſence de ſa Mere & de ſa Femme ; il ſe rendit en effet chez lui, & dès qu'il l'apperçut, les larmes lui vinrent aux yeux. Taquenda attendri, ne put retenir les ſiennes, & ils demeurerent quelque tems ſans pouvoir ſe parler. La Mere de Taquenda, qui avoit reçu au Baptême le nom de JEANNE, étant alors ſurve-

nuë : » Madame, lui dit le Gouver-
De J. C. 1602. » neur, je dois aller inceſſamment
» trouver le Roi, & lui rendre com-
De Syn Mu. 2262. » pte de la diſpoſition, où j'aurai
» laiſſé votre Fils ; je compte aſſez
» ſur votre prudence, pour me te-
» nir aſſûré que vous lui donnerez
» les avis ſalutaires, dont il a be-
» ſoin, & que vous viendrez à bout
» de vaincre ſon obſtination à per-
» ſiſter dans des ſentimens, que le
» Prince réprouve. Monſieur, re-
» prit la vertueuſe Dame, je n'ai
» rien autre choſe à dire à mon Fils,
» ſinon, qu'on ne peut acheter trop
» cher un bonheur éternel. Mais, re-
» partit le Gouverneur, s'il n'obéït
» au Roi, vous aurez le chagrin de
» lui voir trancher la tête. Plût au
» Dieu, que j'adore, repliqua la
» vertueuſe Mere, que je mêle mon
» ſang avec le ſien ; ſi vous voulez
» bien, Monſieur, vous employer,
» pour me procurer cet avantage,
» vous me rendrez le plus grand ſer-
» vice, que je puiſſe recevoir du
» meilleur de mes amis.

Le Gouverneur fort ſurpris de cette réponſe, s'imagina qu'il viendroit

plus aiſément à bout de réduire ſon Ami, s'il le ſéparoit d'avec cette Femme ; il le fit conduire chez un Payen, où on lui livra les plus violens combats, mais ce fut inutilement. Enfin le Gouverneur lui envoya ſur le ſoir un de ſes Parens, pour lui ſignifier l'Arrêt de ſa mort, & pour en être lui-même l'Exécuteur. Taquenda reçut ſa Sentence en homme, qui l'attendoit avec la plus vive impatience : il ſe retira un moment pour prier ; il paſſa enſuite dans l'Appartement de ſa Mere, puis dans celui de ſa Femme, qui avoit nom AGNEZ, pour leur faire part de l'heureuſe nouvelle, qu'il venoit de recevoir. Ces deux Héroïnes, qui étoient au lit, ſe leverent ſur l'heure, & ſans qu'il parût ſur leur viſage la moindre émotion, ſe mirent à préparer elles-mêmes toutes choſes pour l'exécution, dont elles devoient être témoins, ſelon l'Arrêt. Taquenda de ſon côté mettoit ordre à ſes affaires domeſtiques avec la même tranquillité; & ce dont on ſe ſeroit le moins douté, ſi on fût alors entré dans cette maiſon, ç'eût

De J. C. 1602.

De Syn Mu. 2262.

été la ſcene tragique, qui alloit s'y paſſer.

De J. C. 1602.

Tout étant prêt, Agnez s'approcha de ſon Epoux, ſe jetta à ſes pieds, & le conjura de lui couper les cheveux, ſa réſolution étant priſe, dit-elle, ſi on ne la faiſoit point mourir après lui, de renoncer au monde. Taquenda en fit quelque difficulté, mais ſa Mere le pria de donner cette derniere ſatisfaction à ſon Epouſe, & il le fit. Quelques momens après, un Gentilhomme nommé FIGIDA, qui avoit depuis peu renoncé au Chriſtianiſme, entra chez Taquenda, ſur le bruit de ſa condamnation; & comme il n'avoit jamais bien connu, combien il eſt doux de mourir pour ſon Dieu, il fut extrêmement ſurpris de la joye, qui éclatoit partout dans une maiſon, qu'il avoit cru trouver dans le deüil & dans les larmes; mais bientôt ſon étonnement fit place à des impreſſions plus ſalutaires pour lui. Il ne put voir, ſans être émû juſques au fonds de l'ame, des Femmes en priéres, des Domeſtiques en mouvement, des Chrétiens occupez à

De Syn Mu. 1262.

consoler ceux, qui croyoient avoir perdu toute espérance de mourir pour Jesus-Christ, & à féliciter les autres de se trouver au comble de leurs vœux ; & Taquenda se disposant au supplice, comme à un véritable Triomphe. Il courut embrasser ce généreux Confesseur, il loüa son courage, se reprocha son infidélité, & promit de la réparer, quoi qu'il lui en dût coûter. Le saint Martyr remercia le Seigneur de lui avoir encore donné cette consolation avant sa mort, & après avoir achevé ses Prieres, embrassé sa Mere & sa Femme, congedié & récompensé ses Domestiques, & s'être recuëilli quelques momens au pied d'un Crucifix, il présenta sa tête à l'Exécuteur, qui la lui trancha d'un seul coup le neuviéme de Décembre, deux heures avant le jour.

De J. C. 1602. De Syn M. u. 2262.

Les deux Dames, qui avoient eu le courage d'être jusqu'au bout spectatrices de cette sanglante tragédie, eurent encore la force de demeurer auprès du corps, de prendre entre leurs mains la tête du Martyr, de l'embrasser, & en la présen-

De J. C. 1602. De Syn Mu. 2262.

tant au Ciel, de conjurer le Seigneur par les mérites d'une mort ſi précieuſe, d'agréer auſſi le ſacrifice de leur vie. Elles paſſerent enſuite dans un Cabinet, où elles employerent tout le jour en Priéres, pour demander à Dieu la grace du Martyre. Sur le ſoir elles furent agréablement ſurpriſes de voir entrer chez elles la Veuve de Minami, qui ſe nommoit MAGDELEINE, avec un Enfant de ſept à huit ans, nommé LOUIS, Fils de ſon Frere, qu'elle & ſon Mari avoient adopté, parce qu'ils étoient ſans Héritier, & ſans eſpérance d'en avoir jamais. Magdeleine en abordant les deux Dames, leur apprit qu'elles devoient être toutes trois crucifiées cette nuit-là même, & l'Enfant auſſi; ce qui les jetta dans des tranſports de joye ſi extraordinaires, qu'elles en furent quelque tems tout hors d'elles-mêmes. Revenuës de cette eſpece de raviſſement, elles éclaterent en actions de graces; c'étoit à qui releveroit davantage la gloire du Martyre. Le petit Loüis étoit dans un contentement, qui rejailliſſoit ſur

ſon viſage, & la Grace ſuppléant à la raiſon, cet Enfant parloit d'une maniere raviſſante du bonheur, qu'il y a de répandre ſon ſang pour Jeſus-Chriſt. De J. C. 1602. De Syn Mu. 2262.

On attendit, pour les mener au ſupplice, que le jour fût entierement baiſſé, & alors on les mit dans des Litieres, pour leur épargner la peine du voyage, & la honte d'être expoſées aux inſultes de la Populace. C'étoit peut-être la premiere fois, qu'on puniſſoit de ce ſupplice des Perſonnes de cette qualité; mais les Servantes de Jeſus-Chriſt ne ſe plaignirent que des ménagemens, qu'on eut pour elles, & la Mere de Taquenda demanda en grace, qu'on la cloüât à ſa croix, pour être, diſoit-elle, plus ſemblable à ſon divin Sauveur; mais les Bourreaux lui répondirent qu'ils n'en avoient point d'ordre, & que cela ne dépendoit pas d'eux. Ils ſe contenterent donc de la lier, ſelon la coûtume, & ils commencerent par elle; ils l'éleverent enſuite, & cette illuſtre Matrone voyant devant elle un aſſez grand Peuple, qui malgré l'obſcurité de

De J. C. 1602. De Syn Mu. 2262.

la nuit, étoit accouru à ce ſpectacle, parla avec beaucoup de force ſur la fauſſeté des Sectes du Japon. Elle n'avoit point encore fini, lorſqu'on lui porta un grand coup de Lance, qui la bleſſa, mais légérement; le Bourreau redoubla ſur le champ, & lui perça le cœur.

Loüis & ſa Mere furent enſuite liez, & élevez vis-à-vis l'un de l'autre. Tandis que Magdeleine exhortoit ſon Fils, en qui on ne remarquoit point d'autre mouvement, que ceux d'une piété Angelique, un Bourreau le voulant percer, le manqua auſſi, le fer n'ayant fait que gliſſer. Dans l'appréhenſion, où fut la Mere, qu'il ne s'effrayât, elle lui cria d'invoquer Jeſus & Marie. Loüis auſſi tranquile, que ſi rien ne fût arrivé, fit ce que ſa Mere lui ſuggéroit; auſſitôt il reçut un ſecond coup, dont il expira à l'inſtant, & le Soldat n'eut pas plutôt retiré le fer de la playe, qu'il avoit faite au Fils, qu'il l'alla plonger dans le ſein de la Mere.

La vertueuſe Agnez reſtoit ſeule; ſa jeuneſſe, ſa beauté, qui étoit raviſſante, ſa douceur & ſon innocen-

ce, attendrirent juſqu'aux Exécuteurs. Elle étoit à genoux en oraiſon au pied de ſa Croix, & perſonne ne ſe préſentoit pour l'y attacher; elle s'en apperçut, & pour engager les Soldats à lui rendre ce ſervice, elle s'ajuſta elle-même ſur ce Bois fatal le mieux qu'il lui fut poſſible; mais la grace & la modeſtie, qu'elle fit paroître dans cette action, acheverent de percer les cœurs les plus inſenſibles. Enfin quelques Malheureux pouſſez par l'eſpoir du gain, lui ſervirent de Bourreaux, & comme ils ne ſçavoient pas bien manier la Lance, ils lui porterent quantité de coups, avant que de la bleſſer à mort. Tout le monde ſouffroit à la vûë de cette boucherie, & peu s'en fallut qu'on ne ſe jettât ſur ces Malheureux, pour les mettre en piéces. Elle ſeule paroiſſoit inſenſible, & elle ne ceſſa de bénir le Ciel, & de prononcer les noms ſalutaires de Jeſus & de Marie, qu'au moment qu'elle fut atteinte au cœur.

De J. C. 1602. — De Syn Mu. 2262.

Canzugedono s'étoit perſuadé que de ſi ſanglantes Exécutions auroient diſpoſé les Chrétiens à défé-

De J. C. 1602. De Syn Mu. 2262.

rer à ſes volontez ; il s'apperçut bientôt qu'elles avoient produit un effet tout contraire ; mais ce qui le chagrina davantage, ce fut que le Parent de Taquenda, qui avoit décolé ce généreux Martyr, fut ſi touché de ce qu'il avoit vû, qu'il demanda & reçut le Baptême ; il porta enſuite à l'Evêque du Japon le Sabre, qu'il avoit teint du ſang du Martyr, & lui proteſta que ſon unique deſir étoit de ſubir un pareil ſort. On demanda au Roi la permiſſion d'enterrer les quatre Corps, qui étoient reſtez ſur les Croix, & il la refuſa ; de ſorte qu'on fut obligé d'en recuëillir les oſſemens à meſure qu'ils tomboient : on les mit dans des caiſſes ſéparées, & on les envoya à Nangazaqui, où on leur rendit par ordre de l'Evêque tous les honneurs, qui leur étoient dûs. Le Prélat fit auſſi dreſſer des Actes juridiques de ce Martyre, & les envoya au Souverain Pontife.

§. X.

§. X.

Le Roi de Buygen tire l'Epée pour les Chrétiens contre le Roi de Fingo. Un Calomniateur retracte juridiquement ce qu'il avoit avancé contre les Jéſuites. Le Cubo-Sama s'indiſpoſe contre les Chrétiens. Il fait donner à ſon Fils le Titre de XOGUN-SAMA. *Imprudente réponſe d'un Caſtillan. Le Cubo-Sama ordonne qu'on faſſe ſortir du Japon tous les Religieux Eſpagnols. Commencement de Perſécution dans l'Iſle d'Amacuſa & dans le Naugato. Ce qui en empêche les ſuites.*

Ce qui raſſûroit les Ouvriers de l'Evangile au ſujet de cette Perſécution, c'eſt qu'il ne paroiſſoit aucun danger qu'elle s'étendît dans les Royaumes voiſins, parce que les Princes, qui y régnoient, étoient preſque tous, ou Chrétiens, ou déclarez en faveur du Chriſtianiſme, & que les Miſſionnaires paſſoient pour être aſſez bien auprès du Cubo-Sama. Jecundono Roi de Buygen étoit toujours fort vif ſur les in-

De J. C. 1602.

De Syn Mu. 2262.

De J. C. 1602.

De Syn Mu. 1262.

térêts du Chriſtianiſme ; ce Prince ne manquoit jamais, au jour de l'Anniverſaire de la Reine ſon Epouſe, de faire faire à ſes dépens un Service pour le repos de l'Ame de cette illuſtre Défunte ; & pour l'ordinaire il mangeoit ce jour-là avec les Peres. On dit même que le Roi de Fingo lui ayant un jour témoigné ſa ſurpriſe de cette conduite, & s'étant emporté à ce ſujet contre la Religion Chrétienne d'une maniere, dont il ſe tint choqué, il lui donna un démenti, mit l'Epée à la main, & Canzugedono ayant été obligé d'en faire autant, ils alloient s'égorger, ſi un Seigneur, qui ſe trouva préſent, ne les eût ſéparez. Ce n'étoit pas la premiere mortification, qu'eût attiré au Roi de Fingo ſa haine contre les Chrétiens.

Il arriva l'année ſuivante 1603. une choſe, que je ne dois pas omettre. Un Japonnois Chrétien, nommé Pierre CANO, Habitant de Méaco, & Syndic des Peres Franciſcains, étant ſur le point de paſſer aux Philippines, alla le ſixiéme de Mars trouver l'Evêque du Japon,

Dom Loüis Serqueyra, & en préſence d'un Notaire Apoſtolique, qu'il avoit eu ſoin de mener avec lui, il lui fit en bonne forme une retractation, qu'il confirma par ſerment ſur les Evangiles, de pluſieurs calomnies atroces, qu'il avoit répanduës de vive voix & par écrit en pluſieurs endroits contre les Jéſuites, ſur le témoignage de gens, dont il auroit dû, ajoûta-t-il, ſe défier. Un des articles, ſur lequel il inſiſta davantage, & qui lui faiſoit plus de peine, eſt qu'il avoit publié que les Jéſuites étoient fort oppoſez en tout aux Peres de Saint François, & ne les voyoient au Japon, qu'à leur grand regret. Il proteſta qu'il avoit reconnu évidemment la fauſſeté de tous ces diſcours, & la ſageſſe de la conduite des Peres de la Compagnie dans tout ce qui s'étoit paſſé depuis l'arrivée des premiers Franciſcains venus des Philippines. Il dit de plus, qu'il avoit écrit & fait ſigner à trois autres perſonnes des Lettres pour les Provinciaux des Ordres de Saint Auguſtin, de Saint Dominique, & de Saint François, toutes

De J. C. 1603.

De Syn Mu. 2263.

De J. C. 1603.

De Syn Mu. 2263.

remplies de faits injurieux aux Jéſuites, qu'il avoit crus trop légerement, & qu'il ſçavoit certainement être de pures calomnies. C'étoit néanmoins ces Lettres, dont on avoit fait courir partout des Copies, & qu'on faiſoit paſſer pour des témoignages irréprochables de toute la Chrétienté du Japon contre ceux, qui l'avoient formée avec tant de fatigues. C'eſt ainſi que dans le partage des ſentimens, qui diviſe quelquefois les plus gens de bien, il ſe trouve de ces ames baſſes, qui cherchent à ſe rendre agréables & importans aux uns au préjudice des autres. Le mal eſt, que la diſpoſition des eſprits, dont le cœur ne ſe défend pas toujours aſſez bien, fait quelquefois trop aiſément ſaiſir des rapports, qu'un peu trop de prévention empêche de voir à quel coin ils ſont marquez. La maniere différente de penſer ne ſeroit point attachée aux Inſtituts, & ne s'y tranſmettroit point comme un héritage, ſi l'on faiſoit réflexion que le véritable Sage n'épouſe que la vérité; & ſi les divers Ordres Religieux étoient bien per-

suadez qu'ils forment tous ensemble une même Société, dont la force dépend de leur union, & dont la gloire, à laquelle ils doivent tous également concourir, ne souffre point de partage, parce qu'elle doit être toute en Jesus-Christ. Après tout la meilleure défense des premiers Missionnaires du Japon, plus sûre que toutes les retractations, a été le peu de concert de leurs Ennemis, la fureur, avec laquelle on les attaqua, la conduite de la Cour de Rome & de celle d'Espagne à leur égard, malgré tout ce qui avoit été publié contre eux, & surtout leur patience & leur modération; la crainte de récriminer les ayant plus d'une fois empêché de profiter des avantages, qu'ils avoient en main pour se défendre.

De J. C. 1603. — De Syn Mu. 2263.

Ces Religieux voyoient assez souvent alors le Cubo-Sama, & en étoient toujours bien reçus. Ce Prince ayant appris qu'un Navire Portugais, où étoient tous leurs revenus de cette année, avoit été enlevé par les Pirates Hollandois assez près de Macao, & que ce triste accident,

De J. C. 1604-05 qui avoit été accompagné de plusieurs autres pertes, les avoit réduits à une extrême indigence, il leur fit sur le champ toucher une somme considérable, & la maniere, dont il leur fit cette libéralité, les charma encore plus, que le bienfait même, qui ne les mit pourtant pas tellement au large, qu'ils ne fussent contraints de renvoyer une partie de leurs Séminaristes. La conversion d'une Fille de Nobunanga, & celle d'un proche Parent de l'Empereur Fide-Jori, furent regardées comme l'effet en partie des favorables dispositions du Cubo-Sama à l'égard du Christianisme. Il est vrai que ces dispositions durerent peu. Le Monarque conçut bientôt contre les Chrétiens des soupçons, qui n'éclaterent pas d'abord, mais dont il ne se défit jamais, & qui dégénérerent enfin en une véritable haine. Toutefois il dissimula encore si bien pendant quelque tems le dessein, qu'il avoit formé de les perdre, qu'on y fut trompé, & que la Religion en profita.

De Syn Mu. 1264-65

Ce Prince étoit alors occupé d'u-

ne affaire, dont la concluſion ne laiſſa plus aucun doute, qu'il ne ſe regardât comme Empereur du Japon, & qu'il ne comptât bien de rendre l'Empire héréditaire dans ſa Famille. Il s'étoit rendu à Fucimi, où l'on vit bientôt arriver ſon Fils, qui portoit alors la qualité de Roi de Bandouë, ou du Quanto, & faiſoit ſa réſidence à Jedo. Ce Prince avoit une ſuite fort leſte, & ſept mille hommes de bonnes Troupes, ce qui donna beaucoup à penſer à tout le monde. Peu de jours après les deux Princes partirent pour Méaco, & le Roi de Bandouë reçut ſolemnement du Dayri le titre de XOGUN-SAMA. On étoit fort attentif à la maniere, dont le Cubo-Sama en uſeroit à l'égard de l'Empereur Fide-Jori, lorſqu'on apprit, qu'il avoit fait inviter ce jeune Prince à venir rendre une viſite au nouveau Xogun-Sama, qui étoit ſon Beau-Pere. On ſoupçonna avec fondement, que c'étoit pour le tirer d'Ozaca; mais l'Impératrice le fit prier de trouver bon, que ſon Fils ſe diſpensât de cette viſite, qu'elle

De J. C. 1604-05

De Syn Mu. 2264-65

De J. C. 1604-05

De Syn Mu. 1264-65

ne croyoit pas à ſa place, & lui ajoûta, que s'il vouloit l'y contraindre, & qu'elle ne ſe trouvât pas en état de l'empêcher, elle fendroit elle-même le ventre à ce jeune Prince, plûtôt que de le livrer ainſi à ſa diſcrétion. Le Cubo-Sama n'avoit pas encore aſſez bien lié ſa partie, pour le prendre ſur le haut ton, il proteſta de la ſincérité de ſes intentions, & les eſprits s'étant adoucis, ou en ayant fait ſemblant, il y eut une eſpece d'accommodement. Les Princes ſe viſiterent par Procureur, & ſe firent de magnifiques Préſens; enſuite le Xogun-Sama retourna à Jedo, & le Cubo-Sama à Surunga, où avant la fin de la même année 1604. il arriva aux Eſpagnols une fâcheuſe affaire, qui découvrit une partie des ſentimens, que ce Monarque avoit dans le cœur à l'égard de la Religion Chrétienne.

Quelque tems auparavant, des Religieux de Saint François voulant s'établir dans le Quanto, avoient propoſé au Cubo-Sama un commerce réglé entre les Philippines, & ce canton, que ce Prince regar-

doit toujours comme ſon propre Domaine, & lui avoient aſſûré, que tous les ans il y arriveroit un Navire de Manile abondamment pourvû de toutes les Marchandiſes, dont les Japonnois étoient plus curieux : il accepta l'offre, & accorda à ceux, qui la lui faiſoient, un aſſez bel emplacement dans la Ville de Jedo. Une année ſe paſſa, ſans qu'il parût aucun Navire des Philippines dans le Quanto, & le Prince crut que ces bons Peres l'avoient voulu jouer ; de ſorte, que quelques uns d'entr'eux s'étant préſentez ſur ces entrefaites, pour avoir Audience, il la leur refuſa. Ils voulurent s'excuſer, ſur ce que les Ports du Quanto étoient de difficile abord, mais un Pilote Anglois s'étant offert d'y conduire un Bâtiment, qui venoit d'arriver des Philippines à un Port voiſin de Méaco, & l'ayant heureuſement exécuté, le Cubo-Sama ne douta plus de la mauvaiſe foi des Caſtillans; juſques-là qu'ayant appris en même tems, qu'un autre Navire de la même Nation venoit de moüiller à un Port de la Province de Kii-

De J. C. 1604-05

De Syn Mu. 2264-65

NO KUNI, & y avoit débarqué quelques Peres de Saint François, il se mit fort en colere, & fit de grandes menaces. Le Capitaine Espagnol, pour en prévenir l'effet, lui envoya de fort beaux préſens : l'expédient étoit immanquable, car jamais Prince ne fut plus acceſſible par cet endroit ; mais celui qui en eut la commiſſion, gâta tout par une parole, qui lui échappa, pour n'avoir pas aſſez connu, juſqu'où l'on étoit en garde au Japon contre ſa Nation. Le Cubo-Sama lui ayant demandé, combien il étoit arrivé à Manile de Navires d'Eſpagne cette année-là, & de quoi ils étoient chargez ; il répondit, qu'il en étoit venu un très-grand nombre, & qu'il y avoit deſſus toutes ſortes d'armes & de munitions de Guerre ; *& pour quelle expédition*, reprit le Prince, *votre Gouverneur fait-il tant de préparatifs ? C'eſt*, reprit le Caſtillan, *pour la Conquête des Moluques.*

De J. C. 1604-05

De Syn Mu. 2264-65

Le Cubo-Sama ne lui en demanda pas davantage, mais il ſe confirma dans la penſée, qu'il ne pouvoit trop veiller ſur les démarches de

Voiſins ſi puiſſans, & ſi entreprenans. Il écrivit ſur le champ à celui, qui commandoit dans le Port, où les Eſpagnols avoient pris terre, de les faire tous embarquer, & de ne laiſſer aucun de leurs Religieux dans le Pays. Ce Commandant lui fit réponſe, que quant à ce qui regardoit les Marchands & les Mariniers, il lui ſeroit aiſé d'obéïr, mais que les Religieux étoient partis, les uns pour Méaco, & les autres, pour d'autres Provinces ; ſur quoi les ordres furent envoyez partout, & publiez à ſon de trompe dans la Capitale, & dans les plus grandes Villes, d'en faire une exacte recherche, avec défenſe ſous de très-griéves peines à quelconque de leur donner azyle, & de leur rien fournir pour leur ſubſiſtance. On n'en découvrit pourtant aucun, mais à cette occaſion tous ceux d'entre les Princes, & les Gouverneurs, qui ne cherchoient qu'un prétexte pour perſécuter les Chrériens, furent ravis d'en trouver un auſſi plauſible de leur donner des marques de leur mauvaiſe volonté.

De J. C. 1604-05

De Syn Mu. 1164-65.

La perſécution continuoit tou-

De J. C. 1604-05

jours dans le Fingo, les Priſons étoient remplies, & le ſang des Fideles couloit de toutes parts. Terazaba voulut auſſi inquiéter ſes Sujets de l'Iſle d'Amacuſa : ils étoient tous Chrétiens ; & comme lui-même avoit fait profeſſion du Chriſtianiſme, il ne pouvoit ſouffrir tant d'objets, dont la vûë lui reprochoit ſans ceſſe ſon infidélité. Il étoit rentré depuis quelque tems dans les bonnes graces du Cubo-Sama, auprès duquel nous avons vû qu'il avoit été aſſez mal : il s'étoit mis dans l'eſprit, ou on lui avoit perſuadé, qu'il avoit obligation de ce retour de faveur aux Dieux, dont il avoit de nouveau embraſſé le culte, & pour leur marquer ſa reconnoiſſance, il étoit revenu de Surunga, où il étoit allé faire ſa Cour, bien réſolu de faire main baſſe ſur tous les Fidéles, qui refuſeroient d'abjurer leur Religion : mais il les trouva ſi fermes, & tellement unis entr'eux, qu'il perdit bientôt toute eſpérance de réüſſir dans ſon déteſtable projet. Il en conçut un très-grand chagrin, mais toute réflexion faite, il

De Syn Mu. 2264-65

aima encore mieux avoir des Sujets Chrétiens que de n'en avoir point du tout. Il abattit néanmoins toutes les Egliſes, & toutes les autres marques publiques de Chriſtianiſme, & ce fut ce qu'il put faire, pour témoigner à ſes Dieux ſon zele, & aux Fidéles ſon reſſentiment. De J. C. 1604-05 De Syn Mu. 1264-65

Le Roi de Saxuma ne fut pas plus heureux dans un pareil deſſein; il avoit entrepris de regagner au culte des Idoles un jeune Seigneur de quatorze ans nommé SACOJAMA, qu'il aimoit pour ſes belles qualitez, juſqu'à vouloir lui faire épouſer une Princeſſe de ſon ſang, mais ſes efforts furent inutiles, & il ne jugea pas à propos de ſe commettre davantage avec les Chrétiens, d'autant plus, que ſes Ports étoient toujours aſſez fréquentez par les Eſpagnols, & les Portugais. Le Roi de Naugato, que les Mémoires de ce tems-là nomment toujours MORINDONO, pouſſa les choſes plus loin, & donna des Martyrs à l'Egliſe. Le premier, qui ſignala ſa conſtance dans cette perſécution, fut Melchior BUGENDONO, un des plus riches Seigneurs

De J. C. 1604-05

De Syn Mu. 2264-65

de ſa Cour. Le Roi vouloit faire un exemple, qui intimidât tous les autres Fidéles, & la foi de Bugendono fut miſe à toutes les épreuves poſſibles, mais elle triompha d'une maniere éclatante. Enfin Morindono le condamna à avoir la tête tranchée ; on lui en porta la nouvelle chez lui, & il pria inſtamment celui, qui la lui annonça, d'obtenir du Roi, qu'il fût aparavant traîné par toutes les ruës d'Amanguchi ; afin, diſoit-il, qu'il eût le bonheur de participer aux ignominies du Sauveur des hommes. Il ne fut point écouté, & le Prince, qui dans la crainte qu'il ne voulût ſe défendre, avoit fait environner ſa Maiſon par des Soldats, ordonna qu'on l'exécutât chez lui. Sa Femme, ſes Enfans, ſon Gendre, & ſes Neveux, imitateurs de ſa vertu, en reçurent la même récompenſe.

Ce Martyre fut ſuivi de celui d'un homme de baſſe condition, mais dont le triomphe ne fit pas moins d'honneur à la Religion. C'étoit un Aveugle nommé Damien, qui ne ſubſiſtoit que des Aumô-

nes, qu'il alloit mandiant de porte en porte, mais que Dieu avoit rempli de ſon eſprit, & qui dans l'abſence des Miſſionnaires faiſoit dans ce Royaume des converſions admirables : il ne craignoit pas même de ſe meſurer avec les Bonzes, & il les confondit pluſieurs fois dans des diſputes réglées. Ils ne manquerent pas l'occaſion de s'en venger, & dès qu'ils virent le Roi diſpoſé à ſévir contre les Fidéles, ils accuſerent Damien d'être un des plus entêtez, & des plus dangereux. Ils n'eurent pas beaucoup de peine à obtenir une Sentence, qui le condamnât à avoir la tête tranchée ; ils porterent même leur fureur juſques ſur ſon corps mort ; il fut coupé en morceaux, & jetté dans la Riviere ; mais des Chrétiens trouverent ſa tête, & ſon bras gauche, & les porterent à l'Evêque du Japon, qui envoya encore à Rome les Actes juridiques de ces Martyrs, ce que l'on continua de faire dans la ſuite autant que la perſécution le put permettre.

De J. C. 1604-05

De Syn Mu. 1264-65

Celle-ci en demeura là pour lors, quelques efforts que fiſſent les Bon-

De J. C. 1604-05

De Syn Mu. 2264-65

zes, pour engager le Prince à la pouſſer plus loin. Le ſupplice de Bugendono fit ouvrir les yeux à tous les Grands du Royaume, qui s'imaginerent que le prétexte de la Religion ne ſeroit pas toujours le ſeul, dont on ſe ſerviroit, pour ſe défaire de ceux, dont on ne ſeroit pas content : ils témoignerent leur indignation de ce que le Roi faiſoit ſi peu de cas de la vie des premiers Officiers de ſa Cour, & de ſes plus fidéles Serviteurs, & ils parlerent ſi haut, que dans la frayeur qu'en eut Morindono, il alla s'enfermer dans une Place forte avec ſes Femmes, ſes Tréſors, & une Troupe de Bonzes, qui ne voulurent apparemment pas demeurer expoſez à la fureur des Grands. Par-là les Chrétiens ſe virent en toute liberté de ſervir le Seigneur, comme ils faiſoient auparavant, & rien n'empêcha les Miſſionnaires de les viſiter, d'augmenter leur nombre, & de leur donner tous les ſecours, qui dépendoient de leur Miniſtere.

Les affaires de la Religion alloient encore mieux à Méaco & dans la

plûpart des grandes Villes, qui obéïſſoient immédiatement au Cubo-Sama. ITACUNDONO, Gouverneur de la Capitale, fit bâtir dans la haute Ville une magnifique Egliſe aux Jéſuites, qui en avoient déja une aſſez belle dans la Ville baſſe. Un Hôpital, qui fut érigé vers le même tems à Ozaca en faveur des Lépreux, gagna aux mêmes Miſſionnaires l'affection & l'eſtime de toute cette grande Ville, où réſidoit toujours le jeune Empereur Fide-Jori. Enfin le Séminaire des Nobles fut rétabli dans tout ſon luſtre à Nangazaqui, au grand contentement de tous ceux, qu'on avoit été contraint de congédier, & qui avoient mieux aimé ſe tenir à la ſuite des Peres, & eſſuyer toutes les fatigues, que ces Religieux avoient ſans ceſſe à ſouffrir; & s'expoſer à manquer ſouvent du néceſſaire, que de retourner chez leurs Parens, où ils auroient pû vivre dans l'abondance de toutes choſes.

De J. C. 1604-05

De Syn Mu. 2264-65

Fin du Livre onziéme.

HISTOIRE DU JAPON.

LIVRE DOUZIE'ME.

De J.C. 1604-05

De Syn Mu. 2264-65

IL ne paroiſſoit rien de bien déciſif, par rapport à la Religion, dans les traits, qui avoient échappé au Cubo-Sama contre quelques Miſſionnaires particuliers ; & ce Prince politique, qui avoit encore quelque choſe à craindre, ou à eſpérer des Seigneurs Chrétiens, pour l'exécution du grand Projet, qu'il méditoit, de renverſer ſon Pupille du Trône, où il s'étoit engagé par tant de ſermens à le maintenir, ne manquoit gueres, quand il avoit laiſſé entrevoir ſa mauvaiſe humeur contre

ceux des Prédicateurs de l'Evangile, dont il croyoit avoir ſujet de n'être pas content, de donner aux autres de nouvelles marques de ſa bienveillance. Nous avons vû auſſi combien peu la haine, que quelques Princes particuliers portoient à notre ſainte Religion, cauſoit d'inquiétudes aux Fidéles & à leurs Paſteurs. Enfin le nouveau luſtre, que recevoit l'Egliſe du Japon de la conſtance de ceux, ſur qui tomboit la Perſécution, étoit pour les Ouvriers Evángéliques un grand ſujet de conſolation, & le ſang des Martyrs ne fructifia peut-être jamais d'une maniere plus ſenſible.

De J. C. 1604-05

De Syn Mu. 2264-65

§. I.

Hiſtoire du Prince d'Omura; ſon Apoſtaſie, ce qui y donna occaſion, & quelles en furent les ſuites. L'ancien Roi de Buygen meurt ſaintement, & ſon Fils renonce au Chriſtianiſme.

Mais la joye commune, cauſée par tant de ſuccès, ſe tourna bientôt en un deüil univerſel par une ſuite de malheurs, qui annonçoit

De J. C. 1604-05

De Syn Mu. 2264-65

une décadence entiere du Chriſtianiſme, & qui lui fit perdre en aſſez peu de tems preſque tout ce qui faiſoit ſa gloire aux yeux des hommes, & ſon principal appui contre la puiſſance de ſes Perſécuteurs. Le premier coup, qui lui fut porté, lui coûta des pleurs, qui coulerent longtems, & lui fit une playe, que rien ne put jamais bien fermer. S'il y avoit quelqu'un dans le Japon, ſur qui cette Egliſe eût plus de raiſon de compter, dans quelque ſituation qu'elle ſe trouvât, c'étoit ſans doute Sanche, Prince d'Omura. Héritier d'un Pere & d'une Mere, dont le zele, la conſtance & la piété avoient éclaté dans tout l'Orient, & y avoit laiſſé une impreſſion de reſpect & de vénération, qui duroit encore; Frere d'une Princeſſe (*a*), dont la fidélité & le courage héroïque au milieu d'une Cour Idolâtre faiſoient l'admiration des Infidéles mêmes: Epoux (*b*), & Beau-Frere (*c*) de deux autres Princeſſes, qui étoient

(*a*) Mancie, Princeſſe de Firando.
(*b*) Catherine d'Arima.
(*c*) Maxence d'Arima, Princeſſe d'Iſafax.

norts en odeur de ſainteté, & dont
a mémoire étoit en bénédiction De J. C. 1604-05
armi les Fidéles ; il ſembloit avoir
aſſemblé en ſa Perſonne toutes les De Syn Mu. 2264-65
ertus de ſa Famille. Nous avons vû
ue du vivant du Prince ſon Pere,
avoit eu le courage de confeſſer
ESUS-CHRIST dans la Cour du Roi
e Firando & dans celle de Rio-
ogi, Uſurpateur du Chicungo, où
avoit été envoyé en ôtage. Il avoit
epuis ce tems-là, & même tout ré-
emment, donné des preuves ſi peu
quivoques de ſon inviolable attâ-
hement à la Religion de ſes Peres,
ue le feu Empereur Tayco-Sama,
ui l'eſtimoit, & le Régent, qui lui
voit obligation, perſuadez qu'il ſa-
ifieroit tout à ſa Foi, n'avoient ja-
ais oſé l'inquiéter ſur cet article ;
l'on étoit convaincu, que ſi le
hriſtianiſme n'étoit pas aboli dans
Ximo, la gloire, après Dieu, n'en
oit dûë à perſonne plus, qu'au
rince d'Omura.

Ce zele admirable de Sanche étoit
fruit d'une piété éminente, d'une
actitude la plus grande, qui ſe
uiſſe imaginer à tous ſes devoirs, &

De J. C. 1604-05

De Syn Mu. 2264-05

d'une auſtérité de vie, qui auroit fait honneur à un Pénitent par état & par profeſſion. On en rapporte un trait, entre pluſieurs autres, dont on parla beaucoup dans tout le Japon. Ce Prince allant à Méaco, où étoit la Cour, logea un jour chez un Payen; c'étoit pendant le Carême, & Sanche jeûnoit avec la derniere rigueur. Son Hôte le remarqua, & en fut fort édifié; mais ce qui le toucha davantage, ce fut d'entendre ce Prince, quand il ſe fut retiré dans ſon Appartement, ſe déchirer le corps par une ſanglante diſcipline. Une vertu ſi rare le pénétra à un point, que ſans différer, il voulut être inſtruit & baptiſé, en diſant qu'il ne lui falloit point d'autre preuve de la vérité de notre Religion, que ce qu'il avoit vû faire au Prince d'Omura. Sanche avoit encore une Sœur, dont nous avons déja parlé, & dont nous parlerons plus d'une fois dans la ſuite. Elle vivoit dans le Célibat, & ne s'occupoit qu'à ſoulager les Pauvres, qui la regardoient comme leur Mere; elle y employoit tout ſon bien, & ſes facultez étant

aucoup moins grandes, que ſa
arité, elle tiroit de ſon Frere tous
s ſecours, dont elle avoit beſoin,
our y ſuppléer.

De J. C. 1604-05

De Syn Mu. 2164-65

Qui eût jamais cru, qu'un Prince
e ce caractere, eût un jour dû cau-
r à l'Egliſe d'autres regrets, que
ux, dont ſa mort ne pouvoit, ce
mble, manquer d'être ſuivie? Ce-
ndant la divine Providence, dont
s myſteres ſont l'écuëil de l'eſprit
umain, juge quelquefois à propos
e donner aux Juſtes des exemples
e terreur, qui leur apprennent à
e jamais compter ſur leurs mérites
aſſez, à regarder ce qui les éleve
u-deſſus des autres, comme l'ou-
age de la Grace, encore plus que
leur, mais d'une Grace, qui ne
ur eſt point dûë; & à ſe bien con-
tincre, que réduits aux Graces
ommunes, ils peuvent tomber dans
s excès, dont les plus grands Pé-
eurs auroient honte. C'eſt ce qui
riva au malheureux Prince, dont
ous parlons, & l'occaſion d'une
ute ſi déplorable fut une paſſion,
laquelle il n'avoit même jamais
aru ſujet.

De J. C. 1604-05

De Syn Mu. 2264-65

Depuis que Nangazaqui étoit devenuë Ville Impériale, il s'étoit tellement accru, que le terrein y manquant, on avoit été obligé de bâtir comme une nouvelle Ville, qui en peu de tems ne fut inférieure à la premiere, ni pour le nombre, ni pour la beauté des Edifices. Elle appartenoit toute entiere au Prince d'Omura, parce qu'elle étoit sur un fonds, dont on ne lui avoit point ôté la propriété, en lui enlevant Nangazaqui, & elle le dédommageoit assez bien de la perte, qu'il avoit faite de l'ancienne Ville. Mais cette proximité de deux Villes, qui malgré leur union, appartenoient à deux Maîtres, & se gouvernoient suivant des Loix fort différentes, & souvent contraires, causa bientôt de grands désordres, surtout par la facilité qu'avoient ceux, qui avoient commis quelque crime, ou contracté des dettes dans l'une, de se réfugier dans l'autre, & d'y être à l'abri des poursuites de la Justice, ou de leurs Créanciers.

On avoit essayé plusieurs fois d'y apporter remede; mais sans succès. Enfin

nfin un nommé ICIAN, qui avoit
principale autorité dans la Ville
mpériale, depuis qu'on en avoit
té le Gouvernement à Terazaba,
ut devoir interpoſer celle du Cu-
o-Sama, pour couper la racine du
ıal, & lui propoſa ce qu'il avoit
naginé, pour en venir à bout. C'é-
oit de réunir au Domaine le nou-
eau Nangazaqui, comme l'ancien
avoit été par le feu Empereur Tay-
o-Sama, & de céder en dédom-
ıagement au Prince d'Omura un
utre Terrein, qui étoit fort à ſa
ienſéance. Le Cubo-Sama approu-
a fort ce projet, & ordonna ſur le
hamp qu'il fût exécuté. On fit ſça-
oir au Prince d'Omura que dé-
ormais les deux Villes de Nanga-
aqui n'en feroient plus qu'une, &
'auroient plus qu'un Maître ; que
on ne prétendoit pourtant pas lui
ire tort, & qu'à la place de ce qu'il
erdoit, on lui cédoit un grand ter-
in, qu'on lui marqua, & dont il
ourroit tirer un très-grand revenu.
Il eſt pourtant vrai, qu'il per-
oit à ce change, & cette perte lui
ıt d'autant plus ſenſible, qu'il

De J. C. 1604-05

De Syn Mu. 2264-65

croyoit avoir moins lieu de s'attendre à ce coup, ſurtout de la part de celui, qui le lui portoit. Mais ce ne fut pas encore ce qui le picqua davantage : l'intérêt n'avoit jamais été ſa paſſion dominante, il n'avoit preſque point paru reſſentir la perte de l'ancien Nangazaqui, & le ſacrifice du plus beau fleuron de ſa Couronne lui avoit peu coûté, à en juger par les apparences. Il étoit alors dans les plus beaux jours de ſa ferveur ; mais il eſt bien peu d'hommes, qui ſoient inacceſſibles à tous les traits de l'Ennemi de notre ſalut. Le dépit, celle de toutes nos paſſions, qui s'éteint plus rarement tout-à-fait, qui ſe rallume plus aiſément, & qui ſe porte à de plus grands excès, fut ici l'écueïl, où échoüa toute la vertu de Sanche.

De J. C. 1604-05

De Syn Mu. 2264-65

Ce Prince s'alla mettre en tête, que les Peres François Paſio & Jean Rodriguez, qui étoient alors à la Cour du Cubo-Sama, avoient eu part à ce qui s'étoit paſſé à ſon préjudice, ou du moins en avoient eu connoiſſance, & n'avoient pas daigné lui en donner avis, avant que le

ıál fût ſans remede ; & dans cette erſuaſion il conçut une haine ſi iolente contre ces deux Religieux, ue dès-lors il n'y eut rien, à quoi ne parût diſpoſé à ſe porter, pour ur en faire reſſentir les effets. Après voir délibéré quelque tems ſur les ıoyens de ſe venger, il réſolut de er amitié avec Canzugedono Roi e Fingo, le plus grand Ennemi u'eût alors le Chriſtianiſme au Ja-on. Dans la Lettre de l'Evêque)om Loüis Serqueyra, d'où j'ai ré tout ce détail, il eſt dit, qu'il t auſſi amitié avec le Roi de Got-), qui y eſt traité d'Apoſtat ; c'eſt)ut ce que nous ſçavons de cette poſtaſie. Le Prélat ajoûte que ces rinces perſuaderent aiſément à San-ıe de chaſſer tous les Miſſionnai-:s de ſes Etats, de faire venir en ur place des Bonzes du Fingo, & e convertir les Egliſes Chrétiennes ı Temples d'Idoles : qu'il leur fut us difficile de l'engager à ſacrifier ıx fauſſes Divinitez du Pays, mais ı'il franchit enfin cette barriere, & ı'il ne l'eut pas plutôt fait, qu'il ıtreprit d'entraîner après lui dans

De J. C. 1604-05

De Syn Mu. 2264-65

De J. C. 1604-05

ce précipice ſes principaux Officiers, dont pluſieurs ſe rendirent d'abord, & le Prince BARTHELEMI ſon Fils, en qui il ne trouva point alors la même docilité.

De Syn Mu. 2264-65

Ce qu'il y eut d'étonnant, c'eſt que non ſeulement l'Evêque, qui ſur la premiere plainte, que fit le Prince du Vice-Provincial & du Pere Rodriguez, avoit fait faire des informations juridiques, & dreſſé un Procès-Verbal en bonne forme de tout ce qui s'étoit paſſé à Surunga & à Nangazaqui ; mais encore le Commandant des Portugais, Dom Diego MENEZEZ DE VASCONCELLOS ; Ician lui-même & le principal Miniſtre du Cubo-Sama ayant proteſté hautement, que les deux Miſſionnaires n'avoient nullement été inſtruits de l'affaire en queſtion, ils ne pûrent jamais faire revenir Sanche de ſa prévention contre eux. Il étoit trop avancé, pour pouvoir reculer : d'ailleurs, ſi le deſir de ſe venger avoit ſeul ſuffi, pour le précipiter dans l'abîme de malheurs, où il étoit plongé, il y fut bientôt retenu par d'autres chaînes, qui en

rent un exemple terrible d'endur-
ſſement.

De J. C. 1604-05

Les engagemens, qu'il avoit pris
vec ſes nouveaux Alliez, ne furent
as même les plus forts. Les pro-
ieſſes, dont ils l'amuſerent long-
:ms, & qui réveillerent ſon ambi-
on, la vie diſſoluë, qu'il commen-
a de mener ſans honte, au grand
:andale des Infidéles mêmes, dont
uelques-uns lui en firent de ſan-
lans reproches; mais ſurtout les
roſpéritez, dont Dieu permit qu'il
oüît au milieu de ſes déréglemens,
: qui furent regardées avec juſtice
omme le ſceau de ſa réprobation,
ıterent toute eſpérance de le rega-
ner. Il ne craignoit point de dire,
u'il n'avoit que faire de ſe donner
ant de peine, pour ſe procurer une
ie heureuſe après ſa mort, qu'il ne
lloit point quitter le certain & le
réſent, pour l'incertain & le futur,
: qu'il avoit trouvé ſur la terre le
'aradis, qu'on lui promettoit dans
: Ciel. Quelques années après, il
lonna au Prince ſon Fils l'inveſti-
ure de ſes Etats, & délivré de tout
utre ſoin, que de celui de ſes plai-

De Syn Mu. 1264-65

sirs, il s'y abandonna sans réserve.

De J. C. 1604-05

On remarqua néanmoins, qu'on ne put jamais l'engager à mettre le pied dans aucun Temple d'Idoles, & il disoit sans façon, qu'il étoit toujours aussi convaincu, qu'il l'avoit jamais été des véritez Chrétiennes. Il avoüa même un jour, qu'il ne lui étoit pas possible d'endormir entierement sa conscience, dont les remords lui faisoient quelquefois passer des momens fort tristes, & répandre bien des larmes. Enfin ayant eu plusieurs Enfans d'une Concubine, qu'il entretenoit publiquement, il les envoya tous à la Princesse Marine sa sœur, qui avoit quitté la Cour, pour n'y être pas exposée à voir ce qu'elle ne pouvoit point empêcher; & il la pria de les faire élever dans la Religion Chrétienne. Voilà où le premier mouvement d'une passion inconnuë, ou mal éteinte, conduisit un Prince Confesseur de Jesus-Christ, & un des plus zélez défenseurs de ses Autels.

De Syn Mu. 1264-65

Pour surcroît d'affliction, Simon Condera mourut à Fucimi pendant

e ſéjour, qu'y fit la Cour du Cu- De J. C. 1604-05
ɔo-Sama, auprès duquel il étoit le
ɔrincipal ſoutien de la Religion
Chrétienne. Sa mort fut auſſi ſain- De Syn Mu. 1264 65
:e, que l'avoit été ſa vie. Il avoit
ɔrdonné par ſon Teſtament, que
ɔn corps fût porté à Facata Capi-
ale de Chicugen, où regnoit ſon
ils, pour y être enterré dans l'E-
liſe des Chrétiens. Le Roi de Chicu-
en exécuta ponctuellement cette
lerniere volonté du Roi ſon Pere,
uquel il fit de magnifiques Obſé-
ues ; mais ce fut la derniere mar-
ue de Chriſtianiſme, qu'il donna.
Depuis quelque tems on remarquoit
n grand refroidiſſement dans la
iété de ce Prince, & il avoit mê-
ne fallu employer le crédit du Roi
ɔn Pere, pour l'engager à remet-
re les Miſſionnaires en poſſeſſion
e leur ancienne Maiſon de Facata.
.e mal avoit commencé par la cor-
ɹption de ſes mœurs, & il avoit
ientôt porté la débauche aux plus
rands excès. Nous ne ſçavons pas
u juſte qu'il ait jamais fait profeſ-
ɔn de l'Idolatrie ; mais le ſilence,
ue gardent les Hiſtoriens ſur ſon

De J. C. 1604-05

De Syn Mu. 2264-65

ſujet, après avoir parlé de ſa chute d'une maniere fort générale, donne lieu de croire, que s'il ne fut point adorateur des Idoles, il n'eut plus juſqu'à ſa mort d'autre Dieu, que ſon plaiſir.

§. II.

Caractere de Conſtantin Joſcimon Roi de Bungo. Ses chutes réïtérées. Sa converſion. Ses nouvelles diſgraces. Sa ferveur & ſa mort. Une de ſes Niéces meurt en odeur de ſainteté. Grand exemple de vertu d'une de ſes Sœurs, & quel en fut le fruit. Sacrileges punis & convertis. Situation des affaires de la Religion.

Les Colonnes étant ainſi preſque toutes tombées, l'Edifice parut ſur le penchant de ſa ruine ; mais Dieu, qui n'a pas beſoin des hommes, pour l'exécution de ſes plus grands deſſeins, & qui d'un ſeul de ſes doigts ſoutient, dit l'Ecriture, tout ce vaſte Univers, ne donna jamais des marques d'une protection plus viſible ſur la Chrétienté du Japon, que dans des conjonctures ſi affli-

geantes ; & dans le tems, qu'il rem- De J. C. 1604-05
pliſſoit les Fidéles de la terreur de
ſes Jugemens, il les conſola, & ra-
nima leur confiance, par un des plus De Syn Mu. 1264-65.
grands Miracles, qu'ait peut-être
jamais opérez ſa miſéricorde. Je par-
le de la converſion & de la mort
toute ſainte du Roi de Bungo, ce-
lui peut-être de tous les Japonnois,
qui avoit le plus deshonoré le Cara-
ctere de Chrétien, & dont on avoit
moins eſpéré un retour ſincere vers
Dieu.

Conſtantin Joſcimon, Roi de Bungo, à en juger par tout ce que nous en avons rapporté juſqu'ici, fut un de ces Princes, en qui l'on eſt toujours étonné de ne rien trouver de ce grand Caractere, que donne ordinairement une naiſſance auguſte, ſurtout quand elle eſt jointe au Pouvoir ſouverain ; qui paroiſſent déplacez ſur le Trône ; & pour qui un revers de fortune, qui les réduit à la condition des Particuliers, doit moins être regardée, ce ſemble, comme une diſgrace, que comme un trait de la juſtice du Ciel, qui les remet à leur place. En effet peu de

De J. C. 1604-05

Rois ont porté la Couronne avec moins d'honneur que lui, & nul ne mérita moins d'être plaint en la perdant. On ne dit point que ſes mœurs

De Syn Mu. 2264-65

ayent été corrompuës, mais la foibleſſe de ſon eſprit, & ſon mauvais naturel le rendant ſuſceptible de toutes les mauvaiſes impreſſions, qu'on voulut lui donner, on lui fit commettre des crimes énormes, qui le rendirent auſſi odieux, qu'il étoit déja mépriſable.

De fervent Catéchumene ce Prince devint, ſur de ſimples ſoupçons & de mauvais rapports, ennemi mortel des Chrétiens, le meurtrier de ſon Frere, & en quelque façon le perſécuteur de ſon propre Pere. Il ſe reconnut & reçut le Baptême, mais il en ſoüilla bientôt la ſainteté par une honteuſe Apoſtaſie, & il n'eut pas honte de verſer le ſang des Chrétiens, dans un tems, où tout ce qu'il y avoit de Grands dans l'Empire, même parmi les Infidéles, ſe faiſoient un honneur de protéger le Chriſtianiſme. Retiré de cet abîme de malheurs, où les conſeils pernicieux de ſon Oncle Cicatondono

ıvoient précipité, il ne tarda pas s'y replonger. Nous avons vû qu'il ·oit perdu ſon Royaume, pour ·oir mis par ſa lâcheté l'Armée Im- ériale en danger de périr pendant

De J. C. 1604-05

De Syn Mu. 2264-65.

Guerre de Corée : il s'imagina, ı ſe laiſſa perſuader que les Divi- tez, qu'on adoroit dans l'Empire, i pourroient rendre une Couron- , qui lui avoit été enlevée, tandis 'il ſervoit le Dieu des Chrétiens, il n'eſt ſorte de ſuperſtitions & ıbominations, qu'il ne mît en ıge, pour ſe procurer la protec- n de ces Dieux ſourds & impuiſ- ıs.

La Guerre s'étant déclarée ſur ces refaites entre les Régens, il crut te occaſion favorable, pour re- ınter ſur ſon Trône. Nous avons que les Confédérez lui avoient nné des Troupes, avec leſquelles entra dans ſon Royaume ; mais ıorré des ſiens, devenu pour ſes ıs proches un objet d'exécration, frappé de la malédiction du Ciel, e trouva perſonne, qui ſe décla- en ſa faveur, & il ſe comporta mi ſes Sujets, comme auroit pû

faire un Partisan furieux, ravageant
De J. C. 1604-05 & désolant un Pays, où il voyoit bien qu'il ne régneroit jamais sur les cœurs. Il fut enfin battu & pris
De Syn Mu. 1264-65 par le brave Condera, son ancien Protecteur, qui fut encore assez heureux pour profiter de la triste situation, où il venoit de le réduire, pour l'engager à rentrer dans le sein de l'Eglise, & pour lui sauver la vie. Cette conversion, peut-être un peu forcée, ne l'avoit pourtant pas encore entierement changé, & ses nouvelles disgraces l'ayant réduit à une extrême indigence, il traîna quelque tems sa misere & son infamie de Contrée en Contrée; les Ministres de l'Evangile le suivant partout, à dessein de profiter des momens favorables, que la Providence leur feroit naître, pour achever de réconcilier avec le Ciel un Prince, au salut duquel la mémoire du feu Roi son Pere les intéressoit particuliérement.

Enfin un de ces Peres le joignit un jour à NASACAVA au Royaume de Buygen, & le trouvant assez disposé à l'écouter, il lui parla avec

ant de force, & ſçut ſi bien ména-
er ſon eſprit, que la Grace ſecon-
lant ſon zele, il fut ſurpris de le
oir tout-à-coup changé en un au-
re homme. Il profita de ces heu-
euſes diſpoſitions, & ſes ſoins eu-
ent tout le ſuccès, qu'il pouvoit
ouhaiter. Joſcimon fit une confeſ-
ion générale de toute ſa vie, & ſa
énitence fut ſi ſincere, qu'elle ſe
rouva aſſez forte, pour ſoutenir
l'abord les plus rudes épreuves.
Peu de jours après que ce Prince
ut été réconcilié avec Dieu, il re-
çut ordre du Çubo-Sama de ſe ren-
dre inceſſamment à Méaco. On craint
tout, quand on eſt malheureux;
Joſcimon ne douta point, que le
Régent ne ſe fût raviſé, & ne le
mandât pour lui faire ſon Procès;
mais ſa Religion n'en fut point é-
branlée. *Dieu ſoit béni*, s'écria-t-il,
*puiſqu'il a bien voulu me recevoir en
grace; la mort n'a plus rien, qui m'ef-
fraye, je devrois même la ſouhaiter*;
ajoûta-t-il, *mes inconſtances & mes
infidélitez paſſées me donnant de ſi juſ-
tes ſujets de me défier de moi-même.*

De J. C. 1604-05

De Syn Mu. 2264-65

Il partit dans ces ſentimens pour

De J. C. 1604-05

De Syn Mu. 2264-65

Méaco : le Cubo-Sama avoit eu véritablement le deſſein de le faire mourir, apparemment ſur quelque nouvelle accuſation ; car ce Prince lui avoit fait authentiquement grace de la vie, & les Souverains du Japon ſe font un point d'honneur de garder exactement leur parole: mais Condera, qui vivoit encore, l'adoucit de nouveau, & dès que Joſcimon fut arrivé à la Cour, il reçut ordre d'aller en exil au Royaume de DEVA, un des plus Septentrionaux du Japon. Peu de tems après le Roi de Deva fut diſgracié, & le Roi de Bungo eut permiſſion de ſe retirer près de Méaco avec trois Domeſtiques ; mais on ne lui aſſigna aucun revenu, & il auroit ſouvent manqué du néceſſaire, ſans le ſecours du Pere Gnecchi. Il n'y a gueres, qu'au Japon, où l'on voye de ces contraſtes de la fortune, ſans en être étonné. Qui auroit cru que cette grande puiſſance du Roi Civan, qui poſſédoit plus de la moitié du Ximo, s'évanoüiroit de telle ſorte, que ces pauvres Etrangers, qu'il avoit accuëillis avec tant de

onté dans ſes Etats, ſe verroient
bligez à s'ôter le pain de la bou-
he, pour le donner à ſon Fils ! De J. C. 1605.

Cependant cette nouvelle diſgra- De Syn Mu. 2265.
e de Joſcimon ſervit encore à ra-
imer ſa ferveur : on ne croiroit pas
quel excès d'auſtéritez le porta
eſprit de componction, dont Dieu
avoit rempli. On avoit beau l'ex-
orter à ſe modérer, & lui repréſen-
er qu'il abrégeoit ſes jours, comme
fit en effet ; il ne répondoit autre
hoſe, ſinon qu'un pécheur comme
ui, qui avoit tant de ſortes de cri-
nes à ſe reprocher, n'avoit pas à
raindre d'en faire trop, & qu'il
raignoit bien même de n'en point
aire aſſez. On eût dit, que la Gra-
e lui avoit donné une ame d'une
utre trempe, que celle qui l'avoit
nimé juſques-là, tant il étoit diffé-
ent de lui-même. Il ne ceſſoit de
oüer Dieu de l'avoir dépoüillé de
out ce qu'il poſſédoit ſur la terre,
our lui aſſûrer une Couronne im-
ortelle, & mourant de la mort
les Saints, il laiſſa toute cette Egli-
e dans l'admiration de voir élevé à
ne ſi ſublime perfection un Prince,

De J. C. 1605.

qu'elle avoit pleuré deux fois Apoſtat, & déteſté comme ſon premier Perſécuteur.

De Syn Mu. 2265.

Le Roi de Bungo fut ſuivi de bien près à la gloire par une de ſes Niéces, qui nous eſt repréſentée dans les Mémoires de cette année 1605. comme un auſſi grand prodige d'innocence, que ſon Oncle l'avoit été de la pénitence Chrétienne, & comme une de ces ames précieuſes, que le Seigneur prend plaiſir de montrer de tems en tems à la terre, pour faire éclater en elles toutes les richeſſes de ſa Grace. Cette jeune Princeſſe portoit le nom de MAXENCE, qu'une de ſes Tantes avoit déja rendu cher & reſpectable aux Fidéles du Japon. Prévenuë des plus abondantes bénédictions du Ciel dès ſa plus tendre enfance, elle avoit conçû dès-lors, que Dieu vouloit ſeul poſſéder ſon cœur, & elle le lui avoit conſacré par le vœu de Virginité. Sa fidélité à ſe conſerver pure des moindres défauts, l'avoit élevée à la plus éminente ſainteté, & l'exemple de ſes vertus contribuoit merveilleuſement à animer la piété

es Fidéles. Sa mort, qui arriva ans la fleur de ſon âge, répondit ſa vie, & fut avancée par ſes pé- itences. Dans ſa derniere maladie, a joye de ſe voir ſur le point d'ê- re réünie à ſon céleſte Epoux, lui aiſoit oublier ſes douleurs, quoique ives & fort longues, & le dernier ioment, qui a quelque choſe de ſi errible pour les plus gens de bien, it pour elle un avant-goût de ces orrens de délices, que le Seigneur éſerve à ceux, qui n'ont point mis le bornes à leur amour pour lui.

De J. C. 1605.

De Syn. Mu. 2265.

Je ne ſçaurois mieux finir ce qui egarde cette illuſtre Famille, dont n ne trouve plus rien depuis ce ems-là dans les Lettres des Miſſion- aires, que par l'action héroïque 'une Sœur du Roi de Joſcimon. Cette Princeſſe, qui avoit reçu au aptême le nom de THECLE, voit été mariée avec un Seigneur hrétien du Royaume de Bungo, ui n'eſt connu dans nos Relations, ue ſous le nom de JUSTE. Le Roi on Beau-Frere ayant été dépoüil- é de ſes Etats, il avoit été envelop- é comme bien d'autres dans la

De J. C. 1605. disgrace de ce Prince, & s'étoit retiré au bout de quelque tems à Nangazaqui, ou pour comble de maux, il fut frappé de la Lepre. Cette maladie, ainsi que je l'ai remarqué ailleurs, est assez commune au Japon, & ceux, qui en sont attaquez, outre l'incommodité, qu'elle leur cause, ont encore à souffrir un délaissement général; la coutume autorisant leurs proches Parens à les abandonner à leur triste sort, sans presque leur donner aucun secours. La Princesse Thecle, non seulement ne se sépara point de son Epoux, quoiqu'on pût faire pour l'y engager; elle ne voulut pas même se reposer sur ses Domestiques du soin de lui rendre les services, dont elle étoit capable. Ses attentions, & ses assiduitez n'étant pas toujours payées de la reconnoissance, qu'elle avoit droit d'en attendre, parce que la violence de la douleur, ou la longueur du mal rendoit le Malade fort impatient; bien loin de se rebuter, ce fut pour elle un nouveau motif de redoubler ses charitables soins. Une si rare patience toucha

De Syn Mu. 1265.

ensiblement le cœur de celui, qui n étoit l'objet; il reconnut, & ado- a la main, qui le frappoit, & il de- int un modele accompli de la plus parfaite réſignation aux ordres de Dieu. Il mourut dans ces ſentimens avec le ſeul regret d'avoir commen- é ſi tard à profiter de la grace de a tribulation, que Dieu lui avoit ménagée pour le ſanctifier. De J. C. 1605. De Syn Mu. 2165.

Il n'eſt pas étonnant, que Dieu conduiſe au Ciel ſes Prédeſtinez par cette voye, où le Sauveur des hommes a marché lui-même toute ſa vie; mais ce qui fait mieux ſentir ſa Toute-Puiſſance, & ſon infinie bonté, c'eſt qu'il ſe ſert même de leurs crimes, pour les attirer à lui. En voici un exemple des plus frappans. Un Payen, habitant de Méaco, étoit allé à Nangazaqui pour quelques affaires: un jour, qu'il entra ſeul dans une Chambre, où couchoit un Chrétien, il y appercut une Image de Saint Michel: à cette vûë ſaiſi tout à coup d'une fureur diabolique, il tira ſon Poignard, perça l'Image de pluſieurs coups, & ajoûtant le blaſphême au ſacrilege, il dit,

De J. C. 1605. qu'il vouloit voir ſi le Dieu des Chrétiens le puniroit de cette action. Il partit fort peu de tems après, pour s'en retourner à Méaco, & en y arrivant il fut frappé d'une maladie fort extraordinaire, qui lui faiſoit ſouffrir des douleurs inconcevables. Il reconnut d'abord, d'où venoit le coup, il fit chercher un Miſſionnaire, lui avoüa ſon crime, ſe fit inſtruire, demanda le Baptême, & mourut pénitent.

De Syn Mu. 2265.

Les affaires de la Religion ſe trouvoient alors dans une ſituation, où il paroiſſoit qu'on pouvoit également tout craindre, & tout eſpérer. On comptoit au Japon à la fin de 1605 dix-huit cent mille Chrétiens, & ce nombre augmentoit tous les jours. L'année ſuivante l'Evêque Dom Loüis Serqueyra ayant témoigné au Gouverneur de Nangazaqui, qu'il auroit ſouhaité de rendre une viſite au Cubo-Sama, ce Seigneur lui promit de lui en obtenir l'agrément de ce Prince, & lui tint parole. Il alla peu de tems après à Fucimi, où étoit la Cour du Régent, & témoigna à ce Prince

désir, qu'avoit le Chef de tous Missionnaires du Japon de lui re la révérence : il lui dit beauup de bien de la personne du élat, & ajoûta que sa dignité lui nnoit un grand crédit parmi les rtugais. Le Cubo-Sama vouloit tretenir le commerce avec cet Nation ; il répondit au Gouverur de Nangazaqui, qu'il verroit lontiers leur Evêque, lequel par dès qu'il eut reçu cette nouvelle, fut accuëilli du Prince avec une stinction, qu'il n'avoit osé espérer. ette réception l'engagea à visiter s Provinces, où il y avoit un plus and nombre de Fidéles, & il trou partout des sujets de consolaons, qui le dédommagerent bien s fatigues d'une si longue marne. Les Payens même semblent le disputer aux Chrétiens dans s marques, qu'ils lui donnerent e leur affection pour le Christiaisme, & de leur estime, pour sa ersonne, mais nul ne se distingua avantage, que le Roi de Buygen. e Prince ayant sçû que le Prélat evoit passer par Cocura sa Capita-

De J. C. 1605.

De Syn Mu. 2265.

De J. C. 1605. De Syn Mu. 2265.

le, il s'y trouva avec une nombreuſe Cour, pour l'y recevoir, & Dom Loüis Sequeyra lui ayant rendu de très-humbles actions de graces de la protection conſtante, qu'il donnoit aux Chrétiens, & aux Miſſionnaires ; » cela ne mérite pas un » remerciment, dit le Roi, je ne fais » que ſuivre mon inclination ; car je » me regarde moi-même comme » Chrétien, & je vous ſupplie de » croire, que je le ſuis de cœur, & » d'inclination.

§. III.

Edit de Cubo-Sama contre la Religion ; ſans effet. Réception que ce Prince fait au Provincial des Jéſuites. Ce Pere viſite auſſi le Xogun-Sama, & l'Empereur. Quel fut le fruit de ſon voyage. Mort du Pere Valegnani. L'Evêque du Japon parcourt le Ximo. Particularitez de ce voyage.

L'Evêque étoit à peine de retour à Nangazaqui fort ſatisfait du ſuccès de ſon voyage, lorſqu'il apprit une nouvelle, qui l'étonna, & qui l'inquiéta. L'Impératrice Mere de

Fide-Jori ayant ſçû que quelques Dames du Palais avoient reçu le Baptême, ſans en avoir eu ſon agrément, fit beaucoup de bruit, & en porta ſes plaintes au Cubo-Sama, qui pour la contenter fit publier un Edit, par lequel il étoit défendu d'embraſſer la Religion des Euroéens, & ordonné à tous ceux, qui la profeſſoient d'y renoncer au plutôt. Mais comme on eut remarqué que cet Edit n'étoit point dans la forme ordinaire, on comprit qu'il n'avoit été rendu, que pour donner quelque ſatisfaction à une Femme ritée; il ne fut même publié qu'à Ozaca, & il fit ſi peu d'impreſſion ur l'eſprit des Infidéles, qu'il n'empêcha pas que cette même année 606 il y en eût plus de huit mille, ui reçurent le Baptême.

De J. C. 1606.

De Syn Mu. 2266.

Ce qu'il y eut de plus conſolant, eſt que l'Impératrice revint bientôt à ſes premiers ſentimens en faeur de notre ſainte Religion, & ſe éclara ouvertement la Protectrice es Chrétiens, charmée, diſoit-elle, e la ſainteté de leur Loi, & de la été ſincere de ceux, qui la profeſ-

De J. C. 1606. De Syn Mu. 1166.

ſoient ſous ſes yeux. Enfin le Cubo-Sama continua d'en uſer avec les Miſſionnaires comme il faiſoit auparavant. CONZUQUEDONO ſon premier Miniſtre étoit leur Protecteur déclaré, & Iquinocami, juſques-là ſi mal diſpoſé à leur égard, & qui gouvernoit alors la Cour d'Ozaca, fit un jour à quelques-uns d'entr'eux de grandes excuſes des Ordonnances, qu'il avoit autrefois publiées contre leur Religion, & promit de réparer le tout, quand le tems en ſeroit venu. Itacundono Gouverneur de Méaco étoit dans les mêmes ſentimens, & nous avons vû ailleurs les preuves effectives, qu'il en avoit données. Ainſi tous ceux, qui avoient le plus de part au Gouvernement, étant favorables au Chriſtianiſme, on ſe flattoit que le calme, dont il jouïſſoit, ſeroit durable. Toutefois cette ſérénité reſſembloit à celle de ces beaux jours de l'arriere ſaiſon, qui ne le cedent point aux plus agréables du Printems, mais dont on ne goûte qu'à demi la douceur, parce qu'on ſçait que d'un moment à l'autre, ils peuvent ſe changer dans un

riſte Hyver, & que d'ailleurs la re n'y a plus cette fécondité, qui ble donner une nouvelle vie à la ure : auſſi les plus éclairez d'en- es Miſſionnaires ne s'aveugloient- point ſur l'état préſent de l'E- du Japon, & leurs trop juſtes ſentimens les préparoient aux heurs, dont elle étoit menacée. 'année ſuivante la Cour étant urnée à Surunga, le Cubo-Sama oigna à ſon premier Miniſtre, eu de ſurpriſe de ce que le Su- eur des Jéſuites ne l'avoit point é depuis longtems, & Conzu- dono l'ayant mandé ſur le np au Pere Paſio, qui exerçoit ours la charge de Vice-Provin- , ce Pere partit au mois de Mai Nangazaqui, pour ſe rendre à la ır. Il apprit en y arrivant qu'un du Cubo-Sama, que ce Prince oit tendrement, venoit de mou- Il ne douta point que le chagrin ette perte ne rendît longtems le narque inacceſſible, mais Con- uedono prit ſur ſoi d'empêcher cette triſte nouvelle ne parvînt : juſqu'à lui, & cependant il lui

De J. C. 1607.

De Syn Mu. 2267.

De J. C. 1607. donna avis, que le Supérieur des Jéſuites étoit à Surunga. Le Monarque en témoigna beaucoup de joye, & voulut donner au Pere une audience de cérémonie, dans laquelle il parut avec tout l'éclat de ſa Majeſté. Dès qu'il l'apperçut, ſans lui donner le tems de dire un ſeul mot, il le remercia de ce qu'il avoit pris la peine de faire un ſi long voyage pour le venir voir, & après bien des politeſſes, il lui fit préſent d'un fort joli Navire, ſur lequel il l'invita d'aller voir de nouvelles Mines d'or & d'argent, qu'on avoit découvertes depuis peu dans le Pays d'Izu. Il lui fit entendre auſſi qu'il lui feroit plaiſir d'aller rendre une viſite au Xogun-Sama ſon Fils.

De Syn Mu. 1267.

Le Vice-Provincial reçut ces invitations, comme une nouvelle grace, & il en témoigna ſa reconnoiſſance à Sa Majeſté dans une ſeconde audience, qu'il en eut. La Femme du Régent y étoit préſente, & le Cubo-Sama après avoir dit à cette Princeſſe quantité de choſes à la loüange des Miſſionnaires, ajoûta en ſe tournant vers les Courtiſans,

e le Japon étoit heureux de poſ- De J. C. 1607.
er des perſonnes de ce mérite. Le
:e fut enſuite réconduit juſqu'à la
rte du Palais par les deux pre- De Syn Mu. 2267.
ers Officiers de la Maiſon du
nce, dont l'un étoit le principal
niſtre Conzuquedono ; & ces
ıx Seigneurs en le quittant ſe
ɔſternerent juſqu'à frapper la ter-
des deux mains. Ces honneurs
voient garde d'ébloüir celui, qui
recevoit, ſa longue expérience
avoit fait connoître, qu'il n'en
voit rien conclure en faveur du
ıriſtianiſme, & l'exemple du Pere
ıello, un de ſes Prédéceſſeurs, qui
ı d'heures après avoir reçu une
ite du feu Empereur Tayco-Sa-
ı, avoit été proſcrit, & traité igno-
nieuſement, avoit appris aux Pré-
:ateurs de l'Evangile à recevoir ces
ırques de diſtinction avec crainte,
à ſe hâter d'en tirer tout l'avantage,
i pouvoit en revenir à la Religion.
Ce qui raſſûroit un peu le Pere
.ſio dans l'occaſion, dont je parle,
ſt que le Cubo-Sama avoit enco-
beſoin de ménager les Chrétiens.
ɔnt le nombre étoit aſſez conſidé-

rable, pour lui aider, ou pour lui nuire beaucoup dans le deſſein, qu'il méditoit de ſe rendre Maître abſolu de l'Empire; & il y a bien de l'apparence que ſon premier Miniſtre, qui les aimoit, lui avoit fait faire cette réflexion, pour le porter à les bien traiter. Quoiqu'il en ſoit, le Vice-Provincial partit de Surunga, pour aller voir les Mines d'Itzu, qu'il trouva très-abondantes : il ſe rendit enſuite à Jedo, où par l'entremiſe du Pere de Conzuquedono, qui faiſoit dans cette Cour la même figure, que ſon Fils dans celle de Surunga, & peut-être auſſi par l'ordre de Cubo-Sama, il fut encore reçu avec plus de diſtinction, qu'il ne l'avoit été de ce Prince. Le jeune Monarque lui fit des careſſes infinies, le combla de Préſens, & le pria de lui laiſſer un Jéſuite Japonnois nommé PAUL, qui n'étoit pas Prêtre, & qui étoit habile Horlogeur.

De J. C. 1607.

De Syn Mu. 2267.

Le peu de Chrétiens, qui ſe trouvoient à Jedo, où la Foi n'avoit jamais été prêchée qu'en paſſant, avoient un déſir extrême d'entendre

a parole de Dieu. Le Pere Pasio & es deux Compagnons les satisfirent, & le premier les consola, en leur romettant de leur envoyer des Missionnaires, qui s'établiroient armi eux, si on en pouvoit avoir agrément du Prince. Il donna ordre ensuite au seul Compagnon, qui ui restoit, de visiter les Provinces u Nord, où il y avoit beaucoup e Fidéles destituez de tout secours pirituel. Pour lui, après avoir reçu es assûrances des Ministres du Xo-un-Sama, qu'ils favoriseroient la eligion Chrétienne en tout ce u'ils pourroient, il reprit la route e Surunga, d'où il se rendit à Oza-a. Fide-Jori & sa Mere lui firent à eu près le même accuëil, qu'on lui voit fait dans les deux Cours, d'où venoit. Il y avoit plusieurs Mis-onnaires dans cette grande Ville, Vice-Provincial n'y jugea point présence longtems nécessaire, & retourna à Nangazaqui, où l'on ndit à Dieu de solemnelles actions e graces pour l'heureux succès de n voyage. Il eut effectivement des ites très-avantageuses pour la Re-gion.

De J. C. 1607.

De Syn Mu. 2267.

De J. C. 1607.

De Syn Mu. 2267.

Ce ne fut pas seulement dans les Cours de Surunga, de Jedo, & d'Ozaca, que le Vice-Provincial travailla utilement pour l'œuvre de Dieu, il eut le bonheur de bien disposer en faveur du Christianisme, tous les Princes, dans les Etats desquels il passa ; il y en eut même quelques-uns, & entr'autres le Roi de FROXIMA, qui ne lui parurent pas éloignez du Royaume de Dieu ; mais rien n'étoit alors plus rare au Japon, que de voir les Grands Seigneurs embrasser la Loi de Jesus-Christ, & c'étoit surtout en cela, qu'on reconnoissoit que le Maître de l'Empire ne lui étoit point favorable. En quoi le Pere Pasio crut avec raison pouvoir se flatter d'avoir rendu à l'Eglise un service plus solide, & plus durable, c'est qu'il s'appliqua surtout à bien instruire du fonds de notre Croyance, & de la sainteté de la Morale Chrétienne, les Ministres des trois Cours principales. Il n'y eut pas jusqu'au Roi de Naugato, qui ne lui fît honnêteté : ce Prince discontinua même à sa considération de molester ses Sujets

Chrétiens, & il permit à tous ceux, qui n'étoient pas Nobles, de recevoir le Baptême. De J. C. 1607.

La Chrétienté de Nangazaqui étoit dans le deüil, lorſque le Pere Paſio arriva dans cette Ville. On y avoit reçu peu de tems auparavant la triſte nouvelle de la mort du Prince Alexandre Valegnani, arrivée à Macao le vingtiéme de Janvier de l'année précédente 1606. Cette perte étoit commune à toutes les Egliſes de l'Orient; l'Evêque du Japon en donna avis à toutes celles, qui étoient ſous ſa Juriſdiction, & qui pleurerent avec des larmes bien ſinceres ce grand Homme, un des plus dignes Succeſſeurs, qu'ait eu l'Apôtre des Indes dans le Gouvernement de ſa Compagnie en l'Aſie. De Syn Mus 1267.

Dom Loüis Serqueyra s'occupoit alors à parcourir les Egliſes du Ximo, & à remédier aux maux, que les perſécutions particulieres & l'Apoſtaſie de quelques Princes pouvoient y avoir cauſez. Comme il ne lui étoit pas poſſible de voir tout par lui-même, il s'étoit fait accompagner dans cette viſite par un grand

De J. C. 1607. nombre de Miſſionnaires, qu'il envoyoit dans les Provinces trop éloignées de ſa route, ou dont l'entrée ne lui auroit pas été facile. Celui, qui par ſon ordre viſita le Royaume de Saxuma, lui rapporta des choſes aſſez curieuſes, & fort conſolantes, dont il avoit été témoin. Aſſez près de Cangoxima le Miſſionnaire rencontra une Dame fort âgée, dont le Pere avoit été un des plus riches Seigneurs du Pays, & il y a toute apparence, que c'étoit Ekandono, dont nous avons tant parlé au commencement de cette Hiſtoire. La Dame avoit été baptiſée par Saint François Xavier, & le défaut de ſecours ſpirituels, dont elle étoit privée depuis très-longtems, n'avoit rien diminué de ſa ferveur.

De Syn Mu. 1667.

Dans un autre canton il trouva un Vieillard, qui l'ayant abordé avec une joye inconcevable, commença par lui rendre compte de l'état de ſa conſcience, après quoi il lui parla en ces termes: » Mon Pere étant au » lit de la mort m'appella, & m'ayant » donné ſa bénédiction, me montra » un Chapelet avec un petit vaſe,

» où il y avoit de l'Eau-bénite, en
» me disant que je gardasse l'un & De J. C. 1607.
» l'autre, comme la plus précieuse
» portion de l'héritage, qu'il me De Syn Mu. 2267.
» laissoit. Il m'ajoûta qu'il les tenoit
» d'un saint Homme, qu'on nom-
» moit le Pere FRANÇOIS, (a) le-
» quel étant venu d'un Pays fort
» éloigné, pour apprendre aux Ja-
» ponnois le chemin du Ciel, avoit
» logé chez lui, l'avoit baptisé, &
» lui avoit laissé ce Chapelet, &
» cette Eau, comme un remede sou-
» verain contre toutes les maladies;
» qu'il en avoit fait plusieurs fois l'é-
» preuve, & qu'en effet rien jusques-
» là n'avoit résisté à la vertu divine,
» qui etoit renfermée dans ces cho-
» ses, si viles en apparence. Depuis
» la mort de mon Pere, continua le
» Chrétien, je n'ai point manqué de
» faire ce qu'il m'avoit recomman-
» dé, & j'ai vû peu de malades, que
» je n'aye guéris en leur appliquant
» mon Chapelet, ou en versant sur
» eux un peu de l'Eau-bénite. Mais,
» reprit le Missionnaire, quand tou-
» te votre eau est épuisée, comment.

(a) Saint François Xavier.

De J. C. 1607.

» faites-vous pour en avoir d'autre ?
» Quand je m'apperçois, répondit
» le Vieillard, qu'il n'en reſte plus,
De Syn Mu. 2267.
» que quelques gouttes, je remplis
» le vaſe d'eau commune, & cette
» nouvelle eau participe à la béné-
» diction de l'ancienne.

Un autre Religieux découvrit dans le même Royaume une Secte, qui avoit en horreur toutes celles du Japon ; les gens du Pays la nommoient LENGICUXU, c'eſt-à-dire, *Secte venuë des Indes* ; car dans la langue du Japon LENGICU ſignifie *l'Inde*. Le Miſſionnaire, après l'avoir bien examinée, ne douta point que ce ne fût une corruption du Chriſtianiſme. Quelques-uns de ceux, qui la profeſſoient, avoient une idée aſſez diſtincte d'un Dieu en trois Perſonnes, mais dans la plûpart cette connoiſſance étoit très-confuſe. Il eſt difficile de comprendre comment des Chrétiens, qui avoient toujours eu des Paſteurs à leur porte, ont pû en ſi peu de tems défigurer leur Croyance à ce point : il faut que les Bonzes, ou les Seigneurs de ce Canton ayent toujours em-

péché les Ouvriers de l'Evangile l'en approcher, & les Habitans de es aller trouver, pour achever de 'inſtruire de nos Myſteres, dont ils n'avoient pû avoir qu'une connoiſſance telle, que les Adultes la doivent néceſſairement avoir avant que d'être baptiſez. Quoiqu'il en ſoit, le Jéſuite perſuadé que ces pauvres gens ne péchoient que par ignorance, s'appliqua à leur donner les inſtructions, dont ils avoient beſoin, & les ayant trouvez fort dociles, il baptiſa tous ceux, qui n'avoient point encore été régénérez dans les eaux du Sacrement.

De J. C. 1607.

De Syn Mu. 2267.

Il y avoit parmi eux une vieille Femme, qui paſſoit dans tout le Pays pour Sorciere : le Pere, qui s'apperçut bientôt qu'elle ne l'étoit point, lui demanda ce qui avoit donné lieu à ces bruits fâcheux, & avec quoi elle exerçoit ſes prétendus Maléfices ? Elle lui montra un vieux Chapelet tout briſé ; il voulut ſçavoir de qui elle le tenoit, & elle répondit qu'elle ne s'en ſouvenoit pas, il l'interrogea ſur l'uſage, qu'elle en faiſoit : elle dit qu'elle l'ap-

De J. C. 1607. De Syn Mu. 2267.

pliquoit ſur les Malades, en priant Dieu de les guérir, ſi c'étoit ſon bon plaiſir, & que ce fût pour ſa gloire, & leur ſalut. Elle tira encore une petite bourſe de ſoye, ſur laquelle il y avoit cette inſcription *Lignum Crucis*, & au-dedans étoit un morceau de bois, qui fut jugé être de la vraye Croix. Enfin elle montra une Médaille, & un *Agnus Dei*, » : Je ne » ſçai, dit-elle, ce que c'eſt que » tout cela; mais je m'en ſers avec » ſuccès, pour guérir toutes ſortes de » maux. Le Religieux l'inſtruiſit de ce qu'elle ignoroit, & lui fit comprendre l'excellence du Tréſor, qu'elle poſſédoit. Il s'attendoit à pouſſer plus loin ſes découvertes & ſes Conquêtes ſpirituelles; mais il rencontra en ſon chemin les Bonzes, qui étant ſoutenus de la Cour, & commençant à faire du bruit, l'obligerent enfin à quitter la partie, pour éviter un éclat, qui pouvoit avoir des ſuites fâcheuſes. Quelques Peres de Saint Dominique travailloient néanmoins avec ſuccès dans les Iſles, qui dépendoient du Saxuma, & cela ſous la protection, &

avec le ſecours des Seigneurs particuliers, à qui elles appartenoient. Ils s'étoient auſſi établis dans cette partie du Figen, où eſt la Principauté d'Iſafay, & y avoient trouvé les mêmes ſecours.

§. IV.

La perſécution recommence dans le Fingo. Martyre de deux Gentilshommes & de deux Enfans. Vengeance, que Dieu tire de leur mort. Effet de ces perſécutions particulieres parmi les Fidéles. La Cour d'Ozaca favoriſe les Chrétiens. Conſtance d'un Enfant au milieu des tourmens. Mort du Pere Gnecchi. Etabliſſement de pluſieurs Hôpitaux pour les Lépreux.

Il y eut cette même année & la ſuivante quelques Martyrs dans le Saxuna, & dans le Naugato. La moindre choſe ſuffiſoit alors à la plûpart des Princes Idolâtres, pour réveiller leur haine contre les Chrétiens, & ils étoient fort perſuadez que le Cubo-Sama ne leur ſçavoit pas mauvais gré de leur conduite à l'égard d'une Religion, qu'il n'aimoit

De J. C. 1608-09

De Syn Mu. 2268-69

De J. C. 1608-09

De Syn Mu. 2268-69

pas, & qu'il ne paroiſſoit favoriſer que par politique ; mais le feu de la perſécution ne s'étoit jamais bien éteint dans le Fingo, & s'il ſe ralentiſſoit quelquefois, ce n'étoit que pour cauſer dans la ſuite de plus grands embraſemens. Il y avoit trois ou quatre ans, que Canzugedono retenoit dans ſes Priſons trois Gentilshommes, qu'une éminente vertu, & de grands travaux entrepris pour la gloire de Dieu avoient mis à la tête de cette Chrétienté affligée, & que ce Prince regardoit avec raiſon, comme ſes principaux appuis. Ils ſe nommoient Michel MIZUISCI, FACIEMON, Joachim GIROZAYEMON, & Jean TINGORO ; ils avoient la direction d'une Confrairie erigée dans ce Royaume ſous le titre *de la Miſéricorde*, & formée ſur le modele d'une autre, établie longtems auparavant à Nangazaqui. Les Relations leur donnent le nom de GIFIAQUES, d'un mot Japonnois, lequel ſignifie un homme tout occupé des œuvres de charité. La Priſon, où on les avoit renfermez, étoit ſi étroite, & la nourriture, qu'on leur don-

oit, ſi mal ſaine, que malgré les ins du Pere Loüis NIABARO Jéite Japonnois, qui parcouroit ut ce Royaume, & viſitoit les Prinniers, déguiſé, tantôt d'une maere, & tantôt d'une autre, Giroyémon mourut de miſere. L'inntion du Roi étoit apparemment, ie les deux autres périſſent de mêe, parce qu'il vouloit éviter de les ire exécuter publiquement; mais Ciel leur réſervoit un combat plus orieux, & plus utile à cette Egliſe.

De J. C. 1608-09.

De Syn Mu. 1268-69.

Un jour qu'un des premiers Ofciers de ce Prince s'aviſa de lui arler en leur faveur, & lui repréenta la longueur & l'excès de leurs uffrances, il en reçut pour toute ponſe un ordre de leur faire couer la tête, & à leurs Enfans. La ouvelle en fut portée ſur l'heure ux Priſonniers, qui en firent paître une joye inexprimable. Ils oûterent même, qu'il ne leur reſoit plus rien à déſirer, ſinon, qu'aant que de les exécuter, on leur t ſouffrir tous les tourmens, dont s Bourreaux pourroient s'aviſer. e commandement du Roi preſſoit,

De J. C. 1608-09

De Syn Mu. 2268-69

parce que ce Prince ne vouloit pas donner au Peuple le tems de s'attrouper : ainſi dès qu'on eut ſignifié aux Confeſſeurs l'Arrêt de leur mort, on les conduiſit, la corde au col, hors de la Ville de Jateuxiro, & deux Soldats furent détachez, pour aller chercher leurs Enfans. Ils avoient chacun un Fils ; celui de Faciémon étoit âgé d'environ douze ans, & ſe nommoit THOMAS ; celui de Tingoro n'avoit que ſept ans, & avoit reçû au Baptême le nom de PIERRE. Le premier ſembloit n'avoir apporté en naiſſant d'autre paſſion, que le déſir du Martyre, & dès le berceau il ne falloit, dit-on, pour l'appaiſer, quand il pleuroit, que le menacer de n'être point Martyr. Au premier bruit, qui ſe répandit de ſa condamnation, ſans attendre qu'on le vînt ſaiſir, il courut paré de ſes plus beaux habits au-devant de ceux, qui le cherchoient, & ayant rencontré ſon Pere à la Porte de la Ville, il ſe jetta à ſon col, & l'embraſſa avec des tranſports de joye, qui pénétrerent ce généreux Chrétien de la plus vive

nſolation, qu'il eût jamais reſſen-
e.

De J. C. 1608-09

Arrivez au lieu du ſupplice, les onfeſſeurs attendirent longtems futre Enfant; mais comme il tar- oit trop, l'Officier, qui étoit char- é de l'exécution, les fit décapiter l'endroit même, où ils étoient ar- tez. L'Enfant arriva un moment rès : on l'avoit trouvé chez ſon yeul, & il dormoit encore ; on éveilla, & on lui dit qu'il falloit ller mourir avec ſon Pere, à qui n alloit couper la tête pour le om de Jeſus-Chriſt : il répondit un ton aſſûré, qu'il en étoit très- iſe : on l'habilla fort proprement, : on le livra au Soldat, qui le pre- ant par la main, le mena au lieu u ſupplice. Le Peuple ſuivoit en oule, & la plûpart ne pouvoient etenir leurs larmes. Il arriva, & ns paroître étonné du ſanglant ectacle, qui s'offrit à ſes yeux, il : mit à genoux auprès du corps de n Pere, abaiſſa lui-même ſa Ro- e, joignit ſes petites mains, & at- ndit tranquillement le coup de la ort. A cette vûë il s'éleva un bruit

De Syn Mu. 2268-69

De J. C. 1609. confus mêlé de ſanglots & de ſoupirs : le Bourreau ſaiſi jette ſon Sabre, & ſe retire en pleurant : deux autres s'avancent, ſucceſſivement, pour prendre ſa place, & ſe retirent de même : il fallut avoir recours à un Eſclave Coréen, lequel après avoir déchargé pluſieurs coups ſur la tête & ſur les épaules de ce petit Agneau, qui ne jetta pas un ſeul cri, le hacha en pieces, avant que de lui abattre la tête.

De Syn Mu 2269.

Il étoit dit dans la Sentence, qu'elle demeureroit expoſée au lieu de l'exécution, avec les têtes des Martyrs ; mais cette Sentence fut enlevée, malgré la vigilance des Gardes, & l'Evêque du Japon, à qui on la remit, l'envoya au Pape. Elle portoit que ces Chrétiens ſeroient mis à mort, parce que malgré les Edits du Roi, ils avoient perſiſté à faire une profeſſion publique de leur Religion, & à y rappeller ceux, qui étoient retournez au culte des Dieux du Pays. Peu de jours après, les Fidéles profiterent d'une Solemnité publique, pour enlever les Corps des Martyrs ; on eut plus de

eine à avoir leurs têtes, mais on y éüſſit enfin : on les rejoignit aux roncs, & ces ſacrées Reliques fuent portées à Arima, à l'exception e celle du plus petit des deux Enans, que le Pere FERRARO, qui l'aoit baptiſé, retint à Conzura. Les nes & les autres furent reçûës dans es deux Villes avec un concours xtraordinaire des Chrétiens : les nfidéles mêmes ne pouvoient s'emécher d'exalter le courage qu'inſire le Chriſtianiſme, & il n'y eut as juſqu'aux Auteurs de la perſécuion, qui pleins d'eſtime pour une ertu ſi héroïque, perſuaderent à anzugedono de laiſſer les Fidéles ranquiles.

De J. C. 1609.

De Syn Mu. 2269.

On parla beaucoup de cet évéement à la Cour de Surunga, & le oi de Fingo, qui n'y étoit pas bien epuis quelque tems, y fut fort blâné. Il arriva ſur ces entrefaites dans ette même Cour une choſe, qu'on egarda comme un effet de la Juſtie Divine, qui vouloit venger d'ue maniere éclatante le ſang des Martyrs. Les Bonzes de la Secte, ue ſuivoit Canzugedono, eurent

avec ceux d'une autre Secte une dis-
De J. C. 1609. pute assez semblable à celle, dont
nous avons parlé ailleurs, & dont
De Syn Mu 1169. Nobunanga avoit été choisi pour Arbitre. Le Cubo-Sama le fut de celle-ci. Les Bonzes de la Secte, que le Roi de Fingo avoit embrassée, furent vaincus, & subirent le même sort, que Nobunanga avoit fait alors subir aux Foquexus. Quatre ans après, le Pere Ferraro voulut retirer les os de son petit Martyr d'une Caisse, où il avoit fait renfermer le Corps avec de la chaux vive, & il fut agréablement surpris de le trouver tout entier, & sans aucune marque de corruption.

Le Roi de Firando s'étoit de tout tems trop déclaré contre le Christianisme, pour laisser en repos les Fidéles de ses Etats, dans un tems, où tous ses Voisins lui donnoient l'exemple de les persécuter. Il y eut donc aussi des Martyrs dans ce Royaume; mais ces petits orages n'empêchoient point que l'Eglise du Japon ne joüît dans tout le reste de l'Empire d'un assez grand calme: ils contribuoient même beaucoup à

relever ſa gloire, & à entretenir les Fidéles dans une ferveur, qui tenoit véritablement du prodige. Les Relations de cette année 1609. & des ſuivantes, en rapportent des exemples incroyables, & ſont auſſi remplies de traits d'une protection ſinguliere du Ciel ſur des Chrétiens, qui ſervoient leur Dieu avec un zele vraiment digne de lui. De J. C. 1609. De Syn Mu. 1269.

C'étoit ſurtout à Ozaca, que la Religion étoit floriſſante. Les Jéſuites, qui étoient très-bien venus à la Cour du jeune Empereur, avoient dreſſé depuis quelques années dans leur Maiſon un Obſervatoire, où ils faiſoient quantité d'obſervations, qu'un peu d'attention dans ces Peres, pour les envoyer en Europe, auroit peut-être renduës fort utiles. Les Japonnois, qui ſont peu verſez dans cette ſcience, étoient extrêmement ſurpris de voir prédire les Eclipſes, & rendre raiſon de pluſieurs Phénomenes, qu'ils avoient toujours cru des ſecrets réſervez au ſeul Auteur de la Nature : on alloit en foule chez les Miſſionnaires, pour voir ſpéculer les Aſtres, & appren-

dre l'uſage de quantité d'Inſtrumens
De J. C. 1609. juſqu'alors inconnus au Japon. Les
Peres, ſans abuſer de leurs connoiſ-
De Syn Mu. 2269. ſances, en donnant un air de mer-
veilleux à leurs opérations Aſtrono-
miques, ce qu'ils ne croyoient pas
permis, même pour accréditer la
Religion; ne manquoient pas de
profiter de cette curioſité & de cet-
te ſurpriſe, pour le but principal,
qu'ils s'étoient propoſé, & l'on en-
tendoit les plus honnêtes gens ſe di-
re entre eux, qu'il n'étoit pas vrai-
ſemblable, qu'avec tant de lumieres
& de modeſtie, des mœurs ſi pures,
une conduite ſi ſage, & un ſi rare
déſintéreſſement, on fût dans l'er-
reur ſur le fait de la Religion.

On n'a jamais bien ſçû au juſte,
quels étoient les ſentimens de Fide-
Jory touchant le Chriſtianiſme. J'ai
déja obſervé que quelques Ecrivains
ont prétendu, que lui & l'Impéra-
trice ſa Mere l'avoient embraſſé ſe-
cretement; mais il y a bien de l'ap-
parence que cette opinion fut uni-
quement fondée ſur le grand nom-
bre de Chrétiens, qui s'étoient atta-
chez au jeune Monarque, & qui ſui-

irent ſes Etendarts, lorſqu'il eut ompu avec ſon Tuteur : ou peut-tre auſſi ſur le déſir, que pluſieurs rent un peu trop paroître de voir on parti prévaloir. Il eſt certain 'ailleurs, que l'Impératrice ſa Me- e varia beaucoup à l'égard des Miſ- onnaires. Nous avons vû, il n'y a as longtems, qu'il n'avoit pas tenu elle, qu'ils ne fuſſent proſcrits de ouveau. Le Baptême d'un de ſes Neveux, auquel elle s'étoit inutile-nent oppoſée, renouvella les allar-nes, que l'on avoit euës alors; éanmoins il arriva peu de tems près une choſe, qui fit connoître ue l'on conſervoit encore dans cet-e Cour quelque eſtime pour la Re-igion Chrétienne, ou du moins, ue la politique vouloit qu'on ne 'y déclarât pas ouvertement contre lle.

De J. C. 1609.

De Syn Mu. 2269.

Deux Enfans au-deſſous de dou-e ans entrerent un jour dans l'E-gliſe des Jéſuites d'Ozaca, & y ayant encontré un de ces Religieux, ils e prierent inſtamment de les bapti-er. Le Pere craignit d'abord, que e ne fût un caprice, ou un empreſ-

De J. C. 1609.

De Syn Mu. 2269.

ſement d'Enfans, & il leur demanda, s'ils étoient ſuffiſamment inſtruits de nos Myſteres : ils répondirent qu'ils croyoient en ſçavoir aſſez, pour recevoir le Sacrement : il les interrogea, & trouva qu'ils diſoient vrai. Il leur dit qu'il leur manquoit encore une condition néceſſaire, ſçavoir le conſentement de leurs Parens : ils l'aſſûrerent que leurs Familles conſentoient qu'ils ſe fiſſent Chrétiens ; & ſe jettant à genoux, ils proteſterent, les larmes aux yeux, qu'ils ne ſe releveroient point, que leurs vœux n'euſſent été exaucez. Le Miſſionnaire attendri & charmé, ne ſongea point à examiner, s'ils ne le trompoient pas au ſujet du conſentement de leurs Parens, il leur accorda ce qu'ils ſouhaitoient, & ne douta point, en voyant la maniere, dont ils ſe comporterent durant la cérémonie de leur Baptême, que le Saint Eſprit n'eût répandu ſes dons les plus précieux dans ces cœurs innocens.

Quelques jours après il rencontra le plus jeune de ſes Néophytes, & l'Enfant le conjura de lui donner une

Image

Image de dévotion, devant laquelle
l pût faire ſes prieres : il le refuſa, De J. C. 1609.
& lui dit qu'il craignoit qu'on ne fît
cette Image quelque inſulte dans De Syn Mu. 2269.
ne Maiſon toute remplie d'Idolâ-
res. L'Enfant ne ſe rebuta point,
'adreſſa à un jeune Eccléſiaſtique,
ui demeuroit avec les Miſſionnai-
es, & en obtint ce qu'il vouloit. A
eine l'Image fut-elle expoſée dans
a Chambre, où couchoit l'Enfant,
ue ſon Pere l'ayant apperçuë, lui
emanda tout en colere s'il étoit
hrétien ? » Oui, dit-il, mon Pere,
» je le ſuis, & ſi je ne me trompe,
» vous m'en avez vous-même don-
» né la permiſſion. Quoi, Perfide,
» reprit cet Homme, je t'aurois per-
» mis d'abandonner nos Dieux ? Si
» tout à l'heure tu ne les adores, je
» vais te fendre la tête. Mon Pere,
» repliqua l'Enfant, ma vie eſt en-
» tre vos mains, vous ferez de moi
» tout ce qu'il vous plaira ; mais je
» ſuis réſolu de vivre & de mourir
» Chrétien. Je ne crains ni la mort,
» ni les tourmens.

A ces mots le Pere entre en fu-
eur, prend ſon Fils, lui arrache

De J. C. 1609.

De Syn Mu. 2269.

ſes habits, le ſuſpend tout nud par deſſous les bras, & le met en ſang à coups de foüet. *Adoreras-tu encore le Dieu des Chrétiens*, lui diſoit-il de tems en tems? l'Enfant ne répondoit rien autre choſe, ſinon, *je ſuis Chrétien, & je le ſerai juſqu'au dernier ſoupir.* Enfin ce petit corps n'étant plus qu'une playe, ce Barbare en eut lui-même horreur, il ceſſa de frapper, détacha ſon Fils, & le laiſſa avec une ſimple Tunique, expoſé à un froid des plus piquans, aux reproches de ſes Parens, & aux inſultes des Domeſtiques. Le petit Martyr à tant de mauvais traitemens n'oppoſoit qu'une douceur angélique, & une invincible patience, qui bien loin de toucher le Pere, acheverent de le mettre au déſeſpoir. Il déchargea ſa rage ſur un Chrétien de ſon quartier, à qui il s'en prit de ce que ſon Fils s'étoit fait baptiſer; & ſon emportement auroit eu ſans doute de plus fâcheuſes ſuites, ſi un Jéſuite n'eût prié le Gouverneur d'Ozaca d'en arrêter le cours. Le Gouverneur manda ce Furieux, & après lui avoir fait une ſévere reprimande de

ſon inhumanité, il lui déclara que ſon Fils & tous les Chrétiens étoient ſous la protection de l'Empereur. De J. C. 1609.

La Miſſion du Japon fit cette même année pluſieurs pertes conſidérables par la mort d'un grand nombre de ſes plus illuſtres Ouvriers. Celui qui y laiſſa un plus grand vuide, fut le Pere Organtino Gnecchi, qui alla dans une extrême vieilleſſe recevoir au Ciel la récompenſe d'une vie toute ſainte, & conſommée par les plus pénibles travaux de l'Apoſtolat (*a*). Ce qui lui avoit ſurtout attiré les bénédictions, que lui donnoient à l'envie les Idolâtres, auſſi bien que les Fidéles, c'eſt l'Etabliſſement d'un grand nombre d'Hôpitaux des Lépreux. Nous avons vû que le Pere Loüis Almeyda lui en avoit donné l'exemple; mais cette bonne œuvre étoit tom- De Syn Mu. 1269.

(*a*) Ce Religieux étoit né à CASTRO DI VALSABBIA, dans le Breſcian; ſon Pere étoit de la Famille des GNECCHIS, & ſa Mere de celle des SOLDIS, toutes deux des plus illuſtres de cette Province. Je ne ſçai pourquoi il eſt plus ſouvent nommé par les Auteurs de la Compagnie *Organtino Soldi*, que *Gnecchi*.

bée depuis les Révolutions arrivées
De J. C. 1609. dans le Royaume de Bungo, où elle avoit été bornée juſques-là. On
De Syn Mu. 2269. ne peut croire juſqu'où alloient les ſoins du Pere Gnecchi pour ſoulager ces Miſérables; il fut imité de pluſieurs autres Miſſionnaires, qui firent partout de pareils Etabliſſemens, dont les Japonnois furent merveilleuſement édifiez. Le Pere Gnecchi leur avoit fait changer de ſentiment ſur ce point. D'ailleurs en ſoulageant la miſere des Lépreux, on s'appliquoit à guérir les maladies de leurs ames; & c'étoit toujours une moiſſon ſûre, que recuëilloit la charité des Miſſionnaires, ſans que les plus ſéveres Edits puſſent y apporter aucun obſtacle.

§. V.

'emier Etabliſſement des Hollandois au Japon. Produit du Commerce des Portugais en ce tems-là. Déſordres cauſez par des Japonnois à Macao. Le Gouverneur de Nangazaqui rend de bons ſervices aux Portugais en cette occaſion. Le Commandant du grand Navire du Commerce de Macao en uſe mal avec lui. Le Roi d'Arima ſe rend Accuſateur des Portugais auprès du Cubo-Sama.

Mais l'Evénement le plus mémo- De J. C. 1609.
)le de cette année 1609. fut le
:mier Etabliſſement des Hollan- De Syn Mu. 2269.
is au Japon. Quelques années au-
ravant un de leurs Navires, qui
)it pris ſa route par le Détroit de
igellan, pour paſſer aux Indes,
nt monté juſqu'à la hauteur des
)luques; les maladies & les di-
es de vivres réduiſirent l'Equi-
ge à vingt perſonnes, de cent ſoi-
ıte & dix, qu'ils étoient partis de
llande (*a*). Je ne ſçai quel étoit
: deſſein, ni où ils prétendoient

a) Ce Navire étoit de l'Eſcadre de

De J. C. 1609. De Syn Mu. 1269.

aller dans le triſte état, où ils étoient; mais une Tempête les jetta ſur la Côte Orientale du Japon aſſez près de Jedo. Ce ſont ceux-là mêmes, dont nous avons parlé ailleurs à l'occaſion du Miracle, qu'un Religieux avoit promis de leur faire voir. Leur Navire avoit été confiſqué ſuivant les barbares Loix du Japon, & on les avoit même dans la ſuite arrêtez & mis en priſon. Ils n'y demeurerent pourtant pas longtems: on leur reſtitua même leurs effets, mais on en fixa le prix à moins de trois pour cent de leur valeur. Ils avoient été contraints d'en paſſer par-là, & ils s'étoient flattez que, s'ils pouvoient obtenir la liberté du Commerce, ils ne tarderoient pas à ſe dédommager de la perte, qu'on leur faiſoit ſouffrir.

Je trouve encore que dès l'année 1586. un Vaiſſeau Hollandois, qui avoit pour Pilote un Portugais nommé François PAïs, avoit parcouru

Jacques MAHU, qui partit de Hollande en 1598. Le Capitaine, qui le commandoit, s'appelloit QUAECKERNAECK, & il avoit pour Pilote Guillaume ADAMS, dont il ſera beaucoup parlé dans la ſuite de cette Hiſtoire.

une partie des Côtes du Japon. Deux ans auparavant Jean Hugues de LINSCHOOTEN avoit fait la même choſe, & ſi on en croit l'Auteur (a) des derniers Mémoires ſur le Japon, il y avoit longtems, que ces Républicains regardoient avec un œil jaloux les grandes richeſſes, que le commerce de ces Iſles procuroit aux Portugais. Il prétend que les profits de ces derniers étoient alors de cent pour cent, & il ne dit rien de trop, s'il eſt vrai, ce qu'il ajoûte, qu'en l'année 1636. lorſque leur commerce étoit déja extrêmement déchû, ils emporterent à Macao deux mille trois cent caiſſes d'argent, & que peu d'années auparavant ils avoient chargé dans un ſeul de leurs plus petits Navires plus de cent Tonnes d'or. Mais il paroît qu'il y a ici beaucoup d'exagération. Les Hollandois ne furent pourtant pas ſitôt, qu'ils l'avoient eſpéré, en état de faire de ſi gros profits; les Portugais & les Eſpagnols même des Philippines, avoient ſur eux un grand avantage, en ce qu'ils pou-

De J. C. 1609.

De Syn Mu. 2269.

(a) Kœmpfer.

De J.C. 1609.

De Syn Mu. 2269.

voient fournir le Japon de Soyes cruës, & d'Etoffes de ſoye ; marchandiſes, dont la conſommation eſt très-grande dans un Pays auſſi peuplé, & où les gens mêmes du commun ſont vêtus de ſoye. Les Hollandois ne pouvoient pas faire la même choſe, parce qu'ils n'avoient encore aucun Comptoir à la Chine, ni dans les Royaumes voiſins, qui produiſent la meilleure ſoye : au lieu que les Portugais avoient Macao à la Chine même, & que les Eſpagnols des Philippines n'en étoient pas fort éloignez.

Cependant le Capitaine du Navire Hollandois, dont j'ai parlé, avoit obtenu pour lui & pour un de ſes Officiers nommé Melchior de Sand-Voort, la liberté de retourner aux Indes ; & la permiſſion, pour ceux de ſa Nation, de trafiquer avec les Japonnois. Il paroît qu'après ſon départ du Japon une partie de ſon Equipage y demeura encore quelque tems, & le Pilote Anglois Guilaume Adams, qui étoit homme de mérite, s'introduiſit ſi bien à la Cour de Surunga,

qu'il y devint en quelque sorte le Favori du Souverain. Les Hollandois des Indes instruits de ces favorables dispositions des Japonnois en leur faveur, se hâterent d'en profiter : dès le premier de Juillet de cette même année 1609. deux petits Bâtimens Hollandois moüillerent dans le Port de Firando, & celui qui les commandoit ayant envoyé les deux Commis à la Cour de Surunga avec des Présens, le Cubo-Sama leur permit de faire le commerce, & d'avoir un Comptoir à Firando. Cette nouvelle allarma d'autant plus les Portugais, qui mirent inutilement tout en usage pour s'y opposer, qu'ils se voyoient alors à la veille d'être eux-mêmes exclus du commerce du Japon, pour peu que les Japonnois crussent pouvoir se passer d'eux. Voici de quoi il s'agissoit.

De J. C. 1609.

De Syn Mu. 2269.

L'année précédente 1608. quelques Japonnois du Royaume d'Arima, que le Cubo-Sama avoit envoyez au Royaume de CIAMPA, pour y établir le commerce, & pour en rapporter d'un Bois précieux, qu'on appelle *Calemba*, re-

De J. C. 1609. De Syn Mu. 2269.

tournant au Japon avec un Ambaſſadeur du Roi de Ciampa, furent contraints par les calmes & les vents contraires de relâcher à Macao, & d'y paſſer l'hyver. Ils y rencontrerent pluſieurs autres Bâtimens de leur Nation, & ſe voyant en aſſez grand nombre dans ce Port, ils crurent y pouvoir impunément faire tout ce qu'ils voudroient, & commirent en effet de grandes violences contre les Habitans : on crut même entrevoir qu'ils avoient quelque deſſein de ſe rendre maîtres de la Place, ce qui obligea ceux, qui y commandoient, à les obſerver de plus près. On les avoit aſſez ménagez d'abord, dans l'eſpérance qu'ils en deviendroient plus circonſpects ; mais cette modération n'ayant ſervi qu'à les rendre plus inſolens, on réſolut de ne plus ſouffrir leurs incartades, & de leur faire comprendre, qu'on ne les craignoit point. En effet, en pluſieurs rencontres, où l'on en vint aux mains avec eux, ils eurent du deſſous, mais ils n'en rabattirent rien de leur arrogance, & les choſes furent portées aux dernieres extrémitez.

André Peſſoa, homme de tête & de réſolution, avoit alors la principale autorité dans la Ville; il fut averti un jour que tous les Japonnois s'étant attroupez à l'occaſion d'une querelle ſurvenuë entre des Particuliers des deux Nations, pluſieurs Portugais étoient accourus au ſecours des leurs, & qu'on étoit aux priſes. Il y alla auſſitôt avec main forte, & les Japonnois prêts d'être accablez par le nombre, ſe ſéparerent en deux bandes, & ſe réfugierent dans deux Maiſons, où ils ſe barricaderent. Peſſoa les ſuivit, inveſtit la Maiſon, où les Japonnois étoient en plus grand nombre, & leur fit dire que, s'ils ne rendoient leurs Armes, il les feroit tous brûler. Pluſieurs obéïrent ſur le champ; mais comme parmi ceux-ci il s'en trouva un, qui fut convaincu d'un vol conſidérable; Peſſoa, par une ſévérité, qui n'étoit peut-être pas trop de ſaiſon, le fit conduire en priſon, où il fut étranglé. Il ſomma enſuite une ſeconde fois ceux, qui au nombre de vingt-ſept continuoient à ſe défendre; & ſur leur refus de

De J. C. 1609.

De Syn Mu. 2269.

De J. C. 1609. rendre les Armes, le feu fut mis à la maiſon. Ce fut alors pour eux une néceſſité d'en ſortir, mais à meſure qu'ils parurent, on les tira à coups de fuſil, & on n'en manqua aucun. L'autre bande, qui n'étoit que de cinquante, alloit ſubir le même ſort, lorſqu'un Jéſuite & un autre Portugais, qui parloient aſſez bien leur Langue, les allerent trouver, & les engagerent à ſe remettre entre les mains de l'Evêque de Macao, qui fit leur paix avec Peſſoa.

De Syn Mu. 1269.

Ce Commandant fit auſſitôt dreſſer un Procès-verbal de tout ce qui venoit de ſe paſſer, & l'envoya par la premiere occaſion à Nangazaqui ; mais les Japonnois, qui l'avoient ſigné, n'eurent pas de honte de déclarer qu'ils l'avoient fait par force, & de publier une Relation toute contraire, où ils n'omirent rien pour aigrir leurs Compatriotes contre les Portugais. L'année ſuivante 1609. Peſſoa conduiſit à Nangazaqui le grand Navire du Commerce, que la Ville de Macao avoit coutume d'envoyer tous les ans au Japon, & que la crainte

des Pirates Hollandois avoit empêché les deux années précédentes de faire ce voyage. La premiere choſe, qu'il fit en débarquant, fut de préſenter à FASCENGAVA SAFIOYE, Gouverneur de Nangazaqui, une copie du Procès-verbal, dont je viens de parler ; il vouloit même en envoyer une autre à la Cour de Surunga, mais on l'en diſſuada, & on fit mal. Il arriva enſuite entre le Gouverneur & les Portugais quelques difficultez au ſujet du commerce : on ſe broüilla & on ſe réconcilia pluſieurs fois : enfin il parut que la bonne intelligence étoit parfaitement rétablie, & l'on convient que le Gouverneur de Nangazaqui fit paroître en cette occaſion beaucoup de bonne foi & de franchiſe.

De J. C. 1609.

De Syn Mu. 2269.

Sur ces entrefaites ce Seigneur eut avis que Peſſoa ſe diſpoſoit à partir pour la Cour, dans le deſſein de diſculper ſa Nation au ſujet de l'émeute de Macao, & on l'aſſûra même, qu'il devoit faire quelques plaintes contre lui : il en fut extrêmement picqué, & il faut avoüer que, ſi le fait étoit vrai, il en avoit quelque

De J. C. 1609.

De Syn Mu. 2269.

ſujet. Peu de tems auparavant il avoit appris que deux Corſaires Hollandois attendoient un Navire Portugais à la hauteur de Firando ; il ſçavoit auſſi que des Marchands de la même Nation demandoient l'agrément, pour être reçûs à fournir ſeuls au Japon toute la ſoye, qui ſe tiroit de la Chine, puiſque c'étoit à lui-même qu'on s'étoit adreſſé, pour ſolliciter cette affaire auprès du Cubo-Sama, & il avoit refuſé de leur rendre ce ſervice ; mais comme il paroiſſoit que le motif de ce refus étoit, qu'il les regardoit comme gens ſans aveu, ils lui avoient montré une Commiſſion du Comte Maurice de Naſſau ; ils lui avoient ajoûté qu'ils étoient les Maîtres de la Mer, & qu'ils le feroient bientôt de Macao. Enfin ſur la nouvelle de ce qui s'étoit paſſé dans cette Ville l'année précédente, ils s'étoient offerts à attaquer le Navire de Peſſoa, promettant d'en faire préſent au Cubo-Sama, quand ils s'en ſeroient emparez.

Safioye, non ſeulement avoit donné avis de tout cela au Commandant Portugais, mais encore voyant

que les Japonnois revenus de Macao vouloient envoyer des Mémoires contre lui à Surunga, il lui avoit conſeillé de les prévenir, & il avoit fait en ſorte que ſon Député arrivât le premier. Mais dès qu'il ſe vit payer d'ingratitude, il réſolut de ſe venger. Il commença par faire de nouvelles informations ſur l'affaire de Macao, il y mit tout ce qui pouvoit charger les Portugais, & les envoya en Cour. Il engagea enſuite le Roi d'Arima à y aller lui-même demander juſtice pour ſes Sujets, & ce Prince, à qui l'on avoit ſans doute raconté les choſes autrement qu'elles n'étoient arrivées, & qui ne réfléchit pas aſſez ſur les ſuites fâcheuſes de la démarche, qu'on lui faiſoit faire, entra avec une facilité ſurprenante dans un projet, contre lequel un Payen honnête homme auroit été en garde. Il partit pour Surunga; il parla vivement au Cubo-Sama contre les Portugais, & ajoûta, qu'ils ſe ſeroient bien gardez d'inſulter ſes Sujets, comme ils avoient fait, ſi un pareil attentat n'avoit point été déja ſouffert de la part des Eſpagnols des Philippines.

De J. C. 1609.

De Syn Mu. 2269.

§. VI.

Irréſolution du Cubo-Sama. Ce qui le détermine à agir contre les Portugais. Le Roi d'Arima va combattre les Portugais : il eſt repouſſé d'abord. Le Navire Portugais eſt brûlé, & tout l'Equipage tué ou noyé. Le Cubo-Sama s'adoucit en faveur des Portugais. Relation du même Combat par Kœmpfer.

De J. C. 1609. — De Syn Mu. 2269. Le Cubo-Sama étoit naturellement modéré, & bien des raiſons d'intérêt & de politique le détournoient de prendre en cette rencontre une réſolution violente. D'un autre côté ſon avarice le pouſſoit à profiter de cette occaſion, pour ſaiſir le riche Galion de Macao, d'autant plus, que quelques refus, que des Marchands Portugais lui avoient faits depuis peu, l'avoient indiſpoſé contre leur Nation, & que les offres des Hollandois le raſſûroient contre la crainte de perdre le commerce des Européens. Dans cette diſpoſition le diſcours du Roi d'Arima l'ébranla beaucoup, mais il ne pouvoit encore ſe réſoudre, & il ap-

préhendoit de sacrifier un gain certain & préſent à des promeſſes éloignées & incertaines, lorſque Dom Rodrigue d'URBERO (a) parut à sa Cour avec une nombreuſe ſuite de Caſtillans. Ce Seigneur, qui fut depuis Comte d'Orizavalle, avoit été Gouverneur Général des Philippines, & comme il paſſoit à la Nouvelle Eſpagne ſur un grand Navire nommé *le Saint François*, un coup de vent l'avoit jetté ſur les Côtes du Quanto, où ſon Vaiſſeau s'étoit briſé.

De J. C. 1609.

De Syn Mu. 2269.

Il venoit demander au Cubo-Sama la main-levée de tous les effets, qu'on avoit pû ſauver du Naufrage, & ce Prince, après la lui avoir accordée de bonne grace, lui demanda ſi, ſuppoſé qu'on accordât aux Eſpagnols un Port franc au Japon, ils y apporteroient autant de Marchandiſes, que les Portugais en avoient apporté juſques-là. Dom Rodrigue n'avoit garde de manquer une ſi belle occaſion de ſupplanter les Portugais, & d'enrichir les Philippines à leurs dépens : il répon-

(a) Ou de VIBERO.

De J. C. 1609.

De Syn Mu 2169.

dit ſans balancer, que les Eſpagnols fourniroient le triple de ce que Macao avoit envoyé juſques-là, & ſur cette aſſûrance l'ordre fut donné au Roi d'Arima d'aller ſaiſir le grand Navire de Portugal, de faire main baſſe ſur tout ce qu'il pourroit rencontrer de Portugais, & ſurtout de lui envoyer la tête de Peſſoa ; & parce que les Peres de la Compagnie ne venoient au Japon, que par Macao, & n'y étoient tolérez, que par conſidération pour la Nation Portugaiſe, l'Empereur commanda qu'on les en fît ſortir au plutôt ; que les Religieux des autres Ordres, plus attachez aux Eſpagnols des Philippines, fuſſent mis en poſſeſſion de leurs Etabliſſemens, & qu'on les aſſûrât qu'il ſeroit encore plus pour eux dans la ſuite : enfin il vendit à Dom Rodrigue un Vaiſſeau, qu'il avoit fait conſtruire à l'Européenne par des Hollandois, & ce Seigneur monta ce Bâtiment pour retourner à la Nouvelle Eſpagne.

Tandis que cette intrigue ſe formoit à la Cour de Surunga, le Capitaine Portugais, qui s'étoit apper-

çu de bonne heure que l'air du Bureau ne lui étoit pas favorable, avoit repris la route de Nangazaqui, & se tenoit dans son bord, où il se préparoit à tout évènement. Le Roi d'Arima de son côté assembla fort secrettement douze cent hommes de bonnes Troupes, les fit marcher par différentes routes vers Nangazaqui, & les suivit de près. Il se flattoit de surprendre Pessoa, mais ce Capitaine avoit été averti de ses préparatifs & de sa marche, & s'étoit mis en devoir de sortir du Port, pour aller à Facunda. J'ai dit ailleurs que Facunda est un petit Port à deux lieuës de Nangazaqui. Le dessein de Pessoa étoit d'y attendre les vents propres pour retourner à Macao, & il croyoit pouvoir s'assûrer qu'on ne l'y viendroit pas attaquer. Il n'étoit déja plus que sur une ancre, & il se disposoit à la lever, lorsqu'il apprit que les Troupes Japonnoises arrivoient. Il se hâta d'appareiller, & fit avertir tous ceux de ses gens, qui étoient encore à terre, de s'embarquer sans différer; mais les uns furent arrêtez par le Gouver-

De J. C. 1609.

De Syn Mu. 2269.

De J. C. 1609.

neur, d'autres n'étoient pas contens de leur Capitaine, & regardoient cette querelle comme une affaire, qui lui étoit purement perſonnelle : quelques-uns avoient dans la Ville des Effets, qu'ils ne pouvoient ſe réſoudre à abandonner, de ſorte que peu ſe rendirent à bord.

De Syn Mu. 2:69.

D'autre part le Roi d'Arima, qui avoit fondé de grandes eſpérances ſur le ſuccès de ſon Entrepriſe, avoit continué de garder un grand ſecret ſur ſon Armement, & pour mieux tromper ſon Ennemi, il lui envoya faire mille proteſtations d'amitié. Il l'invita enſuite à le venir trouver dans la Ville, diſant qu'il vouloit traiter avec lui d'une bonne partie de ſes Effets. Il pouſſa même la diſſimulation plus loin, & il n'omit rien pour engager l'Evêque du Japon à ſe joindre à lui, pour obtenir de Peſſoa une entrevûë : il lui repréſenta que ce Capitaine ne devoit pas ſe défier d'un Prince Chrétien, qui avoit donné tant de preuves d'un attachement ſincere à ſa Nation ; & comme il vit que le Prélat n'entroit point dans ſes vûës, il

alla juſqu'à uſer de menaces pour l'y contraindre. C'étoit ſe démaſquer trop tôt : l'Evêque tint bon ; Peſſoa ne répondit, que par des politeſſes auſſi peu ſinceres, que les amitiez du Roi d'Arima, & ne ſongea plus qu'à ſe bien battre, s'il y étoit forcé. De J. C. 1610. De Syn Mu. 2270.

Enfin le ſoir du ſixiéme Janvier 1610. dès qu'il fut tout-à-fait nuit, le Roi s'embarqua avec toutes ſes Troupes ſur trente Bâtimens à rames, qu'il rangea ſur deux aîles. Peſſoa, que la lenteur de ſes gens à le rejoindre, & un peu trop de complaiſance pour eux, avoient retenu dans le Port, en fut averti ſur l'heure, coupa ſon cable, & voulut éventer ſes voiles, mais le vent lui manqua abſolument ; les Japonnois s'approchent, chaque Bâtiment allume ſon feu, & s'étant avancé à la portée du trait, ils décochent leurs fléches, & font jouër leur mouſqueterie ; faiſant à chaque décharge retentir tout le rivage de leurs cris. Le Navire Portugais au contraire ne mit point de feu, perſonne ne parut ſur le Pont, on ne tira pas un ſeul coup, & l'on eût dit que

De J. C. 1610. De Syn Mu. 2270.

tout ce mouvement ne le regardoit point. Les Japonnois ſurpris de cette inaction & de ce ſilence, s'approchent de plus près, & recommencent à tirer. Peſſoa leur répondit de cinq coups de Canon, dont aucun ne porta à faux, & ce qui cauſa un plus grand dépit aux Japonnois, c'eſt que chaque coup fut accompagné d'un concert de fluttes. Choquez de cette inſulte, qui véritablement auroit été plus à ſa place, ſi les Portugais euſſent été sûrs de la Victoire, ils ſe retirerent, & ne reparurent point le jour ſuivant.

Ce jour-là même un Courier partit de Nangazaqui pour Surunga, & il y a bien de l'apparence, qu'il y fut dépêché par le Gouverneur: ce qui eſt certain, c'eſt que ce Courier aſſûra au Cubo-Sama que le Roi d'Arima avoit été battu, & que le Navire Portugais s'étoit échappé. Le Prince à cette nouvelle entra en fureur, & envoya ordre à Safioye de faire paſſer par le tranchant de l'Epée tout ce qui ſeroit reſté de Portugais dans ſon Gouvernement, ſans épargner, ni les Miſſionnaires,

ni l'Evêque même ; mais le Courier trouva à ſon retour les choſes bien changées. Le calme ayant duré tout le ſeptiéme, Peſſoa ne put encore s'éloigner beaucoup, ce qui commença à l'inquiéter. Il ne pouvoit douter que les Japonnois ne revinſſent à la charge, & ils n'y manquerent point ; mais ils n'avancerent pas plus que la premiere fois. Les Portugais firent la même manœuvre, les Japonnois n'oſerent encore les aborder, & le jour commençant à poindre, ils rentrerent dans le Port. La troiſiéme nuit le Roi d'Arima fortifia ſa petite Flotte de quelques Brûlots, mais ils ne firent aucun effet.

De J. C. 1610.

De Syn Mu. 2270.

Le neuviéme il s'éleva une petite fraîcheur, Peſſoa en profita, & ſur le ſoir, il ſe trouva hors de la rade, mais il ne put entrer avant la nuit dans le Port de Facunda, & les Japonnois firent un ſi grand effort, qu'il ſuccomba enfin. Le Roi d'Arima avoit fait conſtruire une Machine en forme de tour, qu'il fit porter ſur deux gros Bateaux. Elle avoit des Crénaux, qui étoient garnis de

De J. C. 1610. Mouſquetaires, ou d'Archers, & elle étoit revêtuë en dehors de peaux toutes fraîches. Peſſoa faute de vent ne pouvoit manœuvrer, & fut porté par le courant dans un Détroit, où la Machine le battit par un feu continuel d'une maniere terrible. Il ſe défendoit pourtant avec beaucoup de valeur, & ne déſeſpéroit point encore de ſe tirer de ce mauvais pas, lorſque le feu prit à ſon Navire, & gagna en un moment de telle ſorte, que tout le derriere parut embraſé. Alors jettant ſes Armes, & prenant ſon Crucifix, il s'écria, dit-on, *Dieu ſoit beni, puiſqu'il l'a ainſi voulu, mes Camarades, ſauve qui peut.* En même tems il ſauta à la Mer, après avoir donné ordre, qu'on mît le feu aux Poudres. Tous ſes gens ſe jetterent à la nage après lui, & un moment après le Navire s'entr'ouvrit, & coula à fond. Les Japonnois au déſeſpoir de voir une ſi belle proye leur échapper, tirerent ſur les Portugais, qui ne pouvant ſe défendre, furent tous tuez, ou noyez.

De Syn Mu. 1170.

Les jours ſuivans on pêcha quelques

ques paquets de soye, & trois caisses d'argent. On chercha longtems le Corps de Pessoa, mais on ne le put trouver. Ce Capitaine étoit fort homme de bien, & s'étoit confessé la veille de sa mort à un Pere Augustin Espagnol, qu'il avoit sur son bord, & qui périt avec les autres. On célébra par quantité de réjoüissances la Victoire du Roi d'Arima, mais la jõye n'en fut pas bien pure pour ce Prince. Le désir de se venger n'avoit pas été plutôt satisfait, qu'il avoit fait place dans son cœur à de grands remords. Au bout de quelque tems, le Courier, qui avoit été dépéché à Surunga, étant de retour, le Gouverneur de Nangazaqui se préparoit à exécuter les ordres du Cubo-Sama, mais le Roi le pria de différer, & prit sur soi ce délai. Il partit aussitôt pour la Cour, où il fit agréer ce qu'il avoit fait : il sçut même tellement adoucir l'esprit du Prince, que ce Monarque fit dire aux Portugais, que malgré ce qui venoit d'arriver, ils pouvoient continuer leur commerce en toute liberté; qu'il n'en avoit

De J. C. 1610.

De Syn Mu. 2270.

De J. C. 1610. jamais voulu à la Nation, & que Peſſoa ayant porté la peine de ſon inſolence, il étoit pleinement ſatisfait. Je ne crois pourtant pas que le Cubo-Sama en ſoit venu juſqu'à envoyer un Exprès aux Jéſuites de Macao, pour les engager à perſuader aux Portugais de continuer le commerce; & il me paroît que l'Auteur, qui a avancé ce fait, ne connoiſſoit pas aſſez, ni les Japonnois, ni les Portugais, pour juger un Souverain du Japon capable d'une pareille démarche, & s'imaginer que les Portugais ſe ſoyent fait prier, pour ne pas rompre avec ce Prince. Il eſt bien plus vrai que la perte du grand Navire du Commerce réduiſit bien des Particuliers à de grandes extrémitez, ſurtout les Miſſionnaires, qui y furent pourtant beaucoup moins ſenſibles, qu'aux ſuites, qu'ils prévoyoient, de ce commencement de broüillerie entre les Japonnois & les Portugais, & qu'au ſcandale, que le Roi d'Arima venoit de donner à tout le Japon.

De Syn Mu. 2270.

Au reſte, il y a bien de l'apparence, que c'eſt de ce même événement,

que parle Kœmpfer ſur la foi d'un Manuſcrit Japonnois, à l'autorité duquel je n'ai pas cru devoir plutôt déférer, qu'à celle des Mémoires, qui ont été écrits ſur les lieux par des Témoins oculaires. Il eſt vrai, que le Roi d'Arima dans ſon Diſcours au Cubo-Sama, dont nous avons parlé, fait mention d'un démêlé ſurvenu peu de tems auparavant entre les Japonnois & les Eſpagnols, mais il ſe plaignoit en même tems, qu'on n'en eût pas tiré raiſon. Cependant c'eſt ſur le compte des Eſpagnols, que l'Auteur Allemand met la défaite, dont il nous donne le récit, & il y a bien de l'apparence, qu'il a été mal informé. On en jugera. Voici ſes propres termes. » Les Caſtillans . . . prirent une Jon- » que du Japon près de Manile, & » la coulerent à fond avec tous les » gens, qui étoient à bord, croyant » par ce moyen éteindre la mémoi- » re d'une action ſi barbare : néan- » moins la choſe fut d'abord ſçûë » à la Cour de l'Empereur du Ja- » pon. Environ un an après, un » Navire Eſpagnol à trois Ponts,

De J. C. 1610.

De Syn Mu. 2270.

De J. C. 1610. De Syn Mu. 2170.

» équipé aux Iſles Philippines pour
» le Japon, jetta l'ancre dans le
» Havre de Nangazaqui ; de quoi
» ſes Gouverneurs de la Ville infor-
» merent d'abord la Cour. Sur ce-
» la le Prince d'Arima reçut ordre
» de l'Empereur de mettre le feu à
» ce Navire, & de faire périr dans
» les flammes les Marchandiſes &
» l'Equipage. Trois jours avant
» l'arrivée de cet ordre, les Eſpa-
» gnols furent avertis par quelques-
» uns de leurs amis, & des perſon-
» nes, qui ne vouloient pas les voir
» périr, que la foudre étoit prête
» à crever ſur leur tête, & qu'ils ſe
» hâtaſſent d'éviter ce danger par
» une prompte fuite. Mais l'ava-
» rice premierement, enſuite les
» vents contraires, les empêcherent
» de ſuivre cet avis ſalutaire. Ils tra-
» vaillerent ſeulement nuit & jour
» à charger leur Navire d'or, d'ar-
» gent, & de précieuſes Marchandi-
» ſes du Japon ; portant à leur Vaiſ-
» ſeau autant de richeſſes, qu'il en
» pouvoit contenir ; & enſuite ils ſe
» mirent en état de partir, ou de ſe
» défendre, au cas qu'on vînt les at-

» taquer. Cependant le Prince d'A- De J. C. 1610.
» rima, nommé pour mettre les or- De Syn Mu. 2270.
» dres de l'Empereur à exécution,
» arriva dans le Port avec un grand
» nombre de Batteaux chargez de
» Soldats : le Navire Eſpagnol fut
» inveſti d'abord, & le vent étant
» devenu contraire, il lui étoit im-
» poſſible de s'ouvrir un chemin,
» pour échapper à ſes Ennemis. Les
» Eſpagnols ſe trouvant réduits à
» cette extrémité, prirent une réſo-
» lution unanime de vendre chére-
» ment leur vie, & les Japonnois
» éprouverent qu'il n'étoit pas ſi ai-
» ſé, qu'ils l'avoient cru, de pren-
» dre & de brûler ce Navire. Le
» Prince d'Arima fit de ſon côté
» tout ce qu'il put, encourageant
» ſes Soldats par ſa préſence, & par
» les récompenſes, qu'il leur pro-
» mettoit, s'ils attaquoient ce Na-
» vire avec vigueur. Mais voyant
» que perſonne ne vouloit s'expoſer
» le premier, il ſauta à bord du
» Navire, & fut ſuivi en même
» tems d'un ſi grand nombre de ſes
» Soldats, que le Tillac en fut cou-
» vert. Sur cela les Eſpagnols ſe

De J. C. 1610. De Syn Mu. 2270.

» retirerent ſous le Pont, fermant
» les Ecoutilles ſur eux. Le Prince
» ſoupçonnant que cela n'étoit pas
» fait ſans deſſein, & craignant quel-
» que mauvais tour, retourna d'un
» ſaut à ſon Batteau, comme pour
» en tirer plus de Soldats, & un
» moment après les Eſpagnols mi-
» rent le feu à quelques Barils de
» poudre, qu'ils avoient mis ſous
» le Tillac, qu'ils firent ſauter en
» l'air avec tous les Japonnois, qui
» étoient deſſus. Ce premier coup
» étant parti, le Prince commanda
» des Troupes fraîches, pour aller
» à l'abordage une ſeconde fois : ſur
» quoi les Eſpagnols s'étant retirez
» ſous le ſecond Pont, le firent ſau-
» ter de la même maniere. Ils en fi-
» rent autant du troiſiéme, après
» que les Japonnois y eurent fait
» une nouvelle attaque. Les Eſpa-
» gnols s'étant tous mis à fond de
» cale par ces coups répétez, le Pont
» ſe trouva couvert de Japonnois
» morts, bleſſez & fracaſſez, avant
» qu'ils puſſent attaquer les Eſpa-
» gnols, qui ſe défendirent avec la
» derniere bravoure pendant quel-

» ques heures, ne voulant point se rendre, jusqu'à ce qu'ils fussent tous tuez jusqu'au dernier. Cette attaque, où plus de trois mille Japonnois perdirent la vie, dura six heures. On trouva des Trésors incroyables dans la suite à l'endroit, où le Navire fut coulé à fond; & l'on assûre que l'on y pêcha plus de trois mille Caisses d'argent. Voilà ce que porte le Manuscrit de mon Auteur Japonnois. On me dit encore, qu'il y a peu d'années, que des Plongeurs avoient tiré de l'argent de ce même endroit.

De J. C. 1610. De Syn Mu. 2270.

Pour dire ce que je pense de cette Relation, il me paroît que Kœmpfer, ou celui de qui il la tenoit, a confondu deux choses, qu'il falloit séparer, & dont le récit, en passant de bouche en bouche, a même été fort altéré : à sçavoir le meurtre de quelques Japonnois par les Castillans aux Philippines, & qui, selon le Roi d'Arima, étoit demeuré impuni; & la vengeance, que le même Roi d'Arima tira de ce qui étoit arrivé à Macao à ses Sujets.

§. VII.

La Foi fait quelque progrès dans le Quanto. Projet du Pere Sotelo Franciſcain. Le Cubo-Sama dépoſe le Dairy. Entrevûë du premier avec Fide-Jory. Le Pere Sotelo dans le Royaume d'Oxu. Le Chriſtianiſme fleurit à Méaco. Mort du Roi de Fingo. Celui de Buygen perſécute les Chrétiens. Leur fermeté le déconcerte.

De J. C. 1610. De Syn Mu. 2270.

Quoiqu'il en ſoit, tandis que le Ximo étoit dans le trouble & la confuſion, où nous venons de le voir, les affaires de la Religion ſembloient prendre une meilleure forme à l'autre extrémité de l'Empire. Les Provinces du Nord, où les Miſſionnaires n'avoient gueres eu juſques-là, que des Etabliſſemens paſſagers, n'avoient auſſi vû qu'en paſſant la lumiere de l'Evangile. Le Pere Paſio, en exécution des promeſſes, qu'il avoit faites aux Fidéles de Jedo, lorſqu'il alla viſiter le Xogun-Sama, leur avoit envoyé depuis peu quelques Jéſuites, mais en

petit nombre, & il reſtoit encore bien des Provinces, où le grain de la Parole n'avoit point été ſemé. C'eſt ce qui fit naître aux Religieux de Saint François, & à quelques autres, la penſée de s'y tranſporter. La commodité, qu'ils trouvoient aux Philippines, pour le trajet, leur en facilita les moyens, les Eſpagnols ne fréquentant gueres alors, que les Ports de la Côte Orientale du Japon.

De J. C. 1610.

De Syn Mu. 2270.

Quelque tems auparavant, le Pere Loüis Sotelo, Franciſcain de l'Obſervance, avoit formé un autre deſſein, qui auroit pû, s'il eût réüſſi, avoir des ſuites avantageuſes pour la Religion dans ces quartiers-là. Ce Religieux, que ſa haute naiſſance, (a) ſes vaſtes projets, ſes voyages, ſes traverſes, & enfin ſon Martyre, ont rendu célébre dans l'Hiſtoire, que j'écris, mais qui eſt encore plus connu par le Mémoire publié ſous ſon nom après ſa mort contre les Jéſuites, & dont je parlerai ailleurs,

(a) Le Martyrologe Franciſcain dit que le Pere Sotelo étoit né à Séville de Sang Royal.

De J. C. 1610. De Syn Mu. 2270.

s'étoit acquis du crédit à la Cour de Surunga, par l'eſpérance, qu'il y avoit donnée, que le Quanto retireroit un grand profit du Commerce avec le Mexique. Il s'étoit trouvé à la Cour du Cubo-Sama, lorſque Dom Rodrigue d'Urbero vint voir ce Prince ; il avoit eu plus de part que perſonne au Traité, qui ſe projetta alors, pour lier le Commerce entre les Caſtillans & les Japonnois ; & ce fut même à ſa perſuaſion, que le Régent ayant fait conſtruire un Navire de fabrique Européenne, le confia à Dom Rodrigue. Mais cette Négociation n'eut point de ſuite : il y eut même peu de tems après entre les deux Nations de grandes broüilleries, qui renouvellerent les anciennes défiances, & les Portugais en profiterent.

Cependant la puiſſance & l'autorité du Cubo-Sama s'affermiſſoient de jour en jour. Il en fit alors un eſſai, qui ſurprit tout l'Empire, & qui lui réüſſit. Il partit de Surunga à la tête de ſoixante & dix mille hommes, ſe fit ſuivre de tous les Grands du Japon, & s'étant rendu

à Méaco, il dépoſa le Dairy, (a) & mit ſur le Trône le Fils de ce Prince. On ne nous dit rien des raiſons, qu'il eut, de faire un ſi grand coup d'éclat, & l'on n'a pas eu plus de ſoin de nous inſtruire des circonſtances de la Conquête, que fit peu de tems auparavant le Roi de Saxuma des Iſles de Lequios ou de Riuku, qui ſont encore aujourd'hui ſoumiſes aux Succeſſeurs de ce Prince. Pour revenir au Cubo-Sama, ce Monarque, après avoir donné la Loi à l'Empereur Héréditaire du Japon, voulut faire ſentir auſſi au Fils de Tayco-Sama, qu'il étoit dangereux de ne le pas aſſez ménager; il l'envoya inviter à le venir voir, ajoûtant néanmoins, que ſon grand âge lui donnoit lieu de croire que ce ſeroit la derniere fois, qu'il auroit cette conſolation. Le jeune Empereur s'en défendit d'abord, comme il avoit déja fait dans une autre occa-

De J. C. 1611.

De Syn Mu. 2271.

(a) Selon Kœmpfer DAISEO KWO, CIX. Dairy, ſuccéda à ſon Pere GO-JOSEY en 1612. mais j'ai obſervé ailleurs qu'on ne compte point l'année commencée. Du reſte cet Auteur ne parle point de Dépoſition.

De J. C. 1611. De Syn Mu. 2271.

sion; mais les Seigneurs de sa Cour représenterent à l'Impératrice, que son Fils n'étant pas en état de résister au Cubo-Sama, s'il changeoit son invitation en un ordre, il ne falloit pas l'irriter, tandis qu'il avoit les Armes à la main. Ils ajoûterent, qu'ils accompagneroient le jeune Prince dans ce voyage, & qu'ils verseroient plutôt jusqu'à la derniere goutte de leur sang, que de souffrir qu'on entreprît rien contre lui.

L'Impératrice vit bien, qu'il n'y avoit pas moyen d'éviter cette entrevûë, & Fide-Jory partit d'Ozaca avec un Cortege magnifique. Le Cubo-Sama alla fort loin au-devant de lui, & les deux Princes entrerent ensemble dans Méaco, au milieu des acclamations du Peuple. Plusieurs jours se passerent en fêtes & en réjoüissances; le Cubo-Sama témoigna à son Pupille un grand attachement à ses intérêts; il lui parla du feu Empereur son Pere en des termes, qui sembloient marquer une grande reconnoissance des bienfaits, qu'il en avoit reçûs, & il s'attendrit même plusieurs fois sur ce sujet, jus-

qu'à répandre des larmes. On remarqua pourtant qu'il ne donna jamais la main à ce jeune Prince ; mais il voulut que le Xogun-Sama, qui l'accompagnoit, traitât toujours avec lui, comme un Sujet avec son Souverain. On raisonna beaucoup sur cette démarche du Régent, & plusieurs se persuaderent, que puisque ce Prince, tandis qu'il avoit l'Empereur entre ses mains, n'avoit rien entrepris contre sa personne, il n'avoit aucun dessein de lui ôter l'Empire ; mais qu'il étoit seulement bien-aise de se conserver l'exercice du Pouvoir suprême jusqu'à la fin de ses jours, qui ne pouvoit pas être fort éloignée. L'événement n'a pas vérifié ces conjectures, & a fait voir que l'intention du Régent étoit bien plutôt d'amuser son Pupille, & de lui inspirer une confiance, qui l'empêchât de se tenir sur ses gardes.

De J. C. 1611. — De Syn Mu. 2271.

Cette même année plusieurs Missionnaires finirent leur course, la plûpart chargez d'années & épuisez de travaux, mais quelques-uns moururent dans la force de leur âge. Le plus connu de tous, étoit le Pere

De J. C. 1611. Mancie Ito, le premier des quatre Ambaſſadeurs, qui étoient allez à Rome : ce Religieux ſoutint juſqu'à la mort le caractere de piété & de zele, qui l'avoit diſtingué dès ſa plus tendre jeuneſſe, & il fut généralement regretté. Ces pertes étoient ſur le point d'être réparées par une troupe de ſept Jéſuites, qu'on attendoit avec beaucoup d'impatience, lorſqu'on apprit qu'ils étoient tombez entre les mains des Corſaires Chinois, qui les avoient impitoyablement maſſacrez. D'un autre côté les Hollandois & les Eſpagnols n'ayant pas tenu les grandes promeſſes, qu'ils avoient faites au Cubo-Sama, les Portugais ſe retrouverent preſque les ſeuls Maîtres du Commerce, & le Pere Sotelo, qui craignit que le contre-coup du manque de parole de ceux de ſa Nation ne retombât ſur lui, jugea à propos de quitter la Cour de Surunga. Mais ſans ſe décourager du peu de ſuccès de ſes premieres Négociations, il paſſa aux Provinces du Nord, où il trouva dans la perſonne de DATE MAZAMONEY l'hom-

De Syn Mu 2271.

me du monde le plus capable de l'éblouïr par de belles eſpérances, & de le tromper en effet. De J. C. 1611.

Mazamoney, que quelques Relations nomment Roi d'Oxu, n'étoit Seigneur que d'une des ſept Provinces, qui forment ce Royaume, dont il paroît que perſonne n'étoit alors Titulaire. Il étoit néanmoins fort riche, & il comptoit bien d'augmenter ſa puiſſance par le Commerce; de ſorte que le Pere Sotelo lui ayant propoſé celui de la Nouvelle Eſpagne, il crut ne devoir rien omettre, pour engager ce Miſſionnaire dans ſes intérêts. Pour cela il lui fit entrevoir qu'il n'étoit pas éloigné de ſe faire Chrétien, goûta fort la propoſition, que le Pere lui fit d'envoyer un Ambaſſadeur en Eſpagne & à Rome, & nomma pour cet effet un de ſes Gentilhommes, nommé FRAXECURA ROCUYEMON, qui paroiſſoit dans la diſpoſition d'embraſſer le Chriſtianiſme; mais il ſe paſſa bien des choſes, avant que cette Ambaſſade partît du Japon. De Syn Mu. 2271.

On travailloit avec moins de bruit & plus de ſuccès à Méaco. Le goût

De J. C. 1611.

De Syn Mu. 2271.

que la Cour d'Ozaca avoit pris aux Mathématiques, fit juger aux Jéſuites de cette Capitale, & ſurtout au Pere Spinola, qui avoit enſeigné cette Science en Italie avec honneur, que l'on pouvoit s'attacher les Grands, & les rendre, ou dociles pour le Royaume de Dieu, ou du moins favorables aux Prédicateurs de l'Evangile, en les occupant de ces belles connoiſſances. Ils établirent donc une eſpece d'Académie, compoſée de tout ce qu'il y avoit à Méaco de Perſonnes diſtinguées par leur mérite & par leurs emplois; ils les aſſembloient ſouvent, & en leur expliquant le cours des Aſtres & les plus beaux ſecrets de la Nature, ils avoient ſoin d'élever leurs eſprits juſqu'à l'Etre inviſible, qui a créé le Ciel & la Terre, & qui en conſerve l'admirable harmonie. L'effet que produiſit cette inſtitution, fit voir que c'étoit Dieu même, qui en avoit inſpiré le deſſein. On diſoit publiquement à Méaco, comme on l'avoit déja dit à Ozaca, que des hommes auſſi éclairez ſur ce que la Nature a de plus merveilleux, ne

pouvoient, que par la plus déraiſonnable prévention, être accuſez d'ignorance ou d'erreur ſur le fait de la Religion ; & l'on ne ſçauroit croire le nombre de Seigneurs & de Perſonnes en place, qui furent baptiſez dans le peu de tems que dura cette Académie. Le Peuple ſuivit bientôt l'exemple des Grands, & l'on compta juſqu'à huit mille Adultes baptiſez en une ſeule année dans Méaco.

De J. C. 1611.

De Syn Mu. 2271.

Les Fidéles du Fingo commençoient auſſi à reſpirer, après avoir eſſuyé une ſi longue & ſi rude perſécution; le cruel Canzugedono ayant été frappé d'une apoplexie, qui l'étouffa dans le tems, qu'il paroiſſoit le plus déterminé à abolir le Chriſtianiſme dans ſes Etats. Mais ceux du Buygen, juſques-là ſi tranquiles, entrerent à leur tour dans la lice, & ne firent pas moins paroître de conſtance, que n'avoient fait leurs Freres du Fingo. Le Pere Gregoire de Ceſpedez, qui avoit longtems gouverné cette Egliſe, retournant de Nangazaqui, où quelques affaires l'avoient appellé, & rentrant dans

De J. C. 1611. De Syn Mu. 227.

la Maiſon, que ſa Compagnie avoit à Cocura, Capitale du Buygen, expira ſubitement entre les mains de ſes Religieux, accourus avec empreſſement pour le recevoir. Cette perte leur fut d'autant plus ſenſible, qu'outre le mérite perſonnel de ce Miſſionnaire, à qui ſa vertu & ſes belles qualitez avoient donné beaucoup de crédit parmi les Grands, le Roi avoit déclaré publiquement, qu'il ne ſouffriroit plus de Prédicateurs dans ſes Etats, ſitôt que le Pere de Ceſpedez auroit les yeux fermez. On n'a jamais ſçû au juſte les cauſes de ce changement de Jécundono : on convient ſeulement, que ce Prince ſe plaignoit du Pere Paſio Vice-Provincial des Jéſuites, & qu'il en avoit quelque ſujet. Mais le véritable motif de la conduite, que tint alors ce Prince, c'eſt qu'il étoit bon Courtiſan, fort attaché au Cubo-Sama, & qu'il avoit pénétré les ſentimens de ce Monarque à l'égard de la Religion Chrétienne. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'il tint parole aux Miſſionnaires, qu'il les chaſſa de ſes Etats, auſſitôt après la mort de leur

Supérieur, & qu'il entreprit de ramener par prieres & par menaces tous ſes Sujets Chrétiens au culte des Idoles. De J. C. 1611. De Syn. Mu. 2271.

Il eſt vrai qu'il les trouva en ſi grand nombre, ſi réſolus à tout riſquer pour leur Foi, & ſe diſpoſant à la mort de ſi bonne grace, qu'il ne jugea pas à propos de pouſſer d'abord les choſes plus loin. D'ailleurs, il eſtimoit dans le fond leur Religion, & il lui ſuffiſoit, pour faire ſa Cour au Cubo-Sama, de régler ſes démarches ſur celles de ce Prince, qui paroiſſoit encore vouloir laiſſer les choſes ſur le pied, où elles étoient. Il ſe contenta donc de faire publier que les Chrétiens avoient encouru ſon indignation, qu'il leur en feroit reſſentir les effets avec le tems; mais qu'il vouloit bien pour le préſent leur faire grace de la vie, en conſidération du feu Pere de Ceſpedez, dont la mémoire lui étoit chere, & d'un autre Miſſionnaire encore vivant, dont je n'ai pû trouver le nom. Les Chrétientez de Farima & de Chicungo furent auſſi un peu inquiétées, & donnerent de

De J. C. 1611.

De Syn Mu. 2271.

grands exemples de ferveur & de conſtance. Il ſembloit que Dieu voulût par ces petits combats tenir les Fidéles en haleine, & les préparer peu à peu à ſoutenir cette horrible Guerre, que l'Enfer déchaîné devoit bientôt leur déclarer. Quelques merveilles opérées dans le même tems en faveur de pluſieurs Chrétiens d'une vertu éminente, & ſurtout de la Reine d'Arima, qui demandoit au Ciel, non la guériſon d'une maladie dangereuſe, dont elle étoit attaquée, mais la patience pour la ſupporter, & qui fut guérie ſubitement, contre toute eſpérance; ces merveilles, dis-je, qui étoient le fruit de la Foi des Fidéles, augmenterent encore leur confiance & leur ferveur, & jamais on ne vit une plus grande ardeur pour le Martyre, à la veille d'une ſanglante perſécution.

§. VIII.

Arrivée d'un Navire Hollandois à Firando. Le Capitaine va à Surunga, & quel fut le ſuccès de ſon voyage. Députation de la Ville de Macao vers le Cubo-Sama, & quel en fut le ſuccès. Un Ambaſſadeur Eſpagnol arrive à Jedo, & de quelle maniere il s'y comporte. Ses demandes, les réponſes qu'on lui fait. Ce qui ſe paſſe entre le Tréſorier Général du Cubo-Sama & les Hollandois.

Cependant les Hollandois avoient donné parole au Cubo-Sama d'envoyer tous les ans au Japon un Navire richement chargé; & toute l'année 1610. s'étoit paſſée, ſans qu'ils euſſent paru. Enfin le premier Juillet 1611. un petit Bâtiment de leur Nation entra dans le Port de Firando avec une Carguaiſon aſſez modique. Celui qui le commandoit, eut d'abord quelque démêlé avec les Officiers Impériaux, qui vouloient l'obliger à donner une liſte de ſes Marchandiſes au Facteur du Cubo-Sama; mais comme c'étoit une nouveauté, il tint ferme.

De J. C. 1611.

De Syn Mu. 2271.

De J. C. 1611. dans ſon refus. Il eut d'ailleurs tout lieu d'être content des deux Rois de Firando, Pere & Fils; mais il ne laiſſa point de s'appercevoir que le Peuple panchoit encore plus vers les Portugais, que vers ceux de ſa Nation. On étoit inſtruit au Japon que les Hollandois s'étoient ſouſtraits de la domination du Roi d'Eſpagne, que depuis quelques années ils mettoient tout en œuvre, pour ruiner le Commerce des Eſpagnols & des Portugais, & qu'ils venoient tout récemment de faire une tentative ſur les Philippines, où ils avoient été bien battus. On ſe ſouvenoit encore qu'en 1606. ils avoient inutilement aſſiégé Malaca, & que l'échec, qu'ils y avoient reçu, étoit en bonne partie l'effet de la valeur d'une troupe de Japonnois, qui s'étant trouvez enfermez dans la Place, s'étoient chargez de toutes les ſorties, & les avoient exécutées avec une vigueur, qui avoit beaucoup contribué à la levée du Siége. Enfin les Portugais étoient venus à bout de perſuader à bien du monde, que quand ces Pirates, ainſi qu'ils parloient, auroient entierement ruiné

De Syn Mu. 2271.

Macao, ils ne ſongeroient plus au Japon, où ils n'étoient pas en état de porter les ſoyes de la Chine; de ſorte que, ſi on continuoit à les favoriſer à leur préjudice, on laiſſeroit échapper un avantage réel, pour courir après une chimere. De J. C. 1611. De Syn Mu. 2271.

Ces préjugez, que toute la politeſſe Japonnoiſe ne pouvoit pas bien cacher aux yeux des Hollandois, tenoient ceux-ci en grande inquiétude, & engagerent le Capitaine à aller lui-même à la Cour de Surunga, où il comptoit beaucoup ſur les lumieres & le crédit de Guillaume Adams, ce Pilote Anglois, dont nous avons déja parlé. Une ſeule choſe l'embaraſſoit au ſujet de ce voyage : il prévoyoit qu'il lui faudroit faire des préſens conſidérables au Prince & à ſes Miniſtres. On lui conſeilloit même de voir l'Empereur Fide-Jory à Ozaca, & le Xogun-Sama à Jedo, parce qu'il étoit douteux lequel de ces deux Princes feroit le Maître dans l'Empire après la mort du Tuteur de l'un, & du Pere de l'autre. Ces viſites l'engageoient dans des frais, qui excé-

De J. C. 1611.

De Syn Mu. 2171.

doient de beaucoup les profits, qu'il pouvoit faire sur les Marchandises, qu'il avoit apportées ; mais il comprit qu'ils étoient indispensables, & que c'étoit là une de ces occasions, où il faut sçavoir perdre. Ainsi il fut résolu dans le Comptoir de Firando de ne rien épargner, pour mettre dans les intérêts de la Compagnie tous ceux, dont elle pourroit avoir besoin dans la suite ; & on eut d'autant moins lieu de s'en repentir, qu'on apprit peu de jours après l'arrivée d'un Ambassadeur du Vice-Roi de la Nouvelle Espagne à Jedo, & d'un Député de la Ville de Macao dans un Port de Saxuma, l'un & l'autre avec des Equipages superbes, & des Présens magnifiques.

Le Capitaine Hollandois partit donc de Firando le dix-septiéme de Juillet avec des Lettres de recommandation des deux Rois (*a*), & arriverent à Surunga le seiziéme

(*a*) Le Journal de ce Voyage ne les nomme que Gouverneurs ; mais la suite fait voir que c'étoit les Rois mêmes, d'autant plus que les Empereurs du Japon n'ont jamais eu de Gouverneurs à Firando.

d'Août

d'Août. Les Députez Portugais & l'Ambaſſadeur Caſtillan avoient déja eu leur Audience. Le premier, ſi nous en croyons les Mémoires des Hollandois, avoit demandé un dédommagement pour la perte du Navire commandé par André Peſſoa, ſoutenant que les Portugais n'avoient rien fait, qui méritât un pareil traitement. L'Auteur ajoûte que cette propoſition fut d'abord rejettée avec hauteur, mais que le Député ayant inſiſté, & prétendant que le maſſacre des Japonnois à Macao, qui avoit été la ſource de tout le mal, n'étoit point une affaire concertée, mais une légitime défenſe; on lui dit de mettre ſes raiſons par écrit, & que ſi elles étoient trouvées bonnes, on y auroit égard. Les Lettres des Miſſionnaires ne parlent point de cette Négociation, & il eſt vraiſemblable qu'il ne s'agiſſoit dans cette Députation, que du rétabliſſement du Commerce, & que les Portugais demanderent plus, qu'ils n'eſpéroient d'obtenir, pour parvenir plus sûrement à ce qu'ils ſouhaitoient, & qu'ils obtinrent en effet.

De J. C. 1611.

De Syn Mu. 2271.

De J. C. 1611. Quant à l'Ambaſſade du Vice-Roi de la Nouvelle Eſpagne, voici quel en étoit le ſujet. Nous avons vû il n'y a pas longtems, que Dom Rodrigue d'URBERO étoit parti du Japon ſur un Navire, que le Cubo-Sama avoit fait conſtruire à la maniere d'Europe; il s'étoit ſervi pour cette conſtruction de quelques Hollandois, qui avoient été jettez par la Tempête ſur la Côte de Jedo, en revenant de Magellan. Dom Rodrigue avoit acheté ce Bâtiment cinq mille ſept cent ducats, & comme il ne pouvoit pas alors donner cette ſomme, il étoit convenu de la payer en Marchandiſes par le premier Vaiſſeau, qui viendroit du Mexique. C'étoit pour acquitter cette dette, & en même tems pour cimenter le Traité de Commerce fait par Dom Rodrigue avec le Cubo-Sama, que le Vice-Roi s'étoit déterminé à envoyer une Ambaſſade à ce Prince. Il avoit chargé de cette Commiſſion un Biſcayen, nommé SEBASTIEN, Capitaine d'une Caravelle, bon Homme de Mer, mais peu propre à être Ambaſſadeur

De Syn Mu. 1871.

dans une Cour, comme celle du Japon. Il prit terre à Jedo en 1611. & dès qu'il eut moüillé les ancres, il débarqua avec une grande ſuite de Gens de guerre, faiſant porter devant lui un Etendart; où étoient les Armes d'Eſpagne; & il entra avec ce Cortége au ſon des Flûtes & des Hautsbois dans le Palais du Xogun-Sama. Ces manieres déplurent fort à ce Prince, & choquerent les Courtiſans, qui dirent aſſez haut, qu'on entroit ainſi dans une Place conquiſe, mais que ce n'étoit pas comme cela, qu'on venoit demander des graces, ou renouveller un Traité de Commerce.

De J. C. 1611. — De Syn Mu. 2271.

Toutefois, comme il parut que cet Ambaſſadeur n'avoit péché que par ignorance, & qu'on le reconnut honnête homme, on le traita aſſez bien dans cette Cour. Il paſſa enſuite à celle de Surunga, & ſi on en croit le Mémoire des Hollandois, il n'y rabattit rien du faſte, qu'il avoit étalé à Jedo. Il n'y gagna rien: il vit le Cubo-Sama, mais ce Prince ne lui parla point, de ſorte qu'il fut obligé de faire ſes demandes par

De J. C. 1611.

De Syn Mu. 2271.

écrit. Elles se réduisoient à ces quatre articles. 1°. Qu'il ne fût point permis aux Hollandois, Sujets Rébelles du Roi d'Espagne, de trafiquer au Japon. 2°. Que l'on obligeât tous les Espagnols, qui demeuroient au Japon sans la permission du Roi Catholique, de le suivre à la Nouvelle Espagne, où l'on préparoit un Armement, pour chasser les Hollandois des Moluques. 3°. Qu'il lui fût permis de visiter les Ports, & de sonder les Côtes du Quanto, pour la sûreté des Navires, qui y viendroient du Mexique. 4°. Qu'on lui donnât la liberté de construire des Vaisseaux au Japon.

Quelques Historiens prétendent qu'il avoit demandé ce qui étoit contenu dans le troisiéme article au Xogun-Sama, qui le lui avoit accordé, & qu'on le trouva fort mauvais à la Cour de Surunga, ce qui n'est pas vraisemblable. Quoiqu'il en soit, la réponse du Cubo-Sama fut, 1°. que les Ports de l'Empire étoient ouverts à tous ceux, qui y voudroient faire le Commerce, pourvû qu'ils se conformassent aux Loix

du Pays, & qu'il ne convenoit pas à l'Empereur d'entrer dans les démêlez des Princes de l'Europe. 2°. Que le Japon étoit l'asyle de toutes les Nations, & qu'on n'obligeoit personne d'en sortir, tandis qu'il s'y comportoit de maniere à ne point offenser le Gouvernement. 3°. Que les Espagnols pouvoient construire des Vaisseaux, & choisir tel Port, qui leur paroîtroit plus commode pour pour ce dessein. 4°. Que non seulement on ne trouveroit point mauvais qu'ils reconnussent les Ports & les Côtes du Quanto, mais qu'on leur fourniroit même pour cela des Barques, s'ils en avoient besoin.

De J. C. 1611.

De Syn Mu. 2271.

Les choses étoient en ces termes, lorsque les Hollandois arriverent à Surunga. Adams leur avoit préparé les voyes, & ils furent très-bien reçus du Prince, & fort caressez des Ministres. Ils ne laisserent pourtant pas de trouver le Trésorier Général un peu prévenu des idées, que les Portugais avoient répanduës contre eux dans le Ximo. Ce Seigneur avoit témoigné à Adams qu'il craignoit bien que les grandes promesses de ces

De J. C. 1611. De Syn Mu. 2271.

nouveaux venus au ſujet du Commerce ne fuſſent pas ſinceres ; qu'ils ne paroiſſoient attirez au Japon, que par l'eſpérance d'y faire des priſes ſur leurs Ennemis ; qu'ils y étoient venus cette année, parce qu'ils ſçavoient bien qu'ils les y rencontreroient ; que la même choſe étoit arrivée deux ans auparavant, & que l'année précédente on n'y avoit vû, ni les uns, ni les autres : que cette conjecture ſe confirmoit par le peu de Marchandiſes, que les Hollandois avoient apportées, & qu'on les ſoupçonnoit de ne trafiquer, que des dépoüilles d'autrui. Adams lui avoit répondu que les Hollandois n'étoient point des Pirates, mais des Marchands ; & que bientôt les Japonnois connoîtroient qu'ils faiſoient le Commerce avec plus de ſincérité & de droiture, que les Eſpagnols, ni les Portugais : qu'au reſte il étoit ſi peu vrai qu'ils vinſſent au Japon, pour épier les Vaiſſeaux de Macao & des Philippines, qu'il y avoit une tréve de douze ans entre eux & le Roi d'Eſpagne.

Le Tréſorier Général parut con-

tent de cette réponſe ; toutefois il voulut encore s'expliquer avec les Hollandois mêmes, & fut très-attentif à tout ce qu'ils répondirent aux queſtions, qu'il leur fit ; ils s'accorderent parfaitement avec Adams, leurs réponſes, ajoûte le Mémoire, contenant la vérité toute pure ; mais le fait eſt, que l'Anglois les avoit avertis de tout, & qu'il leur avoit été fort aiſé de concerter ce qu'ils devoient répondre. Ils allerent enſuite à Jedo, où le Xogun-Sama leur fit un accuëil fort gracieux. Il paroît qu'ils n'allerent pas à Ozaca : ce qui eſt certain, c'eſt qu'ils reprirent la route de Firando, charmez des manieres nobles & déſintéreſſées de la plûpart des Grands du Japon, & ſurtout de la conduite généreuſe du vieux Roi de Firando, qui étoit même en de grandes avances avec eux. Mais on peut douter ſi la haine invétérée de ce Prince contre les Chrétiens n'entroit pas pour quelque choſe dans cette généroſité à l'égard de gens, qu'il prévoyoit avec plaiſir devoir bientôt ſupplanter les Eſpagnols & les

De J. C. 1611.

De Syn Mu. 2271.

Portugais. Le Capitaine Hollandois, après avoir mis ordre aux affaires de ſon Comptoir, fit voiles pour les Indes le vingt-huitiéme de Septembre, fort content du train, que prenoient les affaires de ſa Compagnie au Japon, & ayant obtenu beaucoup plus, qu'il n'auroit oſé eſpérer. Il étoit néanmoins bien loin de ſon compte, s'il croyoit les Eſpagnols & les Portugais entierement perdus dans l'eſprit des Japonnois, & nous verrons qu'il en coûta encore bien des crimes & des baſſeſſes aux Hollandois, pour s'établir ſolidement ſur les ruines de leurs Rivaux.

De J. C. 1611.

De Syn Mu. 2271.

§. IX.

Bref du Pape, & fauſſe démarche de l'Evêque du Japon à ce ſujet. Preſſentiment d'une prochaine Perſécution. Invention de deux Croix. Merveilles opérées à cette occaſion. Sources de la Perſécution. Fauſſeté de Kœmpfer. Troiſiéme Croix miraculeuſe, & l'effet qu'elle produit.

Cette même année on reçut au Japon un Bref du Pape Paul V.

par lequel le Pontife, à la priere du Roi Catholique, permettoit à tous les Religieux, de quelqu'Ordre qu'ils fuſſent, d'aller dans ces Iſles indifféremment par les deux voyes de Manile & de Macao. Cette permiſſion étoit devenuë néceſſaire pour les Jéſuites mêmes, depuis que le Commerce étoit également libre des deux côtez, & qu'on veilloit de plus près ſur les démarches des Portugais. D'ailleurs il étoit de la ſageſſe du Saint Pere de permettre ce qui continuoit à ſe pratiquer ſans ſa permiſſion, afin de lever le ſcandale de la déſobéïſſance; mais comme ce Bref faiſoit mention de ceux de Grégoire XIII. & de Clément VIII. auſquels il dérogeoit ſur le ſeul point; que je viens de dire, quelques Perſonnes prierent Dom Loüis Serqueyra, à qui il étoit adreſſé, de vouloir bien ſupprimer cet endroit en le publiant, de peur, diſoient-ils, que comme certaines gens avoient voulu faire paſſer les deux premiers pour ſubreptices, les anciennes querelles ne ſe renouvellaſſent, ſi on les voyoit citez dans ce

De J. C. 1611.

De Syn Mu. 2271.

De J. C. 1611.

nouveau Décret. Il eſt manifeſte qu'on auroit dû tirer de cette clauſe une conſéquence toute contraire, & cette raiſon-là même devoit engager le Prélat à ne pas omettre ce qui confirmoit des Brefs, qu'on avoit voulu mal à propos révoquer en doute : toutefois l'Evêque donna dans le piége, qu'on lui tendoit. Il ſupprima l'endroit du dernier, qui rappelloit les premiers, & par-là donna lieu de croire qu'en effet les Jéſuites les avoient, ou ſuppoſez, ou extorquez ; ce qui produiſit un très-mauvais effet. Le bon Paſteur vouloit par cette connivence rétablir la paix dans ſon Troupeau, & il y ralluma la guerre plus vive que jamais.

De Syn Mu 2271.

A cela près, tout paroiſſoit aſſez tranquile ; mais un certain preſſentiment, trop univerſel, pour n'être fondé, que ſur de vaines conjectures, & des craintes frivoles, faiſoit juger à tout le monde que ce calme cachoit un grand orage. Il fut encore confirmé par la découverte miraculeuſe de deux Croix, qui furent auſſi les inſtrumens de pluſieurs merveilles. La premiere fut trouvée

au Territoire de Cori, petite Ville de la Principauté d'Omura, dont nous avons parlé ailleurs, dans un Village, que les uns nomment ISCIBATISCI, & les autres YMADUMI; la seconde, près de Nangazaqui, dans la cour d'un ancien College des Jésuites, qui portoit le nom de *Tous les Saints*; toutes deux dans un Arbre appellé *Cachinochi*, ou *Caqui*, auquel les Portugais ont donné le nom de Figuier Japonnois. Voici les circonstances du premier de ces deux Evénemens,

De J. C. 1611.

De Syn Mu. 2271.

Un Chrétien, nommé FABIEN, du Village d'Ymadumi, avoit dans son Champ un de ces Figuiers, qui depuis trois ans ne portoit point de fruit : il prit enfin la résolution de le couper, d'autant plus qu'il étoit fort propre à faire un pilier, dont il avoit besoin. L'Arbre étant abattu, Fabien commença par le dépoüiller de ses branches, & laissa le tronc se sécher une année entiere. Le sixiéme de Décembre 1611. il revint avec son Fils, pour le mettre en œuvre, & en ayant levé quelques éclats, il fut fort surpris de voir une Croix

noire au milieu de ce bois, qui eſt
De J. C. 1611. blanc. Il crut d'abord que ſes yeux
le trompoient, & demanda à ſon
De Syn Mu. 2271. Fils, s'il appercevoit quelque choſe; le jeune homme répondit qu'il voyoit une Croix, en même tems il acheva de la découvrir, & la prit entre ſes mains, car elle ne tenoit point à l'Arbre. Elle étoit très-bien faite, le titre mis à ſa place, & très-liſible; la traverſe avoit deux pieds, & les proportions étoient très-bien gardées dans tout le reſte.

Il paroiſſoit conſtant qu'une Croix de cette grandeur n'avoit pû être naturellement formée dans le tronc d'un Arbre, & hors de toute apparence qu'elle y eût été inſérée. Fabien la porta dans ſa Maiſon, & réſolut de tenir la choſe ſecrete; mais il ne put s'empêcher d'en faire confidence à quelques-uns de ſes Amis, & bientôt ce ne fut plus un ſecret. Déja on portoit la Croix de maiſon en maiſon, pour contenter la piété des Fidéles, lorſqu'un Chrétien, qu'une fiévre quarte tourmentoit depuis longtems, s'aviſa de prendre un morceau de l'Arbre, d'où elle avoit

été tirée, le fit tremper dans de l'eau, qu'il but, & fut guéri sur le champ. La nouvelle de ce miracle inspira la même confiance à plusieurs autres Malades, qui recouvrerent pareillement la santé : on porta la Croix dans une Maison, qui jour & nuit étoit infestée de malins Esprits, & depuis qu'elle y fut entrée, on ne vit, & on n'entendit plus rien.

De J. C. 1612.

De Syn Mus 2222.

Tant de prodiges accrûrent la dévotion des Fidéles, on courut à l'endroit, où étoit le Figuier, dont on ne laissa rien ; on en arracha jusqu'aux racines, que ce bon Peuple regardoit comme quelque chose de sacré. Alors le Pere Alphonse LUCENA Jésuite, qui cultivoit cette Chrétienté, jugeant qu'il y avoit de l'indécence à laisser un si précieux Dépôt dans la Maison d'un Laïc, envoya prier Fabien de lui remettre la Croix ; Fabien refusa de la donner, & s'excusa sur ce qu'il ne pouvoit pas s'en défaire sans l'agrément du Seigneur du lieu. La Princesse Marine d'Omura fut plus efficace ; elle dépêcha un Gentilhomme à Xmadumi, pour ordonner à Fabien

De J. C. 1612.

De Syn Mu. 2172.

de lui apporter la Croix, ou de la lui envoyer à Omura. Il obéït, & fit partir ſon Fils avec la Croix pour la Capitale. Il n'avoit qu'une lieuë à faire, mais la foule de ceux, qui étoient allez au-devant de lui, fut ſi grande, que s'étant mis en chemin preſqu'au point du jour, il n'arriva que le ſoir chez la Princeſſe.

La Croix y fut reçuë avec toute la ſolemnité poſſible, & placée dans une Chambre richement ornée, où il ſe fit bientôt un concours extraordinaire des Chrétiens de toutes les Provinces circonvoiſines, ce qui obligea enfin l'Evêque à prendre connoiſſance de cette affaire. Il fit faire des Informations juridiques de tout ce qui s'étoit paſſé; & après avoir gardé toutes les formalitez requiſes en pareil cas par les Saints Canons, il approuva le culte, que l'on rendoit à cette Croix, la déclara Miraculeuſe, & ordonna une Proceſſion générale, où elle fut portée par le Pere Valentin CARVAILHO, qui cette même année 1612. fut nommé Provincial (a) des Jéſuites: le Prélat y

(a) Ce fut en 1612. que les Jéſuites éta-

assista lui-même, & fit chanter une Messe votive de la Croix. En un mot on n'omit rien de tout ce qui pouvoit exciter les Fidéles à entrer dans les desseins du Ciel. Je ne dirai rien de l'invention de la seconde Croix, parce que les circonstances en sont presque les mêmes, que dans la premiere, & que je serai bientôt obligé de parler d'une autre merveille de même nature, qui avoit précédé celle-ci de plusieurs années. De J. C. 1612. De Syn Mu. 2272.

Quant aux véritables causes de la Persécution, dont cette Eglise se voyoit menacée, on peut dire qu'il y en a eu de toutes les especes; mais toutes celles, qu'on a rapportées, ne sont pas également certaines. J'en ai déja touché quelques-unes, on en remarquera d'autres dans la suite; toutes ont concouru à faire naître dans l'esprit des Monarques Japonnois des défiances & des soupçons, qui ont porté des Hommes naturellement pleins d'équité & de

blirent une Province pour le Japon, laquelle comprenoit la Chine, le Tunquin, la Cochinchine, & tous les Royaumes voisins. Elle porte même encore aujourd'hui ce nom.

De J. C. 1612.

De Syn Mu. 2212.

modération à ces excès de fureur, dont toute la terre a été étonnée : mais il faut convenir que, non seulement la premiere source du mal a été, comme nous l'avons déja remarqué, la jalousie du Commerce, qui s'alluma entre les Espagnols & les Portugais, peu de tems après leur union sous une même Monarchie; mais que toutes les autres ont été une suite de celle-là, qui produisit peut-être de la part des uns & des autres, mais plus certainement, & d'une maniere plus marquée, de la part des Castillans, ces scandales & ces indiscrétions, dont nous avons rapporté les premiers effets. Les Hollandois venant ensuite, n'eurent gueres pour les supplanter tous, qu'à appuyer ce qu'ils se reprochoient mutuellement. Mais ils crurent ne s'en devoir pas tenir là, & par des calomnies, dont ils ne se laveront jamais, ils ont d'un même coup renversé le Commerce des Catholiques, & le Christianisme au Japon, ainsi que nous le verrons bientôt sur leurs propres Mémoires.

L'Ecrivain Protestant, que j'ai

ſouvent occaſion de citer, & à qui je ne crains point qu'on m'accuſe de n'avoir pas rendu toute la juſtice, qui lui eſt dûë, a avancé, ſans citer ſes garants, qu'une des choſes, qui contribuerent le plus à faire prendre au Cubo-Sama la derniere réſolution de proſcrire abſolument le Chriſtianiſme, fut la plainte, que lui porta un des plus Grands Seigneurs de l'Empire, contre l'Evêque des Chrétiens, lequel l'ayant un jour rencontré dans un chemin, où ce Prélat étaloit un faſte peu convenable à la ſainteté de ſon Miniſtere, ne voulut jamais lui donner les marques de reſpect, que ce Seigneur croyoit être dûës à ſon rang: mais outre le défaut de preuves, pour établir un fait de cette nature, & qu'on ne croira certainement pas ſur le ſimple témoignage d'un Proteſtant, cet Ecrivain ſe contredit lui même, en le plaçant dans un tems, où le Cubo-Sama n'étoit pas encore le Maître de l'Empire, & pluſieurs années avant la Perſécution. D'ailleurs quelle apparence qu'une choſe ſi légere ſoit entrée

De J. C. 1612.

De Syn Mu. 2212.

De J. C. 1612. pour beaucoup dans une affaire de cette importance ?

De Syn Mu. 2272. Il eſt bien plus vrai que ce qui acheva de prévenir la Cour de Surunga contre les Chrétiens, fut la conduite du Roi d'Arima dans une affaire odieuſe, dont je vais parler tout-à-l'heure, après que j'aurai repris pluſieurs circonſtances de la vie de ce Prince, qu'il m'a paru néceſſaire de rapprocher ici ſous un même point de vûë. Le Roi d'Arima en recevant le Sacrement de la Confirmation, avoit ſubſtitué, ou ajoûté au nom de PROTAIS, qu'on lui avoit donné au Baptême, celui de JEAN, ſous lequel ſeul il eſt connu dans les dernieres Relations, qui parlent de lui, ce qui cauſe d'abord quelque obſcurité dans l'hiſtoire, parce que les Auteurs de ces Rélations n'ont pas eu ſoin d'avertir de ce changement. Mais il n'eſt que trop certain que ce même Roi, qui avoit été ſi longtems l'ornement & l'appui du Chriſtianiſme dans le Japon, s'étoit inſenſiblement relâché de ſa premiere ferveur. Sur quoi l'on rapporte qu'en l'année 1586. il eut un ſonge, qui ne lui

parut point naturel. Il vit deux Vieillards, qui l'aborderent avec un visage sévere, le reprirent de sa négligence à s'acquitter de quelques-uns de ses devoirs de piété, l'avertirent que le signe du salut étoit caché dans ses Etats, ajoûterent que ce signe n'étoit point l'ouvrage d'une main mortelle, & lui recommanderent de le faire chercher, pour lui rendre les honneurs, qui lui étoient dûs. De J. C. 1612. De Syn Mu. 2272.

Ce songe le fit rentrer en lui-même, & quoique son relâchement n'eût pas encore paru dans sa conduite extérieure, & ne fût pas même considérable, il le pleura sincerement, & en fit une pénitence rigoureuse. Il ordonna ensuite des prieres dans tout son Royaume, pour demander à Dieu qu'il lui fît sçavoir, où étoit caché le précieux Tréſor, qu'on lui avoit ordonné de chercher. Quelque tems après, environ la Fête de Noël, un jeune Chrétien, nommé MICHEL, du Bourg d'Obama, célebre par ses Bains chauds, étant allé couper du bois à la campagne, apperçut un Arbre,

De J. C. 1612.

De Syn Mu. 2272.

qui lui parut mort, c'étoit un *Tara*; eſpece d'Arbre, dont l'écorce eſt ſemée d'épines, & dont le bois eſt blanc & fort beau. Les Japonnois en font beaucoup de cas, & diſent qu'il a une vertu particuliere pour chaſſer les Diables; on prétend même qu'au commencement de chaque année ils en emportent chez eux une branche, pour leur ſervir de préſervatif contre la vexation de ces malins Eſprits. Le Payſan ayant abattu celui-ci, & l'ayant fendu par la moitié d'un ſeul coup de hache, fut bien ſurpris de trouver au milieu une Croix, qui en faiſoit comme le cœur, & qui s'étoit auſſi fenduë en deux avec l'Arbre, ce qui paroiſſoit en ce que vers le pied une des deux parties étoit beaucoup plus épaiſſe que l'autre. Sa couleur étoit la même que celle de la vraye Croix, & elle étoit ſi bien travaillée, qu'on eût dit qu'elle avoit été faite au tour.

Michel ne douta point; qu'il n'y eût là quelque choſe de ſurnaturel; il chargea ſur ſes épaules les deux parties de l'Arbre, s'en retourna chez lui, & du plus loin qu'il put ſe fai-

re entendre, il se mit à crier qu'il apportoit un miracle. Le bruit de cette merveille se répandit bientôt partout, & il ne fut pas plutôt venu aux oreilles du Roi, que ce Prince se transporta sur le lieu même, accompagné de quelques Missionnaires. Dès qu'il eut jetté les yeux sur la Croix : *Voici enfin*, s'écria-t-il, *voici l'explication de mon songe : voici le signe mystérieux, que j'ai reçu ordre de chercher dans mes Etats* : il se prosterna ensuite devant la Croix, & après l'avoir arrosée de ses larmes, il la fit porter dans sa Capitale, & enchâsser dans un magnifique Reliquaire d'argent orné de Cristaux. Elle fut ainsi exposée à la vénération publique, & le Ciel autorisa le culte, qu'on lui rendit, par plusieurs prodiges. Quelques mois après, le premier Edit de Tayco-Sama contre la Religion Chrétienne fut publié, & chacun demeura persuadé que Dieu en avoit voulu avertir les Fidéles par la découverte de cette Croix.

De J. C. 1612.

De Syn Mu. 2272.

§. X.

Le Roi d'Arima se relâche de nouveau de ses devoirs. Son ambition le fait entrer dans une mauvaise intrigue, dont il est la victime. Son Fils devient Apostat, se rend son Accusateur, & se fait mettre sur le Trône à sa place. Le malheureux Roi est condamné à la mort & exécuté. Circonstances édifiantes de sa mort. Courage de la Reine son Epouse. Les Anglois obtiennent la permission de trafiquer au Japon. Ils aigrissent le Cubo-Sama contre les Espagnols & les Missionnaires.

De J. C. 1612. Nous avons vû avec quel courage le Roi d'Arima soutint alors la Religion ébranlée; avec quelle intrépidité il osa plusieurs fois porter devant l'Empereur même les marques les moins équivoques de sa Foi; les dangers, auxquels il exposa sa Couronne, & sa vie pour la cause du Ciel; & le zele qu'il témoigna pour achever, comme il fit heureusement, la conversion de tout son Royaume, dans un tems, où ç'eût

De Syn Mu. 2172.

été déja beaucoup faire, que de conſerver les choſes ſur le pied, où elles étoient. On le vit dans les circonſtances les plus critiques travailler en Apôtre à l'inſtruction de ſes Sujets, ſans garder même aucun de ces ménagemens, que la prudence preſcrivoit aux Miſſionnaires; viſiter avec eux les Villes & les Bourgades, afin de rendre leurs travaux plus efficaces par ſa préſence; & l'on eut aſſez de peine à lui faire quitter le deſſein, qu'il avoit conçu, de déclarer la Guerre à Tayco-Sama, pour l'obliger à révoquer ſes Edits. Mais après tant d'actions vraiment héroïques, on fut ſurpris de voir la ferveur de ce Prince ſe ralentir de nouveau; & par la raiſon que dans les maladies de l'ame, encore plus que dans celles du corps, les rechutes ſont toujours très-dangereuſes, le Roi d'Arima tomba cette ſeconde fois dans un bien plus grand relâchement, que n'avoit été le premier. Nous en avons vû, il n'y a pas longtems, des ſuites bien triſtes; quel ſcandale ne fut-ce pas pour l'Egliſe du Japon, de voir ce Prince, dont

De J.C. 1612.

De Syn Mu. 2172.

De J.C. 1612. De Syn Mu. 1272.

la vertu, le courage, le désintéressement avoient fait l'admiration de tout l'Empire ; par un ressentiment mal fondé contre des Particuliers, attirer sur toute une Nation, dont la chûte devoit entraîner celle du Christianisme, un orage, que rien n'a pû calmer depuis ? Mais il ne s'en tint pas là.

Sa passion dominante étoit l'ambition de s'agrandir ; il avoit surtout fort à cœur de recouvrer un canton du Figen, qui avoit apartenu à sa Famille, & qui avoit été démembré de son Royaume. Pour en venir à bout, il ne fit point difficulté de consentir au divorce du Prince Michel SUCHENDONO son Fils aîné & son héritier présomptif, avec la Princesse LUCIE son Epouse légitime, Niéce du feu Grand Amiral Tsucamidono Roi de Fingo, dont il avoit des Enfans, pour épouser une arriere-petite-Fille du Cubo-Sáma, qui avoit nom FIME. Mais Dieu permit que ce mariage scandaleux devînt pour lui la source des plus grands malheurs. La Princesse Idolâtre, dont l'alliance lui avoit fait

espérer

espérer l'agrandissement de son Etat, fut une furie, qui souffla le feu de la discorde dans sa maison, y commit & y fit commettre les crimes les plus odieux, & la remplit de trouble & d'horreurs. Enfin ce malheureux Prince, qui s'étoit livré à sa passion, & qui n'écoutoit plus son devoir, en permettant à son Fils un adultere, le mit dans l'occasion de devenir Apostat & Parricide.

De J. C. 1612.

De Syn Mu. 2272.

La jeune Princesse commença par corrompre le cœur de son Epoux sur le fait de la Religion, & de l'infidélité elle le conduisit bientôt jusqu'à entreprendre de monter sur le Trône de son Pere, quoiqu'il lui en dût coûter. Elle fit plus, car trouvant que Suchendono n'agissoit pas d'abord avec toute la vivacité, qu'elle tâchoit de lui inspirer, elle l'engagea, sans qu'il s'en apperçût, de maniere à ne pouvoir plus reculer. Une malheureuse intrigue, que le Roi son Beau-Pere faisoit joüer à la Cour de Surunga, pour la restitution de ce qu'il prétendoit lui appartenir dans le Figen, & dans laquelle il ne se conduisoit pas avec toute la

De J. C. 1612. De Syn Mu. 2272.

droitture & la prudence, qu'on devoit attendre de lui, comme il arrive toujours, quand on a lâché la bride à une paſſion violente, fournit à Fime une occaſion de le perdre, & elle ne la manqua point. Voici de quoi il s'agiſſoit.

Conzuquedono, ce premier Miniſtre du Cubo-Sama, que nous avons vû ſi favorable aux Miſſionnaires, avoit un Sécretaire Chrétien, nommé DAIFACI, qui paſſoit pour un honnête homme, & qui l'étoit peut-être, avant que la tentation & la facilité de s'enrichir l'euſſent perverti. Le Roi d'Arima en avoit fait ſon Correſpondant, & lui avoit envoyé de l'argent pour l'employer à l'uſage, qui conviendroit à ſes vûës: Daifaci avoit reçu l'argent, & dans l'eſpérance d'en recevoir davantage, il amuſoit le Roi de grandes promeſſes, & tiroit l'affaire en longueur. Enfin il lui manda que tout étoit fini, & lui envoya de fauſſes Patentes. Le Roi y fut trompé, & fit faire par tout ſon Royaume des réjoüiſſances publiques de l'heureux ſuccès de ſa négociation. Peu de

jours après il reçut des Lettres de Daifaci, qui lui mandoit que le Gouverneur de Nangazaqui avoit tout gâté, & que le mal étoit ſans remede. On ne peut croire le dépit, qu'il en conçut, parce qu'il comprit qu'il alloit être la fable de tout le JAPON : il éclata en invectives contre Safioye, & jura de ſe venger du tour, qu'il lui avoit joüé. Il eut même l'imprudence de faire confidence à Daifaci de ſon reſſentiment ; mais après ces premieres ſaillies, il appréhenda de s'être trop avancé, & comme il commençoit à ſe défier du Sécretaire, il réſolut de ſe tranſporter à la Cour de Surunga, & engagea ſon Fils & ſa belle-Fille à l'accompagner dans ce voyage.

De J. C. 1612.

De Syn Mu. 2272.

Le Prince, qui avoit déja formé le deſſein de perdre ſon Pere, ne ſe fit pas prier, non plus que la Princeſſe. Ils étoient l'un & l'autre exactement inſtruits de tout ce qui s'étoit paſſé entre le Roi & Daifaci, & la premiere choſe, qu'ils firent en arrivant à Surunga, ce fut de dénoncer le Sécretaire à ſon Maître. Daifaci fut arrêté ſur le champ & appliqué

De J. C. 1612. à la queſtion : il n'avoüa rien, mais il fut convaincu par ſes propres Lettres. Alors ſe voyant perdu, il découvrit toute l'intrigue, & chargea le Roi d'avoir voulu prendre des meſures pour ſe défaire du Gouverneur de Nangazaqui. Le Roi, avec qui on le confronta, & à qui on produiſit ſes propres Lettres, demeura interdit, mais ce qui acheva de le déconcerter, c'eſt que ſon Fils & ſa belle Fille levant tout à coup le maſque, allerent ſe jetter aux pieds du Cubo-Sama, & chargerent leur Pere de pluſieurs crimes odieux. Le Roi auroit pû aiſément ſe diſculper, mais il ne lui fut pas poſſible d'obtenir une audience. Le Procès fut fait à Daifaci, & ce Malheureux, après avoir été ignominieuſement traîné dans une Charette par les ruës de Surunga, fut brûlé vif; ſa femme, quoiqu'innocente, & fort bonne Chrétienne, fut traitée de la même maniere. Elle fit paroître juſqu'à la mort beaucoup de conſtance & de réſignation aux ordres du Ciel, & eut la conſolation de voir mourir ſon Mari pénitent. On étoit dans

De Syn Mu. 2272.

l'attente de ce que deviendroit le Roi d'Arima, mais ſon ſort ne fut pas longtems incertain; il fut privé de ſon Royaume, dont le Prince ſon Fils obtint l'inveſtiture, & envoyé en exil à GIAMURA dans la Province de Kainokuni, à trois journées de Surunga. De J. C. 1612. De Syn Mu. 2272.

Un traitement ſi dur fait à un Prince, qui n'étoit dans le fond coupable, que de quelques emportemens contre un Particulier, qu'il croyoit ſon Ennemi, & qui avoit bien ſervi le Cubo-Sama, ſurprit bien du monde, mais ne ſatisfit pas encore la nouvelle Reine d'Arima. Cette Princeſſe n'ignoroit pas que ſon Beau-Pere avoit des Amis, elle le connoiſſoit Homme de tête & de cœur; elle ſçavoit que ſon Biſayeul avoit un fond d'équité & de modération, dont il y avoit tout à eſpérer pour le Prince exilé, & elle ne ſe crut pas bien affermie ſur le Trône, tant que celui, qu'elle en avoit fait deſcendre, ſeroit en vie. Elle conjura donc ſa mort, & ſoutenuë du Gouverneur de Nangazaqui, elle fit entrer ſon Mari dans ſes craintes &

De J. C. 1612. dans son déteſtable projet. Le moyen qu'ils prirent pour le faire réüſſir, fut d'intenter de nouvelles accuſations contre le Roi, & malheureuſement pour ce Prince, le Cubo-Sama, qui venoit de ſe déclarer enfin contre les Chrétiens, & qui avoit intérêt que le Royaume d'Arima, où le Chriſtianiſme étoit dominant, ne fût pas gouverné par un Souverain de la même Religion, ne cherchoit qu'un prétexte pour le perdre. Il ne ſe fit donc pas beaucoup prier pour ſigner tout ce qu'on voulut, & ſans garder aucune formalité de Juſtice, il envoya au Roi d'Arima un Officier & des Soldats, avec ordre de lui couper la tête, s'il n'aimoit mieux mourir en brave.

De Syn Mu. 2272.

L'Officier ſe rendit à Giamura au mois de Juin de cette année 1612. quarante jours après que le Roi y fut arrivé. Il laiſſa ſes Soldats hors de la Ville, & entra ſeul chez le Roi, à qui il ſignifia les ordres, dont il étoit chargé, & lui demanda s'il vouloit ſe défendre, ou ſe fendre le ventre, ajoûtant qu'il étoit prêt à le combattre, ſuppoſé qu'il prît le

premier de ces deux partis. Le Roi lui répondit que sa Religion lui défendoit également l'un & l'autre, & qu'il recevoit la mort, comme un ordre du Ciel, auquel il se soumettoit de bon cœur. La Reine Juste sa Femme l'étoit venu joindre, & ne l'avoit point quitté. L'exemple & les discours de cette vertueuse Princesse avoient tellement secondé la Grace dans le cœur de son Epoux, qu'il ne se pouvoit rien voir de plus édifiant, ni de plus résigné aux volontez du Seigneur. Ils menoient l'un & l'autre une vie angélique dans leur exil, & l'Officier fut dans une surprise extrême de la réception qu'ils lui firent. Ils ne lui en auroient pas fait une autre, quand il leur auroit annoncé le retour de leur premiere fortune; & il ne sçavoit ce qu'il devoit admirer davantage, ou la joye tranquille du Roi, en apprenant qu'il étoit condamné à mourir; ou la piété, avec laquelle il se prépara à la mort; ou le courage, que fit paroître la Reine jusqu'à la fin de cette Scene tragique.

De J. C. 1612.

De Syn Mu. 2272.

Le Roi demanda quelque tems

De J. C 1612. De Syn Mu 2272.

pour régler ſes affaires, & s'étant retiré dans ſon Cabinet, écrivit au Gouverneur de Nangazaqui, & au Roi d'Arima ſon Fils; au premier pour lui demander pardon de ce qu'il avoit trâmé contre lui, & au ſecond pour l'aſſûrer qu'il lui pardonnoit ſa mort, & pour l'exhorter à craindre les jugemens de Dieu. Il prit enſuite ſon cimeterre, le tira de ſon fourreau, & le mit entre les mains d'un de ſes Confidens: c'étoit le charger d'être ſon Exécuteur. La Reine ne l'abandonna point d'un moment, & le zele de cette Héroïne la fit même paſſer par-deſſus les bienſéances ordinaires. Elle ne ceſſa de lui remettre devant les yeux les grandes véritez du Chriſtianiſme, qu'au moment qu'elle vit tomber ſa tête à ſes pieds. Mais alors ſa douleur fut d'autant plus vive, qu'elle avoit plus longtems été ſuſpenduë. Elle ne s'y livra pourtant point: auſſi n'étoit-elle pas au bout de ſes malheurs.

Cette fâcheuſe affaire ne pouvoit pas venir dans des circonſtances plus critiques pour le Chriſtianiſme. Le

Cubo-Sama, déja réſolu à abolir cette Religion dans tout l'Empire, n'étoit plus gueres retenu, que par l'eſtime, où il voyoit les Chrétiens dans l'eſprit de la plûpart des Grands. Le mauvais exemple, que venoient de donner à tout le Japon le Roi d'Arima & le Sécretaire du premier Miniſtre, avoient fort diminué cette eſtime; car c'eſt une injuſtice auſſi ancienne que le monde, & qui eſt de tous les lieux, comme de tous les tems, de rendre reſponſable le parti de la vérité & de la juſtice des fautes des Particuliers, qui font profeſſion de le ſuivre; injuſtice, dont la ſource eſt dans la corruption de notre cœur, qui ne cherche qu'un prétexte pour ſe juſtifier à ſoi-même ſes déſordres. Mais il arriva encore peu de tems après une choſe, qui par une autre eſpece d'iniquité acheva de faire crever l'orage, dont l'Egliſe du Japon étoit menacée.

De J. C. 1612-13

De Syn Mu. 2272-73.

Nous avons vû que le Capitaine Sébaſtien, Ambaſſadeur du Vice-Roi de la Nouvelle Eſpagne, avoit eu la permiſſion de ſonder & de viſiter les Côtes du Qanto. J'ai dit

De J. C. 1612-13

De Syn Mu. 1172-73

sur la foi des Mémoires des Hollandois, que c'étoit le Cubo-Sama lui-même, qui la lui avoit donnée ; d'autres Auteurs prétendent qu'il ne l'avoit eu, que du Xogun-Sama. Mais soit que l'on ignorât à la Cour de Surunga cette permission, soit que la maniere, dont le Capitaine Espagnol en usa, eût choqué ceux, qui ne vouloient pas de bien aux Chrétiens ; on ne l'eut pas plutôt vû, accompagné du Pere Loüis Sotelo, parcourir en plein jour la sonde à la main toutes les Côtes du Midi & du Couchant, qu'il s'éleva un cri général contre cette entreprise. Sur ces entrefaites le Chevalier Guillaume Saris Anglois, dont nous avons déja parlé, arriva dans le Port de Firando, au retour d'un voyage, qu'il avoit fait aux Moluques. Le vieux Roi de Firando le reçut parfaitement bien, & celui de Gotto même, ayant sçu son arrivée, lui rendit visite. Le grand crédit, où ce Capitaine sçut que son Compatriote Adams étoit auprès du Cubo-Sama, l'engagea à lui écrire, pour le prier de le venir trouver, & Adams n'eut

pas plutôt reçu ſa Lettre, qu'il ſe rendit à Firando. De J. C. 1612-13

Il conſeilla à Saris de faire avec lui le voyage de Surunga, & ils partirent enſemble ſur un Bâtiment, que leur donna le Roi de Firando. Saris dit dans ſon Journal qu'il fut ſurpris de la grandeur & de la richeſſe de cette Ville, & ne fait point difficulté de la comparer à Londres, qui à la vérité n'étoit pas alors ce qu'il eſt aujourd'hui. Peu de jours après ſon arrivée le Capitaine Sébaſtien parut auſſi à la Cour, apparemment pour y juſtifier ſa conduite, peut-être uniquement pour prendre ſon Audience de congé. On ne dit point que le Cubo-Sama lui ait fait aucun reproche, mais il ne fut pas regardé de bon œil, & à peine put-il voir un moment le Prince, à qui il n'eut pas même la liberté de parler. Il demanda encore qu'on obligeât les Eſpagnols, qui étoient au Japon, de le ſuivre au Mexique, & peut-être fit-il alors cette demande pour la premiere fois; car il y a beaucoup de confuſion dans les Journaux des Hollandois & des Anglois, de qui De Syn Mu. 2272-7?

De J. C. 1613. seuls nous apprenons ces particularitez. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'il ne put rien obtenir.

De Syn Mu. 2273. Saris au contraire ne trouva aucune difficulté ſur toutes les demandes qu'il fit. Le Cubo-Sama lui accorda la permiſſion d'avoir un Comptoir à Firando, & une liberté entiere pour tous les Sujets du Roi de la Grande-Bretagne de trafiquer dans tous les Ports de l'Empire, avec des Privileges fort étendus. Il ſe hazarda enſuite à propoſer la découverte du Pays d'Yeſſo, & de toutes les autres Contrées, qui ſont au Nord du Japon, & le Prince y conſentit, quoique les Portugais, dit-on, dans le tems même, que la bonne intelligence étoit parfaite entr'eux & les Japonnois, n'euſſent jamais pû en avoir l'agrément. Il retourna enſuite à Firando, où il laiſſa le Chevalier Richard Cock pour y avoir la direction du Commerce, & s'embarqua pour l'Angleterre avec des Lettres du Cubo-Sama pleines de politeſſes pour Sa Majeſté Britannique, & une Copie en Caracteres Chinois des Privileges, qu'il avoit obtenus,

Mais je ne ſçai pas quelle foi on peut ajoûter à ce qui eſt dit dans les Mémoires, d'où j'ai tiré ce récit, ſçavoir que le nom Anglois étoit ſi célebre au Japon, que les Hollandois s'y faiſoient paſſer pour être de cette Nation, & qu'on y joüoit des Comédies, où l'on repréſentoit les Anglois aux priſes avec les Sujets du Roi Catholique, & les premiers toujours Victorieux des ſeconds. De J. C. 1613. De Syn Mul. 1273.

Mais ſi l'on a un peu exagéré en parlant de la faveur, où étoit Guillaume Adams auprès du Cubo-Sama; comme il n'eſt pas néceſſaire d'avoir un ſi grand crédit pour faire du mal, ce Pilote deſſervit alors d'une maniere cruelle les Eſpagnols & tous les Chrétiens. Le Cubo-Sama lui ayant demandé un jour ſi c'étoit l'uſage en Europe de ſonder les Ports des Royaumes étrangers, il répondit que cela étoit toujours regardé comme une hoſtilité, & il ajoûta qu'il ſe pouvoit bien faire que les Caſtillans euſſent quelque deſſein ſur le Japon; que c'étoit une Nation ambitieuſe, qui vouloit do-

De J. C. 1613.

De Syn Mu. 1273.

miner partout ; que les Religieux, qu'ils envoyoient de toutes parts en ſi grand nombre, étoient leurs Emiſſaires & leurs Eſpions, qui ſous couleur de zele pour le ſalut des Peuples, ne faiſoient point difficulté de débaucher les Sujets de l'obéïſſance dûë à leurs Souverains ; que pour cette raiſon la plûpart des Princes d'Allemagne, les Rois d'Angleterre, de Dannemark, de Suede, & la République de Hollande les avoient chaſſez de leurs Etats, & n'avoient trouvé le ſecret d'aſſûrer le repos public, qu'en ſe délivrant de ces hommes dangereux par leurs intrigues ; qu'au reſte les Portugais & les Eſpagnols, étant ſoumis au même Prince, il étoit de la prudence d'être également en garde contre les uns & les autres.

A ce diſcours, qui s'accordoit ſi bien à ce qu'avoit dit autrefois un Pilote Caſtillan, & qu'on n'avoit point encore oublié au Japon, le Cubo-Sama prit feu, & interrompant l'Anglois : » Les choſes étant » ainſi, dit-il, on ne doit donc pas » trouver étrange, ſi moi, qui ſuis

» d'une autre Religion, que les Eu-
» ropéens, je chaſſe de l'Empire des
» Broüillons, qu'on ne ſouffre pas
» dans leur propre Pays, & que
» ceux, qui adorent le même Dieu
» qu'eux, regardent comme des
» hommes, dont il faut ſe défier?
» Il eſt bien vrai, reprit Adams,
» que notre Religion eſt la même
» pour le fond, que celle des Eſpa-
» gnols; mais, Seigneur, ils l'ont
» altérée dans des Points capitaux,
» & nous la conſervons nous autres
» dans toute ſa pureté; nous ſom-
» mes ſurtout fort éloignez de nous
» en faire une raiſon pour entre-
» prendre ſur les Etats des Princes,
» qui ne ſervent pas le même Dieu
» que nous. Il continua quelque
tems ſur le même ton, & laiſſa le
Monarque Japonnois dans une diſ-
poſition, dont il crut pouvoir tout
eſpérer pour le but, qu'il s'étoit pro-
poſé.

De J. C. 1613.

De Syn Mu. 2273.

Fin du Livre douziéme.

HISTOIRE DU JAPON.

LIVRE TREIZIE'ME.

De J. C. 1613.

ON ne doutoit point que le Cubo-Sama s'étant déclaré d'une maniere si forte & si préciſe contre le Chriſtianiſme, ne commençât par interdire le Commerce du Japon aux Eſpagnols & aux Portugais; mais on ſe trompa. Peu de jours après qu'il eut eu avec Adams l'entretien, dont nous avons parlé à la fin du Livre précédent, il fit dire au Capitaine Sebaſtien que les Navires de ſa Nation auroient toujours une libre entrée dans les Ports de

De Syn Mu. 2273.

l'Empire ; mais que pour la Religion Chrétienne, il ne la goûtoit pas, & qu'il étoit bien réſolu de n'en plus ſouffrir l'Exercice. La conduite du Roi d'Arima, ou plutôt les calomnies, dont on avoit noirci ce malheureux Prince, non ſeulement lui avoient fait perdre toute l'eſtime, qu'il avoit euë pour le Chriſtianiſme, mais lui en firent même concevoir de l'horreur, & il lui échappa de dire qu'il n'y avoit pas au monde une Secte plus méchante, ni plus pernicieuſe, que celle des Chrétiens ; qu'elle ne faiſoit que des Scélérats, qu'elle tendoit au renverſement des Etats, & qu'il en vouloit une bonne fois purger le Japon. Cependant, pour peu qu'il eût voulu peſer avec équité les diverſes circonſtances de cette même affaire, il eût raiſonné tout autrement ; il eût compris que le Roi d'Arima ne s'étoit perdu, qu'en ſuivant une paſſion, que ſa Religion condamnoit, & que ſon Fils n'étoit devenu Parricide, qu'après avoir ceſſé d'être Chrétien. Mais dans la diſpoſition d'eſprit, où étoit ce Prince, on ne devoit pas s'attendre

De J. C. 1613.

De Syn Mus 2273.

De J C 1613. qu'il fit ces réflexions : la raiſon n'eſt plus écoutée, quand les préjugez ont pris le deſſus, & que ces préjugez ſont d'accord avec le cœur.

De Syn Mu 2273.

§. I.

Le Xogun-Sama veut commencer la Perſécution, & on l'en diſſuade. Belle réponſe de pluſieurs Seigneurs Chrétiens au Cubo-Sama. Ils ſont exilez. Ferveur de deux Pages, & de quelques Dames de la Cour de Surunga. Perſécution dans le Royaume d'Arima. Foibleſſe du Roi. Conſtance de la Princeſſe, qu'il avoit répudiée. Les Chrétiens ſe préſentent de bonne grace au Martyre.

Cependant, ſur les premieres marques de chagrin, que le Régent avoit données contre le Chriſtianiſme, le Prince ſon Fils avoit perdu en un moment tout ce qu'il avoit paru juſques-là avoir d'eſtime & d'affection pour les Fidéles ; & comme il étoit naturellement cruel & précipité dans ſes réſolutions, il vouloit d'abord employer le fer & le feu contre ceux du Quanto. Mais

les plus Sages de ſon Conſeil lui repréſenterent qu'il pouvoit y avoir des inconvéniens à aller ſi vîte ; que les choſes pouvoient encore changer, & que le Cubo-Sama ſon Pere avoit ſans doute de bonnes raiſons pour ne pas éclater ſitôt : que d'ailleurs en différant, il ne riſquoit rien, & qu'il trouveroit toujours bien les Chrétiens, quand il ſeroit tems de les obliger par la rigueur des ſupplices à ſe ſoumettre aux Edits. Ces repréſentations eurent leur effet ; le Prince apprit que ſon Pere toléroit encore le Chriſtianiſme par la crainte d'un ſoulévement général des Chrétiens en faveur de Fide-Jory, lequel ayant atteint l'âge de Majorité, commençoit à reſſentir vivement l'eſclavage, où il étoit retenu. De J. C. 1613. De Syn Mu. 2173.

Mais les Ennemis du vrai Dieu n'eurent pas longtems à attendre, pour ſe voir en liberté de donner carriere à leur averſion pour la Loi de Jeſus-Chriſt, ou à leur zele pour les Dieux de l'Empire. Le Cubo-Sama ſe crut bientôt aſſez fort, pour n'être plus retenu par aucune conſidération, & il réſolut de ne plus

De J. C. 1613. De Syn Mu. 2173.

garder de mesures. Il commença par assembler quatorze Seigneurs Chrétiens de sa Cour, & d'un ton, qu'il jugea capable de les intimider, il leur demanda, s'ils ne s'étoient point apperçus de ses sentimens à l'égard de la Secte, qu'ils avoient embrassée, & s'ils ne craignoient point de lasser sa patience, en s'obstinant à refuser de rendre aux Dieux Tutélaires de l'Empire l'adoration, qui leur étoit dûë ? Ils lui répondirent qu'ils ne pouvoient reconnoître des Dieux, qu'ils sçavoient avoir été des hommes, & souvent des hommes corrompus : qu'en toute autre chose Sa Majesté les trouveroit les plus soumis de ses Sujets ; qu'elle pouvoit leur rendre cette justice, que lorsqu'il s'étoit agi de risquer leur vie pour son service, ils s'y étoient présentez de bonne grace ; que leur Religion leur inspiroit ces sentimens, mais que le Dieu, qu'ils adoroient, étoit leur premier Maître ; qu'ayant reçu de lui la vie, ils lui en devoient le sacrifice, s'il falloit le faire, pour maintenir son culte, & qu'ils ne mériteroient pas

que ce même Dieu continuât les bontez, dont il les avoit comblez juſques-là, ſi la crainte de la mort étoit capable de les rendre infidéles dans un point auſſi capital, que l'étoit celui de la Religion. De J. C. 1615. De Syn Mu. 2275.

Le Cubo-Sama ne s'étoit point attendu à une réponſe ſi ferme; mais il crut qu'en faiſant un exemple des plus réſolus, il intimideroit les autres. Il les exila, & les dépoüilla de leurs biens. Il ſe trompa : deux de ſes Pages, qui étoient freres, & qui n'avoient reçu le Baptême, que depuis deux ans, apprirent qu'on ne les avoit pas inſcrits ſur une liſte, que ce Prince avoit fait dreſſer de tous les Chrétiens de ſa Cour ; ils allerent ſur l'heure trouver le Gouverneur de Surunga, qui étoit chargé de cette commiſſion, & qui les voyant venir avec empreſſement, les larmes aux yeux, ſans attendre ce qu'ils vouloient lui dire, leur aſſura qu'on ne ſongeoit point à les inquiéter. » C'eſt cela même, reprirent-» ils, qui nous allarme ; nous ſom-» mes Chrétiens, & nous appre-» nons avec douleur qu'on ne nous

De J. C. 1613. De Syn Mu. 2273.

» regarde pas comme tels. Si vous » avez, Monſieur, quelque bonté » pour nous, ne nous ſéparez point » de nos Freres. « Le Gouverneur ſurpris, leur dit qu'apparemment ils ſeroient plus aviſez, quand ils auroient réfléchi ſur les ſuites de leur entêtement, qu'ils y penſaſſent à loiſir, & qu'ils ne contraigniſſent point le Cubo-Sama à leur faire ſentir qu'on ne réſiſtoit pas impunément à ſes volontez.

Quelques jours aprés, ils furent citez l'un après l'autre devant une très-nombreuſe Aſſemblée de Seigneurs, & l'on commença par étaler à leurs yeux l'appareil d'une cruelle torture; mais cette vûë ne fit que les encourager. On voulut voir ſi la voye de la douceur ſeroit plus efficace, que celle des menaces; on leur fit les plus flatteuſes promeſſes, mais on ne gagna rien. Enfin ils furent chaſſez de la Cour, & il y eut défenſe à quiconque de les recevoir, & de leur donner la moindre aſſiſtance, non plus qu'aux autres Exilez, qui ſe trouverent réduits avec leurs Femmes & leurs

Enfans à errer dans les Bois & les Déſerts, ſans autre reſſource, que cette même Providence, qui nourrit les Oiſeaux du Ciel. Ils mirent en elle toute leur confiance, & cette nombreuſe Troupe de perſonnes élevées dans l'abondance & dans les honneurs, tombées tout-à-coup dans la plus affreuſe miſere, fit connoître à ce Prince, par la maniere, dont elle ſoutint ce renverſement de fortune, qu'il n'avoit pas bien connu les Chrétiens.

De J. C. 1613.

De Syn Mu. 2278.

Mais ce qui l'en convainquit d'une façon encore plus ſenſible, ce fût le courage avec lequel le Sexe le plus foible triompha de tous ſes efforts. Jamais l'ambition, ni les autres paſſions, qui agitent les Cours des Princes, ne firent joüer plus de reſſorts, qu'on n'en vit dans cette occaſion parmi les Dames Chrétiennes, pour mériter d'être Martyres de Jeſus Chriſt. Non contentes de ſe montrer en public avec toutes les marques extérieures de leur Religion, chacune appréhendant d'être oubliée dans la recherche, que l'on feroit de celles, qui n'obéïroient pas

De J. C. 1613. aux Edits, elles s'assemblerent toutes dans les maisons les plus exposées & les plus connuës. Il arriva même que le Cubo-Sama s'étant attaché à trois des plus remarquables par leur pieté, mais qu'il s'étoit flatté de trouver plus dociles, il eut le chagrin de ne pouvoir pas seulement obtenir d'elles qu'elles dissimulassent, & de les voir tout perdre avec joye, & préférer le plus rude exil aux délices de la Cour. L'une se nommoit Julie OTA; nous ne connoissons les deux autres, que sous les noms de LUCIE & de CLAIRE, qu'elles avoient reçûs au Baptême.

De Syn Mu. 2273.

Julie Ota étoit Coréenne, d'une naissance illustre, d'un mérite distingué, & très-estimée du Cubo-Sama, qui s'étoit fait un point d'honneur d'en faire le Parti le plus considérable de sa Cour. Cette courageuse Fille ne vit pas plutôt l'orage prêt à crever, que pour attirer sur elle les graces du Seigneur, elle fit vœu de chasteté perpétuelle. Devenuë par ce sacré lien l'Epouse de Jesus-Christ, elle se sentit une force toute divine, & rien en effet ne fut capable

capable de l'ébranler. Le Prince, qui ne pouvoit digérer de ſe voir vaincu par une Fille & par une Etrangere, qu'il avoit comblée de biens, lui livra les plus rudes aſſauts; mais ils ne ſervirent qu'à relever ſa gloire. Enfin il la mit entre les mains d'une Compagnie de Soldats, qui la menerent d'Iſle en Iſle avec ſes deux Compagnes, & la laiſſerent ſeule dans une, où il n'y avoit que quelques miſérables Pécheurs logez dans des Cabannes. A peine put-elle en obtenir un endroit, où elle fût à couvert; & elle y vécut quarante ans, ſans aucune conſolation de la part des hommes, mais comblée des careſſes du Ciel, qui lui firent trouver un vrai Paradis dans ce Deſert. Elle eut d'abord quelque chagrin de n'avoir pas, diſoit-elle, été jugée digne de donner ſon ſang pour la Foi; mais le Pere Paſio, à qui elle en écrivit, lui ayant fait réponſe que l'Egliſe reconnoiſſoit pour Martyrs pluſieurs Saints, qui n'avoient ſouffert que le banniſſement, elle ne reſſentit plus aucune peine.

De J. C. 1613.

De Syn Mu. 2273.

De J. C. 1612-13

De Syn Mu. 2272-73

Après ce premier éclat, le Cubo-Sama parut occupé de toute autre choſe, que de ce qui regardoit les Chrétiens ; mais le feu de la perſécution, qui avoit été allumé dans le Royaume d'Arima, au moment que le Parricide Suchendono avoit pris poſſeſſion d'une Couronne acquiſe par tant de crimes, ne s'éteignit pas ſitôt. Elle avoit commencé par un Edit de banniſſement contre les Miſſionnaires ; mais l'Apoſtat s'apperçut bientôt qu'il n'étoit pas en ſon pouvoir, ni de faire quitter le champ de bataille à ces Ouvriers Evangéliques, ni de les empêcher de fortifier la Foi des Chrétiens. On comptoit alors au Japon cent trente Jéſuites, dont la moitié étoient Prêtres, quelques Eccléſiaſtiques Séculiers, & environ trente Religieux des trois Ordres de Saint Auguſtin, de Saint Dominique, & de Saint François. Tous étoient diſtinguez par un grand zele ſoutenu d'une éminente vertu ; & l'on peut dire que la réputation de cette Egliſe y avoit attiré une bonne partie de ce que les Indes Orientales avoient de plus

illuſtres Miſſionnaires. Or de tous les Royaumes du Ximo, celui d'Arima en étoit le mieux fourni. De J. C. 1612-13

Auſſi le nouveau Roi ſentit bien d'abord qu'il avoit affaire à forte partie ; d'ailleurs, dès qu'il fut un peu plus de ſang froid, il eut quelque honte de ſa conduite, d'autant plus qu'il n'avoit pas encore publiquement idolatré. Il fit même dire au Pere Julien de Nacaura ſon Parent, que cette perſécution n'étoit point ſon ouvrage, mais celui du Gouverneur de Nangazaqui, duquel il étoit obligé de dépendre beaucoup ; & que s'il pouvoit venir à bout de ſecoüer le joug de cet Homme impérieux, qui étoit ſon Tyran, plutôt que ſon Protecteur, & qui avoit perdu le feu Roi ſon Pere, il feroit bientôt voir que ſes premiers ſentimens ſur la Religion n'étoient point changez. Il envoya en même tems un Seigneur de ſa Cour au Provincial des Jéſuites, pour lui donner les mêmes aſſûrances ; & ayant ſçû que le Pere Loüis Niabaro étoit à Arima, & le Pere Jean-Baptiſte Fonſeca à Aria, il les De Syn Mu. 2272-73

De J. C. 1612-13

fit avertir ſous main qu'ils pouvoient y reſter, pourvû que Safioye n'en ſçût rien.

De Syn Mu. 2272-73

Les choſes parurent quelque tems devoir en demeurer là; & quoique toutes les Maiſons des Miſſionnaires euſſent été abattuës, auſſi-bien que leurs Egliſes, la Cour ſçavoit fort bien qu'aucun de ces Religieux n'étoit ſorti du Royaume, & elle ſembloit fermer les yeux ſur ce qui les regardoit. Mais un ſecond Edit, qui avoit été publié avec le premier, & dont l'exécution avoit d'abord été ſuſpenduë, diſſipa bientôt cette fauſſe lueur d'eſpérance. Il portoit que tous les Sujets du Roi, de quelque état & condition qu'ils fuſſent, ſeroient tenus de lui prêter un nouveau ſerment de fidélité, & jureroient ſur les Dieux de l'Empire, de ne ſe départir jamais de ſon obéïſſance. Il n'eſt pas aiſé d'exprimer l'effet, que produiſit une telle déclaration dans un Pays, où le zele & la piété de deux Rois n'avoient pas laiſſé un ſeul Idolâtre. Toutefois les menaces terribles qu'on employa, quand on voulut faire prêter le ſer-

ment, intimiderent quelques Courtisans, & ce commencement de succès fit prendre à Suchendono le dessein de ne rien précipiter. Cette conduite, bien loin d'augmenter le nombre des Infidéles, donna à ceux, qui étoient tombez, le moyen de se reconnoître, & plusieurs expierent leur faute par la plus rigoureuse pénitence. La Cour en fut surprise, & elle crut arrêter ce progrès par la mort de quelques-uns: mais le sang de ces illustres Confesseurs de Jesus-Christ inspira à toute cette Eglise une ferveur, qui alla toujours croissant.

De J. C. 1612-13

De Syn Mu. 2272-73

A ces premieres exécutions succéderent les banniſſemens & la perte des biens : on attaqua tous ceux, dont la vertu & le mérite donnoient plus d'ombrage, ou reprochoient plus vivement au Roi son Apostasie. Mais la Princesse LUGIE, (*a*) que le Prince avoit répudiée, fut celle, à qui on porta les plus rudes coups, & sa Religion ne fut gueres qu'un prétexte pour couvrir les véritables

(*a*) Quelques Mémoires lui donnent le nom de MARTHE.

De J. C. 1612-13

De Syn Mu 2272-73

motifs de la conduite, qu'on tint à ſon égard. Elle étoit jeune & belle; ſon mérite, ſa vertu, ſa conſtance, tout reprochoit au Roi ſon divorce, & inſpiroit à la nouvelle Reine une jalouſie, qui troubloit ſes plaiſirs. Pour ſe défaire d'un objet ſi incommode, on voulut engager cette Princeſſe à ſe remarier, & ſur ſon refus elle fut condamnée comme Chrétienne à l'exil. Elle y paſſa le reſte de ſes jours, logée dans une Cabanne couverte de paille, & manquant ſouvent du néceſſaire; mais dans un contentement, qu'elle n'avoit pas goûté à la Cour. On ſe préparoit à pouſſer les choſes plus loin, & les Fidéles de leur côté ſe diſpoſoient au combat avec une joye & une confiance, qui tenoient du prodige.

Tout ſembloit ſuſpendu dans ce Royaume : honorer ſa Religion, & ſe mettre en devoir de ſceller ſa Foi de ſon ſang, étoit l'unique affaire, dont on paroiſſoit occupé : tant de milliers de Chrétiens, comme s'ils n'euſſent fait qu'une même Famille, prenoient tous enſemble les mêmes meſures, pour ſe diſpoſer au com-

bat : on ne voyoit partout qu'aſſo- De J. C. 1612-13
ciations, qui tendoient à cette fin ; les Enfans avoient fait entr'eux une ſociété, qui n'avoit point d'autre but ; ils s'étoient eux-mêmes preſ- De Syn Mu. 1272-73
crit des régles, dont ils ne s'écartoient point, & ils s'aſſujettiſſoient avec une exactitude étonnante à des pratiques de piété & de pénitence, dont leur âge ne paroiſſoit point capable. Tant de réſolution arrêtoit le Roi, & il ne pouvoit ſe réſoudre à en venir aux dernieres extrémitez : c'étoit en quelque façon malgré lui, & peut-être à ſon inſçû, qu'on avoit déja fait mourir quelques Chrétiens, & il ne ſignoit même des Arrêts de banniſſement, qu'à regret, & par pure complaiſance pour l'impérieuſe Fime, & pour quelques-uns des principaux Seigneurs de ſa Cour, qui avoient dès le commencement abjuré le Chriſtianiſme, qu'ils deshonoroient depuis longtems par leur vie ſcandaleuſe.

Ce Prince avoit à ſon ſervice deux Gentilhommes, qui étoient Freres, & qu'il aimoit ; l'un ſe nommoit Thomas ONDA FERBOYE, & l'au-

tre, Matthias XOCURO. Tous deux pouvoient, par une légere complaiſance, ſe procurer de grands Etabliſſemens à la Cour. Le Roi avoit d'abord fait tout ſon poſſible, pour les engager à prêter le ſerment impie, dont nous avons parlé, & n'ayant pû y réüſſir, il les avoit exilez; mais il les rappella bientôt. On ne leur parla plus de rien, & pour peu qu'ils euſſent voulu ſe ménager, ils auroient pû vivre tranquiles; mais le moindre ménagement leur parut en de pareilles circonſtances une véritable infidélité, & ils continuerent à ſe déclarer ouvertement Chrétiens, ſans que pour cela le Roi leur fît plus mauvais viſage. Cette molleſſe de Suchendono déplaiſoit fort à Safioye, & ce qui lui faiſoit encore plus de peine, c'eſt que dans pluſieurs autres Royaumes, où il n'y avoit pas à beaucoup près tant de Chrétiens, que dans celui-ci, il ſe faiſoit de tems en tems d'aſſez ſanglantes exécutions; de ſorte qu'il craignoit fort que le Cubo-Sama ne lui fît des reproches du peu de fermeté du Roi d'Arima, dont il avoit répondu.

De J. C. 1572-73

De Syn Mu. 1572-73

§. II.

Le Gouverneur de Nangazaqui ſe croit inſulté par des Chrétiens. Il oblige le Roi d'Arima à perſécuter les Fidéles. Deux Gentilshommes condamnez à mort avec leurs Familles. Leur Martyre. Hiſtoire tragique de deux Freres du Roi. Piété de la Reine leur Mere.

Mais ce qui mit le comble au chagrin de Safioye, ce fut l'action de quelques Chrétiens, qu'il prétendit l'avoir voulu inſulter. Le Roi lui avoit écrit à Nangazaqui, pour le prier de le venir trouver à Arima, où il avoit des affaires de conſéquence à lui communiquer, & lui avoit envoyé un petit Bâtiment, pour faire le voyage par Mer. Il fut bien ſurpris, lorſque s'étant embarqué, il vit que tous les Rameurs avoient un Chapelet au col : il leur commanda avec menaces d'ôter cette marque de leur Religion, qui le choquoit ; mais ils répondirent qu'ils mourroient plutôt, que de déférer à un pareil commandement. Ils

De J. C. 1612-13

De Syn Mu. 2272-73

De J. C. 1612-13

étoient au nombre de quarante, & Safioye n'avoit avec lui que peu de Domeſtiques. Il n'oſa inſiſter ; mais dès qu'il fut arrivé à Arima, il ſongea à ſe venger, & parla ſi haut, qu'il engagea enfin le foible Suchendono de maniere à ne pouvoir plus reculer.

De Syn Mu. 2272-73

Il devoit bientôt aller avec ce Prince à la Cour de Surunga, pour rendre au Cubo-Sama les hommages ordinaires au commencement de l'année, qui approchoit : l'occaſion lui parut favorable, pour obliger le Roi à faire un coup d'éclat. Les Vaſſaux de ce Prince étoient venus lui ſouhaiter un heureux voyage, & les deux Freres Thomas Ferboye & Matthias Xocuro étoient du nombre : le Roi leur parla encore de renoncer au Chriſtianiſme, & les trouva plus fermes que jamais. Il en demeuroit là, mais Safioye l'ayant ſçû, le prit en particulier, & lui dit qu'il riſquoit beaucoup d'aller ſe préſenter devant le Cubo-Sama, après avoir marqué tant de foibleſſe à l'égard de ſes Sujets Chrétiens. » Le moins

» que puiſſe croire ce Prince, ajoû- De J. C. 1612-13
» ta-t-il, c'eſt que vous ne ſçavez
» pas vous faire obéïr ; mais il eſt De Syn Mu. 2272-73
» bien naturel, qu'il ſe perſuade que
» vous êtes encore Chrétien dans le
» cœur, & je ne vous réponds point
» de ce qui en arrivera.

Il n'en falloit pas tant, pour intimider un homme du caractere de Suchendono. Son Trône n'étoit appuyé que ſur des crimes, & ces crimes s'élevoient ſans ceſſe contre lui dans ſon cœur. En cet état il ne pouvoit, ni ſe réſoudre de lui-même, ni réſiſter aux conſeils violens qu'on lui donnoit. Il ſe laiſſa donc enfin déterminer à faire avant ſon départ un exemple, qui ne laiſſât aucun doute ſur ſa Religion : il exila un de ſes Oncles, & pluſieurs Seigneurs des plus déclarez pour le Chriſtianiſme. Il fit enſuite appeller l'aîné des deux Freres, dont je viens de parler, & prenant un air courroucé : » J'aurois cru, lui dit-
» il, que votre exil vous auroit ren-
» du ſage, je vois avec chagrin que
» je me ſuis trompé ; cependant vo-
» tre obſtination me choque, ma-

De J. C. 1612-13 » patience eſt à bout, & je prétens » que vous, votre Frere, & toute » votre Famille obéïſſiez à mes or- » dres. Seigneur, lui répondit Fer- De Syn Mu. 2272-73 » boye, dût-il m'en coûter la vie, » je ne perdrai point de vûë la Ban- » niere de Jeſus-Chriſt : ce ſeroit » inutilement, que vous me feriez » ſur cela de nouvelles inſtances. Après cette réponſe il ſe retira, & ne penſa plus qu'à ſe diſpoſer à la mort. Il fit prier un Pere Jéſuite de venir tous les jours dire la Meſſe chez lui, autant que les beſoins des autres Chrétiens le pourroient permettre ; & comme il pouvoit s'attendre que chaque jour ſeroit le dernier de ſa vie, il n'en paſſa aucun ſans recevoir le Pain des Forts.

Sur ces entrefaites un de ſes amis l'étant venu voir, lui dit qu'il feroit prudemment de ſe cacher, ou du moins de mettre ſes Enfans en lieu de ſûreté. » Je m'en garderai bien, » reprit le Serviteur de Dieu, nous » ne ſçaurions être mieux nulle part » mes Enfans & moi, que ſous le » glaive, qui nous immolera au Sei- » gneur. Son Ami n'en ayant pû

rien tirer autre choſe, le quitta fort triſte. Il étoit tard, le fervent Chrétien ſe mit en prieres, y paſſa toute la nuit, & une bonne partie de la matinée ſuivante. On vint alors l'avertir que le Gouverneur d'Arima avoit à lui parler, & le prioit de ſe rendre chez lui : il ſe douta bien de ce qu'on lui vouloit. Il alla ſur le champ chez ſa Mere, qui avoit nom MARTHE, ſe mit à genoux devant elle, & lui demanda ſa bénédiction, que cette généreuſe Femme lui donna, en l'exhortant à ſe montrer juſqu'à la fin digne du nom de Chrétien. Il appella enſuite deux Enfans qu'il avoit, les embraſſa, les bénit ; & après avoir aſſûré à ſon Frere, qu'on ne tarderoit pas à l'appeller auſſi, il ſe tranſporta chez le Gouverneur.

De J. C. 1612-13.

De Syn Mu 2172-73

Ce Seigneur lui parla d'abord de quelques affaires indifférentes, puis l'invita à dîner. Tandis qu'on dreſſoit les tables, le Gouverneur ſe fit apporter un Sabre, le tira du fourreau, & le montrant à ſon Hôte, lui demanda ce qu'il en penſoit ? Ferboye le prit, l'examina, le baiſa

De J. C. 1613. avec reſpect, & le rendant au Gouverneur : » Voilà, dit-il, un Glaive fort propre à couper la tête » d'un homme, qui s'attend bien » que ce ſera l'unique mets, que » vous lui ſervirez. Le Gouverneur ne répliqua rien, & prenant le moment que Ferboye avoit détourné la vûë, il lui déchargea ſur la tête un ſi grand coup de ſon Sabre, qu'il le renverſa mort à ſes pieds. Preſque dans le même tems Xocuro fut mandé chez un Officier de la Cour ; il y alla, après avoir auſſi reçu la bénédiction de ſa ſainte Mere, & y trouva ce que ſon Frere aîné avoit trouvé chez le Gouverneur d'Arima.

De Syn Mu. 2273.

Ces exécutions faites, la Mere des deux Martyrs fut avertie que ſes deux Fils venoient de payer de leur tête leur rébellion aux Edits, & qu'elle étoit condamnée à mourir comme eux pour le même ſujet, avec ſes deux Petits-Fils. Le premier mouvement qu'excita cette nouvelle dans le cœur de cette admirable Femme, fut un ſaiſiſſement de joye, dont elle ne fut pas d'a-

bord la maîtreſſe. Elle éclata en actions de graces ; puis faiſant venir ſes deux Petits-Fils, dont l'un portoit le nom de JACQUES, & l'autre celui de JUSTE : *Mes Enfans*, leur dit-elle, *votre Pere & votre Oncle ſont morts pour le nom de Jeſus-Chriſt, il faut vous diſpoſer à les aller rejoindre. Nous mourrons donc auſſi comme eux*, reprirent ces petits Innocens ? *Oüi, mes Enfans*, répondit la généreuſe Dame. *O quelle joye*, s'écrierent-ils, *de mourir Martyrs !*

De J. C. 1613. De Syn Mu. 2273.

Leur Mere comptoit bien de n'être pas plus épargnée que les autres, & en faiſoit paroître une allégreſſe extrême : mais elle perdit bientôt cette eſpérance ; la Sentence, qu'on lui montra, ne faiſant nulle mention d'elle. Alors, comme ſi on lui eût annoncé la nouvelle la plus affligeante, elle ſe mit à pleurer inconſolablement. Elle fit néanmoins quelque effort ſur elle-même, & voyant à ſes pieds ſes deux Enfans, qui revêtus de Robes blanches, qu'ils alloient teindre de leur ſang, lui demandoient à genoux ſa bénédiction, & le ſecours de ſes prieres, ce

De J. C. 1613.

De Syn Mu. 2273.

ſpectacle ſi capable naturellement de la ſaiſir, fit ſur ſon cœur un effet tout contraire. Elle arrêta ſes larmes, pour leur inſpirer tout le courage, dont elle étoit animée, & leur parla en ces termes : » Allez, mes » chers Enfans, allez rendre à Dieu » la vie, qu'il vous a donnée, & en » échange de laquelle il vous pré- » pare la Couronne de l'immortali- » té. Gardez-vous bien de témoi- » gner la moindre frayeur à la vûë » d'un ſupplice, qui ſera pour vous » le principe d'un bonheur ineſti- » mable. Allez rejoindre votre Pe- » re dans le ſein de la Divinité, & » quand vous y ſerez avec lui, n'ou- » bliez pas que vous avez laiſſé dans » cette vallée de pleurs une Mere, » que rien ne conſolera jamais d'a- » voir été la ſeule de ſa Famille pri- » vée de la palme du Martyre. El- le les baiſa en achevant ces mots, & ſe retira, pour ne plus s'occuper que de ſes larmes, & de l'amour céleſte, qui les faiſoit couler.

Auſſitôt les deux Enfans furent mis dans une Litiere avec leur Ayeule, qui s'étoit auſſi revêtuë de blanc,

Le peuple les ſuivoit en foule, & rempliſſoit de telle ſorte les ruës, qu'ils furent longtems à ſe rendre au lieu, où ils devoient être exécutez. Les deux Enfans au ſortir de la Litiere apperçurent un Soldat, qui avoit à la main un Sabre nud, & coururent ſe mettre à genoux à ſes pieds; puis joignant les mains, & prononçant à haute voix les ſacrez Noms de JESUS & de MARIE, ils attendirent avec une tranquillité charmante le coup de la mort. Le Soldat commença par l'Aîné, dont la tête, après avoir fait pluſieurs bonds, alla tomber auprès du Cadet. Cet Enfant, bien loin d'en être effrayé, parut dans un redoublement extraordinaire de joye, & ſe mit à prier avec une nouvelle ferveur. Le Soldat, qui ſe ſentoit émû, appréhenda de n'être plus maître de ſoi, s'il différoit davantage, & il ſe hâta d'immoler cette ſeconde Victime, qui ſe préſentoit de ſi bonne grace au Sacrifice.

De J. C. 1613.

De Syn Mû. 2273.

Marthe cependant à genoux au milieu d'une Place publique, & dans la poſture d'une Criminelle,

De J.C. 1613. De Syn Mu. 2273.

conſervoit toute ſa Dignité, & marquoit plus de joye de voir ſa Maiſon éteinte ſur la Terre, que ſi elle l'y eût vûë élevée aux plus grands honneurs. Dès qu'elle s'apperçut qu'on alloit venir à elle, ſa ferveur reprenant une nouvelle force, elle parut quelques momens toute abîmée en Dieu. Enſuite elle tira deux Reliquaires, qu'elle portoit au col; & les remit entre les mains d'une Perſonne sûre, à qui elle avoit déclaré ſes intentions. L'un étoit pour le jeune Prince FRANÇOIS, l'Aîné des deux Fils, que le feu Roi d'Arima avoit eus de la Reine Juſte, ſa ſeconde Femme : Marthe avoit été Gouvernante de ces deux Enfans, dont elle prédit la mort funeſte, que nous verrons bientôt. L'autre Reliquaire étoit deſtiné pour une Fille de notre illuſtre Martyre, établie à Nangazaqui. Enfin Marthe, après avoir ainſi diſpoſé de tout ce qui lui reſtoit, préſenta ſa tête au Bourreau avec une fermeté digne de ſa vertu, & de la cauſe, pour laquelle elle ſouffroit. Elle étoit âgée de ſoixante & un

an ; ſon Fils aîné en avoit quarante & un, le ſecond vingt-huit ; pour les deux Enfans, le plus âgé étoit dans ſa douziéme année, & le plus jeune dans ſa dixiéme. Ce Martyre arriva le vingt-huitiéme Janvier 1613. De J. C. 1613. De Syn Mu. 2275.

Le Roi d'Arima ayant donné les ordres, dont nous venons de voir l'exécution, partit avec le Gouverneur de Nangazaqui pour Surunga, où le Cubo-Sama lui fit l'accuëil le plus gracieux, qu'il pouvoit deſirer. Safioye ne manqua pas de lui faire entendre que cette réception étoit le fruit de ſon zele pour l'ancienne Religion de l'Empire, & qu'il ne pouvoit rien faire de plus avantageux pour ſa fortune, que de pouſſer les Chrétiens à toute outrance ; il prit enſuite avec lui des meſures pour les réduire, ou les exterminer ; mais avant que de ſervir ſa haine contre la vraye Religion, il engagea pour ſon intérêt particulier l'aveugle Prince, qu'il vouloit perdre, dans une démarche, qui acheva de le rendre l'exécration des Payens mêmes.

Le feu Roi ſon Pere avoit eu de

De J. C. 1613. De Syn Mu. 2273.

son second mariage avec la Reine Juste, deux Princes & deux Princesses. La Mere, après la mort du Roi, ayant eu la permission de se retirer à Méaco, y avoit fait venir ses deux Filles, & les deux Princes étoient restez auprès du Roi leur Frere. L'aîné n'avoit que huit ans, & se nommoit FRANÇOIS; le cadet, qui avoit nom MATHIEU, étoit plus jeune de deux ans. On ne pouvoit rien voir de plus aimable, que ces deux Enfans; mais ils s'étoient attiré l'indignation de la nouvelle Reine par un attachement à leur Religion, qui passoit de beaucoup leur âge. Cette Princesse n'avoit jamais pû obtenir de l'aîné qu'il parût en public sans avoir au col un Reliquaire, ou un Chapelet; & le Roi, qui avoit inutilement essayé de le rendre imitateur de son Apostasie, avoit pris le parti de ne lui en plus parler. Mais quelque chose de plus pressant, que la Religion de ces deux jeunes Princes, intéressoit le Gouverneur de Nangazaqui à leur perte.

Safioye avoit été le principal au-

leur de la disgrace & de la mort du feu Roi leur Pere, & il craignoit leur ressentiment. Il résolut donc leur mort, & pour cela il représenta à Suchendono qu'en conservant ces deux jeunes Princes, c'étoit deux Viperes, qu'il nourrissoit dans son sein. Il ajoûta que l'exercice libre, qu'ils avoient de leur Religion, ne pouvoit pas être longtems ignoré à la Cour de Surunga; qu'on sçavoit que la Reine son Epouse ayant menacé le Prince François de la colere du Cubo-Sama, il lui avoit répondu qu'on pouvoit le faire mourir, mais qu'on ne lui arracheroit jamais la Foi du cœur; qu'il sembloit prendre à tâche de braver cette Princesse, sa Belle-Sœur, qui s'en plaindroit sans doute à son Bisayeul, & que cela lui pourroit attirer une affaire fâcheuse auprès du Monarque. Enfin il l'intimida de sorte, qu'il l'amena au point, qu'il souhaitoit; & l'imbécille Suchendono; après s'être rendu Parricide à la sollicitation d'un Homme, qui s'étoit mis en possession de le maîtriser, se laissa facilement persuader de lui

De J. C. 1613.

De Syn Mo. 2278.

De J. C. 1613. De Syn Mu. 273.

sacrifier encore ses Freres : il envoya un ordre au Gouverneur d'Arima, de faire mourir secretement les deux jeunes Princes ; mais il lui recommanda de commencer par les renfermer pendant quelque tems, & de faire courir le bruit, qu'il les avoit envoyez à leur Mere à Méaco.

Le Gouverneur exécuta ponctuellement tout ce qui lui avoit été prescrit. Le dix-huitiéme de Mars il fit passer les deux Princes dans un Appartement retiré, où personne ne sçavoit qu'ils fussent, excepté un Page, nommé IGNACE, qu'il leur donna pour les servir ; & de peur qu'on ne découvrît leur retraite, il en fit exactement garder toutes les avenuës par des Soldats. Quelque prétexte, que l'on eût pris pour les tenir ainsi renfermez, ils ne douterent nullement que leur mort ne fût résoluë, & ils s'y disposerent avec autant de soin, qu'auroient pû faire des hommes consommez dans la vertu. Leur Page, qui étoit un jeune homme très-accompli, & à qui l'on n'avoit pas jugé à propos de s'ouvrir sur le sort, qu'on leur pré-

paroit, avoit beau faire pour les détourner de cette penſée, ils y revenoient ſans ceſſe, non point par cette inquiétude, que devoit naturellement leur cauſer la ſituation, où ils ſe trouvoient, mais comme par une eſpece d'inſpiration. Ils avoient toujours eu leurs Prieres, leurs Pénitences même, & toutes leurs Pratiques de dévotion réglées, ils les redoublerent alors, & leur Page eut bien de la peine à modérer leur ferveur.

De J. C. 1613.

De Syn Mus. 273.

Ils vécurent ainſi juſqu'au vingt-ſeptiéme d'Avril; & ce jour-là Ignace fut averti que la nuit ſuivante on viendroit les égorger par ordre du Roi leur Frere. Ce vertueux jeune Homme à cette nouvelle eut le cœur ſaiſi; il ſe remit pourtant, & comme les Japonnois ont au ſouverain dégré le talent de ſe poſſéder, il parut auſſi tranquile, qu'à l'ordinaire, en préſence de ſes jeunes Maîtres, qui dès ce moment même eurent un preſſentiment de leur mort prochaine. Sur le ſoir, Ignace fit mettre le Couvert à l'ordinaire, & les avertit de ſe mettre à table; mais

De J. C. 1613. De Syn Mu. 2273.

le Prince François lui dit qu'il croïoit avoir donné, ſans y penſer, quelque ſujet de mécontentement à un de ſes Gardes, & qu'il vouloit en faire pénitence, en ne ſoupant point ce ſoir-là. Ignace fit tout ce qu'il put pour lui perſuader que Dieu ne demandoit point cela de lui; tout ce qu'il gagna, fut que le ſaint Enfant ſe mit un moment à table, pour faire compagnie à ſon Frere, & prit par complaiſance aſſez peu de choſes.

Après le repas, Ignace coucha le plus petit des deux Princes, & l'aîné entra dans ſon Oratoire: comme il y demeuroit trop longtems, le Page l'avertit qu'il ſe faiſoit tard. » Ah! mon cher Ignace, lui dit le » jeune Prince, je penſois à la Paſ» ſion de notre adorable Rédem» pteur, & je ne pouvois retenir » mes larmes: quelle bonté à un » Dieu, de mourir pour de miſéra» bles Eſclaves! Que j'ai pitié de » ceux, qui ne connoiſſent pas un » ſi aimable Sauveur! » Le Page s'imaginoit entendre parler un Ange, tant ce merveilleux Enfant s'énonçoit avec grace & avec onction,

&

& la penſée du ſort, qui attendoit ces deux innocentes Victimes, le ſaiſiſſant de nouveau, il eut toutes les peines du monde à ſe contenir. Il lui échappa même quelques larmes. Le Prince crut que c'étoit de dévotion, qu'il pleuroit, & lui voyant entre les mains un grain béni & une Médaille, il lui demanda ce que c'étoit; Ignace répondit qu'il y avoit des Indulgences attachées à l'un & à l'autre. L'Enfant voulut ſçavoir ce qu'il falloit faire pour les gagner, & il le fit ſur le champ. Le Page lui conſeilla enſuite de ſe mettre ſous la protection de la Sainte Vierge; il le fit par une fervente priere, conjurant la Mere de Dieu, s'il avoit à mourir cette nuit, d'avoir ſoin de ſon ame. Il répéta plus de trente fois les ſacrez Noms de Jeſus & de Marie, pendant qu'on le deshabilloit, & dès qu'il fut au lit, Ignace lui jetta de l'Eau bénite, & ſe retira dans une Chambre voiſine pour prier. Environ le minuit, un Soldat envoyé par le Gouverneur d'Arima, entra dans la Chambre, où étoient les deux Princes; il les trouva dor-

De J. C. 1613.

De Syn Mu. 2273.

De J. C. 1613. mant d'un profond ſommeil, & tirant ſon Poignard, il l'enfonça dans le ſein du plus jeune, puis dans la gorge de l'aîné, & les laiſſa nageant dans leur ſang.

De Syn Mu. 2273.

Ignace rentra dès qu'il fut ſorti, & les voyant morts, ſon premier mouvement fut d'une tendre vénération pour ce qui reſtoit de deux Enfans, qu'il regardoit comme deux Saints. Auſſitôt qu'il fut jour, il donna avis de tout aux Chrétiens, qui ſe trouvant ſans reſſource par la perte, qu'ils faiſoient de ces deux Princes, le plus pur Sang de leurs derniers Rois, furent dans une conſternation, qu'il eſt difficile d'exprimer. Le Confeſſeur de la Reine Juſte, qui étoit le Pere Pierre Morejon, fut chargé de lui apprendre cette triſte nouvelle. La vertueuſe Princeſſe ne put refuſer quelques larmes à des Enfans ſi dignes de ſa tendreſſe; mais elles ne l'empêcherent point d'en faire à Dieu le ſacrifice avec une réſignation héroïque. Elle proteſta même qu'elle aimoit mieux les ſçavoir morts avec leur innocence, que d'être dans une con-

tinuelle inquiétude, ſi, malgré les ſoins, qu'elle s'étoit donnez pour les faire élever dans la piété, & pour leur inſpirer de bonne heure les plus ſolides principes de la Religion, ils réſiſteroient juſqu'au bout à la ſéduction de l'exemple pernicieux de leur Frere, & des careſſes de leur Belle-Sœur. Elle ſe ſépara enſuite plus que jamais du commerce du Monde, & finit ſes jours dans la pratique des plus excellentes vertus.

De J. C. 1613.

De Syn Mu. 2273.

§. III.

Le Roi d'Arima mene avec lui dans ſes Etats un célebre Bonze, pour pervertir les Fidéles. Exemple d'une grande conſtance dans une Fille d'honneur de la Reine, & dans un Page du Roi. Les Peres de Saint Dominique ſont chaſſez du Figen. Le Gouverneur de Nangazaqui preſſe de nouveau le Roi d'Arima de perſécuter les Fidéles à toute outrance. Diſcours de ce Prince à ſes Courtiſans, & quel en fut le fruit. Huit Perſonnes de qualité ſont condamnées au feu.

Pour revenir au Gouverneur de

De J. C. 1613. Nangazaqui, rien ne lui coûta plus, après qu'il eut fait commettre au Roi d'Arima ce nouveau crime, pour le porter aux derniers excès contre les Chrétiens ; mais afin de joindre la voye de la conviction à celle des menaces & des ſupplices, il lui conſeilla de mener avec lui dans ſes Etats un fameux Bonze, nommé BANZUI, fort accrédité dans ſa Secte. Le Roi goûta fort cet avis, dont ſon Caractere mol & timide s'accommodoit beaucoup mieux, que de la violence ; & la réputation du Docteur, jointe à la conſternation, où il croyoit trouver les Chrétiens, ſembloit lui répondre du ſuccès de ſon Entrepriſe. Mais il fut bien étonné, lorſqu'en arrivant à Arima, il apprit que dans la Famille, dont il avoit prétendu faire un exemple de terreur, il n'y avoit eu de larmes répanduës, que par ceux, qu'on avoit épargnez, & que tous les Fidéles attendoient ſon retour avec une extrême impatience, tous ſe flattant d'avoir bientôt part à la Perſécution.

De Syn Mu. 2273.

Ce fut bien pis encore, quand la

Reine ayant fait venir le Bonze Banzui en préſence de toute ſa maiſon, elle ne put jamais, ni par prieres, ni par promeſſes, encore moins par menaces, obliger perſonne d'avoir aucune communication avec ce faux Prêtre. Une de ſes Filles d'honneur, nommée MAXIME, oſa même en ſa préſence jetter à la tête du Bonze une eſpece de Chapelet, qu'il lui avoit mis entre les mains. Elle fut envoyée ſur l'heure même en priſon, où elle demeura douze jours, ſans qu'on lui donnât aucune nourriture. Elle fut même les ſept premiers jours ſi étroitement liée à une colonne, qu'elle ne pouvoit avoir le mouvement libre d'aucun de ſes membres. En cet état des perſonnes apoſtées par la Reine ne ceſſerent de lui faire les propoſitions les plus ſéduiſantes pour l'engager à ſe rendre aux volontez de ſa Maîtreſſe, mais tout fut inutile; Maxime ſoutint ces différentes attaques avec une conſtance, qui charma juſqu'aux Ennemis de la Religion: mais ce qui étonna davantage toute cette Cour, c'eſt qu'après une ſi exceſſive abſtinence & tant

De J. C. 1613.

De Syn Mu. 2273.

De J. C. 1613.

De Syn Mu. 2273.

de mauvais traitemens, cette généreuse Fille ſortit de ſa Priſon avec tout l'embonpoint, qu'elle avoit en y entrant. Tout cela ne fit pourtant qu'irriter la Reine, Maxime fut chaſſée du Palais & miſe au rang des Eſclaves dans une Cuiſine, où la perte de ſa liberté & de ſa fortune la conſola un peu de n'avoir pas ſcellé ſa foi de ſon ſang, & où, après avoir fait vœu de virginité, elle fit ſon unique ſoin & ſa plus agréable occupation de plaire à ſon céleſte Epoux.

Un Page du Roi fut encore plus hardi; c'étoit un Enfant de neuf ans. Suchendono ayant voulu lui donner lui-même un de ces Chapelets que le Bonze diſtribuoit: » Sei» gneur, lui dit-il, vous feriez bien » mieux de reprendre celui des Chré» tiens, que vous avez ſi longtems » porté, que de vouloir rendre vos » Sujets complices de votre Apoſta» ſie. Il ne s'attendoit à rien moins qu'à la mort après une telle réponſe, mais le Roi ſe contenta de le bannir. Dans le fond tant de conſtance irritoit encore moins ce Prince, plus foible que méchant, qu'elle ne le

lassoit, & soit qu'il ne fût pas capable d'une résolution suivie, ou que la honte d'une conduite, dont il lui étoit impossible de ne pas sentir l'indignité, l'arrêtât tout court, on cessa pendant quelques mois d'inquiéter les Chrétiens dans ce Royaume, tandis que tout étoit en feu dans la plûpart des Provinces voisines, & que dans Jedo même, on faisoit des Martyrs. De J. C. 1613. De Syn Mu. 2274.

Les Religieux de Saint Dominique travailloient alors avec succès dans les Etats du Prince de Figen, situez à une des pointes Occidentales du Ximo, vers le Nord, suivant la Carte du Pere Briet (*a*). Le Prince, à qui ce petit Etat appartenoit, les avoit d'abord très-bien reçûs, & leur avoit donné une Maison dans sa Province, mais cette faveur avoit

(*a*) Je crois que ce Pere, qui distingue Figen d'Isafay, se trompe. Il y a même bien de l'apparence que la Ville & le Territoire de Figen étoient ce que le Roi d'Arima avoit voulu revendiquer. Mais dans le vrai, on n'a sur cela que des conjectures. Il paroît du moins certain que les Etats du Prince de Figen se sont fort accrûs dans la suite.

De J. C. 1613. De Syn Mu. 2273.

peu duré, & le Prince de Figen fut des premiers à entrer dans les vûës de la Cour de Surunga. Il alla même plus loin que pluſieurs autres : car tandis que partout ailleurs on ſe contentoit de faire couper la tête aux Chrétiens, il fut le premier, qui employa le feu pour les exterminer. Trois Peres Dominicains, à ſçavoir les Peres Jean de RUEDA, Alphonſe de MENA, & Hyacinthe ORFANELLI, accoururent au ſecours de ces Fidéles perſécutez, & eurent le bonheur de leur voir bénir le Ciel au milieu des flammes, qui les conſumoient. Ils auroient pû, ce ſemble, leur être encore plus utiles, en ſe montrant un peu moins à découvert, & en changeant d'habit ; ils ne le firent pas, & il leur en coûta l'exil, qui en les honorant du titre glorieux de Confeſſeurs de Jeſus-Chriſt, leur ôta pour quelque tems les moyens de ſoulager des Fidéles au plus fort de leur beſoin. Ils le comprirent fort bien, & ils prirent enfin le parti de faire comme les autres.

La perſécution devenoit inſenſi-

blement générale, mais ce qui eſt ſurprenant, c'eſt que Nangazaqui gouverné par le plus grand Ennemi qu'eût alors la Religion Chrétienne au Japon, n'y avoit encore que très-peu de part. Safioye avoit beaucoup plus d'envie de perdre le Roi d'Arima que d'abolir le Chriſtianiſme, & ſelon toutes les apparences il recevoit des ordres ſecrets du Cubo-Sama de ne pas uſer ſitôt des voyes de fait dans ſa Ville, pour ne point trop allarmer les Portugais, qu'on vouloit encore ménager. Toute ſon attention étoit donc pour le Royaume d'Arima : la lenteur & les irréſolutions de Suchendono le déconcertoient, & il vit bien qu'à moins de réveiller ce Prince par les puiſſans motifs, il ne viendroit jamais à bout de l'amener où il prétendoit. Pour y réüſſir, il s'aviſa de lui mander qu'il étoit échappé au Cubo-Sama de dire qu'apparemment le Roi d'Arima étoit encore Chrétien, puiſque tous ſes Sujets, & les principaux mêmes de ſa Cour faiſoient publiquement & en toute liberté profeſſion du Chriſtianiſme.

De J. C. 1613.

De Syn Mu. 2273.

De J. C. 1613.

De Syn Mu. 2273.

Ce Prince, dont la passion dominante étoit la crainte de perdre son Royaume, donna dans le piége, & résolut de détruire la fausse opinion, qu'il crut que le Cubo-Sama avoit de sa Religion. Mais il voulut encore une fois essayer la voye de la douceur & de la persuasion, avant que d'employer la force. Il assembla quelques-uns des principaux Seigneurs de sa Cour, & après leur avoir communiqué les avis, qu'il avoit reçus du Gouverneur de Nangazaqui, il leur parla en ces termes.

» Vous voyez la triste situation, » où je me trouve : cependant il ne » tient qu'à vous de me rendre le » plus heureux des Rois du Japon, » & il ne vous en coûtera presque » rien, pour me donner cette marque » de votre attachement. Il n'y a » point de Royaume si florissant que » celui-ci, à un article près, qui dans » le fond n'est qu'un mal entendu. » Faut-il que si peu de chose nous » nous empêche de goûter, & altere » même une félicité si digne d'envie? » Les malheurs des tems m'ont obli-

» gé de diſſimuler ma Religion ; j'ai
» encore eu le chagrin d'apprendre
» qu'on me faiſoit paſſer pour en
» être le Perſécuteur, moi qui y ſuis
» attaché plus que perſonne, & qui
» eſpere en convaincre bientôt les
» plus incrédules. Quoi, pour avoir
» puni du dernier ſupplice des
» Broüillons, qui ſous couleur de
» zele vouloient troubler la tran-
» quillité publique, doit-on ſe per-
» ſuader, que j'ai entrepris d'exter-
» miner le Chriſtianiſme ? Les Chré-
» tiens ſont-ils donc impeccables,
» & les Loix ne ſont-elles pas faites
» pour eux, comme pour les autres ?
» Les Monarques de l'Europe, qui
» profeſſent la même Religion que
» nous, ne condamnent-ils jamais
» à mort ceux de leurs Sujets Chré-
» tiens, qui ſe rébellent contre eux ?
» & qui s'aviſe de leur en faire un
» crime ? Vous demandez des preu-
» ves de ma Religion ; j'en donnerai,
» quand il ſera tems. Pourquoi par
» des éclats hors de ſaiſon mettre le
» Chriſtianiſme en danger d'être
» détruit ſans reſſource ? Ce que
» j'en fais, ce qui vous ſcandaliſe

De J. C. 1613.

De Syn Mu. 2273.

De J. C. 1613. De Syn Mu. 1273.

» mal à propos, ce n'eſt que pour le » conſerver, que je le fais. Secondez- » moi, ſi vous avez un vrai zele, diſ- » ſimulez avec moi pour un peu » de tems; & par une opiniâtre ré- » ſiſtance à des ordres, dont j'ai bien » voulu vous découvrir les vérita- » bles motifs, ne me réduiſez pas » à la fâcheuſe néceſſité de vous per- » dre, ou de me perdre moi-même.

Le Roi, après avoir fini de parler, ſortit ſans attendre de réponſe, & l'on remarqua qu'il laiſſoit couler quelques larmes. Cette feinte eut une partie de ſon effet : des Seigneurs, qui étoient préſens, il n'y en eut que trois, qui déclarerent qu'ils ne voyoient point de milieu entre ſe déclarer dans une ſemblable occaſion, & trahir ſa Foi : tous les autres crurent pouvoir diſſimuler, ſans rien faire contre leur devoir. Suchendono fut bientôt inſtruit de ces différentes diſpoſitions, mais la docilité du plus grand nombre lui fit juger qu'ayant du premier coup ſi fort avancé ſon entrepriſe, il ne lui faudroit qu'un peu de tems & de patience pour venir à bout du

reſte. Il le manda au Gouverneur de Nangazaqui, mais ce Seigneur lui fit réponſe qu'il prenoit le change, s'il attendoit du bénéfice du tems, que toute ſa Cour achevât de ſe ſoumettre à ſes volontez, & que plus d'une expérience devoit lui avoir appris qu'une telle conduite, bien loin de gagner les Rebelles, n'étoit propre qu'à lui faire perdre ceux, qu'il avoit réduits : que ſon avis étoit donc qu'il pouſſât les Réfractaires à bout, & qu'il les condamnât au feu avec leurs Femmes & leurs Enfans, s'ils perſiſtoient dans leur déſobéïſſance ; que cet exemple rempliroit ſon Royaume d'une terreur néceſſaire, & ne laiſſeroit aucun doute au Cubo-Sama ſur ſes véritables ſentimens.

De J. C. 1613. De Syn Mu. 2273.

Cette propoſition parut dure à Suchendono, mais la Reine, qui avoit un empire abſolu ſur ſon eſprit, l'ayant appuyée, il ſe rendit. Le cinquiéme d'Octobre le Gouverneur d'Arima eut ordre d'arrêter les trois Seigneurs, & de leur ſignifier qu'ils étoient condamnez au feu avec leurs Familles, ſi par un prompt acquieſ-

De J. C. 1613. cement au désir du Roi ils ne méritoient le pardon de leur résistance aux Edits. Leur réponse fut conforme à leur premiere déclaration ; sur quoi on s'assûra de leurs personnes, & l'on commença de procéder contre eux. Ces illustres Confesseurs se nommoient Adrien TACAFATI MONDO, Leon FAÏUXIDA-LUGUYEMON, & Leon TAQUENDOMI CANIEMON. Mondo avoit une Femme, qui avoit reçu au Baptême le nom de JEANNE, une Fille âgée de dix-neuf ans, nommée MAGDELEINE, qui s'étoit consacrée à Dieu par le vœu de Chasteté perpétuelle, & un Fils d'environ douze ans, qui avoit été baptisé sous le nom de JACQUES. Faïuxida avoit aussi sa Femme, appellée MARTHE, & Caniémon un Fils âgé de vingt-sept ans, qui se nommoit PAUL. Des Amis mirent de bonne heure sa Femme en lieu de sûreté.

De Syn Mu. 2273.

On eut cet égard pour la qualité des Prisonniers, qu'on ne les mit point dans les Prisons publiques. On les consigna dans une Maison particuliere, où la Femme de Caniémon s'étant

échappée de sa Retraite forcée, vint trouver son Mari & son Fils, pour mourir avec eux; mais on ne l'y laissa pas longtems, & malgré ses pleurs & ses vains efforts, on la reconduisit au Logis, dont elle s'étoit sauvée. D'un autre côté la nouvelle de ce qui devoit se passer à Arima s'étant répanduë de toutes parts, il se fit à cette Capitale un si grand concours de Chrétiens attirez par l'espérance du Martyre, qu'on en compta jusqu'à vingt mille. Cette multitude causa d'abord quelque allarme à la Cour, qui leur envoya commander de se retirer; mais quand elle eut appris qu'ils étoient sans Armes, & qu'ils ne demandoient pas mieux, que d'être tous égorgez, elle prit le parti de les laisser en repos. Ils demeurerent campez hors de la Ville, aucun d'eux ne coucha dedans, & pendant trois jours, qu'ils furent là, leurs Freres d'Arima eurent soin de pourvoir à leur subsistance, car ils n'avoient apporté aucunes provisions.

De J. C. 1613.

De Syn Mu. 2273.

Je n'ai pû sçavoir le nombre des Courtisans, qui avoient cru pou-

De J. C. 1613. voir diſſimuler leur Religion pour contenter le Roi, mais je trouve que cinq avoient bientôt paſſé de la diſſimulation à l'Apoſtaſie ouverte, & que tous, à l'exception d'un ſeul, ne pûrent voir tant de ferveur & un ſi ardent déſir de la mort, ſans ſe reprocher leur lâcheté ; qu'ils la pleurerent avec des larmes ſi ameres, & qu'ils donnerent des marques ſi publiques de leur repentir, qu'ils convainquirent tout le monde de la ſincérité de leur converſion. On exigea d'eux, avant que de les recevoir à la pénitence canonique, une profeſſion authentique de leur Foi, & ils la donnerent ſans balancer. Ils paſſerent par beaucoup d'autres épreuves, après quoi on ne fit plus difficulté de les réconcilier à l'Egliſe. La premiere choſe qu'ils firent enſuite, ce fut d'aller embraſſer les Priſonniers, qu'un tel changement combla de joye ; de-là ils ſe rendirent chez le Gouverneur d'Arima, & le conjurerent de les rejoindre à leurs Freres, puiſque leur cauſe étoit la même ; mais ce Seigneur ne fit pas ſemblant de comprendre ce qu'ils lui vou-

De Syn Mu. 2273.

loient dire. Enfin après bien des inſtances inutiles, ces généreux Pénitens déchus de toute eſpérance d'obtenir ce qu'ils ſouhaitoient, & ſe reconnoiſſant indignes d'une grace, qu'ils regardoient dans leurs Freres, comme la récompenſe de leur fidélité, renoncerent à tout ce qu'ils poſſédoient dans le monde, & s'exilerent avec toutes leurs Familles. Genre de Martyre ſouvent plus difficile à ſoutenir, qu'une mort violente, & le ſeul, qu'il ſoit permis de ſe procurer.

De J. C. 1613.

De Syn Mus. 2273.

§. IV.

On ſignifie aux Confeſſeurs l'Arrêt de leur mort. Leur marche triomphante au lieu du ſupplice. Circonſtances édifiantes de leur Martyre. Le culte qu'on leur rend après leur mort, autoriſé par un Bref du Pape Urbain VIII. Suite de cette perſécution.

Le ſeptiéme d'Octobre au matin les Confeſſeurs de Jeſus-Chriſt apprirent que l'Arrêt de leur condamnation étoit ſigné, & peu de tems après on vint leur en faire la lecture. Ils

De J. C. 1613. De Syn Mu. 2273.

l'entendirent avec un air de contentement, qui n'avoit rien d'équivoque, & l'on vit bien qu'ils attendoient avec impatience l'heure de l'exécution. Une seule chose manquoit à leur bonheur, c'étoit de se repaître du Pain des forts, avant que d'aller au combat : ils conjurerent le Seigneur de leur accorder cette grace, & ils furent exaucez. Deux Jésuites trouverent moyen de s'introduire dans leur logis, les confesserent, les communierent, & ne pouvant rester plus longtems avec eux, sans s'exposer à être reconnus, ils laisserent à leur place quelques Chrétiens de confiance, & se retirerent comblez de la plus vive joye. Enfin le moment de leur sacrifice approchant, on vit commencer une espece de triomphe, qui n'avoit peut-être point eu d'exemple depuis la naissance de l'Eglise.

Les vingt mille Chrétiens de la Campagne, au signal qu'ils en reçurent, entrerent dans la Ville en très-bel ordre, la tête couronnée de guirlandes & tenant leur Chapelet à la main. Ceux de la Ville, dont le

nombre étoit auſſi grand, ſelon quelques Hiſtoriens, couronnez auſſi de guirlandes, & ayant un cierge à la main, les attendoient, & dans l'inſtant que les Confeſſeurs parurent, tous ſe mirent en marche dans le rang, qui avoit été marqué à chacun. Les huit Martyrs étoient au milieu; ils n'étoient point liez, mais leurs bourreaux les ſuivoient avec une Compagnie de Soldats; foible défenſe contre quarante mille (*a*) hommes, mais inutile précaution contre quarante mille Chrétiens, dont l'unique regret étoit de ne pouvoir mourir avec ceux, qu'ils accompagnoient au lieu de leur ſupplice. Ceux qui ſe trouvoient les plus proches des Priſonniers, n'étoient occupez qu'à ſe conjoüir avec eux du bonheur qu'ils avoient de donner leur ſang pour Jeſus-Chriſt. D'autres levoient les mains au Ciel pour leur obtenir la grace de la perſévérance: le plus grand nombre publioient les louanges du Seigneur, & les campagnes retentiſſoient de-

De J. C. 1613.

De Syn Mu. 2273.

(*a*) Le Pere Bartoli n'en met que trente mille en tout.

leurs chants d'allégreſſe.

De J. C. 1613. Quand on fut arrivé au lieu, où ſe devoit faire l'exécution, chacun

De Syn Mr. 1273. prit ſa place ſans confuſion, & avec une promptitude, qu'on auroit admirée dans les Troupes les mieux diſciplinées. Pour les Martyrs, dès qu'ils eurent apperçu leurs Poteaux, ils coururent les embraſſer. Ces Poteaux étoient huit Colonnes, qui ſoutenoient un toit de charpente, & cette eſpece d'édifice étoit dreſſée au milieu d'une grande Eſplanade ſous les fenêtres du Palais. Tandis que tout ſe diſpoſoit pour le dernier Acte de cette ſanglante Tragédie, Leon Caniémon monta ſur le toit, que portoient les Colonnes, & qui n'étoit pas fort élevé, & ayant fait ſilence de la main, parla de cette ſorte : » Mes Freres, admirez la for-» ce de la Foi dans de foibles Créa-» tures : les préparatifs d'un Suppli-» ce affreux, vous le voyez, ne » nous inſpirent que de la joye, & » j'eſpere que cette joye redoublera » au milieu des flammes. Je laiſſe » aux Infidéles à en conclure quelle » doit être la ſainteté & la ſupério-

» rité d'une Religion, qui nous éle- De J. C. 1613.
» ve ſi fort au-deſſus de l'humanité: De Syn Mu. 2273.
» pour vous, mes Freres en Jeſus-
» Chriſt, que ces feux ne vous ef-
» frayent point, leur activité ne fera
» qu'accélérer notre victoire, ou
» plutôt celle de la grace, qui nous
» fait combattre, & quelques mo-
» mens de douleur nous produiront
» un poids immenſe de gloire, qui
» durera autant que l'Eternité. A ces mots il fut interrompu par les applaudiſſemens des Fidéles; & comme il vit qu'on ne l'écoutoit plus, il deſcendit & alla ſe ranger à ſa Colonne, où il fut lié.

Les autres l'étoient déja, & dans l'inſtant on mit le feu au bois, qui étoit éloigné de trois pieds des Martyrs. Un Chrétien, qui s'étoit placé exprès le plus proche du bucher, leur fit alors une courte, mais pathétique exhortation, & élevant une banniere, qu'il portoit, & où étoit l'Image du Sauveur des hommes attaché comme eux à la colonne, il les avertit de jetter ſouvent les yeux ſur ce divin modele, & de ſe ſouvenir qu'un Dieu avoit fait

le premier pour eux, ce qu'ils al-
De J.C. 1613. loient faire pour lui. La flamme pa-
rut dans le moment avec une fumée
De Syn Mu. 2273. ſi épaiſſe, qu'on fut quelque tems ſans rien voir. Elle ſe diſſipa enfin, & alors la vûë de ces illuſtres Mourans occupa de telle ſorte toute cette nombreuſe Aſſemblée, qu'il s'y fit un très-grand ſilence. Les Martyrs témoignerent juſqu'à la fin une conſtance vraiment héroïque, & nul ne donna la moindre marque de foibleſſe : mais la plûpart étant morts, ou ſur le point d'expirer, il arriva deux choſes, qui cauſerent bien de l'admiration.

Les liens, qui attachoient le Fils d'Adrien Mondo, étoient brûlez, & il ſembloit que le feu n'eût pas encore touché cet Enfant, lorſqu'on l'apperçut, qui couroit au travers des flammes & des braſiers. On crut d'abord que ne pouvant plus ſupporter l'ardeur de cette horrible fournaiſe, il cherchoit à s'échapper, & on lui cria d'avoir bon courage, mais on ceſſa de craindre, lorſqu'on le vit tourner du côté, où étoit ſa Mere, & après l'avoir jointe, la te-

nir étroitement ſerrée, comme pour mourir entre ſes bras. Cette ſainte Dame, qui depuis quelque tems ne donnoit plus aucun ſigne de vie, ſembla revivre en ce moment : elle oublia ſes propres douleurs, & ne parut plus occupée que du ſoin d'exhorter ſon Fils à conſommer ſon ſacrifice avec le même courage, qu'il avoit montré juſques-là. L'Enfant tomba enfin à ſes pieds, un moment après elle tomba elle-même ſur lui ; & ils expirerent ainſi tous les deux preſque en même tems.

De J. C. 1613.

De Syn Mus 2273.

La Fille de cette Héroïne donnoit de ſon côté un ſpectacle encore plus ſurprenant. Elle reſtoit ſeule debout, & quoique toute embraſée, elle paroiſſoit encore pleine de vie & de force. A la voir immobile, & les yeux doucement élevez vers le Ciel, on eût dit qu'elle étoit tout-à-fait inſenſible, ou dans une profonde contemplation, qui lui cauſoit une aliénation de tous ſes ſens, lorſque tout à coup on l'apperçut qui ramaſſoit des charbons allumez, les portoit ſur ſa tête, & s'en formoit une Couronne. Il ſembloit que ſentant

De J. C. 1613. approcher ſa fin, elle vouloit ſe parer pour aller au-devant de ſon céleſte Epoux. Cependant elle ſe conſumoit peu à peu, mais à meſure que De Syn Mu. 2273. ſon corps s'affoibliſſoit, ſa ferveur paroiſſoit ſe ranimer, & l'on ne ceſſa de l'entendre loüer les miſéricordes du Seigneur, que quand on la vit ſe couler doucement le long de ſa colonne, ſe coucher ſur les charbons ardens, auſſi tranquillement qu'elle eût fait ſur un lit, & rendre les derniers ſoupirs.

Alors les Soldats, qui gardoient une eſpece de barriere, qu'on avoit faite autour du bûcher, n'en furent plus les maîtres, & les Chrétiens emporterent ſans réſiſtance les corps des Martyrs, qui furent trouvez entiers, & ſans aucune odeur. On enleva juſqu'aux charbons, ſur leſquels ces ſacrées Reliques étoient étenduës, & aux Colonnes, où elles avoient été attachées. Le corps de l'illuſtre Magdeleine fut porté d'abord à Conzura par ceux de cette Bourgade, qui avoient aſſiſté à l'exécution, mais on les obligea de le reſtituer, & tous furent mis dans des Caiſſes

Caisses d'un bois précieux, garnies de velours en dedans, & transportez à Nangazaqui, où on les présenta à l'Evêque du Japon avec les Actes de ce Martyre signez d'un grand nombre de témoins oculaires. Le Prélat les examina avec soin, entendit de nouveau les Témoins, dressa un Procès-verbal revêtu de toutes les formalitez prescrites par l'Eglise, & déclara par provision, que ces huit personnes étoient véritablement Martyrs de Jesus-Christ, & en conséquence fit rendre à leurs sacrez Corps tous les honneurs, qui leur étoient dûs. Il envoya ensuite à Rome toutes les Piéces du Procès, & le Procès même avec des Reliques des nouveaux Martyrs.

De J. C. 1613.

De Syn Mus. 273.

J'ai vû à Florence au Monastere des Anges, occupé par des Religieuses Carmelites de l'ancienne Observance, une Croix d'argent, qui y a été envoyée par le Pape Urbain VIII. dans le tems de la Béatification de Sainte Marie Magdeleine *de Pazzis* Religieuse de cette même Maison. Ce présent étoit accompagné d'un Bref, dont j'ai eu aussi l'O-

De J.C. 1613. riginal entre les mains, & dans lequel le Pontife déclare qu'il a mis au haut de la Croix une parcelle de la vraye Croix de notre Seigneur; au bras droit, des Reliques de Sainte Marie-Magdeleine, l'Amante de Jeſus-Chriſt, leſquelles lui avoient été envoyées de Provence; & au bras gauche, *un oſſement de la main de la bienheureuſe Marie-Magdeleine, Vierge Japonnoiſe, qui a ſouffert le martyre du feu pour la foi de Jeſus-Chriſt, & qui tandis qu'elle étoit conſumée par les flammes, ayant pris de ſes propres mains des charbons ardens, & les ayant mis ſur ſa tête, les yeux élevez vers le Ciel, rendit ainſi ſon ame à Dieu.* (a)

De Syn Mu. 2273.

Sur quoi il eſt bon d'obſerver que ce même Pontife, qui propoſe à la vénération d'une Communauté Religieuſe une Relique de cette ſainte Fille, à laquelle il ne fait point diffi-

(a) *A cornu verò ſiniſtro de manu Beatæ Mariæ Magdalenæ Virginis Japonenſis, quæ pro Chriſti fide Martyrium ignis ſuſtulit; & dùm combureretur, propriis manibus carbonibus ardentibus acceptis, & ſuprà caput ſuum poſitis, in Cœlum aſpiciens, ſpiritum ad ipſum Cœlum emiſit.*

culté de donner les titres de Bienheureuſe Vierge, & de Martyre, avoit expreſſément défendu d'honorer de ces noms auguſtes, ceux que l'Egliſe n'a point encore reconnus en ces qualitez. Auſſi les Carmelites de Florence furent-elles ſi perſuadées qu'en vertu de cette démarche du Vicaire de Jeſus-Chriſt, elles pouvoient rendre une ſorte de culte religieux à l'illuſtre Vierge Japonnoiſe, qu'elles ont fait faire un Tableau, où elle eſt repréſentée avec leur bienheureuſe Sœur, & la ſainte Amante du Sauveur, ſous le titre *des trois ſaintes Maries-Magdeleines.* Je reviens au Japon. De J. C. 1613. De Syn Mu. 2273.

Un brave Chrétien nommé Thomas CAVACAMI, ſuivit de près à la gloire les illuſtres Confeſſeurs, dont nous venons de voir le triomphe. Il avoit été chaſſé du Fingo, ſa Patrie, pour ſon attachement à la Religion, & s'étoit réfugié dans une Bourgade du Royaume d'Arima, nommée ORIQUE, où il faiſoit l'office des Miſſionnaires, autant que ſa condition le lui pouvoit permettre. Il fut condamné à être dé-

collé, & fut exécuté dans sa propre maison le vingt-neuviéme d'Octobre. De J. C. 1613.

Le Prince Sanche d'Omura voulut aussi dans le même tems chagriner la Princesse Marine sa Sœur, mais il n'y gagna rien. Quelques Seigneurs de la Cour d'Ozaca maltraiterent leurs Vassaux Chrétiens, & partout les Fidéles firent paroître la même fermeté. Tous les âges & toutes les conditions fournirent d'admirables exemples d'un courage vraiment Chrétien, mais le Cubo-Sama n'ayant pas continué à inquiéter les Fidéles, ces persécutions particulieres, quoiqu'allumées dans toutes les parties de l'Empire, ne paroissoient point encore avoir rien de décisif, & jusqu'à la fin de cette année 1613. il sembloit qu'on n'avoit point encore perdu toute espérance de voir les affaires de la Religion reprendre un meilleur train. Il se forma néanmoins dans le Quanto un orage, dont on craignit quelque tems les suites, mais qui n'en eut pour lors aucune. Voici quelle en avoit été l'occasion. De Syn Mu. 273.

§. V.

Négociation du Pere Sotelo à la Cour de Jedo. Diverſes avantures de ce Religieux. Perſécution à ſon ſujet. Il eſt exilé. Mort de l'Evêque du Japon. Diſpute entre les Franciſcains & les Jéſuites, pour le Gouvernement de l'Egliſe du Japon pendant la vacance du Siége. Comment elle fut terminée.

Le Pere Loüis Sotelo, qui avoit formé de grands deſſeins ſur tout le Nord du Japon, où il voyoit avec regret que le nombre des Ouvriers de l'Evangile ne ſuffiſoit pas pour l'abondante récolte, qu'il projettoit d'y recuëillir, avoit, ainſi que nous l'avons déja dit, engagé Mazamoney, le plus puiſſant des Princes, qui poſſédoient le Royaume d'Oxu, à envoyer une ſolemnelle Ambaſſade au Souverain Pontife & au Roi Catholique, pour obtenir du premier des Miſſionnaires, & du ſecond l'ouverture du Commerce entre la Nouvelle Eſpagne & ſes Etats. Le Pere Sotelo

De J. C. 1612-13

De Syn Mu. 2272-73

De J. C. 1612-13 avoit été nommé lui-même Ambaſſadeur ; mais il avoit obtenu qu'un Gentilhomme nommé FRAXECURA ROCUEYMON, eût tout l'honneur de l'Ambaſſade, dont il devoit être l'ame, & avoir tout le ſecret. Comme les préparatifs de ce voyage tiroient en longueur, le Miſſionnaire, qui portoit encore ſes vûës plus loin, fit un voyage à Jedo, où il entreprit de faire entrer le Xogun-Sama dans le même projet de Commerce, qu'il avoit propoſé au Prince d'Oxu.

De Syn Mu. 2272-73

Le Monarque, dit-on, y donna les mains, & l'on ajoûte que des Ambaſſadeurs Hollandois, que le Pere Sotelo trouva à la Cour, ayant eſſayé de s'y oppoſer, furent mal reçus : que le Miſſionnaire repréſenta au Prince que ces Nouveaux-Venus étoient les Ennemis déclarez de toutes les Puiſſances légitimes, des Sujets révoltez contre leur Souverain, & des Pirates, qui troubloient le Commerce de toutes les Nations ; qu'il en fut cru ſur ſa parole, qu'il y eut ordre d'arrêter ces Ambaſſadeurs, comme Gens, qui n'étoient

point revêtus d'un Caractere ſuffiſamment autoriſé, & que, s'ils ne s'étoient pas mis en sûreté par une prompte fuite, ils auroient éte traitez en Corſaires. Ce qui paroît certain, c'eſt que le Xogun-Sama fit équiper un Vaiſſeau pour porter le Pere Sotelo à la Nouvelle Eſpagne, & lui donna une Lettre pour le Roi Catholique. Il eſt vraiſemblable que ce Religieux n'avoit pas communiqué ſon deſſein à Mazamoney, & que ce Prince ne l'apprit, que par le bruit public; mais, ſoit qu'il l'eût ignoré juſques-là, ſoit qu'il eût été formé de concert avec lui, il en fut, ou feignit d'en être fort content; & comme il alloit au ſolide, il jugea que ſes affaires n'en iroient que mieux, ſi ſes intérêts ſe trouvoient mêlez avec ceux du Xogun-Sama; il manda donc au Pere Sotelo que ſon Ambaſſadeur ne pouvoit pas être prêt pour profiter de l'armement, qui ſe faiſoit à Jedo en ſa faveur, qu'il ne vouloit pourtant pas que cette conſidération retardât ſon voyage, & il lui envoya deux Perſonnes de confiance pour l'accom-

De J. C. 1612-13

De Syn Mu. 2272-73

De J. C. 1612-13

pagner, & pour veiller à ſes intérêts.

De Syn Mu 2272-73

Le Vaiſſeau du Xogun-Sama fut bientôt en état de ſe mettre en mer, & le Pere Sotelo fit voiles le troiſiéme d'Octobre 1612. Mais il n'alla pas bien loin ; dès la nuit ſuivante il fut battu d'une violente tempête, & comme ſon Navire n'étoit pas bien leſté, il fut contraint de retourner à Jedo, où en entrant dans le Port, il fut briſé contre un écuëil. Le Pere Marien, de qui j'ai tiré tout ce récit, prétend que le Miſſionnaire ayant invoqué ſon Patriarche Saint François, dont on célébroit la Fête ce jour-là, tout l'Equipage fut ſauvé à la réſerve d'un ſeul homme : d'autres aſſûrent que le plus grand nombre périt, & que le reſte eut bien de la peine à gagner la terre. Quoiqu'il en ſoit, ce contre-tems eut des ſuites bien fâcheuſes pour les Chrétiens, & pour le Pere Sotelo en particulier. J'ai dit que ce Religieux étoit de l'ancienne Obſervance (*a*) ; mais il étoit venu au Japon ſous les auſpices des Réformez,

(*a*) Dom Jean Cevicos prétend qu'il

il en avoit pris l'habit, & l'Auteur, que je viens de citer, ne met pas même en doute qu'il n'eût embraſſé la Réforme. Il eſt du moins certain que les Supérieurs, auſquels il s'étoit ſoumis en entrant dans la Miſſion, jugerent alors à propos de le rappeller à Nangazaqui.

De J. C. 1612-15

De Syn Mu. 2272-75.

Ces Peres avoient été inſtruits des mouvemens, qu'il ſe donnoit pour attirer dans les Ports du Quanto & d'Oxu les Navires de la Nouvelle Eſpagne : ils ſçavoient de plus, ſi on en croit quelques Hiſtoriens, qu'il vouloit introduire dans ces mêmes Provinces les Religieux Obſervantins, ce qui prouveroit qu'il ne les avoit pas abandonnez. Ils n'ignoroient pas non plus les ombrages, que prenoient de ſes intrigues les Eſpagnols des Philippines, & ils ne le voyoient pas volontiers ſe mêler d'une affaire, qu'ils ne jugeoient pas convenable à ſa Profeſſion. Ils crurent que le plus court étoit de le tirer de ces quartiers éloignez, où,

étoit de la Réforme ; mais il ignoroit peut-être qu'il avoit d'abord fait profeſſion dans l'ancienne Obſervance.

De J. C. 1612-13.

en vertu de la qualité de Commissaire, dont ils l'avoient revêtu, personne n'avoit droit de le gêner, & ils lui envoyerent un ordre de se rendre incessamment auprès d'eux. C'est une tentation bien délicate contre l'obéïssance, qu'un grand zele & de bonnes intentions, jointes à l'espérance d'un grand succès. Le Pere Sotelo ne se promettoit rien moins des Négociations, qu'il avoit entamées à la Cour de Jedo, & à celle du Prince d'Oxu, que la conversion de la plus grande partie de l'Empire Japonnois; son rappel à Nangazaqui renversoit tous ses projets, & il n'est pas surprenant qu'il se persuadât de pouvoir ne pas déférer à un tel commandement. Il crut donc être en droit de supposer qu'on ne le lui auroit pas fait, si l'on avoit été instruit de l'état des choses, & il n'obéït point.

De Syn Mu. 2272-73

Cette résistance allarma ses Supérieurs; ils craignirent tout d'un Homme, qui paroissoit vouloir se soustraire à leur autorité; & cette raison jointe à la considération des Castillans de Manile, ausquels ils de-

voient la protection & les secours, qui les soûtenoient au Japon, les obligea de réïtérer les ordres, qu'ils avoient envoyez au Pere Sotelo; mais ce fut inutilement. Par malheur pour ce Missionnaire, son zele lui suscita bientôt une affaire, qui pensa le perdre, & avec lui toute la Chrétienté de Jedo. Il voulut profiter de l'accident, qui lui étoit arrivé, pour exercer son Ministere dans cette Ville Impériale, & il ne fit pas réflexion, ou il ignoroit absolument que l'air de la Cour étoit changé à l'égard du Christianisme, depuis la malheureuse catastrophe du Roi d'Arima. Il bâtit donc assez près de la Ville, dans un lieu nommé ASACUSA, une petite Eglise, & y fit publiquement l'Office Divin.

De J. C. 1613. — De Syn Mu. 2273.

Dès le jour même, les Gouverneurs de Jedo en reçurent des plaintes; & comme on leur avoit fort exagéré le concours des Chrétiens, qui s'étoit fait à Asacusa, ils crurent qu'il étoit de leur devoir d'en donner avis au Xogun-Sama. Ce Prince, qui avoit tout récemment porté des Edits très-séveres contre les

De J. C. 1613. — Fidéles, & qui auroit même fait quelque choſe de plus, ſi on ne l'eût arrêté, ainſi que nous l'avons dit ailleurs, entra dans une grande colere, & donna ordre qu'on dreſsât une liſte exacte de tous ceux, qui y avoient contrevenu. Il ne fut pas bien difficile de le contenter, quelques-uns des plus fervens, & qui jugeoient des autrés par eux-mêmes, en ayant pris volontiers le ſoin, & ayant porté la liſte aux Gouverneurs. Ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'eſt que pluſieurs de ceux, dont on avoit donné les noms, déſavoüerent ces indiſcrets, & promirent de renoncer au Dieu, qu'ils adoroient : les autres furent ſoigneuſement gardez, & entr'autres le Pere Sotelo, lequel s'étoit flatté d'abord de conjurer la Tempête en allant parler aux Gouverneurs. Mais il ne put même en obtenir Audience, & dès qu'il fut de retour chez lui, on lui donna des Gardes.

De Syn Mu. 1273.

Cela fait, le Prince écrivit au Cubo-Sama ſon Pere, pour ſçavoir de quelle maniere il en devoit uſer envers les Priſonniers, & la répon-

se fut, qu'il falloit faire un exemple des Chefs. Il en étoit déja mort un en Prison, les autres au nombre de huit, furent conduits en un lieu nommé TONCA, situé entre Jedo & Asacusa, & destiné à l'exécution des Criminels, où ils eurent la tête coupée le seiziéme d'Août 1613. Leur Sentence, qu'on portoit devant eux écrite en gros caracteres, marquoit qu'ils étoient condamnez à mourir, parce qu'ils étoient Chrétiens, & qu'ils avoient désobéï aux Edits du Prince. Après leur mort, on permit aux Soldats d'essayer leurs sabres sur leurs Cadavres. Le lendemain quatorze autres Chrétiens, qui avoient été conduits dans les Prisons de Jedo par les gens d'un Seigneur voisin, lequel vouloit faire sa Cour au Xogun-Sama, subirent le même sort. Il étoit dit dans leur Sentence, qu'après avoir abjuré le Christianisme, ils avoient de nouveau renoncé au culte des Dieux Tutélaires de l'Empire : mais il fut vérifié qu'il n'y avoit que trois d'entre eux, qui eussent apostasié. Enfin le septiéme de Sep-

Do J. C. 1613.

De Syn Mu. 2273.

tembre on exécuta de la même maniere cinq Chrétiens, parmi leſquels il y avoit encore deux Apoſtats Pénitens. Le Pere Pineyro, qui n'en compte que trois en tout, a peut-être ignoré l'Apoſtaſie de ces deux derniers.

De J. C. 1613.

De Syn. Mu. 2273.

Il ne reſtoit plus de tous ceux, qu'on avoit arrêtez, que le Pere Sotelo; & comme on ne l'avoit pas mis en priſon, ni chargé de chaînes, comme les autres, bien des gens croyoient que le deſſein du Xogun-Sama étoit de ſe contenter de l'exiler; mais lorſqu'on s'y attendoit le moins, on lui ſignifia un Arrêt de mort. Il ne fut pourtant pas exécuté: pluſieurs des principaux Seigneurs de cette Cour étoient intéreſſez dans l'Etabliſſement du Commerce, que ce Religieux vouloit ménager entre le Mexique & les Provinces du Nord & de l'Eſt; & ils obtinrent ſans peine du Prince que la peine de mort fût commuée en celle de Banniſſement. Alors le Pere Sotelo ſe rendit auprès de Mazamoney; & comme il le trouva plus réſolu que jamais à pourſuivre

le projet de ſon Ambaſſade, il ſe diſpoſa à partir. Tandis que l'Ambaſſadeur Faxecura faiſoit ſes préparatifs, le zele du Miſſionnaire ne demeura point oiſif, & il fut aſſez heureux, pour faire d'aſſez illuſtres Conquêtes. On aſſûre qu'un Oncle Paternel de Mazamoney, & pluſieurs Gentilshommes de marque reçurent le Baptême. Enfin tout étant prêt pour le départ, le Prince d'Oxu fit délivrer de magnifiques Préſens aux Ambaſſadeurs. Il voulut lui-même être préſent à leur embarquement, & il déclara au Capitaine du Navire & à tout l'Equipage que ſon intention étoit, que tous obéïſſent au Pere Sotelo, comme à lui-même. Ce fut vers la fin de l'année 1613, ou au commencement de la ſuivante, que ce Religieux mit à la voile. Nous parlerons en ſon tems du ſuccès de cette Ambaſſade, que quelques-uns ont mal à propos voulu faire paſſer pour ſuppoſée, mais dont les ſuites ne répondirent pas à la maniere, dont elle fut reçuë dans les Etats du Roi Catholique, & à Rome, ni aux eſpéran-

De J. C. 1613.

De Syn Mu. 2273.

ces, qu'en avoit conçûës celui, qui
De J. C. 1613-14 en avoit été l'Auteur.

Cependant l'Egliſe du Japon n'a-
De Syn Mu. 2273-74 voit jamais eu en même tems un ſi grand nombre de Miſſionnaires d'un mérite diſtingué. Il ne leur manquoit qu'un peu plus de concert, & de ſubordination de la part des Religieux Mendians, qu'on ne put jamais engager à reconnoître la Juriſdiction de l'Ordinaire. A cela près, tous travailloient avec beaucoup de zele & une égale ferveur. Mais cette Chrétienté fit alors une véritable perte dans la perſonne de ſon Paſteur, dont plus d'une raiſon lui rendoit la préſence infiniment néceſſaire. Ce Prélat mourut au commencement de l'année 1614. & ce fut, dit-on, de douleur de voir les affreux périls, où il voyoit ſon Troupeau ſur le point d'être expoſé. Dom Loüis Serqueyra étoit né à Evora vers l'an 1552. Il entra dans la Compagnie de Jeſus en 1566. n'ayant que quatorze ans, & il s'y diſtingua toujours autant par ſa piété, que par ſon mérite. Les vertus, qui brillerent le plus en lui, furent

celles, que le Sauveur des hommes a le plus recommandées à ſes Apôtres : ſçavoir, l'humilité & la douceur. Auſſi avoit-il gagné tous les cœurs, & il fut preſque également regretté des Fidéles & des Idolâtres. La maniere pleine d'égards & de modération, dont il ſe comporta avec les Religieux, dont je viens de parler, n'eſt pas la moindre partie de ſon éloge. Les Princes & les Seigneurs Payens le voyoient très-volontiers, & ne prenoient point d'ombrage de l'autorité, que lui donnoit ſa dignité ſur les Chrétiens. Il employoit ſes revenus, ou pour parler plus juſte, les aumônes, qu'il recevoit, à faire élever de jeunes gens, qu'il avoit ſoin de bien choiſir, & qu'il deſtinoit au Sacerdoce. Rien n'échappoit à ſa vigilance, & il ne s'épargna jamais en rien, pour conſerver & pour accroître le Troupeau, qui lui étoit confié.

De J. C. 1613-14

De Syn Mu. 2273-74

L'état déplorable, où cet Evêque laiſſoit le Chriſtianiſme au Japon, & ſurtout l'Edit de Banniſſement, qui venoit d'être porté contre tous les Miſſionnaires à l'occa-

De J. C. 1613-14

De Syn Mu. 2273-74

sion, que je dirai tout à l'heure, demandoient ſans doute une grande union entre tous ces Ouvriers Evangéliques ; mais il ne falloit pas s'en flatter, après tout ce qui s'étoit paſſé, depuis que les Eſpagnols avoient voulu partager avec les Portugais le Commerce de ces Iſles. Dès qu'on ſçut à Rome la nouvelle de la mort de Dom Loüis Serqueyra, le Pape lui donna pour Succeſſeur le Pere DIEGO VALENS, Jéſuite, lequel ne put jamais obtenir la permiſſion de viſiter en perſonne ſon Egliſe, & reſta juſqu'à ſa mort à Macao ; mais comme indépendamment des raiſons, qui l'y retinrent, on avoit bien prévû que pendant la vacance du Siége, qui ne pouvoit manquer d'être longue, il ne falloit point laiſſer cette Miſſion ſans un Supérieur Eccléſiaſtique ; le Souverain Pontife y avoit pourvû d'avance, & le Pere Valentin CARVAGLIO, Provincial des Jéſuites, étoit muni d'un Bref Apoſtolique, en vertu duquel, dès que l'Evêque eut expiré, il ſe porta pour Vicaire Général & Adminiſtrateur de l'Evêché. Le Clergé Sé-

culier, qui n'étoit compoſé, que de ſept Perſonnes, ne fit d'abord aucune difficulté de le reconnoître en cette qualité; mais on fut aſſez ſurpris d'apprendre que le Pere Pierre Baptiſte, Commiſſaire des Peres de Saint François, avoit la même prétention. Il la fondoit ſans doute ſur ce que regardant l'Evêché du Japon, comme Suffragant de la Métropole de Manile, il s'étoit perſuadé que les Religieux de ſon Ordre, ayant été envoyez immédiatement par le Gouverneur, & par le Métropolitain des Philippines, avant les Peres de Saint Auguſtin & de Saint Dominique, le Gouvernement de cette Egliſe étoit dévolu de plein droit à leur Supérieur Général.

De J. C. 1613-14

De Syn Mu. 2173-74

Ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'eſt qu'on voulut rendre le Public juge de ce démêlé, & qu'on vit bientôt courir des Placards contre le Pére Carvaglio. Quelque tems après il en arriva de plus violens encore des Philippines; le Provincial y étoit ouvertement traité d'Intrus, & l'on y avertiſſoit les Fidéles de ne le pas reconnoître. Enfin le Clergé Sécu-

De J. C. 1613-14

De Syn Mu. 1273-74

lier intimidé, ou séduit, ou se flattant de rétablir la paix, & de lever le scandale, se crut autorisé à faire un Mandement, qui fut affiché par toute la Ville, & qui déclaroit le Pere Pierre Baptiste seul Vicaire Général, & défendoit sous peine de péché mortel, de reconnoître en cette qualité le Provincial des Jésuites. Cette démarche si irréguliere & si insoûtenable de sept Ecclésiastiques, qui ne composoient pas un Corps de Chapitre, & dont nul n'étoit revêtu d'aucune Dignité, aigrit le mal, bien loin de le guérir, ainsi qu'il arrive toujours à ceux, qui s'ingérent dans les affaires, qui ne les regardent pas. Les Fidéles voyoient en tout cela bien des choses, qui ne les édifioient point, & je crois pouvoir assûrer, sans craindre qu'on m'accuse de trop donner à la conjecture, que le Japon auroit vû peu de mauvais Chrétiens & d'Apostats, si, en voulant partager le Troupeau entre Cephas, Paul & Apollon, on n'eût pas affoibli le lien, qui le tenoit attaché à Jesus-Christ.

On auroit peut-être pû trouver

des tempérammens, en attendant le Jugement définitif & contradictoire du Saint Siége; mais dans ces occaſions, ce qu'on s'eſt d'abord cru autoriſé à entreprendre, on ſe fait un devoir de le ſoûtenir, & l'on n'eſt point arrêté par la vûë du ſcandale, qu'on rejette ſur ſon Adverſaire. Le Schiſme dura donc juſqu'à ce que l'Archevêque de Goa en ayant été averti, ſe crut obligé, en qualité de Primat, de le faire ceſſer. Il déclara le Provincial des Jéſuites & ſes Succeſſeurs à l'avenir ſeuls Adminiſtrateurs de l'Evêché du Japon, toutes les fois que le Siége ſeroit vacant; il fit une réprimande aux Prêtres de Nangazaqui, leſquels de leur propre autorité s'étoient érigez en Chapitre, avoient oſé dépoſer un Grand Vicaire établi par le Saint Siége, & en avoient nommé un autre à ſa place. L'Archevêque de Manile même, quoiqu'intéreſſé, ce ſemble, à ſoutenir le Pere Commiſſaire, écrivit ſur le même ton, & la Sentence du Primat fut depuis confirmée par un Bref de Paul V. du trente-uniéme Janvier 1618. &

De J. C. 1613-14

De Syn Mu. 1273-74

De J. C 1613-14 par un autre d'Urbain VIII. du vingt-cinquiéme Janvier 1632. Au reſte je crois devoir avertir ici que le Pere Pierre Baptiſte, dont je viens de parler, eſt le même, qui ſe trouvant en Eſpagne, lorſque l'on publia ſous le nom du Pere Loüis Sotelo, cette fameuſe Lettre, dont nous parlerons en ſon tems, & la ſignature lui en ayant été montrée, déclara qu'elle n'étoit point de ce Religieux, dont il connoiſſoit parfaitement le caractere, en ayant reçu pluſieurs Lettres, tandis qu'il étoit ſon Supérieur au Japon. Je reviens au nouvel Edit de proſcription contre les Miſſionnaires : mais il faut reprendre les choſes de plus haut.

De Syn Mu. 273-74

§. VI.

Mémorial préſenté au Cubo-Sama par les Eſpagnols & les Portugais contre les Hollandois. Réponſe de ce Prince. Les Hollandois récriminent avec ſuccès. Le Gouverneur de Nangazaqui anime le Cubo-Sama contre les Chrétiens. Nouvel Edit contre le Chriſtianiſme. Mauvaiſe foi du Gouverneur de Nangazaqui. Quelques Fidéles ſe laiſſent ſéduire à Méaco. Supplice ſingulier, dont on s'aviſe, pour obliger les autres à ſe rendre.

Nous avons vû, il n'y a pas long-tems, que les Anglois avoient obtenu, auſſi bien que les Hollandois, d'établir un Comptoir à Firando. Les Portugais & les Eſpagnols en furent également allarmez; ils comprirent qu'on viſoit à ſe pouvoir paſſer d'eux, & l'intérêt, qu'ils avoient à s'oppoſer à l'Ennemi commun, les réüniſſant enfin, ils dreſſerent enſemble un Mémorial, par lequel ils repréſenterent au Cubo-Sama, que les Hollandois étant des Sujets rebelles du Roi d'Eſpagne,

De J. C. 1613-14

De Syn Mu. 2273-74

De J. C. 1613-14 — il ne convenoit pas à un Prince, qui vouloit bien vivre avec Sa Majesté Catholique, de les recevoir dans ses Ports. Ils ne parlerent point des Anglois, mais ils se persuadoient sans doute, que la chûte du Commerce des uns entraîneroit infailliblement celle des autres ; d'autant plus, que les Anglois n'étoient pas assez bien établis dans les Indes Orientales, pour être en état de fournir aux Japonnois les Marchandises, que demandoient ces Insulaires.

De Syn Mu. 1273-74

Quoiqu'il en soit, la réponse du Cubo-Sama fut la même, qu'il avoit déja faite à l'Ambassadeur du Vice-Roi de la Nouvelle Espagne, sçavoir, qu'il n'entroit point dans les différends des Puissances de l'Europe ; que les Hollandois, fussent-ils des Démons sortis de l'Enfer, tant qu'ils feroient bien le Commerce, seroient reçus au Japon, comme s'ils étoient des Anges du Paradis, & qu'en cela il n'avoit égard, qu'à l'utilité des Sujets de l'Empire. Ce qu'il y eut de plus fâcheux pour les Catholiques, c'est que les Hollandois, à qui leur Mémorial ne put

être

être caché, ne manquerent point de leur rendre la pareille, & le firent avec plus de succès. Ils ne cessoient point de faire observer à la Cour de Surunga, que le Japon se trouvoit environné de Pays conquis par les Armes des Espagnols, ou des Portúgais, tous également Sujets du Roi Catholique; & qu'une preuve, qu'il y avoit tout à craindre de leurs projets ambitieux, c'est ce qu'on avoit vû il n'y avoit pas encore longtems à Arima, où trente mille hommes s'étoient attroupez au bruit de la condamnation de huit Chrétiens. Il étoit naturel, ce semble, de tirer de ce fait une conséquence toute contraire, puisque les trente mille Chrétiens d'Arima n'avoient fait autre chose, que se présenter à la mort, & accompagner leurs Freres au supplice, sans causer le moindre tumulte. Mais dans les affaires, dont la discussion semble plus difficile, qu'utile, tout dépend ordinairement du tour que l'on a d'abord sçu donner aux choses; les Princes, & le Public même, prennent rarement la peine de les approfondir, & il est

De J. C. 1613-14

De Syn Mu. 2273-74

De J. C. 1613-14

infiniment rare, qu'ils reviennent de la premiere impreſſion. D'ailleurs, le Cubo-Sama étoit naturellement ombrageux, & comme il avoit encore un Concurrent à l'Empire, ſa politique ſe trouva d'accord avec ſon tempérammment ; ainſi il n'y a pas lieu d'être ſurpris, ſi les diſcours, que je viens de rapporter, à force d'être rebattus, produiſirent enfin tout ce qu'avoient prétendu ceux, qui les tenoient.

De Syn Mu. 2273-74

Pluſieurs autres choſes contribuerent beaucoup à irriter de nouveau le Régent contre les Chrétiens; mais le Gouverneur de Nangazaqui fut celui, qui leur porta les plus rudes coups, & rien n'eſt plus noir, que la manœuvre, qu'il fit en cette occaſion pour les perdre. On avoit été ſurpris dans pluſieurs Cours du Japon que le Roi d'Arima eût fait publiquement brûler vifs des perſonnes de la premiere qualité, dont le ſeul crime étoit de n'avoir pas voulu ceſſer d'être Chrétiens ; & comme on ſçavoit que Safioye étoit le conſeil de ce Prince, preſque tout l'odieux de cette exécution retomboit

sur le Gouverneur de Nangazaqui. Pour s'en décharger, il n'eſt point de calomnies, qu'il ne ſuſcitât aux Fidéles ; il inſiſta principalement ſur ce qu'on devoit craindre d'une Secte, qui inſpiroit le mépris de la mort au point d'ambitionner les plus infâmes ſupplices, & de faire l'objet d'un culte Religieux, ceux qui avoient paſſé pour leurs crimes par la rigueur des Loix. » Des gens » animez de cet eſprit, diſoit-il, & » dans la dépendance entiere d'u- » ne Troupe d'Etrangers capables » de tout entreprendre, ne ſçau- » roient manquer d'être pernicieux » dans un Etat. Doit-on trouver » étrange que les Princes, qui ont » pénétré les déteſtables deſſeins de » leurs Conducteurs, faſſent tout » leur poſſible, pour les en déta- » cher, & paſſent par-deſſus les ré- » gles ordinaires, pour punir leur en- » têtement ? Faut-il donc, pour en » purger l'Empire, attendre que leur » nombre, qui croît tous les jours » d'une maniere ſenſible, les ait ren- » du formidables, & peut-être in- » vincibles ?

De J. C. 1613-14

De Syn Mu. 1273-74

De J. C. 1613-14

Safioye ne s'en tint pas à ces discours généraux, qu'il tenoit en toute occasion ; il parla en particulier au Cubo-Sama, & aux principaux Seigneurs de sa Cour, & il sçut donner tant de vraisemblance à ses impostures, qu'on vit peu de tems après paroître un Edit, qui enjoignoit à tous les Prêtres & Religieux, qui suivoient la croyance des Portugais, de sortir incessamment de toutes les Terres de l'Empire, de quelque Nation qu'ils fussent ; & à tous les Japonnois, qui avoient embrassé leur Doctrine, d'y renoncer au plutôt, sous peine de mort ; & qui ordonnoit que toutes les Maisons des premiers, & toutes les Eglises Chrétiennes fussent démolies. On ne croiroit peut-être pas, qu'un malentendu, & qui n'étoit même en soi qu'une batagelle, servit infiniment à faire accélérer ce funeste Edit. Un Chrétien, Habitant de Nangazaqui, convaincu d'avoir porté dans le Ximo de l'argent, qui n'avoit pas la marque du Prince, fut condamné à mourir en Croix, & exécuté à Méaco, où il avoit été arrêté. Plusieurs

* De Syn Mu. 1573-74

Chrétiens l'accompagnerent au ſupplice, pour l'aider à bien mourir, & au moment que le Bourreau alloit le percer avec ſa Lance, tous ſe mirent à genoux, pour demander à Dieu qu'il lui accordât la grace d'une bonne mort. Quelques Idolâtres s'en formaliſerent, & publierent qu'au mépris des Loix & de la Juſtice, les Chrétiens adoroient des Scélerats condamnez pour leurs forfaits. On le manda à Safioye, qui n'oublia point ce trait en parlant au Cubo-Sama, pour l'engager à faire enfin partir la foudre, que ce Prince ſembloit avoir encore quelque peine à lancer.

De J. C. 1613-14

De Syn Mu. 2273-74

Le Gouverneur de Nangazaqui ne laiſſoit pas, tandis qu'il portoit de ſi cruels coups à la Religion Chrétienne, de garder en apparence quelques meſures avec les Jéſuites, & il avoit même trouvé le ſecret de perſuader à quelques-uns de ces Peres, qu'il n'étoit pas auſſi oppoſé au progrès de l'Evangile, que la plûpart des autres le croyoient. Le Provincial étoit de ce nombre, & il ne deſeſpera point d'obtenir par ſon en-

De J. C. 1613-14 — De Syn Mu. 1273-74

tremiſe quelque adouciſſement au dernier Edit. Il lui envoya le Pere de Meſquita, qui avoit été long-tems aſſez bien auprès de ce Seigneur, pour le prier de trouver bon qu'il allât détromper le Cubo-Sama des faux bruits, qu'on faiſoit courir ſur le compte des Chrétiens; mais il ne put rien obtenir. Safioye lui répondit que le mal étoit ſans remede, & le congédia de maniere à l'en convaincre. Il en avoit uſé un peu plus honnêtement, mais avec encore moins de ſincérité, avec le Pere Gabriël DE MATOS, Recteur du College de Méaco, auquel, dès que l'Edit eut été ſigné à Surunga il écrivit la Lettre ſuivante. » Je vous » dépêche exprés le Porteur de ce » Billet, pour vous donner avis que » le Très-puiſſant Cubo-Sama ayant » ſçû qu'un grand nombre de Chré- » tiens avoient adoré à Méaco la » Croix, ſur laquelle le nommé GI- » ROBIOYE, Habitant de Nanga- » zaqui, étoit attaché, a dit qu'u- » ne Secte, qui enſeigne à rendre » les honneurs divins aux infrac- » teurs des Loix de l'Empire, à des

» gens mis en croix, décapitez, & brûlez vifs pour leurs crimes, eſt une Secte diabolique, & ne peut être obſervée, que par des Scélérats. La part que je prens à ce qui vous touche, a fait que j'ai été ſaiſi de douleur, lorſque j'ai entendu Sa Majeſté s'exprimer de la ſorte, & je n'ai pas voulu différer d'un moment à vous inſtruire de ce qui ſe paſſe, afin que vous preniez vos meſures, pour n'être pas ſurpris. A Surunga l'onziéme jour de l'onziéme Lune.

De J. C. 1613-14

De Syn Mu. 1273-74

Enfin l'Edit parut vers le commencement de Janvier de l'année 1614. & l'on peut dire que jamais volonté ſouveraine ne fut plus promptement exécutée. Des Officiers furent envoyez de toutes parts, pour renverſer ce qui reſtoit d'Egliſes ſur pied, & tout ce qu'on put découvrir de Miſſionnaires, fut conduit à Nangazaqui, pour y être embarqué ſur les premiers Navires, qui ſortiroient du Port. Le Pere de Matos n'eut pas même le loiſir de profiter de l'avis de Safioye, pour ſe mettre en ſûreté, & Méaco ſe trou-

De J. C. 1613-14

De Syn Mu. 2273-74

vi tout-à-coup ſans Paſteurs, dans l tems, où leur préſence y eût été plus néceſſaire. L'Officier, qui avoit été chargé de l'exécution des ordres du Prince dans cette Capitale, commença par faire réduire en cendres tout ce qu'il y trouva d'Egliſes, de Chapelles, & de Maiſons Religieuſes. Il fit enſuite publier dans tous les Quartiers, que ceux, qui n'abjureroient point la Religion des Européens, ſeroient brûlez vifs, & le Crieur ayant ajoûté, apparemment pour ſe divertir, que les réfractaires n'avoient toujours qu'à préparer leurs poteaux, le lendemain il s'en trouva devant toutes les portes des Chrétiens, autant qu'il en falloit pour tous ceux de chaque maiſon. On ſçut même qu'un pauvre homme avoit vendu ſon habit, & une femme ſa ceinture, pour acheter leurs poteaux.

Comme on vit que par les menaces on ne gagnoit rien, on eut recours aux prieres & à la perſuaſion, & l'on engagea ceux d'entre les Idolâtres, qui avoient des Parens Chrétiens, à eſſayer, pour les ramener au

culte des Dieux de l'Empire, les promeſſes les plus ſpécieuſes, & toutes les raiſons, que l'amitié leur feroit imaginer : tout fut inutile. Mais un expédient, dont ceux-ci s'aviſerent, eut une partie de l'effet, qu'ils en attendoient. » Nous ne prétendons point, dirent-ils à leurs Parens, que vous renonciez réellement au ſervice du Dieu, que vous adorez ; ceci eſt un orage, qui paſſera : ſouffrez ſeulement que l'on efface vos noms de la liſte des Chrétiens, qui a été dreſſée, & qui doit être envoyée au Cubo-Sama ; ce Prince s'appaiſera peut-être, ſi cette liſte n'eſt pas auſſi chargée, qu'il l'avoit cru. Quelques-uns y conſentirent par ſimplicité, ou par ſurpriſe ; d'autres apprenant qu'on avoit effacé leurs noms, ſans leur en rien dire, ſe tinrent tranquiles ; mais le plus grand nombre fit paroître une fermeté à toute épreuve. Alors l'Officier, qui avoit fondé toute l'eſpérance de ſa fortune ſur le ſuccès de ſa Commiſſion, fit reſſentir à ces fervens Chrétiens tout ce que peut inventer la

De J. C. 1614.

De Syn Mu. 2274.

De J. C. 1614.

brutalité d'un homme, que la paſſion d'intérêt a rendu furieux, & ſa rage lui fit imaginer un ſupplice aſſez ſingulier.

De Syn Mu. 2274.

Il choiſit d'abord parmi les Fidéles vingt-ſept des principaux, Hommes, Femmes & Enfans, les fit dépoüiller, les uns tout-à-fait nuds, les autres à moitié, & les fit enfermer dans des ſacs faits d'un tiſſu de paille, dont tous les bouts étoient en dedans : puis il les fit frotter contre ces picquans avec beaucoup de violence ; enſuite il fit mettre les ſacs les uns ſur les autres, comme ſi ç'eût été des ſacs de bled. Mais comme il craignit que ceux, qui y étoient enfermez, n'étouffaſſent, d'autant plus que quelques-uns n'avoient pas même la tête dehors, il ne les laiſſa pas longtems dans cette ſituation ; il les fit tous arranger ſur une ligne, & ils y demeurerent vingt-cinq heures, ſans rien prendre, expoſez à toute la rigueur de la ſaiſon, qui étoit très-froide. Pendant ce tems-là des Bonzes, accompagnez des Parens & des Amis des Confeſſeurs, ne ceſſoient

de les exhorter à se rendre aux volontez du Prince ; & ce qui faisoit un contraste assez particulier, une troupe d'Enfans accourus pour avoir part à leurs souffrances, pleuroient amérement de ce qu'on leur refusoit cette grace. De J. C. 1614. De Syn Mus 1274.

Cependant l'Officier vouloit absolument qu'il fût dit, qu'il étoit venu à bout de réduire les Chrétiens. Il envoya donc aux Martyrs une troupe d'Idolâtres, qui lui avoient répondu de les réduire, & qui demanderent qu'on les remît entre leurs mains : on le fit, & peu de tems après, le bruit courut que tous avoient obéï aux Edits. Rien n'étoit pourtant moins vrai ; mais quoique ces généreux Confesseurs pûssent dire, pour détromper le Public, on ne fit pas semblant de les entendre. Il y avoit alors à Méaco une Princesse JULIE de Tamba, sœur de Jean Naytadono, qui avoit été dépoüillé de ce Royaume. Toute son occupation étoit d'instruire des articles de notre sainte Foi les personnes de son sexe, chez qui les Missionnaires ne pouvoient pas avoir

un libre accès ; & elle s'étoit asſo-
De J. C. 1614. cié dans un ſi noble emploi dix-huit
ou vingt Filles & Veuves de quali-
De Syn Mu. 2274. té, dont le zele & la vertu jettoient un très-grand éclat dans cette Egliſe. L'Officier, dont je viens de parler, leur fit dire qu'en vain elles ſe flattoient de mourir pour leur Dieu, qu'il avoit un moyen infaillible de vaincre leur obſtination, & qu'il verroit enſuite ce qu'il ordonneroit d'elles. Sur cette menace la Princeſſe Julie fit mettre en ſûreté quelques-unes des plus jeunes & des mieux faites, & croyant pouvoir compter ſur la conſtance des autres, elle ſe prépara avec elles au combat par la pénitence & par la priere.

On vint quelques jours après les ſaiſir, on les dépoüilla, & on les mit juſqu'au col dans des ſacs, que l'on ſuſpendit à des poutres. Après qu'elles eurent reſté quelque tems en cet état, on détacha les ſacs, & des Soldats les ayant chargez ſur leurs épaules, les promenerent dans les principales ruës de la Ville. Un tel ſupplice & un tel affront, ſoufferts par ces généreuſes

Chrétiennes avec une patience, & même une joye inaltérable, attirerent les huées de la Canaille, & l'indignation de tous les honnêtes Gens. Quelqu'un pria celui, qui préſidoit à cette Comédie, de lui remettre une de ces Filles, pour être conduite chez ſon Pere, qui étoit Idolâtre; & il l'obtint. Les autres furent portées à l'endroit, où l'on avoit accoutumé d'exécuter les Criminels, & rangées ſur la Place, où elles demeurerent juſqu'au lendemain au ſoir. Elles s'y exhortoient mutuellement à la perſévérance, & béniſſoient le Ciel de les avoir jugé dignes de ſouffrir cette ignominie pour la vérité. Mais ce qui mit le comble à leur conſolation, c'eſt que celle, qui avoit été ſéparée de la Troupe, vint les rejoindre portant ſon ſac, où on la remit. On voulut enſuite les confier à quelques Idolâtres, qui ſe flattoient de vaincre leur conſtance; mais elles demanderent qu'on les laiſſât plutôt mourir dans l'état, où elles étoient, ou qu'en attendant les ordres de la Cour, on les donnât en garde à des Chrétiens.

De J. C. 1614.

De Syn Mu. 1274.

De J. C. 1614. connus, qui répondroient d'elles ; & on prit ce dernier parti. Enfin on eut nouvelle qu'elles étoient compriſes dans l'Arrêt de banniſſement, qui venoit d'être porté contre un très-grand nombre de Chrétiens, & dont nous verrons bientôt l'exécution.

De Syn Mu 2274.

§. VII.

Fermeté des Fidéles d'Ozaca. Hiſtoire merveilleuſe de la conſtance d'un Enfant. Pluſieurs Familles exilées dans le Nord du Japon. Leurs ſouffrances & leurs vertus pendant le voyage. Situation, où ils ſe trouverent dans le lieu de leur exil. Belle réponſe d'un Gentilhomme Chrétien.

Le même Officier, qui venoit de donner tant de Scenes ridicules à Méaco, alla enſuite à Ozaca, où il fit publier en arrivant que le lendemain on feroit main-baſſe ſur tous ceux, qui perſiſteroient dans leur réſiſtance aux ordres de la Cour : mais il fut bien ſurpris lorſque le jour ſuivant on vint de grand matin l'avertir que trois cent perſonnes at-

tendoient dans une Place de la Ville l'exécution de ſes menaces, & qu'à leur tête étoit un jeune Prince de la Maiſon Royale d'Arima, avec la Princeſſe ſa Femme. Cette nouvelle lui fit comprendre qu'il ne ſeroit pas plus heureux à Ozaca, qu'il ne l'avoit été à Méaco; mais il crut que s'il venoit à bout des Enfans, il ſapperoit le Chriſtianiſme par le fondement, & il en fit enfermer un très-grand nombre, qui furent fouëttez de la maniere la plus cruelle: mais ni ce traitement barbare, ni la faim, qu'on leur fit ſouffrir, ne pûrent en ébranler un ſeul.

De J. C. 1614.

De Syn Mu. 274.

Ce fut en ce tems-là, & apparemment à l'occaſion de ces premieres exécutions, qu'il arriva une choſe, dont un Ecrivain Hollandois (a) a prétendu conclure qu'il n'y avoit pas tant de merveilleux, qu'on ſe l'imaginoit dans la conſtance des Martyrs du Japon, & qu'on ne la devoit attribuer qu'à cette fermeté d'ame, qui fait le caractere de la Nation. Voici de quelle maniere il

(a) Montanus Ambaſſades mémorables des Hollandois au Japon.

De J. C. 1614. De Syn Mu. 2274.

raconte le fait. Un Gentilhomme de la Province de Deva, (a) voyant qu'il ne pouvoit éviter d'être arrêté au premier jour, commença par mettre ordre à ſes affaires domeſtiques ; enſuite voulant ſonder la diſpoſition de ſa Famille, pour voir s'il pouvoit compter ſur la conſtance de tous, il appella ſon Fils, qui n'étoit encore qu'un Enfant, & lui demanda s'il auroit aſſez de cœur pour ſe laiſſer brûler vif, plutôt que de renoncer à Jeſus-Chriſt : *& vous mon Pere*, reprit l'Enfant, *que ferez-vous, ſi l'on vous donne le choix ? Moi*, dit le Pere, *je ne balancerai pas à me laiſſer brûler. Ni moi non plus*, repliqua l'Enfant. *Mais*, repartit le Pere, *eſt-ce tout de bon ! Oui ſans doute*, répondit-il, *& quand vous voudrez, je vous en donnerai toutes les aſſûrances que vous pouvez deſirer. Hé bien*, dit le Pere, en lui mettant dans la main un charbon ardent, *ſi tu as autant de courage, que tu le prétends, tiens ce charbon juſqu'à ce que je t'ordonne de le jetter.* L'Enfant obéït, & ſe laiſſa

(a) La Perſécution a commencé beaucoup plus tard dans ce Royaume.

brûler juſqu'à l'os, ſans témoigner la moindre douleur. *Hé quoi, mon Fils*, s'écria le Pere, en lui commandant de jetter ce feu, *n'as-tu ſenti aucun mal ? Pardonnez-moi, mon Pere*, répondit l'Enfant, *j'en ai ſenti beaucoup, mais je vous avois aſſûré, que j'étois prêt à me laiſſer brûler pour ma Religion, & il m'a ſemblé que ceci n'étoit rien au prix de ce que je vous promettois de ſouffrir.* De J. C. 1614. Sy[illegible]lu. 2274.

Je n'ai garde de garantir ce récit, encore moins la conſéquence, qu'en tire l'Auteur, qui d'ailleurs n'a pas la réputation d'être fort exact. Il ſe pourroit pourtant bien faire que cette Hiſtoire ne fût ici que déplacée & défigurée dans quelques-unes de ces circonſtances, comme le ſont preſque tous les traits hiſtoriques, qu'on a inſérez dans ce même Ouvrage. En effet je trouve dans des Mémoires plus sûrs quelque choſe aſſez ſemblable d'un Enfant de Sacai. Il n'avoit que ſix ans, & ayant un jour ouï dire à ſon Pere qu'il falloit s'attendre à mourir bientôt pour Jeſus-Chriſt, il entra dans des tranſports de joye ſurprenans, en diſant qu'il

De J. C. 1614.

De Syaku. 2274.

ſeroit Martyr : » Tu ſeras Martyr ! » reprit le Pere, & comment pourras-tu ſouffrir les tourmens, dont » on uſe envers les Chrétiens, toi, » qui ne ſçaurois tenir un moment » la main ſur le feu ? vous allez voir » tout-à-l'heure le contraire, repartit auſſitôt l'Enfant : & en diſant cela, il prend les pincettes, les fait rougir dans le feu, & ſe diſpoſoit à les reprendre à pleine main, lorſque ſon Pere & ſa Mere, qui le regardoient faire, lui arrêterent le bras. Alors il ſe mit à pleurer, & il ne fut pas poſſible de l'appaiſer, qu'en lui diſant qu'il pourroit être Martyr. Je reviens au Cubo-Sama.

Les Miſſionnaires avoient perdu toute eſpérance de regagner ce Prince, qui paroiſſoit pourtant ne pouvoir ſe réſoudre à répandre le ſang des Chrétiens. Il ſe flattoit ſans doute qu'en leur ôtant leurs Paſteurs, & en éloignant les Chefs, il réduiroit peu à peu le reſte : ainſi après avoir donné ſes ordres pour l'embarquement des Religieux, il rendit une Sentence, en vertu de laquelle un grand nombre des plus conſidéra-

bles Familles Chrétiennes de Méaco, de Sacai & d'Ozaca devoient être tranſportées dans les Provinces du Nord, avec ſoixante & treize Seigneurs ou Gentilhommes, parmi leſquels je trouve un Frere du Saint Martyr Paul Miki & un Roi d'Ava, dont je n'ai rien pû trouver de particulier. Il n'eſt pas hors de vraiſemblance que c'étoit ce troiſiéme Fils de Nobunanga, que Tayco-Sama avoit dépoüillé de ſes Etats, & qui du vivant de ſon Pere avoit ſolemnellement promis de ſe faire Chrétien. Ce fut pour tout l'Empire un grand ſpectacle, que la vûë de tant de perſonnes illuſtres, menées comme une chaîne de Galériens de Ville en Ville, & condamnées à n'avoir plus d'autre demeure, que les Bois & les Montagnes, ni d'autre compagnie, que les Bêtes ſauvages. On pourra comprendre quelle étoit la vertu de ces généreux Confeſſeurs, & ce qu'ils eurent à ſouffrir dans une ſi longue marche, par une Lettre qu'écrivit au Pere Balthazar de TORREZ un Chrétien, qui les vit à Surunga, lorſqu'ils paſſerent par

D. J. C. 1614.

De Syn Ma. 2274.

cette Ville, pour se rendre au terme
De J. C. 1614. de leur banniſſement. La voici.

» Le vingt-deuxiéme de la troi-
De Syn Mu. 2274. » ſiéme Lune, (c'eſt-à-dire, vers la
» fin de Mai) j'allai voir les Exilez,
» & je ne ſçaurois, mon Révérend
» Pere, vous exprimer combien leur
» vûë m'inſpira de dévotion & de
» confuſion de moi-même. Ils font
» leurs prieres tous enſemble, & ils ne
» manquent pas un jour d'ajoûter à
» leurs ſouffrances quelque auſtérité
» volontaire : ils ont formé entr'eux
» une eſpece de République, dans la-
» quelle chacun a ſon emploi, & ſon
» occupation marquée. En arrivant
» ici, où ils ont ſéjourné, ils cou-
» cherent ſur la terre nuë, dans un
» grand Magazin, où on les enfer-
» ma ſous la clef. La nuit ſuivante
» on leur donna à chacun une natte.
» La nourriture répondoit à la ma-
» niere, dont ils étoient couchez,
» mais ils ſe conſoloient, en s'entre-
» tenant continuellement des ſouf-
» frances des Saints Martyrs de la
» primitive Egliſe. Un jour un des
» Officiers, qui les conduiſoient,
» leur avoüa qu'il n'avoit accepté

» cette commiſſion qu'en tremblant, » ſçachant bien que quelques-uns » d'entr'eux étoient de vieux Guer- » riers en réputation de valeur ; » mais que ſa crainte s'étoit bientôt » diſſipée, & qu'il reconnoiſſoit qu'il » n'y avoit rien à appréhender de » Gens, à qui leur Religion inſpire » un plus grand déſir des ſouffran- » ces, qu'on n'en peut avoir de les » faire ſouffrir ; que leur conduite lui » paroiſſoit prouver invinciblement » la vérité & la ſainteté de leur Loi, » & que ſi les tems devenoient plus » favorables, il ne tarderoit pas à » l'embraſſer.

De J. C. 1614. — De Syn Mu. 2274.

Dans la ſuite le nombre des Bannis augmenta conſidérablement, & tout un Canton, nommé TSUGARU, juſqu'alors entierement déſert, en fut tout peuplé. L'on y voyoit des perſonnes du plus haut rang habiter dans des Cabannes, qu'ils étoient obligez de ſe bâtir eux-mêmes, défricher à force de bras un terrein ſtérile, & n'avoir pour ſoûtenir une vie languiſſante, que ce qu'une terre ingrate, cultivée par des mains peu accoûtumées à ce pénible travail,

De J. C. 1614.

pouvoit leur fournir. Auſſi la plûpart ſeroient-ils bientôt morts de faim, ſi les Fidéles n'avoient trouvé le ſecret de leur faire paſſer de tems en tems quelques meſures de ris, & d'autres proviſions faciles à porter. Nous aurons dans la ſuite plus d'une occaſion de parler de cet affreux Déſert, où le Japon a vû ce que l'Egypte & la Paleſtine ont montré à l'Univers de plus héroïque, ſoit pour la pénitence, ſoit pour le détachement des biens de la Terre; avec le relief, que la qualité de Confeſſeurs de Jeſus-Chriſt donnoit aux Solitaires Japonnois.

De Syn Mu. 1274.

Les recherches continuoient dans toutes les Provinces de l'Empire avec une exactitude, qui marquoit bien qu'à ce coup on ne vouloit plus de Chrétiens au Japon. Quelques-uns de ceux, qui en étoient chargez, s'étoient attendus à beaucoup de réſiſtance, & à quelque choſe même de plus, parce qu'on leur avoit dépeint les Chrétiens, comme les plus méchans & les plus ſéditieux des hommes. Leur ſurpriſe fut extrême, quand ils virent qu'ils ne pouvoient

suffire à écrire les noms de tous ceux, qui se présentoient. Un Gentilhomme de Fucimi avoit été exilé à Nangazaqui, il dit à celui, qui lui signifioit cet ordre, qu'il en appelloit au Cubo-Sama ; l'Officier se mocqua de lui, & l'assûra que ce Prince ajoûteroit plutôt à sa Sentence, qu'il ne l'adouciroit : en un mot, qu'il n'y avoit point de milieu pour lui entre l'exil, & une prompte obéïssance aux Edits. Il y en a un, reprit le généreux Chrétien, c'est de me faire mourir, ou sur une Croix, ou dans le feu, ou du moins par le glaive. Mais si vous n'avez pas ce pouvoir, ajoûta-t-il, ni assez de crédit pour m'obtenir cette grace, je vous conjure au moins de changer le lieu de mon exil, je trouverai trop d'Amis à Nangazaqui, je n'y vivrois pas en Exilé.

De J. C. 1614.

De Syn Mu. 2274.

§. VIII.

Ucondono & quantité de perſonnes de la premiere condition ſont bannis du Japon. Sainteté du Roi de Tamba, & du Prince ſon Fils. De quelle maniere l'exil de tant de perſonnes illuſtres eſt reçu du Public. On les preſſe inutilement de ſe ſoumettre aux Edits. Ils arrivent à Nangazaqui. Réception qu'on leur fait dans cette Ville.

De J. C. 1614. De Syn Mu. 2274.

Enfin il parut un nouvel Edit de la Cour de Surunga, qui priva l'Egliſe du Japon de preſque tout ce qui lui reſtoit de perſonnes de la plus haute Nobleſſe. Il portoit que Juſte Ucondono, l'ancien Roi de Tamba, Jean Naytadono, le Prince Thomas ſon Fils, la Princeſſe Julie ſa Sœur, dont nous avons vû il n'y a pas longtems les Combats, Thomas UQUINDA, un des plus grands Seigneurs du Royaume de Buygen, & quantité d'autres perſonnes qualifiées : en un mot tout ce qu'il y avoit dans l'Empire de Chrétiens, qui fiſſent quelques figures,

re, ou pûſſent donner de l'ombrage, ſeroient conduits à Méaco, & livrez par le Gouverneur de cette Capitale à celui de Nangazaqui, pour être enſuite embarquez, & tranſportez hors des Terres du Japon. Depuis les dernieres années du Regne du Tayco-Sama, Ucondono avoit mené une vie aſſez tranquille auprès de Figendono Roi de Canga, dont nous avons vû qu'il s'étoit fait un Ami, pendant qu'il étoit exilé chez lui, & il n'avoit point voulu ſe mêler des affaires de l'Etat pendant les mouvemens, qui troublerent le commencement de la Régence. Sa Famille étoit alors compoſée de la Princeſſe Marie ſa Femme, d'une Fille mariée à un Seigneur du Royaume de Canga, & de cinq Fils, dont l'aîné n'avoit que dix-huit ans : pour lui, il étoit âgé d'environ ſoixante.

De J. C. 1614.

De Syn Mu. 2274.

Jean Naytadono étoit plus vieux & fort infirme. Peu de tems après ſa diſgrace, arrivée ſous le regne de Nobunanga, il s'étoit retiré dans le Fingo avec le Prince Thomas ſon Fils, qui paſſoit, auſſi bien que lui,

De J.C. 1614. pour un des plus braves hommes du Japon, & ne lui étoit point inférieur en vertu. Ils y vivoient en grands Seigneurs, & y honoroient la Religion par une vie véritablement chrétienne. Ils avoient ſuivi tous deux le célebre Auguſtin Tſucamidono Roi de Fingo à la Guerre de Corée, & ils y combattirent toujours ſous ſa banniere en qualité de ſimples Volontaires. Lorſqu'on propoſa à Naytadono d'aller négocier à la Cour de Pekin, ainſi que nous l'avons rapporté en ſon lieu, il y a bien de l'apparence, que c'étoit Tſucamidono ſon ami, qui lui avoit ménagé cette occaſion, pour le faire rétablir dans ſa premiere fortune : mais un motif plus grand & plus chrétien lui fit accepter la commiſſion, dont l'inconſtance de Tayco-Sama empêcha les ſuites avantageuſes, qu'elle pouvoit avoir. Il ne s'étoit propoſé rien moins, que de faire connoître Jeſus-Chriſt au Monarque Chinois, & d'introduire la Foi dans ſes Etats ; mais il n'en eut pas le tems.

De Syn Mu. 2274.

Le Roi de Fingo étant mort,

& Canzugedono ſon Succeſſeur ayant allumé dans ſon Royaume le feu de la perſécution, on ne peut dire dequel ſecours le Roi & le Prince de Tamba furent aux Fidéles pour les maintenir dans cette ferveur, qui fit tant d'honneur à la Religion. Canzugedono ne fut pas longtems à s'en appercevoir, & il oſa menacer les deux Princes de leur faire ſentir tout le poids de ſon indignation : mais il trouva qu'il avoit affaire à des Héros, que rien n'étoit capable d'ébranler, & qui ne demandoient pas mieux que d'être pouſſez à bout. » La perſécution » va toujours croiſſant, écrivoit le » ſaint Roi au Pere Paſio, & par la » miſéricorde du Seigneur, nous » ſommes en fort grand nombre, » diſpoſez à donner tout notre ſang » pour la cauſe de Dieu. Je crois » que ceci ne finira pas ſitôt, & je » me flatte que le divin Sauveur » veut que nous ayons quelque part » à ſes ſouffrances. Si cela arrive, » nous aurons la conſolation de mar- » cher ſur les pas de ces anciens » Martyrs, qui ont fait la gloire de

De J. C. 1614.

De Syn Mu. 2174.

De J. C. 1614.

» l'Egliſe dans ſes plus beaux jours,
» & qui l'ont cimentée de leur ſang.
» Priez pour nous, mon cher Pere,
De Syn Mu. 1274.
» & conjurez l'Auteur de tout bien
» de nous accorder la grace de per-
» ſévérer juſqu'à la fin. Qui l'eût cru,
» que notre chere Patrie dût être
» aſſez heureuſe, pour donner des
» Martyrs à Jeſus-Chriſt, & que de
» miſérables Pécheurs comme nous,
» dûſſions être choiſis, pour entrer
» des premiers dans la lice ! Cette
» ſeule penſée me remplit d'une joye
» inexprimable, & me fait verſer des
» larmes en abondance, dans le ſou-
» venir des bontez d'un Dieu à mon
» égard.

Deux Lettres, qu'on nous a conſervées du Prince Thomas, font voir que le Fils ne le cédoit pas à ſon Pere pour le zele & pour les ſentimens. Elles ſont ſi belles, que j'ai cru les devoir rapporter ici, pour faire connoître de quel eſprit étoient animez ces Chrétiens, dont on avoit publié longtems auparavant la honteuſe Apoſtaſie, & ſur quels fondemens étoit appuyée leur vertu. » J'ai
» reçu de votre Paternité, mandoit

le Prince au même Pere Paſio, alors Vice-Provincial des Jéſuites; De J. C. 1614.
» pluſieurs Lettres, qui m'ont pa- De Syn Mu. 2274.
» ru remplies d'une ſageſſe tou-
» te divine, & nous en avons tous
» été merveilleuſement animez à la
» conſtance. Graces infinies ſoient
» renduës au Souverain Seigneur
» du Ciel & de la Terre, rien juſ-
» qu'ici n'a pû ébranler ma foi; auſſi
» eſt-ce du meilleur de mon cœur,
» que je fais à mon Dieu le ſacrifice
» de mes biens, de ma Famille, & de
» ma vie. Je reconnois même avec
» ſincérité que ce ſacrifice, qui me
» coûte ſi peu, eſt beaucoup plus
» ſon ouvrage que le mien, & bien
» loin de prétendre qu'il m'en ſça-
» che aucun gré, je lui en ſuis obli-
» gé, comme d'une des plus inſignes
» faveurs, que j'aye reçûës de ſa
» main libérale. Quelle langue, mon
» cher Pere, peut exprimer, quelle
» imagination peut ſe repréſenter
» une ſi exceſſive miſéricorde envers
» de chétives créatures, & ſurtout
» envers moi, qui l'ai offenſé en
» tant de manieres, & qui continuë
» encore à l'irriter dans le tems, qu'il

De J. C. 1614. De Syn Mu. 2274.

» me prodigue ſes biens ! Il y a long-
» tems que faiſant réflexion à la mul-
» titude de mes péchez, je me diſois
» à moi-même qu'il n'étoit pas poſ-
» ſible que je fuſſe ſauvé par une
» autre voye, que celle du Martyre.
» Enfin par la Miſéricorde infinie du
» Tout-Puiſſant, m'y voici preſque,
» dans cette voye ſi déſirée, & ſi
» sûre. Je vous conjure, mon très-
» cher Pere, au nom de notre com-
» mun Roi & Souverain Seigneur, de
» m'enſeigner ce que je dois faire
» pour me préparer comme il faut
» au combat, que je ne crois pas
» fort éloigné. Aidez-moi auſſi à
» remercier ce Dieu de bonté d'une
» grace, dont le ſeul ſouvenir me
» tire les larmes des yeux ; c'eſt de
» m'avoir délivré des écueils & des
» embarras de la Cour. Quand la
» perte de mes biens & celle de no-
» tre premiere fortune ne m'auroit
» procuré que ce ſeul avantage, je
» me croirois aſſez dédommagé, &
» récompenſé au centuple de ce que
» j'ai fait & ſacrifié pour le ſervice
» de mon Dieu. Il n'y a que l'expé-
» rience, qui puiſſe apprendre & fai-

» re ſentir que juſques dans les fers un
» Chrétien eſt plus libre, que ne le
» peut être un Amateur du monde au
» milieu des grandeurs de la Terre.

De J. C. 1614.

De Syn Mu. 2274.

La ſeconde Lettre du Prince de Tamba fut écrite aux Fidéles de Cumamoto, tandis qu'il étoit enfermé dans une Fortereſſe du Fingo, où l'on mettoit ſa foi aux plus rudes épreuves : on ne peut la lire, ſans ſe repréſenter un Saint Paul dans les fers. La voici. » J'eus bien du
» chagrin, mes très-chers Freres,
» lorſque j'appris dernierement que
» la perſécution avoit fait quelques
» Infidéles ; mais la fidélité du plus
» grand nombre me conſole. Ah
» que j'aurois de joye d'être auprès
» d'eux, s'ils ont le bonheur de
» mourir Martyrs ! Je baiſerois le
» ſang, qu'ils verſeroient pour Je-
» ſus-Chriſt, & je les conjurerois de
» demander à mon divin Sauveur la
» même grace pour moi. Je vous
» fais à tous cette priere, mes très-
» chers Freres, & c'eſt avec d'autant
» plus de confiance, que je recon-
» nois plus viſiblement mon indi-
» gnité. Je ſuis ravi que ces géné-

De J. C. 1614. De Syn Mu. 1274.

» reux Confeſſeurs ayent renoncé à
» tout ce qu'ils poſſédoient ſur la
» Terre, mais je n'en ſuis nullement
» ſurpris. Peut-il y avoir des hom-
» mes aſſez inſenſez, pour préférer
» de vaines richeſſes à un Dieu, dont
» les Tréſors ſont intariſſables, &
» qui ne ſe laiſſe jamais vaincre en
» libéralité ? Que ceux, qui les dé-
» poüillent de ces faux biens, leur
» rendent un grand ſervice ! Car en-
» fin que peuvent-ils leur ôter, qu'il
» ne leur faille quitrer un jour ?
» D'ailleurs n'eſt-il pas conſtant que
» ce ſont ces biens périſſables, qui
» ſont le plus grand obſtacle à no-
» tre ſalut ? J'ai toujours regardé
» ceux, qui les ſacrifient pour ac-
» quérir les Tréſors du Ciel, comme
» de ſages uſuriers, qui donnent de
» la bouë pour recevoir de l'or. Au-
» trefois je tâchois de m'exercer dans
» ce ſaint trafic, en m'occupant tout
» entier de la priere & de la fréquen-
» tation des Sacremens, mais j'ai
» tout gâté depuis par ma tiédeur.
» Aujourd'hui j'ai quelque eſpéran-
» ce de ſuppléer à ce défaut par le
» Martyre. Quelques-uns diſent que

» vous n'êtes pas assez fervens, pour
» mériter que Dieu vous fasse la gra-
» ce de confesser son saint Nom au
» péril de votre vie ; que sera-ce
» donc de moi, qui suis bien plus
» lâche que vous dans son service ?
» J'ai néanmoins un secret pressenti-
» ment que le Seigneur ne rejettera
» point mes désirs, & que j'aurai
» l'honneur de verser mon sang pour
» lui. Ce n'est pas à moi à vous don-
» ner des avis, mais je vous conjure
» comme mes Freres, & nos chers
» Fils en la Foi, de mettre sous les
» pieds tout ce qui est terrestre. Vous
» pouvez bien vous souvenir de ce
» que nous avons souvent dit dans
» nos Conférences spirituelles, que
» de négliger les biens du Ciel pour
» courir après ceux de la Terre,
» c'est renverser l'ordre naturel des
» choses .... Songez aussi que nous
» voici au tems de l'épreuve : c'est
» à coups de ciseaux, que d'une
» pierre brute on en fait une pierre
» propre à bâtir, & que c'est par le
» moyen du feu & du marteau,
» qu'on donne au fer la forme, qu'-
» on veut lui faire prendre. Jesus-

De J. C. 1614.

De Syn Mu. 2274.

De J. C. 1614. De Syn Mu. 2274.

» Chriſt, pour conſtruire l'Edifice
» ſpirituel de ſon Egliſe, en a uſé de
» la même maniere : il a commencé
» par lui-même, qui en devoit être
» la pierre angulaire, & c'eſt par le
» feu des tribulations, qu'il a éprou-
» vé & ſanctifié ceux, qu'il a voulu
» y faire ſervir de baſe & de fonde-
» ment. Montrons-nous dignes d'ê-
» tre traitez de la même maniere,
» que l'ont été ſes Diſciples les plus
» chéris : il n'auroit point permis
» que nous fuſſions attaquez, s'il
» n'avoit eu deſſein de nous couron-
» ner. Quant à ce qui me regarde,
» on ne peut avoir plus d'aſſauts à
» eſſuyer, que j'en ai eu, depuis que
» je ſuis ici. On me repréſentoit ma
» jeuneſſe, ma naiſſance, mes ſer-
» vices, ce que je devois à mes En-
» fans, les affreux périls, auſquels je
» m'expoſois ; jugez, ſi n'ayant per-
» ſonne avec moi pour m'animer &
» me fortifier, je n'ai pas eu beſoin
» d'une aſſiſtance toute particuliere
» du Ciel, pour me ſoûtenir. De-
» puis quelque tems on me laiſſe
» un peu en repos, & je vois bien
» qu'on déſeſpere de me gagner.

» Auſſi ne tient-il qu'à nous d'être
» invincibles, aſſiſtez que nous ſom-
» mes du bras du Tout-puiſſant.
» Mais ce n'eſt pas aſſez d'être ſorti
» une ou deux fois victorieux du
» combat ; la récompenſe n'eſt don-
» née qu'à celui, qui perſévérera
» juſqu'à la fin : ne vous laſſez point
» de demander pour vous & pour
» moi une grace ſi néceſſaire.

De J. C. 1614.

De Syn Mu. 2274.

On peut bien juger que des Princes, qui penſoient ainſi, ne craignoient pas beaucoup le reſſentiment du Roi de Fingo, mais les menaces du Tyran eurent une partie de leur effet. Naytadono & ſon Fils furent exilez au Royaume de Canga, dont la compagnie d'Ucondono leur ancien ami leur rendit le ſéjour fort agréable. D'ailleurs le Roi de Canga, que l'admiration des vertus de ſes illuſtres Hôtes avoit fort prévenu en faveur de la Religion Chrétienne, ne manquoit à rien, pour les bien traiter. Mais on ne les y laiſſa pas longtems, & le Cubo-Sama les bannit enfin du Japon. La nouvelle de ce banniſſement, & de celui de tant d'autres perſon-

De J. C. 1614.

nes qualifiées, ſurprit bien du monde, & la joye avec laquelle ces illuſtres Confeſſeurs la reçurent, n'étonna que ceux, qui ne connoiſſoient point les Chrétiens. Jecundono Roi de Buygen, qui leur rendit toujours juſtice, après même qu'il eut ceſſé de les aimer, dit un jour qu'Ucondono ne lui avoit jamais paru plus grand, que dans les deux occaſions, où il avoit tout ſacrifié à ſa Foi : il lui écrivit même lorſqu'il apprit ſon exil, une Lettre très-polie, dans laquelle il ne ſembloit plaindre que le Cubo-Sama, qui ſe perdoit d'honneur, diſoit-il, en traitant d'une maniere ſi indigne des perſonnes de ce mérite. Il ajoûtoit à la louange des Miſſionnaires beaucoup de choſes, qui faiſoient bien voir que la politique avoit plus de part, que ſes mécontentemens particuliers, à la conduite qu'il tenoit depuis quelque tems à leur égard.

De Syn Mu. 2274.

Cependant toute la Troupe des Confeſſeurs s'étant réünie, ils marcherent enſemble vers Méaco. Ils étoient à pied, & la ſaiſon étoit très-rude. Les Princes & les Sei-

gneurs prenoient les devants, pour frayer les chemins, & tous ſuivoient avec un air de contentement, qu'on ne ſe laſſoit point d'admirer. Dès que le Gouverneur de la Capitale eut appris qu'ils approchoient, il appréhenda une émeute des Chrétiens de cette grande Ville, s'ils y entroient, & leur envoya dire de s'arrêter à Sacomoto, où ils recevroient les derniers ordres de la Cour. Il alla enſuite les trouver, & en les abordant il leur dit qu'ils pouvoient encore ſe garantir des malheurs, qui les menaçoient; qu'ils ſe conſultaſſent bien, avant que de faire une derniere réponſe, d'où dépendoit leur ſort. Ce diſcours fut reçu avec indignation, & le Gouverneur, qui étoit ce même Itacundono, juſques-là ſi favorable aux Chrétiens, fut ſi déconcerté de la réponſe, qu'ils lui firent, qu'il ſe retira ſans rien repliquer.

De J. C. 1614. — De Syn Mus 2274.

Les Bannis reſterent trente jours à Sacomoto. Enfin l'ordre arriva de les faire partir pour Nangazaqui. On offrit aux Femmes de les laiſſer à Méaco, mais toutes rejette-

rent cette offre avec mépris. On aſ-
De J. C. 1614. ſûre que peu de jours après leur dé-
part, un Exprès de l'Empereur Fi-
De Syn. Mu. 2274. de-Jory arriva à Sacomoto, avec un ordre ſecret de propoſer à Ucondono de venir s'enfermer avec lui dans Ozaca. Ce jeune Prince s'ennuyoit plus que jamais de la longue captivité, où ſon Tuteur le retenoit, & dont il ne voyoit aucune apparence de ſortir. Il ſongeoit ſérieuſement à ſecoüer un ſi indigne joug, & il eſt certain qu'il ne pouvoit pas acquerir un homme plus capable d'accréditer ſon Parti, & de tenir tête à ſon Tyran, que Juſte Ucondono ; mais ſon Envoyé arriva trop tard. Il n'y a pourtant gueres d'apparence qu'Ucondono eût voulu s'engager dans une affaire de cette nature : depuis plus de vingt-cinq ans, il ne pouvoit plus goûter que les choſes de Dieu ; & quoique la propoſition, que lui vouloit faire le jeune Empereur, fût la ſeule reſſource, qui reſtât à l'Egliſe du Japon, dont il eût pû aſſûrer le rétabliſſement ; que de ſervir ſon légitime Souverain contre un Uſurpateur,

fût ſans doute ce qu'il pouvoit faire de mieux pour ſa gloire & pour l'avantage de ſa Religion, & que quand bien même le ſuccès n'eût pas répondu à ſes vœux, les affaires du Chriſtianiſme étoient dans une ſituation, où elles ne pouvoient pas empirer : il étoit trop jaloux de la qualité de Confeſſeur de Jeſus-Chriſt, pour y renoncer ſur une eſpérance incertaine ; & ſon grand principe avoit toujours été de ſouffrir plutôt la perſécution, que de la repouſſer les Armes à la main. De J. C. 1614. De Syn Mu. 2274.

Quoiqu'il en ſoit, les Bannis étant arrivez à Nangazaqui, où l'exercice de la Religion Chrétienne étoit encore toléré en faveur du Commerce, y furent reçûs avec toute la magnificence, dont les Fidéles pûrent s'aviſer ; & l'on peut dire auſſi que le ſéjour, qu'ils firent dans cette Ville, en attendant les Navires, ſur leſquels ils devoient s'embarquer, ne ſervit pas peu à inſpirer à toute cette Chrétienté ce courage & cette conſtance, qui a produit tant de Martyrs. D'autre part le Cubo-Sama ayant perſuadé par de ſi grands

De J. C. 1614.

De Syn Mu. 274.

éclats, qu'il ne falloit plus eſpérer qu'il revînt en faveur du Chriſtianiſme, les Princes & les Seigneurs Idolâtres ne ménagerent plus rien. Tous ne haïſſoient pourtant pas la Religion Chrétienne, & Taydono Roi d'Aqui & de Bungo, & Seigneur de Firoxima, fit voir alors par quelques traits aſſez marquez, qu'en inquiétant ſes Sujets Chrétiens, il cherchoit plus à faire ſa Cour, qu'à ſuivre le mouvement de ſon zele pour la Religion de l'Empire.

§. IX.

Conſtance de deux Gentilhommes Chrétiens, & modération du Roi de Bungo. Quelques Martyrs dans ce Royaume. Merveilles opérées en faveur des Fidéles. Conduite du Cubo-Sama à leur égard. Courage de pluſieurs Femmes Chrétiennes. Apoſtats dans le Buygen. Conſtance des Lépreux.

Ce Prince avoit à ſa Cour un Gentilhomme Chrétien, qu'il aimoit, & qu'il eſpéra d'abord d'engager par douceur à diſſimuler au moins ſa Foi. Il le combla de ca-

reſſes, & lui fit les promeſſes les plus ſéduiſantes, mais ce fut inutilement; enfin il eut recours à ce ſtratagême. Il lui ordonna de lui envoyer le plus jeune de ſes deux Enfans, pour être contraint par la rigueur des ſupplices à obéïr aux Edits. Quelque tems après il manda ſon Aîné, puis ſa Femme. Il lui fit dire enſuite que tous avoient porté la peine de leur obſtination, & qu'il lui conſeilloit de penſer ſérieuſement à lui-même. Cette déclaration, bien loin de l'intimider, ne fit qu'augmenter l'impatience, qu'il avoit d'aller au Ciel, où il ſe promettoit de rejoindre ſa Famille. Il ſe rendit au Palais plein de ce ſentiment; mais il fut bien étonné de n'y recevoir que des loüanges, & d'y retrouver ſa Femme & ſes Enfans, qui ayant témoigné la même conſtance que lui, n'avoient reçu que des traitemens dignes de leur vertu.

De J. C. 1614.

De Syn Mu. 2274.

Un autre Gentilhomme de cette même Cour ne fit pas moins paroître de réſolution, & ne reſſentit pas de moindres effets de l'équité du Prince. Il y avoit longtems que

De J. C. 1614. Taydono le preſſoit de changer de Religion, il parut ſe laſſer de parler en vain ; & un jour il lui fit dire qu'il iroit dans peu lui rendre viſite, & qu'il ſongeât à le ſatisfaire ſur ce qu'il déſiroit. Le généreux Chrétien repartit que ſa réponſe étoit toute prête, & dès qu'il eut été averti que le Roi venoit, il ſe mit à l'entrée de ſa maiſon, ſeul, ſans Armes ; & du plus loin qu'il apperçut le Prince, il ſe jetta à genoux, en s'écriant : » Seigneur, je ſuis Chré-» tien, je veux vivre & mourir Chré-» tien ; vous êtes le Maître abſolu » de mes biens & de ma vie, vous » pouvez en diſpoſer comme il vous » ſemblera bon ; mais vous n'avez » aucun pouvoir ſur ma Religion.

De Syn Mu. 2274.

Ce Gentilhomme avoit un Fils âgé de neuf ans. Cet Enfant n'eut pas plutôt apperçu ſon Pere dans la poſture que j'ai dit, qu'il courut le joindre, en criant de toute ſa force : *Je ſuis Chrétien, & je le ſerai juſqu'à la mort.* Ce ſpectacle, qui commençoit à attendrir tout le monde, devint encore bien plus touchant, par la vûë de la Mere & de la Fem-

me de ce fervent Chrétien, qui vinrent se jetter aux pieds du Roi, & lui faire les mêmes protestations. Taydono, qui s'étoit beaucoup contraint jusques-là, ne put alors retenir ses larmes ; il les releva tous avec bonté, leur donna mille témoignages d'estime & d'affection, & se retira. Enfin ce Prince rencontrant partout la même fermeté, prit le parti de fermer les yeux, & dit même un jour, qu'il s'estimoit heureux d'avoir à son service des hommes, sur la fidélité desquels il croyoit pouvoir compter.

De J. C. 1614.

De Syn Mu. 2274.

Il y eut néanmoins cette même année des Martyrs dans le Bungo, mais il y a bien de l'apparence, que le Roi n'y eut point de part, ou qu'on se servit de quelque prétexte, pour lui faire signer des Arrêts de mort. Les premiers coups porterent sur une Femme de condition, nommée MAXENCE, dont le courage fut un puissant aiguillon pour tous les autres Fidéles. Après qu'elle eut souffert avec son Mari & son Beau-Frere toutes sortes d'assauts & de tourmens, les deux Freres ayant été

De J. C. 1614. condamnez au feu, on la mena la corde au col, pour assister à leur supplice, afin de voir si l'horreur de ce genre de mort ne l'intimideroit point. Mais tout le contraire arriva. Maxence ne put voir les deux Martyrs chanter au milieu des flammes, sans être émuë jusques au fond du cœur, & il fallut la retenir de force, pour l'empêcher d'aller embrasser ces illustres Mourans à travers les brasiers ardens, qui les consumoient. Après qu'ils eurent expiré, comme on recommençoit à tenter sa constance, pour toute réponse elle se fit un bandeau de ses cheveux, se jetta à genoux aux pieds des Soldats, qui la conduisoient, & leur présenta sa tête, qu'ils lui couperent à l'instant.

De Syn Mu. 2274.

On jetta ensuite son corps dans le feu, où étoient ceux de son Mari & de son Beau-Frere, & on les y laissa réduire en cendres ; mais on dit qu'à la faveur de trois brillantes lumieres, qui parurent la nuit au-dessus du lieu de l'exécution, les Fidéles recuëillirent quelques ossemens, qui avoient échappé aux flam-

mes. On ajoûte que ce ne fut pas le ſeul prodige, que le Seigneur opéra, pour illuſtrer la Foi de ces Chrétiens perſécutez, qui ſe préſentoient de ſi bonne grace au Martyre : que quelques-uns furent honorez du don de Prophétie ; que d'autres, après avoit été décapitez, furent entendus prononcer diſtinctement les ſaints Noms de JESUS & de MARIE : on aſſûre même que le feu Roi d'Arima avoit prédit en mourant bien des choſes touchant la perſévérance & la chûte de pluſieurs de ſes Sujets, & qui ſe trouverent exactement vrayes. Mais la plus grande merveille étoit de voir dans des Néophytes de tout âge, de tout ſexe, & de toute condition, cette grandeur d'ame, cette ardeur pour le Martyre, & cette fermeté au milieu des ſupplices, qui faiſoient l'admiration de tout l'Empire.

De J. C. 1614. — De Syn Mu. 2274.

Le Cubo-Sama ſuivoit toujours ſon premier plan, qui étoit de ne point répandre le ſang des Fidéles. On attribuoit cette conduite principalement à deux choſes : la premiere étoit une forte perſuaſion,

De J. C. 1614.

De Syn Mu. 1274.

que les exécutions ſanglantes avoient ordinairement un effet contraire à celui, qu'on prétendoit : la ſeconde, qu'il ne doutoit point qu'après le départ des Miſſionnaires, dont il ne croyoit pas qu'un ſeul eût échappé aux recherches de ſes Officiers, la ferveur de leurs Diſciples ne ſe ralentît peu à peu. Il paroit même que les Gouverneurs des Villes Impériales, & les autres Seigneurs, qui recevoient leurs ordres immédiatement de lui, n'avoient pas encore la liberté de faire mourir perſonne. On l'a pû voir par ce qui ſe paſſa d'abord à Méaco & à Ozaca ; cela parut encore par la conduite d'Itacundono, Gouverneur de la premiere de ces deux Villes, & Vice-Roi de la Tenſe. Ce Seigneur avoit ſous lui deux Commandans à Méaco, l'un pour la haute Ville, & l'autre pour la baſſe : celui-ci traitoit aſſez doucement les Chrétiens, perſuadé que ſon Supérieur les aimoit toujours, ou du moins les eſtimoit : mais le Commandant de la haute Ville, ou ignoroit cette diſpoſition du Vice-Roi,

ou n'eut pas pour lui la même complaiſance. Par malheur Itacundono ayant fait courir le bruit, que pluſieurs Chrétiens avoient renoncé à leur Foi, & cela pour éviter de recevoir des ordres plus violens contre eux, ceux, dont il avoit marqué les noms parmi ces prétendus Apoſtats, proteſterent juridiquement contre cette ſupercherie : il craignit qu'on ne l'accuſât de favoriſer le Chriſtianiſme, & dans l'appréhenſion de s'attirer de fâcheuſes affaires, il fit quelques exemples ſur les principaux.

De J. C. 1614.

De Syn Mu. 274.

Après les avoir fait ſaiſir, il les livra à un de ſes Officiers, homme d'une férocité au-deſſus de toute expreſſion. Ce Barbare voyant que les Bourreaux ménageoient un peu les Martyrs, dans la crainte qu'ils n'expiraſſent entre leurs mains, & qu'on ne les en rendît reſponſables, parce que l'ordre du Vice-Roi portoit qu'on ne feroit mourir perſonne, leur dit de faire du pis qu'ils pourroient, & qu'il prenoit ſur lui tout ce qui en arriveroit. Quelque tems après on l'avertit qu'un des

De J. C. 1614. Patiens paroiſſoit prêt à rendre l'ame, & il commanda ſur le champ, qu'on le jettât à la voirie ; ce qui fut exécuté. Mais les Chrétiens n'en furent pas plutôt informez, qu'ils l'enleverent, & l'ayant trouvé qui reſpiroit encore, ils le firent panſer avec tant de ſoin & de bonheur, qu'il guérit parfaitement.

De Syn Mu. 1274.

Les Confeſſeurs étant ſortis victorieux de ce premier combat, on ſongea à leur en livrer un ſecond beaucoup plus dangereux. On choiſit parmi leurs Femmes douze des plus jeunes & des plus belles, & on les envoya à ceux, qui tenoient des lieux publics de débauche. Ceux-ci firent d'abord quelque difficulté de les recevoir, diſant qu'elles ſe tuëroient plutôt, que de ſe laiſſer deshonorer ; mais on leur répondit que la Religion Chrétienne, dont elles faiſoient profeſſion, défendoit d'attenter à ſa vie, ſous quelque prétexte que ce fût, & ſur cette aſſûrance ils les accepterent. A peine ces ferventes Chrétiennes ſe virent-elles enfermées dans ce lieu d'horreur, qu'elles s'aviſerent de demander la permiſſion

permiſſion de ſe couper les cheveux; on la leur accorda ſans peine, & on leur donna des cizeaux: mais au lieu d'en faire l'uſage, qu'elles avoient dit, elles s'en tailladerent tout le viſage, & ſe défigurerent tellement, que de jeunes débauchez, qui les attendoient, en furent effrayez, & ſe retirerent d'abord. Ceux qui les avoient achetées, appellerent auſſitôt des Chrétiens, & les prierent de reconduire ces Femmes à leurs Maris, en qui leur difformité ne fit qu'augmenter l'amour qu'ils leur portoient, & qui les firent ſi bien panſer, qu'aux cicatrices près, marques glorieuſes de leur vertu, elles furent très-bien guéries. De J. C. 1614. De Syn Mu. 2274.

Le ſtratagême diabolique de tenter les Fidéles par la proſtitution de leurs Femmes, eut plus de ſuccès dans le Buygen. Ceux qui commandoient à Cocura, Capitale de ce Royaume, après bien des efforts inutiles, pour abattre la conſtance de pluſieurs, les menacerent, s'ils ne ſe rendoient aux volontez du Prince, d'expoſer toutes nuës, & d'abandonner au Public leurs Meres, leurs

De J. C. 1614.

De Syn Mu. 2274.

Femmes & leurs Filles. Il n'en fallut pas davantage pour vaincre des gens, que la vûë des plus horribles ſupplices n'avoit pû ébranler ; mais après que les Forts furent tombez, Dieu, qui veut nous faire ſentir que la véritable force vient de lui, accorda une inſigne victoire à ceux d'entre les Fidéles, qu'on en auroit cru moins capables. Il y avoit près de Cocura un Hôpital de Lépreux; le Roi leur fit dire, qu'il prétendoit que déſormais ils adoraſſent les Dieux de l'Empire : ils répondirent tous unanimement, qu'en tout ce qui leur ſeroit ordonné de la part de leur Souverain, & qui ne ſeroit point contraire à la Loi de Dieu, ils obéïroient ſans peine, dût-il leur en coûter la vie, mais qu'ils devoient encore plus de fidélité à celui, dont ils avoient reçu l'être & tout ce qu'ils étoient ; on les menaça de les brûler dans leur Hôpital, & l'on fit même ſemblant d'en venir à l'exécution : ils proteſterent qu'ils n'en ſortiroient point, de peur qu'on ne prît leur fuite, comme un ſigne d'Apoſtaſie. On rendit compte au Roi

de leur réſiſtance, & ce Prince, bien loin d'en être irrité, la trouva digne des plus grands éloges, & voulut qu'on les laiſſât en repos. De J. C. 1614. De Syn Mu. 1274.

§. X.

Le Roi d'Arima reconnoît la main de Dieu ſur lui, & ne ſe convertit pas. Il remet ſon Royaume au Cubo-Sama, qui lui donne en échange celui de Fiunga beaucoup plus petit. Mouvemens dans le Royaume d'Arima, qui eſt donné au Gouverneur de Nangazaqui. Pluſieurs Miſſionnaires demeurent déguiſez au Japon. Indiſcrette ferveur des Chrétiens de Nangazaqui.

Suchendono Roi d'Arima continuoit la perſécution avec plus de fureur que jamais; mais enfin après avoir fait mourir les plus illuſtres de ſes Sujets, & dépoüillé de leurs biens les plus riches de ſa Cour, qui ne voulurent pas imiter ſon Apoſtaſie, il déſeſpera de pouvoir tenir au Cubo-Sama la parole, qu'il lui avoit donnée, de faire changer de Religion à tout ſon Royaume. Alors

De J. C. 1614.

De Syn Mu. 2274.

Dieu permit qu'il commençât lui-même à ſe faire juſtice de tant d'excès, où la paſſion de régner l'avoit fait tomber. Il écrivit à ce Prince, qu'il ne pouvoit plus ſe réſoudre à vivre parmi les irréconciliables Ennemis des Dieux Tutélaires de l'Empire, & qu'il le prioit de le transférer à un autre Royaume. Il ne doutoit point que ſon alliance avec la Famille de ce Prince, & ſon zele pour les Sectes du Japon, ne lui fiſſent obtenir quelque choſe de meilleur, que ce qu'il avoit; mais il fut trompé dans ſon attente. Le Royaume d'Arima fut donné à Safioye, qui y aſpiroit depuis longtems, & qui de ſimple Artiſan ſe vit enfin Maître d'un aſſez grand Etat, Gouverneur d'une Ville Impériale, & Lieutenant Général du Ximo.

Le malheureux Suchendono n'eut en échange que le Fiunga, petit Royaume, ſi on le compare à celui qu'il perdoit, & qu'il fut obligé d'accepter, de peur de n'avoir rien du tout. On fut aſſez ſurpris de cette conduite du Cubo-Sama envers un Prince, qui avoit épouſé ſon

arriere Petite-Fille : mais ce n'eſt pas la premiere fois qu'on a vû la Juſtice Divine exercer ſes plus terribles vengeances par ceux-là même, dont les Coupables avoient préféré le ſervice au ſien, & qui auroient été bien embaraſſez à rendre d'autre raiſon de ce qu'ils faiſoient, que celle que fit Titus en marchant à Jeruſalem, pour détruire cette Ville. Le malheur eſt que ces grands châtimens ſont plus ſouvent l'effet de la colere d'un Dieu juſtement irrité, que d'un reſte de bonté d'un Pere, qui n'a pas encore fermé le ſein de ſa miſéricorde. Suchendono, dit-on, reconnut bien la main, qui le frappoit, ſurtout après que s'étant embarqué avec tous ſes Tréſors, pour ſe rendre dans le Fiunga, il en eut perdu la meilleure partie par un Naufrage. Mais on n'ajoûte point qu'il ait profité de ce rayon de lumiere, pour rentrer dans la voye du ſalut ; & le ſilence des Hiſtoriens à cet égard, donne tout lieu de croire que, s'il ſe confeſſa pécheur, ce fut comme Caïn & comme Saül, pour commencer dès cette vie ſon Enfer par

De J. C. 1614.

De Syn Mu. 2274.

toutes les horreurs du déſeſpoir.

De J. C. 1614.

Safioye de ſon côté n'étoit pas ſans inquiétude au ſujet de ſa nouvelle acquiſition : tout y étoit dans un grand mouvement à l'occaſion que je vais dire. Suchendono, dans le tems même qu'il négocioit à la Cour de Surunga pour l'échange, dont nous venons de parler, après avoir fait abattre tout ce qui reſtoit dans ce Royaume d'Egliſes & de Lieux ſaints, s'étoit laiſſé perſuader par ſon Conſeil ſecret de n'attaquer plus les Chrétiens, que par la proſtitution de leurs Femmes & de leurs Filles ; la réſolution en avoit été priſe : mais ſur l'avis, qu'en eurent les Fidéles, ils s'aſſemblerent pour délibérer ſur ce qu'ils avoient à faire en une conjoncture ſi délicate. Quelques-uns furent d'avis de mettre en lieu sûr toutes les perſonnes, pour qui l'on avoit à craindre, & de prendre les Armes pour défendre leur honneur, ne pouvant pas croire que la Loi de Dieu leur défendît de repouſſer par la force, même contre leur Souverain, un affront, où leur ſalut n'étoit pas moins intéreſſé que leur

De Syn Mu. 2274.

honneur. Mais d'autres plus ſages & mieux inſtruits n'approuverent point ce parti extrême, & en firent prendre un plus modéré, & qui fut efficace. Ce fut de faire une Députation au Roi, pour le ſupplier de s'en tenir contre les Chrétiens aux termes des Edits du Cubo-Sama; d'ajoûter méme, s'il le ſouhaitoit, à la peine de banniſſement & de confiſcation, la croix, le feu, & tous les ſupplices, qu'il pourroit imaginer, mais de ne point ſe couvrir lui-même d'un opprobre éternel, en voulant ſatisfaire la brutale paſſion de ceux, qui lui ſuggéroient l'infâme deſſein, dont on leur avoit parlé. Cette remontrance fut aſſez favorablement écoutée, le Roi eut honte de lui-même, & peut-être auſſi eut-il le vent du premier avis, qui avoit été propoſé, & craignit-il qu'on n'y revînt, s'il perſiſtoit dans ſa réſolution; de ſorte qu'il laiſſa les choſes ſur le pied, où elles étoient.

De J. C. 1614. De Syn Mu. 2274.

Sur ces entrefaites la réponſe du Cubo-Sama au ſujet de l'échange propoſé par Suchendono arriva. On ne peut croire l'effet qu'elle pro-

De J. C. 1614. duiſit dans cette nombreuſe Chrétienté ; il fut tel, que le nouveau Roi y crut ſa préſence néceſſaire. Il partit pour Arima, & trouva en arrivant que tous les Chrétiens, juſqu'aux Enfans, ſe diſpoſoient à la mort ; il comprit même que ce feu ne s'appaiſeroit pas aiſément, à moins que d'en venir à des extrémitez toujours dangereuſes dans un commencement de domination. Toutefois il eſſaya de gagner par la douceur & par la perſuaſion, ceux qu'il déſeſpéroit de vaincre par les menaces, & l'appareil des ſupplices ; il parla aux Chefs, il leur repréſenta les maux affreux, que ce Peuple ſéduit, diſoit-il, alloit attirer ſur ſoi ; & il leur demanda quelle étoit leur manie, d'en croire plutôt à des Etrangers, dont la doctrine renverſoit l'ordre & la ſubordination entre les Sujets & les Souverains, qu'à ceux, qui avoient juſques-là maintenu les premiers dans la tranquillité, & dans la ſoumiſſion ? A tout cela les Chrétiens ne firent point d'autre réponſe, ſinon, qu'on pouvoit leur ôter tout ce qu'ils poſſédoient au

De Syn Mu. 1274.

monde, les exiler, les faire mourir, mais non pas leur arracher du cœur la Foi, que Dieu y avoit gravée lui-même avec des traits ineffaçables. Des Députez de Cochinotzu, qu'on avoit fait venir à la Capitale pour le même ſujet, s'exprimerent à peu près dans les mêmes termes, & le nouveau Roi congédia les uns & les autres, en leur déclarant, qu'après qu'il auroit fait embarquer les Miſſionnaires, il reviendroit, & leur feroit bien tenir un autre langage.

De J. C. 1614.

De Syn Mu. 2274.

C'étoit non ſeûlement la penſée du Cubo-Sama & de la plûpart des Grands, mais encore une opinion répanduë dans tout l'Empire, que la fermeté des Chrétiens étoit l'effet de la préſence des Prédicateurs de l'Evangile; & c'eſt pour cela qu'à Nangazaqui, où le Gouverneur ſe flattoit de les avoir tous réünis, on toléroit encore bien des choſes, qu'on étoit fort réſolu de ne plus ſouffrir, dès qu'ils ſeroient partis. Il y avoit alors, dit-on, juſqu'à cinquante mille Chrétiens dans cette Ville. Il eſt certain d'ailleurs que le Japon devoit au Chriſtianiſme, qu'un lieu

De J. C. 1614.

De Syn Mu. 2274.

preſque déſert, & moins qu'un Hameau, fût devenu un des plus riches Ports de l'Orient. Mais on comptoit pour rien cet avantage, tandis qu'un Poſte de cette importance étoit en quelque façon entre les mains de gens, qu'on regardoit comme les plus dangereux Ennemis de l'Etat. Il falloit commencer par leur ôter leurs Paſteurs & leurs Chefs, & c'étoit alors l'unique attention du Gouvernement. On attendoit pour cela des Navires de Macao, ou des Philippines : il arriva enfin à Nangazaqui un Vaiſſeau Portugais, & la premiere choſe qu'on fit, dès qu'il eût moüillé l'ancre, fut de déclarer au Capitaine l'ordre du Cubo-Sama ; pour embarquer inceſſamment ſur ſon bord, & conduire à Macao tous ceux, contre qui l'Arrêt de banniſſement avoit été porté. Cet Officier crut qu'en faiſant quelques préſens à la Cour de Surunga, il obtiendroit d'être déchargé d'une Commiſſion, qui dérangeoit fort ſes affaires, mais Safioye lui fit manquer ſon coup, & le vingt-cinquiéme d'Octobre de cette année 1614. tous

les Bannis furent avertis de se tenir prêts pour l'embarquement. La plûpart s'y étoient disposez par une retraite d'un mois, & par quantité de pratiques de piété, & de pénitence, qui augmenterent beaucoup la vénération, que l'on avoit déja pour eux. Comme ils avoient d'ailleurs encore plus d'empressement de sortir de leur malheureuse Patrie, qu'on n'y en avoit de les voir dehors, ils se mirent sur le champ en devoir d'obéïr. Je ne sçai ce qui arriva ensuite, mais il paroît que ce Navire n'en reçut que fort peu, ou point du tout, soit que le Capitaine se fût enfin accommodé avec le Gouverneur de Nangazaqui, soit que son Bâtiment fût trop petit pour tant de monde.

De J. C. 1614.

De Syn Mss. 2274.

Pour ce qui est des Missionnaires, qui, suivant l'ordre du Prince, les devoient accompagner tous, jusqu'aux Catéchistes; dans la triste nécessité, où ils se voyoient d'abandonner leurs Troupeaux, tout ce qu'ils pûrent faire, ce fut de prendre des mesures pour retourner au Japon l'année suivante, comme ils firent la plûpart déguisez en mille ma-

De J. C. 1614.

nieres différentes. Les Jéſuites en particulier, dans une Aſſemblée qu'ils tinrent entr'eux le quatorziéme d'Octobre, députerent à Rome le Pere Gabriel de Matos, & le Pere Pierre Morejon à Madrid, pour informer ces deux Cours de l'etat préſent des affaires du Japon, & propoſer les remedes, que demandoit la nature du mal. Peu de jours après tous les Jéſuites, qui étoient à Nangazaqui, au nombre de quatre-vingt-huit, furent conduits à Facunda, où le Gouverneur aimoit mieux qu'ils attendiſſent l'embarquement, qu'à Nangazaqui même, au milieu des Chrétiens; mais il en étoit reſté vingt-huit, qui avoient échappé aux recherches des Commiſſaires du Cubo-Sama, & qui étoient répartis dans tous les lieux, où il y avoit des Chrétiens. Quelques autres Religieux avoient eu le même bonheur, mais en petit nombre: une intrigue conduite par un des Magiſtrats de Nangazaqui, nommé Antoine MORIAMA, homme, dont les mœurs n'étoient dignes, ni de ſa Religion, ni de la place qu'il occupoit, & qui

De Syn Mu. 2274.

fut découverte par le Gouverneur, fit juger à ce Prince que quelques-uns de ces bons Peres n'auroient pas été fâchez de voir partir tous les Jésuites du Japon, pourvû qu'eux-mêmes y fussent restez ; il est néanmoins fort croyable que Moriama avoit agi à leur insçû, & qu'ils n'eurent point d'autre part dans la mauvaise manœuvre, qu'il fit, que de n'avoir pas assez dissimulé leurs sentimens. De J. C. 1614. De Syn Mu. 2274.

D'autre part les Chrétiens de Nanzagaqui par un zele un peu indiscret, ne laisserent pas de contribuer beaucoup à presser le départ de ceux, qu'ils auroient voulu retenir au prix de tout ce qu'ils possédoient sur la terre. Car sans faire réflexion qu'on examinoit toutes leurs démarches, & que le moindre soupçon suffisoit pour les rendre criminels, ils firent de fréquentes Assemblées, & ne prirent aucune des précautions, que leur prescrivoit la prudence. Ils instituerent des Associations, qui furent prises pour des Cabales ; ils dresserent des Réglemens, où la discrétion ne fut pas assez bien gardée ;

De J. C. 1614. De Syn Mu. 2274

& ils firent des Proceſſions & des Pénitences publiques, qui remuerent toute la Ville. Les Enfans mêmes, & les Dames de la premiere qualité, parmi leſquels on voyoit une Princeſſe LUCIE fille de Civan Roi de Bungo, ſe donnerent en ſpectacle, une Croix d'une main, & de l'autre un foüet, dont ces zélez, mais indiſcrets Pénitens, ſe déchiroient les épaules d'une maniere terrible.

Safioye, qui ſe trouvoit alors à la Cour de Surunga, & que l'on eut ſoin d'informer d'un éclat ſi hors de ſaiſon, ne manqua point d'en profiter : il dépeignit au Cubo-Sama Nangazaqui comme une Ville, dont les Chrétiens étoient abſolument les Maîtres, & où ils étoient en état de tout entreprendre. Le Prince prit feu à ce récit, & ſur l'heure il envoya un ordre exprès de faire inceſſamment embarquer les Bannis, qui furent tous conduits le vingt-ſept à Facunda. On ne les fit pas entrer dans le Bourg, & en attendant que tout fût prêt pour le départ, on les logea dans de méchantes Cabannes de jonc, qui furent

dreſſées à la hâte. Le Pere Diégo de Meſquita, qui avoit accompagné à Rome les Ambaſſadeurs des Rois de Bungo & d'Arima & du Prince d'Omura, y tomba dangereuſement malade ; & comme tous les ſecours lui manquoient dans ce lieu déſert, on demanda la permiſſion de le tranſporter à Nangazaqui : elle fut refuſée, & cet ancien Miſſionnaire, juſques-là ſi chéri & ſi reſpecté des Infidéles mêmes, y mourut ſans autre conſolation, que celle de mourir Confeſſeur de Jeſus-Chriſt.

De J. C. 1614.

De Syn Mu. 2274.

§. XI.

Les Exilez ſont embarquez, les uns pour Manile, & les autres pour Macao. Réception faite aux premiers. Ucondono tombe malade. Diſcours qu'il tient à ſa Famille. Sa mort. Ses obſeques. Généroſité du Roi d'Eſpagne envers les autres Exilez.

Enfin on contraignit tous les Bannis de s'embarquer ſur trois Joncs Chinois aſſez mal équipez. Ucondono, le Roi & le Prince de Tamba, avec toutes leurs Familles,

De J. C 1614. tous les Religieux de Saint Auguſtin, de Saint Dominique & de Saint François, & vingt-trois Jéſuites, prirent ſur un de ces Bâtimens la route des Philippines. Soixante & treize Jéſuites & quantité de Japonnois de toute condition tournerent ſur les deux autres du côté de Macao, & y arriverent en peu de jours. Les Portugais euſſent fort déſiré que les Princes euſſent auſſi choiſi leur Ville pour le lieu de leur Retraite; eux-mêmes le ſouhaitoient beaucoup; mais après un mûr examen ils jugerent qu'ils ne le devoient pas. Macao avoit de grands ménagemens à garder avec l'Empereur de la Chine, qui en eſt le Souverain, & ce Monarque n'eût peut-être pas vû volontiers dans ſes Etats tant de braves Japonnois, & ſurtout ce fameux Ucondono, dont le Cubo-Sama ne faiſoit point difficulté de dire, qu'il valoit lui ſeul une Armée entiere. C'eſt la réflexion d'un de nos Hiſtoriens. Pour moi je ſuis perſuadé que c'étoit bien moins la Cour de la Chine, dont on craignit en cette occaſion les ombra-

De Syn Mu. 2274.

ges, que le Cubo-Sama même. Ce Prince, qui étant toujours à la veille d'en venir à une rupture ouverte avec l'Empereur ſon Pupille, n'auroit pas été tranquile, tant qu'il ſçavoit Ucondono à portée de ſe joindre à ſon Rival : & c'eſt apparemment ce qui fit prendre à ce Seigneur le parti de s'éloigner davantage ; mais je ne donne ceci, que comme une conjecture, au défaut des connoiſſances plus certaines, que mes Mémoires ne me fourniſſent pas.

De J. C. 1614.

De Syn Mu. 2274.

Il s'en fallut bien que le Bâtiment, qui portoit cette illuſtre Troupe, eût le vent auſſi favorable, & la Mer auſſi calme, que les avoient eus les deux autres ; il fut preſque toujours en danger de périr, & on y manqua bientôt des choſes les plus néceſſaires. Quatre Jéſuites moururent dans la traverſée, & comme on n'étoit pas loin de terre, on y porta leurs corps pour les y enterrer, & quelques Caſtillans profiterent de l'occaſion pour porter à Manile la nouvelle de l'arrivée prochaine de tant d'illuſtres Bannis. Enfin ils pa-

rurent à la vûë de cette Capitale.
De J.C 1614. Dès que le Gouverneur Dom Juan de SYLVA en fut averti, il détacha
De Syn Mu. 2274. un Officier de marque sur une Galere magnifiquement ornée, pour aller prendre les Princes le plus loin qu'il seroit possible, & dans le moment que la Galere aborda le Jonc, il se fit une décharge générale de tout le canon des Navires, qui étoient dans le Port, & de celui de la Place. Le Gouverneur s'avança ensuite sur le rivage, & reçut les Princes & les Princesses à la tête du Conseil, des Officiers Royaux, & d'un Peuple infini, toutes les Troupes étant sous les Armes. Après les premiers embrassemens, où il y eut de part & d'autre bien des larmes répanduës, on alla en cérémonie à l'Eglise Métropolitaine au bruit des acclamations du Peuple, & le Clergé y reçut les Confesseurs, comme s'il eût reçu le Roi même. De-là ils furent conduits à l'Eglise des Jésuites, où le *Te Deum* fut chanté en Musique. Ils dînerent chez les Peres avec le Gouverneur, qui ne les quitta point, qu'il ne les eût menez dans

dans les Maiſons, qu'on leur avoit meublées, & où ils reçurent les viſites de tout ce qu'il y avoit de plus conſidérable dans la Ville. De J. C. 1614. De Syn Mu. 1274.

Le lendemain ils viſiterent le Gouverneur & l'Archevêque, puis ils allerent dans les Caroſſes du premier chez tous les Religieux de Manile, qui les reçurent proceſſionnellement, & au ſon des Cloches. On fit auſſi aux autres Exilez toutes ſortes de bons traitemens, & de plus de mille qu'ils étoient, en comptant ceux, qui par un banniſſement volontaire avoient prévenu les ordres du Cubo-Sama, il n'y en eut pas un ſeul, qui ne fût défrayé avec une eſpece de profuſion aux dépens du Roi. Le Gouverneur fit au nom de Sa Majeſté Catholique des offres très-ſinceres aux Princes, & aux plus conſidérables d'entre les Exilez, de tout ce qui ſeroit le plus à leur bienſéance, mais ils répondirent unanimement qu'ils ne vouloient pas être dédommagez ſur la terre de ce qu'ils avoient perdu pour la cauſe Dieu ; qu'ils regardoient la pauvreté, à laquelle ils ſe voyoient réduits, comme quelque

De J. C. 1614. De Syn Mu. 2274.

choſe de plus précieux, que ce qu'ils avoient ſacrifié ; qu'ils ne changeroient pas leur ſituation pour tous les Empires du monde ; & qu'ils étoient réſolus de paſſer le reſte de leur vie en Bannis. Ils ajoûterent que n'ayant jamais rien fait pour le ſervice du Roi d'Eſpagne, il n'étoit pas juſte qu'ils poſſédaſſent ce qui devoit être la récompenſe de ceux, qui avoient bien mérité de l'Etat & de leur Prince. Tous les autres, à qui on fit de pareilles offres, témoignerent le même déſintéreſſement & la même nobleſſe, ce qui fut pour les Eſpagnols d'un grand exemple, & redoubla la vénération, qu'on avoit pour leur vertu.

Il n'y avoit gueres qu'un mois qu'ils étoient à Manile, lorſque la joye publique, qui duroit encore, fut troublée tout-à-coup par la maladie d'Ucondono. Ce grand Homme fut d'abord attaqué d'une fiévre continuë, qui en peu jours fit déſeſpérer de ſa vie. Dès qu'il ſçut le danger, où il étoit, il fit appeller ſon Confeſſeur, & après lui avoir témoigné le plaiſir, qu'il reſſentoit

de mourir exilé pour Jesus-Christ, il lui ajoûta ; *Je ne recommande ma Famille à personne, ils ont l'honneur aussi bien que moi d'être proscrits pour la Religion, cela leur doit tenir lieu de tout.* Il parla sur le même ton à sa Femme & à ses Enfans : » Quelle » comparaison, leur dit-il, du ser- » vice des hommes au service de » Dieu ! J'ai dès l'Enfance, & jus- » qu'à mon premier exil, fait la guer- » re pour mes Seigneurs, & pour » les Empereurs. Pendant tout ce » tems-là j'ai plus souvent endossé » la cuirasse, que je n'ai vêtu la ro- » be de soye, j'ai blanchi sous le » casque, & mon Epée n'est pas de- » meurée dans le fourreau, tant que » j'ai eu les Ennemis de l'Etat à com- » battre ; j'ai cent fois risqué ma vie » pour mes Souverains ; quel fruit en » ai-je retiré ? Vous le voyez. Mais » au défaut des hommes, Dieu ne » m'a point manqué. Dans le tems » de ma plus brillante fortune me » suis-je vû plus honoré & dans une » plus grande abondance de tout, » que je le suis ici ? Et qu'est-ce en- » core, que cette prospérité passa-

De J. C. 1614.

De Syn Mu. 2274.

De J. C. 1614.

De Syn Mu. 2274.

» gere, au prix de la récompenſe,
» que j'attens dans le Ciel ? Que je
» ne voye donc point couler de lar-
» mes, ſi ce n'eſt de joye : vous avez
» bien plus de raiſon de me féliciter
» que de me plaindre : & quant à ce
» qui vous touche, je ne ſçaurois
» vous croire malheureux, puiſque
» je vous laiſſe à la garde d'un Dieu,
» dont la bonté & la puiſſance n'ont
» point de bornes. Continuez à lui
» être fideles, & ſoyez aſſûrez, qu'il
» ne vous abandonnera point.

Le Malade fit enſuite ſon Teſtament, qui fut aſſez ſemblable à celui du Saint Homme Tobie : auſſi n'avoit-il, comme cet autre Chef d'une Famille exilée, que des vertus & de grands exemples à laiſſer à ſes Héritiers. Il conclut tout ce qu'il avoit à leur dire, par déclarer, qu'il déſavoüoit pour ſon fang quiconque d'entr'eux ſe démentiroit dans la ſuite de ce qu'ils avoient fait paroître juſqu'alors de piété & de religion. Il mourut dans ces ſentimens le cinquiéme de Février 1615. après avoir reçu les Sacremens de l'Egliſe avec une dévotion, & dans des tranſ-

parts de ferveur dignes d'un Heros Chrétien, & d'un Confeſſeur de Jeſus-Chriſt. Sa mort, qui fut annoncée par le ſon des cloches de toute la Ville, mit également en deüil les Japonnois & les Eſpagnols : il ſembloit que chaque Particulier eût perdu ſon Pere, & l'on n'entendoit de tous côtez que des gens, qui ſe diſoient les uns aux autres en gémiſſant ; *le Saint eſt donc mort ! Ah ! nous n'étions pas dignes de le poſſéder.* Dom Juan de Sylva ſurtout étoit inconſolable, & pour charmer ſa douleur, autant que pour honorer la Religion dans un homme, qui avoit fait la gloire de la plus belle Chrétienté de l'Univers, il s'appliqua à lui faire de magnifiques obſeques.

De J. C. 1614. — De Syn Mu. 2274.

On l'expoſa d'abord dans une grande Sale ſur un lit de parade, où le Commiſſaire du Saint Office ſuivi d'un grand nombre de Religieux de tous les Ordres, vint auſſitôt lui baiſer les mains. Tous les Corps, ſans en excepter aucun, en firent autant. Le Peuple y accourut en foule, & il n'y eut perſonne, qui ne voulût lui baiſer les pieds. Le jour

De J. C. 1614.

De Syn Mu. 2274.

marqué pour l'enterrement, le Gouverneur Général, & les Auditeurs Royaux leverent le Corps & le porterent juſqu'à la ruë, où ils le remirent aux Confreres *de la Miſéricorde*, parce que le Défunt avoit été au Japon de cette Société. Dès qu'il fut arrivé à l'Egliſe des Jéſuites, où il avoit choiſi ſa ſépulture, & qui étoit toute tenduë de ſoye, & ornée d'Emblêmes & de Deviſes en Caſtillan, en Japonnois, en Chinois & en Latin, il fut reçu par le Commiſſaire du Saint Office, & par les Supérieurs des Religieux, qui le porterent ſur leurs épaules juſqu'au grand Autel, devant lequel il fut placé. Ce fut le Clergé de l'Egliſe Métropolitaine, qui fit le Service, & le Recteur du Collége des Jéſuites prononça l'Oraiſon funebre, qui fut cent fois interrompuë par les ſanglots & les ſoupirs des Aſſiſtans. Quand il fut queſtion de le mettre en terre, le Clergé ne voulut point ſouffrir qu'aucun Laïc y mît la main, & ce furent les Chanoines, qui lui rendirent ce dernier devoir. On lui fit enſuite dans la Métropole, & dans toutes

toutes les Egliſes des Réguliers des Services ſolemnels ; les Peres Auguſtins en firent un ſecond dans l'Egliſe, où il étoit inhumé, & partout ſon Panégyrique fut répété, & entendu avec un nouveau plaiſir. Le Peuple ne ſe laſſoit point d'élever au Ciel un homme, dont la préſence avoit infiniment augmenté l'opinion, qu'il en avoit conçuë ſur la renommée publique, & il fallut même, pour le ſatisfaire, imprimer tout ce qu'on put recuëillir des particularitez de ſa vie.

De J. C. 1614.

De Syn Mud 1274.

Tout cela néanmoins n'étoit qu'un léger adouciſſement à la douleur, dont étoit pénétrée la Famille de ce Héros. Celle du Roi & du Prince de Tamba étoit extrême, ils avoient perdu tout ce qu'ils avoient au monde de plus cher, & le compagnon de leurs diſgraces. Il eſt vrai que les uns & les autres étoient hors d'eux-mêmes, quand ils faiſoient réflexion à la maniere, dont les Eſpagnols en uſoient à leur égard. Dom Juan de Sylva n'ayant pû les engager à accepter les établiſſemens, qu'il leur avoit pluſieurs fois offerts,

De J. C. 1614. leur assigna des pensions sur le Trésor Royal, & en ayant rendu compte au Roi son Maître, non seulement ce Prince ratifia tout ce qu'il avoit fait, mais il lui écrivit même une Lettre de remerciment, comme d'un des plus signalez services qu'il eût pû jamais lui rendre.

De Syn Mu. 1474.

Fin du Livre treiziéme.

HISTOIRE DU JAPON.

LIVRE QUATORZIE'ME.

TAndis que les Philippines & Macao, où les Exilez n'avoient pas été moins bien reçus, qu'à Manile, profitoient avec joye de ce que le Japon venoit de rejetter, ſans en connoître le prix, les Ennemis du Nom Chrétien ſe répandoient de toutes parts dans les Provinces de cet Empire, & y laiſſoient partout des traces ſanglantes de leur fureur contre le Troupeau, qu'ils croyoient trouver ſans Paſteurs. Mais comme nous avons vû que malgré l'extrême

De J. C. 1614.

De Syn Mu. 2274.

De J. C. 1614. vigilance des Officiers Impériaux, & les recherches des Eſpions de Safioye, il étoit reſté dans ces Iſles un bon nombre d'excelliens Ouvriers, qu'il en arrivoit de tems en tems de nouveaux, ſoit d'Europe, ſoit des Indes, & qu'une grande partie de ceux, qui en étoient ſortis avec l'Habit de leur Ordre, ne tarderent pas à y retourner déguiſez en Marchands, en Soldats, en Matelots, & en Eſclaves; on peut dire que l'Egliſe du Japon ne fut jamais moins deſtituée des ſecours ſpirituels, que les ſix ou ſept premieres années, qui ſuivirent le Banniſſement de ſes Miniſtres.

De Syn Mu. ll. 2274.

C'eſt ce que le Gouverneur de Nangazaqui étoit bien éloigné de ſe perſuader; car il ſe flatta longtems qu'il ne reſtoit plus, au moins dans tous les lieux, où il commandoit, aucun Prêtre Chrétien, & il en fit une Fête magnifique en l'honneur d'un Cami, auquel il étoit fort dévot. Cependant c'étoit là même, qu'il y en avoit actuellement, & qu'il y en eut toujours un plus grand nombre. D'ailleurs vingt mille Ha-

bitans de moins dans ſa Place & aux environs, y avoient laiſſé un vuide, qu'il n'étoit pas aiſé de remplir. Ce n'eſt pas que tout ce monde fût ſorti du Japon ; mais la plûpart s'étoient retirez dans les Bois & ſur les Montagnes, pour éviter la fureur de la Perſécution, ſurtout les Perſonnes du ſexe, qui croyoient leur honneur encore moins en ſûreté, que leur Foi, au milieu des Perſécuteurs.

De J.-C. 1614.

De Syn Mſu. 2274.

§. I.

Terrible appareil de Perſécution dans le Royaume d'Arima. Cruautez inoüies exercées contre les Chrétiens. Leur conſtance. Martyre d'un Gentilhomme, & ſon diſcours au Tyran.

Il y a bien de l'apparence que ce fut la crainte de dépeupler entierement une Ville auſſi importante, que Nangazaqui, & d'en éloigner pour toujours les Marchands Portugais & Caſtillans, dont on ne croyoit point encore pouvoir ſe paſſer au Japon, qui engagea le Tyran à tranſporter le feu de la Perſécution dans ſon Royaume d'Arima ;

De J. C. 1614. outre qu'il vouloit avoir l'honneur de commencer la ruine du Chriſtianiſme par la réduction des Peuples, qui lui étoient plus particulierement ſoumis. Il eſt vrai qu'il s'y prit de maniere à perſuader qu'il aimoit mieux n'avoir point de Sujets, que d'en avoir, qui fuſſent Chrétiens. On ne lit rien dans toute l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, qui approche de ce qu'on vit alors dans ce malheureux Royaume: dix mille hommes, armez de toutes piéces, diviſez en trois Corps, dont le Roi commandoit le plus conſidérable, entrerent en même tems dans ce Pays par trois endroits différens. Dès qu'ils arrivoient dans une Ville, ou dans une Bourgade, des Commiſſaires nommez par le Prince faiſoient dreſſer des Tribunaux dans la Place publique, & on y citoit les Chrétiens les plus connus. L'appareil des ſupplices, qu'on y étaloit à leurs yeux, étoit capable d'intimider les plus hardis; mais rien n'ébranloit des gens, qui comptoient les occaſions de ſouffrir pour de véritables faveurs.

De Syn Mu. a. 74.

On paſſa donc des menaces à l'e-

xécution : les Tribunaux étoient placez au milieu d'un grand eſpace paliſſadé ; à meſure qu'on appelloit les Fidéles par leur nom, on les faiſoit entrer dans cet Enclos, on les ſaiſiſſoit par les oreilles avec des crochets de fer, on les traînoit par les cheveux, on les jettoit par terre, on les fouloit aux pieds ; enfin on déchargeoit ſur eux de ſi cruelles baſtonnades, que preſque tous reſtoient un tems conſidérable comme morts. Ce qui irritoit davantage les Préſidens & les Bourreaux, c'eſt que ces généreux Chrétiens ne daignoient pas même ſe plaindre, & paroiſſoient inſenſibles ; & que ceux, qui étoient hors de la barriere dans l'attente d'un pareil traitement, faiſoient tout retentir de leurs chants d'allégreſſe, publioient les loüanges de ce même Dieu, dont on vouloit leur faire abandonner le culte, exhortoient ſans ceſſe leurs Freres à la patience, & paroiſſoient eux-mêmes fort impatiens de partager leurs ſouffrances.

De J. C. 1614. — De Syn Mus 2274.

Parmi les divers ſupplices, que la fureur des Préſidens leur fit ima-

De J. C. 1614.

De Syn Mu. 1274.

giner pour laſſer la conſtance de ces généreux Soldats de Jeſus-Chriſt, un des plus cruels, & celui, auquel on s'attacha le plus, fut de leur fracaſſer les jambes entre deux piéces de bois; mais tous ces genres de tortures furent ſans effet. Enfin on fit mourir quelques-uns des plus intrépides, leurs têtes expoſées ſur les Paliſſades, & leurs corps hachez en piéces furent laiſſez ſur la place, pour ſervir de pâture aux Oiſeaux, & aux Bêtes carnacieres. On choiſit enſuite parmi les autres un certain nombre, & après leur avoir mis des bâillons à la bouche, on publia qu'ils avoient abjuré la Foi, & on les renvoya; mais ils eurent grand ſoin de déſabuſer le Public. Les Relations font ſurtout mention de deux Freres, nommez Pierre & Loüis GOTTO, qui déclarant partout qu'ils n'avoient jamais adoré, & n'adoreroient jamais d'autre Dieu, que celui des Chrétiens, furent arrêtez de nouveau, appliquez aux plus cruelles tortures, & enfin décapitez avec dix-ſept autres Chrétiens à Arima le vingt-uniéme de

Novembre de cette année. Deux autres le furent le lendemain à SUCAVA, petite Bourgade du même Royaume, dix-huit à Cochinotzu le même jour, & quatre moururent le vingt-trois dans les tourmens. De J. C. 1614. De Syn Mu. 2274.

Le Roi avoit choisi son poste dans ce Port ; ce fut là, que furent portez les plus grands coups, & que la constance des Fidéles triompha d'une maniere plus éclatante. Safioye s'apperçut bientôt qu'il avoit affaire à des gens, qu'il n'étoit pas aisé de réduire : Il crut qu'il falloit laisser un peu ralentir cette ferveur ; il fit diverses courses de côté & d'autre ; puis s'imaginant que le tems, & l'horreur des supplices, dont il avoit fait courir de toutes parts des descriptions effrayantes, auroient rendu plus traitables les Habitans de Cochinotzu, il rabattit dans cette Ville. Il y arriva le vingt-uniéme de Novembre, & le lendemain on l'avertit que soixante Chrétiens, sans attendre qu'on les appellât, s'étoient rendus dans une Place, où ils jugeoient que se devoit faire l'exécution ; que plusieurs avoient fait

De J. C. 1614.

De Syn Mu. 2274.

proviſion de cordes, dans la crainte que les Bourreaux n'en euſſent pas aſſez pour les lier tous, & qu'ils attendoient avec impatience qu'on vînt pour les tourmenter.

A cette nouvelle le Roi outré de colere proteſta qu'il n'en auroit pas le démenti ; & ſur l'heure il donna ordre qu'on environnât la Place de trois rangs de Soldats, Arbaleſtriers, Piquiers & Aquebuſiers. Cela fait, on vit arriver les Bourreaux armez de toutes ſortes d'Inſtrumens de ſupplice ; & un moment après un Officier nommé GOZAÏMON, parut ſur un Tribunal fort élevé, pour préſider à la ſanglante Scene, qui ſe préparoit. Elle commença dans l'inſtant ; on fit venir les Chrétiens cinq à cinq ; on leur lia les bras derriere le dos ; & après les avoir élevez en l'air, on les rejetta ſi rudement à terre, que les uns en furent dangereuſement bleſſez, & que d'autres eurent tous les os briſez. A pluſieurs le ſang couloit par les yeux, par le nez, les oreilles & la bouche ; quelques uns reſterent comme morts, & l'on ne comprenoit pas comment un

seul pouvoit vivre après de si rudes secousses ; car il est vrai de dire que les Lions & les Tygres en fureur ne s'acharnent point sur leur proye, comme on faisoit ici de sang froid contre les Serviteurs de Dieu. De J. C. 1614. De Syn Mu. 2274.

Au bout de quelque tems on leur donna un peu de relâche ; puis on les reprit, on les dépoüilla tout nuds, on leur lia de nouveau les bras, les mains & le col ; on les piqua par tout le corps, on les élança encore contre terre, & on leur foula aux pieds le visage. En cette situation, les Martyrs rappellant tout ce qu'il leur restoit de force, baisoient les pieds de ceux, qui les traitoient avec tant d'ignominie & d'inhumanité : enfin on les releva, & on les présenta au Président, lequel affectant une tendre compassion du triste état, où il les voyoit, n'oublia rien pour leur persuader de renoncer à un Dieu, qui les abandonnoit, disoit-il, au pouvoir de leurs Ennemis. Il eut beau dire, il ne gagna rien, ce qui le fit entrer en fureur. Il commanda aussitôt qu'on leur fit endurer un nouveau tour-

De J. C. 1614.

De Syn Mu. 2174.

ment, qui, pour être une des plus horribles inventions de l'Enfer, n'en eut pas davantage l'effet, qu'il prétendoit. On les étendit sur le ventre, on leur mit sur les reins une groſſe pierre, que quatre hommes pouvoient à peine porter, & par le moyen d'une poulie, on les éleva en l'air avec des cordes, qui les prenant par les pieds & par les mains, les replioient en arriere de telle ſorte, qu'ils ne pouvoient manquer d'avoir en un moment tous les membres diſloquez, & le corps fracaſſé.

Ils demeurerent en cette poſture, juſqu'à ce que la douleur les fit évanoüir; alors on les détacha, & dès qu'ils eurent repris leurs ſens, on recommença à les tourmenter en mille façons. On leur fracaſſoit les jambes entre deux poutres octogones armées de pointes, qui leur entroient bien avant dans la chair, on leur coupoit les doigts des pieds les uns après les autres; enfin, quand on eut épuiſé ſur eux toutes les tortures imaginables, Gozaïmon leur fit imprimer ſur le front une Croix avec un fer tout rouge. Ainſi mar-

quez du ſceau des Elûs, ils témoignerent une joye, qui mit leurs Bourreaux hors d'eux-mêmes de rage & de dépit. A meſure qu'on les marquoit, on leur demandoit s'ils perſiſtoient encore dans leur obſtination; & comme ils répondirent tous qu'ils perdroient plutôt mille vies, que de commettre la moindre lâcheté, on leur fit à grands coups de cailloux ſauter toutes les dents de la bouche: il y en eut même, à qui on creva les yeux, & d'autres, qui perdirent la vûë, les yeux leur étant ſortis de la tête, tandis qu'ils étoient élevez de terre dans l'horrible poſture, dont j'ai parlé. Enfin on coupa la tête à dix-huit, & quatre autres expirerent ſur la place. Le reſte fut renvoyé. De J. C. 1614. De Syn Mur. 2234.

Ils faiſoient horreur à voir, & Gozaïmon ne voulut pas qu'on les fît mourir, il ordonna ſeulement qu'on leur coupât les jarrets; mais il y a bien de l'apparence qu'ils ne vécurent pas longtems. Il y avoit parmi eux un Gentilhomme nommé Thomas ARAQUI RIEMON: le Préſident choqué de ce qu'il étoit venu

De J. C. 1614. De Syn Mu. 1574.

se présenter de lui-même, & avoit apporté des cordes pour être lié, s'étoit acharné à le faire souffrir plus qu'aucun autre. Les yeux lui étoient sortis de la tête, & il étoit tellement défiguré, qu'on ne pouvoit le regarder sans frémir. Gozaïmon, avant que de se retirer, voulut voir, si l'excès de ses maux ne l'auroit point abattu; il s'approcha de lui, & prenant un ton de voix fort radouci : » Est-il possible, lui dit-il, qu'un » Homme de votre âge, de votre » mérite, & de votre naissance, par » pur entêtement, & pour ne vou- » loir pas obéir à votre Roi, qui » ne vous demande rien, que de » raisonnable, me contraigne à vous » traiter de la sorte? L'antiquité de » nos Sectes, & l'autorité de tant de » Grands Hommes également distin- » guez par leur doctrine & par leur » vertu, ne sont-elles pas des titres » suffisans, pour vous convaincre » que vous êtes dans l'erreur?

» C'est vous-même, Monsieur, » qui vous trompez, reprit le Con- » fesseur de Jesus-Christ, & je n'en » veux point d'autres preuves, que

» celles, que vous venez de m'ap- De J. C.
» porter; je veux dire l'antiquité & 1614.
» l'autorité : vos Dieux ont com-
» mencé d'être, la plûpart même De Syn. Mus. 2274.
» ne ſont pas fort anciens; nos An-
» nales ſont mention de leur naiſ-
» ſance & de leur mort. Le Dieu,
» que j'adore, n'a point eu de com-
» mencement, & n'aura point de
» fin. Son culte eſt auſſi ancien,
» que le monde, puiſque dès le mo-
» ment, que les hommes, qui ſont
» l'ouvrage de ſes mains, ont paru
» ſur la Terre, il a eu des Adora-
» teurs. Si Jeſus-Chriſt eſt mort ſur
» une Croix, c'eſt un Myſtere,
» que je vous expliquerai, quand
» il vous plaira. Quant à l'autorité
» de vos Docteurs, ſur laquelle vous
» appuyez ſi fort; de bonne foi,
» Monſieur, parlez-vous ſérieuſe-
» ment? Un homme, qui fait en-
» core quelque uſage de ſa raiſon,
» peut-il mettre des Hypocrites avé-
» rez, qui ne trompent que le peu-
» ple groſſier, en paralelle avec des
» gens, à qui leurs plus grands En-
» nemis ne ſçauroient refuſer de ren-
» dre cette juſtice, que l'auſtérité

De J. C. 1614. De Syn Mu. 2274.

» de leur vie eſt auſſi réelle, que ſur-
» prenante, & que le ſeul deſir de
» nous procurer un bonheur éter-
» nel leur a fait entreprendre des
» travaux immenſes, & s'expoſer à
» mille dangers ſans aucune vûë d'in-
» térêt? Quelles marques n'ont-ils pas
» donné de leur déſintéreſſement?
» Les a-t-on jamais ſurpris à déguiſer
» en rien la vérité? Perſonne
» s'eſt-il plaint qu'ils lui ayent don-
» né un mauvais conſeil, ou qu'ils
» ayent refuſé de l'aſſiſter dans ſes
» beſoins? A quoi s'apperçoit-on
» du ſéjour, qu'ils ont fait dans une
» Ville, ou dans une Province?
» N'y voit-on pas régner l'ordre &
» l'innocence, à la place du trouble
» & du déréglement des mœurs?
» Pour ce qui eſt de la ſcience, y
» a-t-il aujourd'hui un homme d'eſ-
» prit dans l'Empire, qui ne regarde
» les Miniſtres de vos Dieux, com-
» me des ignorans, en comparaiſon
» des Religieux d'Europe? Les pre-
» miers n'en ſont-ils pas convenus
» eux-mêmes, toutes les fois qu'ils
» ont voulu ſe meſurer avec eux?
» N'avons-nous pas vû en mille oc-

» casions des Femmes, de simples » Artisans, & des Enfans, à peine » instruits des premiers élemens de » notre Foi, réduire au silence les » Bonzes les plus célebres ? Et dans » ces derniers tems Ozaca & Méa- » co n'ont-ils pas admiré, avec quel- » le facilité ces Religieux Etrangers » montroient à découvert tout ce » que la nature a de plus caché, & » prédisoient ce qui devoit arriver » de plus merveilleux dans le Ciel ! » Enfin, Monsieur, il n'y a person- » ne dans les premieres Cours du » Japon, qui ne convienne que ces » Isles ont changé de face, depuis » que ces Docteurs y ont mis le » pied ; qu'on y remarque, & plus » de politesse & plus de science, & » que notre chere Patrie perd beau- » coup par leur éloignement.

De J. C. 1614. De Syn Mu. 2274.

Le Roi d'Arima ayant sçu l'extrêmité, où étoit réduit ce Gentilhomme, lui fit faire à peu près le même compliment, que lui avoit fait Gozaïmon. Araqui lui fit une réponse, dont il se tint offensé, & sur l'heure il envoya ordre au Président de le remettre à la torture. Le

De J. C. 1614.

De Syn Mu. 2274.

Serviteur de Dieu a depuis avoüé qu'il avoit ſenti à cette nouvelle un ſaiſiſſement, qui lui faiſoit craindre de ne pouvoir réſiſter juſqu'au bout à de ſi cruels ſupplices ; mais que s'étant ſouvenu de quelques Chrétiens de Facata, qui avoient été deux jours de ſuite ſuſpendus à un Arbre, il s'étoit dit à lui-même : *Pourquoi ne pourrai-je pas ſouffrir ce qu'ils ont ſouffert ! Le ſecours du Ciel n'eſt-il pas donné à tous ! Enfin tout mon déſir eſt de glorifier Dieu, qui n'a jamais manqué à ceux, qui lui ont été fidéles ; ma défiance l'offenſeroit.* Il ajoûta que dès ce moment il n'avoit preſque rien ſenti. Cependant on le ſuſpendit de nouveau en l'air, & toutes ſes playes ſe renouvellerent. On cherchoit à le laſſer, mais on deſeſpéra enfin d'y réüſſir ; & le Préſident laſſé de tourmenter en vain un homme, qui n'avoit plus ſur le corps un endroit, où on pût le frapper, commanda qu'on lui tranchât la tête. On ſe diſpoſoit à exécuter cette Sentence au lieu même, où il étoit ; mais il ſupplia qu'on le conduiſît à la Place, où les Compagnons de ſon Marty-

re étoient morts : ceux, à qui il fit cette prière, paroiſſoient aſſez diſpoſez à lui donner cette conſolation ; mais Gozaïmon changea de ſentiment, & le fit reconduire chez lui, où il mourut de ſes bleſſures, en exhortant ſa Famille à la conſtance. De J. C. 1614. De Syn Mu. 2274.

§. II.

Nombre prodigieux de Martyrs. Quelques merveilles opérées dans le cours de cette perſécution. Elle ceſſe dans le Royaume d'Arima. En quelle ſituation étoient alors les affaires de l'Empire. Le Cubo-Sama leve des Troupes. Trahiſon du Gouverneur d'Ozaca découverte. Le Cubo-Sama forme le Siege de cette Ville, & le leve. Paix ſimulée entre ce Prince & l'Empereur.

De tant de courageux Athletes, qui triompherent de la rage des Tyrans en cette occaſion, il n'y en a aucun, dont on ne pût rapporter des choſes tout-à-fait édifiantes, mais il en faudroit faire un volume entier. Nous avons les Procès verbaux de ces Martyrs envoyez à Ro-

De J. C. 1614. De Syn Mu. 2274.

me par le Pere Charles Spinola, qui étoit alors revêtu de l'autorité de Vicaire Général dans cette partie Méridionale du Ximo, & l'on y voit que le nombre de ceux, qui ſignalerent leur courage dans cette perſécution, eſt incroyable. Car ce qui ſe fit à Cochinotzu, où le Roi étoit en perſonne, ſes Lieutenans le firent à Aria, à Obama, à Ximabara, à Sucuta & dans la Capitale; & pas un de ceux, qui parurent devant les Tribunaux, ne témoigna la moindre foibleſſe. Dieu de ſon côté concourut par plus d'un effet ſurnaturel à relever la gloire de ces braves Chrétiens, qui ſacrifioient de bon cœur leurs biens & leurs vies pour la confeſſion de ſon ſaint Nom: je n'en rapporterai que quelques exemples des plus marquez.

Un jeune Gentilhomme, qui avoit été pris en Guerre, & fait Eſclave, ſanctifioit ſa captivité par une vie très-chrétienne: on ne l'avoit point cité pour répondre de ſa Foi, mais il s'étoit préſenté de lui-même, comme pluſieurs autres, & malgré les Soldats, qui s'opiniâtre-

rent longtems à le repouſſer, il s'étoit inſinué parmi ceux, qu'on tourmentoit d'une maniere plus cruelle. Il fut encore moins épargné que les autres, mais il proteſta toujours qu'il ne ſouffroit rien. Les Bourreaux épuiſerent toute leur rage, pour eſſayer de le rendre ſenſible, mais il ne faiſoit que rire de leurs vains efforts. Enfin ils lui couperent la tête. Un autre, dans le moment qu'il rendit l'ame à Arima, fut vû de ſes deux Enfans, qui en étoient fort éloignez : l'aîné, qui n'avoit que huit ans, s'étant mis tout-à-coup à pleurer, on lui en demanda le ſujet, & il répondit que ſon Pere venoit de mourir ; le plus jeune, qui étoit entre les bras de ſa Mere, s'écria au même inſtant que ſon Pere alloit au Ciel. Le lieu, où l'on tourmentoit les Fidéles à Cochinotzu, étoit la place, où avoit été l'Egliſe ; peu de tems après on y apperçut pendant pluſieurs nuits de grandes lumieres en forme d'étoiles, & l'on obſerva qu'aux jours de Fête elles jettoient un plus grand éclat.

De J. C. 1614.

De Syn Mus 2274.

En quelques endroits, après qu'on

De J. C 1614.

avoit coupé aux Confeſſeurs de Jeſus-Chriſt les jarrets, & les doigts des pieds, on les obligeoit de monter certains dégrez faits exprès & fort haut ; & comme ils tomboient à chaque pas, on les contraignoit à grands coups de bâtons de ſe relever. Il y en eut un, qui avant que d'être mis à la torture, pria les Bourreaux, que s'il tomboit entre leurs mains, ils lui fiſſent endurer tous les tourmens, dont ils pourroient s'aviſer ; ſes ſouhaits furent accomplis, & il mourut ſous les coups : un autre nommé Michel IXINDA paroiſſant ſur le point d'expirer, fut laiſſé ſur la place, & y demeura toute une nuit, expoſé à un froid des plus picquans. Le lendemain on le reporta chez lui, & il vécut encore cinquante jours. Comme il étoit prêt de mourir, il raconta que quinze jours après ſon ſupplice, deux jeunes Enfans d'une rare beauté, s'étoient approchez de lui, & lui avoient fait prendre d'une certaine liqueur très-exquiſe, dont il s'étoit trouvé parfaitement raſſaſié, & ſi fort dégoûté de tout

De Syn Mu. 1274.

autre aliment, qu'il n'en avoit pû souffrir aucun depuis ce tems-là. En effet on avoit été fort surpris, qu'il eût pû vivre si longtems sans prendre aucune nourriture. De J.C. 1614. De Syn Mu. 2274.

Le Roi d'Arima étoit bien résolu de ne pas demeurer en si beau chemin, & les Fidéles de leur côté ne regardoient tout ce que nous venons de voir, que comme les préludes de la persécution, dont il les avoit menacez; mais la Guerre, qui fut déclarée sur ces entrefaites entre l'Empereur Fide-Jory & le Cubo-Sama, l'obligea de mener toutes ses forces au secours de celui ci, dont il étoit la Créature.

La maniere indépendante, dont ce Prince gouvernoit l'Empire depuis sa victoire sur ceux, que Tayco-Sama lui avoit associez à la Régence; la possession paisible, où il étoit depuis plusieurs années de la Tense, qui est le Domaine Impérial, & le droit qu'il s'étoit arrogé, de faire publier ses Edits, & de donner des ordres souverains jusques dans Ozaca, où son Pupille faisoit sa résidence, avoient fait presque oublier le lé-

gitime Héritier de la Couronne. Les
De J. C. 1614. Traitez avec les Etrangers ne faiſoient aucune mention de lui, de
De Syn-Mu. 2274. ſorte qu'au dedans & au dehors, on s'étoit accoûtumé à regarder le Cubo-Sama comme le véritable Souverain du Japon.

Il s'en falloit bien néanmoins qu'il fût tranquile ; une nouvelle domination, quand elle n'eſt point encore parvenuë à ſe faire reconnoître univerſellement pour légitime, n'eſt jamais établie ſur des fondemens bien ſolides, un rien peut la renverſer, parce que le Prince naturel, tandis qu'il a les Armes à la main, quelque foible que ſoit ſon parti, a une grande reſſource dans le cœur de ſes Sujets, qui ne peuvent conteſter ſon droit, & auſquels ſa perſonne eſt toujours reſpectable. Fide-Jory n'en étoit pas même réduit, où bien des Gens le croyoient ; tous ceux d'entre les Grands, qui avoient été ſincerement attachez au feu Empereur ſon Pere, ou qui n'étoient point à la Cour de Surunga dans la même conſidération, où ils s'étoient vûs dans celle de Fucimi,

étoient

étoient par néceſſité, par intérêt, ou par affection liez à ſa fortune, & l'on ne doutoit pas que les Chrétiens quoique peu aſsûrez d'être mieux traitez par ce Prince, qu'ils ne l'avoient été par ſon Pere, ne ſe déclaraſſent ouvertement pour lui, par la raiſon que s'ils avoient peu à eſpérer de ce côté-là, ils n'avoient rien à perdre de l'autre, & que leur ſituation préſente étoit leur pis aller. Le Cubo-Sama n'ignoroit point leur diſpoſition à ſon égard, & il ſe repentit un peu tard de s'être perſuadé trop qu'il n'avoit rien à craindre de leur part.

De J. C. 1614. — De Syn Mu. 2274.

Enfin, quand bien même ce Prince eût cru ſa domination aſſez affermie, pour ſe flatter de ſe maintenir le reſte de ſes jours dans la ſuprême Puiſſance, il comprenoit que, s'il vouloit aſsûrer le Trône Impérial à ſa Famille, il ne falloit pas lui laiſſer un droit litigieux, ni perſonne, qui fût en état de le lui conteſter; d'autant plus que le Xogun-Sama ſon Fils, Prince d'un génie médiocre, & d'une hauteur féroce, ne s'étoit fait, ni eſtimer, ni aimer, & que

De J. C. 1614. lui-même s'étoit rendu odieux en thésaurisant. Ce fut vers la fin de Novembre de l'année 1614. qu'après plusieurs tentatives pour se rendre maître de la personne de l'Empereur, & plusieurs intrigues que l'habileté de l'Impératrice Mere déconcerta, voyant toutes ses mines éventées, & n'ayant plus d'autre parti à prendre, que la force ouverte, il s'y résolut. Il mit sur pied une très-nombreuse Armée, & quoiqu'il eût encore voulu couvrir cet armement d'un prétexte spécieux, son dessein fut bientôt pénétré.

De Syn Mu. 2274.

Nous avons vû que le jeune Empereur avoit fait rebâtir magnifiquement le Temple du *Daïbods*, non point à Nara, où il avoit été en dernier lieu, mais auprès de Méaco. Comme il devoit assister à la Dédicace de cet Edifice, le Cubo-Sama crut l'occasion favorable, pour se rendre Maître d'Ozaca, & marcha avec une promptitude extrême, ayant fait courir le bruit que son dessein étoit d'accompagner Sa Majesté à Méaco, & de lui faire cortége dans une occasion de cet éclat;

mais Fide-Jory ne prit point le change, & resta dans sa place. Cette résolution surprit son Ennemi, mais ne le déconcerta point ; il fit dire à Iquinocami, qui commandoit toujours dans Ozaca, qu'il avoit une affaire de conséquence à lui communiquer ; & ce Seigneur l'étant venu trouver, il affecta de lui faire en public de grandes plaintes contre l'Empereur, qui ayant fait fondre une cloche d'une grandeur extraordinaire, y avoit mis des Inscriptions, qui lui étoient injurieuses. Il le prit ensuite en particulier, & après lui avoir fait confidence de son véritable dessein, il l'assûra qu'il devoit tout se promettre de sa reconnoissance, s'il lui livroit Ozaca. Il sçavoit bien qu'il ne risquoit rien en s'ouvrant ainsi à un homme, dont il connoissoit de longue main le cœur double & intéressé, & qui lui avoit de grandes obligations. En effet Iquinocami lui promit tout, & se hâta d'aller exécuter sa trahison. Par malheur pour lui il ne sçut pas assez se déguiser, on entra en défiance contre lui, & on étoit sur le point de l'ar-

De J. C. 1614.

De Syn Mu. 2274.

De J. C. 1614. rêter, lorſqu'il en eut le vent; il ſe ſauva ſecrétement, & alla trouver le Cubo-Sama.

De Syn Mu. 2274. Ce Prince vit bien alors qu'il n'y avoit plus à diſſimuler, & le perfide Iquinocami lui ayant donné avis que la Fortereſſe d'Ozaca étoit dépourvûë de vivres & de munitions, il manda à ſon Fils de le venir joindre à Méaco avec le plus de Troupes, qu'il en pourroit lever: mais comme il ſe paſſa du tems, avant que cette jonction pût ſe faire, l'Empereur en profita pour fournir ſa Place de tout ce qui étoit néceſſaire à une longue défenſe. Enfin le vingt-quatriéme de Décembre l'Armée Ennemie forte de deux cent mille hommes, campa à la vûë d'Ozaca. C'étoit ſans contredit la meilleure Place du Japon; elle étoit inacceſſible du côté de la Riviere, qui l'environnoit preſque entierement, & du côté de Terre, elle avoit de bons Baſtions avec des Tranchées, ſoutenuës de Redoutes, qui couvroient une grande Eſplanade, où une Armée entiere pouvoit être rangée en bataille. J'ai dit ailleurs qu'au-delà du

Fleuve le feu Empereur Tayco-Sama avoit bâti une seconde Ville plus grande & plus magnifique que la premiere; mais comme elle n'étoit pas assez fortifiée, & qu'il auroit fallu trop de monde pour la défendre, Fide-Jory l'avoit brûlée. La Citadelle avantageusement située sur une hauteur avoit trois enceintes de murailles d'une épaisseur prodigieuse, & chacune avoit un Fossé trés-profond. Du milieu de cette Citadelle il s'en élevoit une autre, dont le centre étoit une Pyramide en forme de Donjon extrêmement élevée, & de laquelle on pouvoit battre la Ville de toutes parts.

De J. C. 1614.

De Syn Mu. 1274.

Les premieres attaques furent très-vives, & les Assiégeans donnerent coup sur coup plusieurs assauts, mais ils furent toujours repoussez avec perte. Sept semaines entieres se passerent sans qu'ils eussent pû gagner un poulce de terrein; ils furent même battus dans toutes les sorties, ce qui joint à la famine, à la rigueur de la saison, & aux maladies, qui se mirent dans leur Camp, leur firent perdre plus de trente mille hom-

De J. C. 1615.

De Syn Mu. 2275.

mes de leurs meilleures Troupes. Quelques Auteurs disent que le Cubo-Sama avoit des intelligences dans la Ville, mais qu'elles furent découvertes, & les Auteurs punis : d'autres assûrent avec plus de vraisemblance, qu'il feignit d'en avoir pour se tirer d'un mauvais pas par un accommodement. Ce qui est certain, c'est que le mauvais succès de ce Siége décrédita extrêmement ses Armes, & comme la renommée, qui se déclare ordinairement contre les malheureux, augmente toujours le mal, le bruit se répandit dans toutes les Provinces, qu'il avoit été contraint de lever honteusement le Siége, après avoir été entierement défait, & que son parti étoit sans ressource. Quoiqu'il en soit, la Paix fut concluë, les deux Princes la signerent de leur sang, & jurerent sur tout ce qu'ils estimoient plus respectable dans la Religion de l'Empire, d'en observer exactement toutes les conditions. Fide-Jory fut très-fidele à son serment, mais son Tuteur, qui ne croyoit point aux Dieux du Japon, ne vouloit que gagner

du tems, & l'on fut bientôt informé qu'il faiſoit partout de grandes levées de Troupes, & qu'il rempliſſoit ſes Magaſins. De J. C. 1615. De Syn Mu. 2275.

Si nous en croyons les Mémoires des Hollandois, il arriva alors à Ozaca une choſe, qui dut faire beaucoup de bruit dans le Japon, & que l'Auteur cite, comme un exemple de la fidélité des Femmes Japonnoiſes envers leurs Maris. Le Roi de Buygen (*a*) ayant pris le parti du Cubo-Sama, avoit laiſſé la Reine ſon Epouſe & ſes Enfans à Ozaca : l'Empereur, qui en fut informé, donna ordre qu'on les lui amenât dans la Forteresſe, eſpérant ſans doute que de tels otages engageroient au moins Jecundono à demeurer neutre. La Princeſſe refuſa de ſortir de chez elle, & écrivit à l'Empereur un Billet en ces termes : » Seigneur, je ſuis une Femme ſous » la puiſſance du Roi mon Epoux, » comme il eſt ſous la vôtre : don- » nez-lui vos ordres, afin qu'il me

(*a*) La Relation Hollandoiſe l'appelle Roi de COCURA ; cette Ville étoit la Capitale du Buygen.

De J. C. 1615. » donne les ſiens, & que par-là il » me mette en état de vous obéïr. » L'Empereur inſiſta, & menaça la Reine de la faire brûler dans ſa Maiſon, ſi elle perſiſtoit dans ſon refus: mais elle tint bon, & déclara qu'elle étoit réſoluë à tout. Comme elle vit qu'on ſe diſpoſoit à lui faire violence, elle entra dans ſa chambte avec ſes Enfans, ſa Nourrice, & celles de ſes Femmes, qui ne voulurent point la quitter; fit mettre tout autour du bois, & de la poudre à canon, écrivit ſon Teſtament de ſa propre main, & quelques Vers tragiques, les remit à un Gentilhomme fidéle, qui étoit à ſon ſervice, & lui ordonna que, dès qu'il verroit la flamme ſortir de ſa Chambre, il partît pour les porter au Roi ſon Seigneur. Elle fit enſuite mettre le feu aux poudres, & fut bientôt réduite en cendres avec tous ceux, qui étoient avec elle. Nous avons vû ailleurs que Jecundono étant Roi de Tango avoit perdu ſa premiere Femme par une avanture aſſez ſemblable; ce qui donne tout lieu de ſoupçonner que cette cataſtro-

De Syn Mu. 1275.

phe de la Reine de Buygen pourroit bien être la même que celle de la Reine Grace de Tango ; d'autant plus que, comme je l'ai déja remarqué, les Hollandois, qui n'ont ſçu ces faits hiſtoriques, que par le rapport de gens, dont ils n'entendoient pas bien la langue, les ont ſouvent défigurez de maniere à n'être pas reconnoiſſables.

De J. C. 1615.

De Syn Mu, 2275.

§. III.

Indiſcrétion de quelques Religieux, & quel en fut le fruit. La Guerre recommence entre l'Empereur & le Cubo-Sama. Les Chrétiens prennent le parti du premier. Ce Prince fait raſer la Ville de Sacai. Bataille générale. Victoire du Cubo-Sama. Belle action de pluſieurs Vierges Chrétiennes. Courage d'un Fils naturel de l'Empereur. Ce que devint le malheureux Fide-Jory. Extrêmitez, où ſont réduits les Miſſionnaires.

Cependant ſur les premieres nouvelles du mauvais ſuccês de l'entrepriſe du Cubo-Sama, quelques Miſſionnaires, qui ſe tenoient cachez à Nangazaqui, croyant n'avoir plus rien à craindre de ce Prince, recom-

De J. C. 1615. De Syn Mu. 2275.

mencerent à ſe montrer en public, & firent leurs fonctions avec auſſi peu de ménagement, que s'ils euſſent été au milieu de Manile, excepté qu'ils ne reprirent point l'habit de leur Ordre. Comme leur exemple ne fut pas imité de tous, un peu de mauvaiſe humeur ſe mêla avec leur zele, & ils s'échapperent juſqu'à taxer la diſcrétion des autres de fauſſe prudence & de lâcheté; mais ils eurent bientôt lieu de reconnoître qu'ils s'étoient trop preſſez. On apprit à Surunga ce qui ſe paſſoit à Nangazaqui, & le Roi d'Arima, qui tenoit la Ville de Sacai pour le Cubo-Sama, en fut auſſi inſtruit d'abord. Le Cubo-Sama diſſimula ſon reſſentiment, parce qu'ayant parmi ſes grands Vaſſaux pluſieurs Chrétiens, il ne voulut pas les chagriner, de peur d'affoiblir ſon parti: mais Safioye, qui n'étoit pas retenu par les mêmes conſidérations, manda à GONZOCO (a) ſon Neveu, qu'il avoit laiſſé à Nangazaqui pour y commander pendant ſon abſence, & aux principaux Magiſtrats de

(a) Ou GONROCO.

cette Ville, qu'il iroit bientôt apprendre aux Chrétiens que le Cubo-Sama étoit encore en état de se faire obéïr, & que s'il trouvoit un seul Missionnaire dans son Gouvernement, il feroit raser la Ville, & en passeroit tous les Habitans au fil de l'épée. Ces menaces eurent leur effet ; tous les Religieux furent obligez de sortir de Nangazaqui, où il ne leur fut pas sitôt possible de rentrer, & ce fut tout le fruit, qu'on retira de cet éclat, qui n'étoit bon à rien, que le Cubo-Sama n'oublia jamais, & qui causa des maux infinis à la Religion.

De J. C. 1615.

De Syn Mu. 2275.

Le Christianisme ne laissa pourtant point de profiter en plusieurs endroits de la conjoncture des tems pour réparer ses pertes, si l'on peut s'exprimer ainsi sur le grand nombre de ses Enfans, qu'elle avoit envoyez au Ciel par la voye du Martyre. Mais cet heureux calme, causé par la violente agitation de tout l'Empire, & par la nécessité, où étoient les Puissances de donner toute leur attention à des affaires, qui les intéressoient davantage, ne fut pas de durée.

De J. C. 1615.

De Syn Mu 2275.

Les grands préparatifs, que faiſoit le Cubo-Sama, ne pouvant être diſſimulez, ni colorez d'aucun prétexte, on en vint bientôt à une rupture ouverte, & la Guerre fut déclarée dans les formes. L'Empereur, ſoit qu'il craignît toujours quelque trahiſon dans Ozaca, ou qu'il crût qu'il ne lui convenoit pas de s'en tenir à une ſimple défenſive; parut le premier en Campagne à la tête d'une Armée de deux cent mille hommes, compoſée en partie de Chrétiens, dont on voyoit dans tous les quartiers les Enſeignes ornées des ſacrez Noms de Jeſus & de Marie, & quelques-unes même de celui du grand Protecteur de l'Eſpagne. Ce fut là encore une indiſcrétion, dont le Cubo-Sama fit dans la ſuite porter la peine à ceux mêmes, qui y avoient eu moins de part. Des cinq Généraux, qui commandoient ſous les ordres du jeune Monarque, deux étoient Chrétiens; l'un ſe nommoit Jean ACASCIAMON, je n'ai pas trouvé le nom de l'autre. L'Armée du Cubo-Sama étoit plus nombreuſe d'un tiers, mais on y voyoit beau-

coup moins de vieilles Troupes. Enfin tout le Japon se remua pour vuider une querelle, dont la décision devoit rendre pour longtems le calme à cet Empire, continuellement déchiré de Guerres intestines depuis tant de siécles. De J. C. 1615. De Syn Mu. 2275.

Sacai s'étoit tout récemment déclaré pour l'Empereur, & le Roi d'Arima avoit été contraint d'en sortir, mais il y avoit pratiqué des intelligences, qui furent fatales à cette grande Ville. Fide-Jory, qui en fut informé, la fit raser & brûler, & il traita de la même maniere tous les lieux, d'où son Ennemi pouvoit tirer des provisions, ou qui pouvoient servir à faire subsister ses Troupes. Sur la fin de Mai le Cubo-Sama s'approcha d'Ozaca, aprés avoir passé sans opposition sur le Pont de Sceta, qu'on avoit négligé de couper, ce qui fut une faute irréparable. Les Impériaux eurent pourtant bientôt leur revanche; ils battirent les Rebelles en plusieurs rencontres; mais les deux Armées étoient trop nombreuses pour pouvoir subsister longtems dans un Pays

De J. C. 1615. qu'elles avoient ruiné à l'envie. D'ailleurs il étoit également de l'intérêt de l'un & de l'autre Prince que la Guerre ne traînât pas en langueur. On ſe chercha donc, & le troiſiéme de Juin les deux Concurrens ſe trouverent en préſence à la vûë d'Ozaca, & rangerent ſur le champ leurs Armées en bataille.

De Syn Mu. 2275.

L'Empereur ne doutoit point de la Victoire, & il avoit tout lieu de s'en flatter. Il s'en falloit bien que le Cubo-Sama fût auſſi raſsûré ; la ſeule néceſſité le forçoit à combattre, & il comptoit ſi peu de vaincre, qu'avant la Bataille il fit promettre, dit-on, à ſon Fils, & à ſes principaux Officiers, que s'il avoit du pire, ils lui couperoient la tête, & ne ſouffriroient pas qu'il tombât vif au pouvoir de Fide-Jory ; ne craignant point de faire paroître par cette précaution, & qu'il ſe fioit peu à ſes Troupes, & qu'il n'avoit pas aſſez de courage, pour ſe donner lui-même la mort. Comme rien ne ſéparoit les deux Armées, & que l'ardeur Japonnoiſe ne permet pas de ſe retrancher à la vûë de l'Enne-

mi, on en vint d'abord aux mains. La premiere charge ſe fit avec un acharnement, qu'on ne voit, que dans les Guerres Civiles, & l'Armée du Cubo-Sama y fut fort maltraitée. Ses premiers rangs furent enfoncez, le déſordre ſe communiqua au centre, & le Prince n'étoit plus ſoûtenu que par ſon déſeſpoir, lorſque par un de ces revers de fortune, que toute la prudence humaine ne ſçauroit parer, les choſes changerent de face en un moment.

De J. C. 1615. — De Syn Mu. 2275.

L'Empereur, après avoir donné ſes ordres pour la Bataille, étoit rentré dans Ozaca, pour tenir cette Ville & ſa nombreuſe Garniſon dans le devoir par ſa préſence. SANANDONO, qui avoit le principal commandement dans l'Armée, voyant la Victoire comme certaine, ſe crut obligé d'en déférer la gloire à ſon Maître, & lui dépêcha un Officier, pour le prier de venir achever de vaincre. Fide-Jory ſortit ſur le champ d'Ozaca, on le vit bientôt aux premiers rangs, & les Troupes reprenant une nouvelle vigueur à la vûë de leur Souverain, firent des efforts,

De J. C. 1615. qui alloient lui aſsûrer la Couronne, lorſque tout à coup Ozaca parut en feu. Il y avoit été mis par ceux-là mêmes, à qui l'Empereur avoit confié la Forteresſe, & que le Cubo-Sama avoit trouvé moyen de corrompre. Ce Prince avoit bien compté que Fide-Jory ne manqueroit pas d'y courir dans le moment, pour mettre en sûreté ſa Famille & ſes Tréſors, & c'eſt ce qui arriva en effet. Une partie des Troupes le ſuivit, l'autre crut que l'Ennemi étoit dans la Ville, & craignit de ſe trouver entre deux feux ; le déſordre devint bientôt général, & les Armes tomberent des mains de toute cette grande Armée, qui non ſeulement ceſſa de pouſſer un Ennemi plus qu'à demi vaincu, mais ne fit pas même la moindre réſiſtance.

De Syn Mu. 1275.

Le Cubo-Sama étoit trop habile homme, pour ne pas profiter de l'imprudence de ſon Rival, & pour ne pas ſeconder la fortune, qui ſe montroit ſi favorable. Il lui fut aiſé de défaire des gens, qui ne ſe défendoient point, & qui paroiſſoient comme frappez de la foudre. Il en

fit un carnage horrible, & il paſſa pour conſtant qu'il étoit demeuré cent mille hommes ſur le champ de Bataille. Ce qui eſt vrai, c'eſt que le nombre des corps, qu'on jetta dans la Riviere, fut ſi grand, qu'elle déborda juſqu'à trois milles de chaque côté. La plus grande partie des Fuyards avoit tourné du côté de Méaco ; mais ils trouverent les paſſages gardez. Le Cubo-Sama craignant que le déſeſpoir ne les obligeât à tourner tête, & qu'ils ne vendiſſent au moins cherement leur vie, envoya promptement un ordre de les laiſſer paſſer ; mais il les fit ſuivre, & à meſure qu'ils ſe débanderent, on donna ſur eux, de ſorte que très-peu échapperent.

De J. C. 1615.

De Syn Mu. 2275.

D'autre part Ozaca avoit ouvert ſes portes, & l'infortuné Fide-Jory eut bien de la peine à ſe ſauver avec un petit nombre de Seigneurs, qui ne le quitterent point. Comme on vouloit s'aſsûrer de ſa perſonne, & qu'il n'avoit point été reconnu, à peine étoit-il ſorti de la Ville, qu'on en ferma les portes, & que tout ce qui parut ennemi, fut paſſé au fil de l'é-

pée, ſans diſtinction d'âge, de condi-
De J.C. 1615. tion, ni de ſexe. Quand le Soldat
vainqueur fut las de tuer, il ſe mit à
De Syn Mu 2275. piller; mais le feu, que perſonne ne
ſongeoit à éteindre, gagna ſi vîte,
qu'en moins de quatre ou cinq heu-
res cette grande Ville fut preſque
toute réduite en cendres. Jamais on
ne vit un plus horrible ſpectacle :
on ne diſtinguoit plus les Partis, un
Ennemi commun obligeoit tout le
monde à fuir, & on ne ſçavoit de
quel côté tourner. Les Bleſſez, les
Vieillards, les Femmes & les Enfans,
qui ne pouvoient pas s'aider, jet-
toient des cris affreux, & un grand
nombre d'entre les Victorieux, que
leur avarice, ou leur lubricité avoient
trop longtems retenus dans les lieux,
où ils avoient trouvé de quoi ſatis-
faire leur paſſion, & leur cupidité,
ſe virent inveſtis par les flammes,
ſans pouvoir s'en dégager. Tous les
Tréſors de l'Empereur furent con-
ſumez, & l'on voyoit, comme au-
trefois à Corynthe, les plus précieux
métaux fondus & mélez enſemble
couler dans les ruës les plus proches
du Palais.

On a ſçu tout ce détail par les Peres Balthazar de TORREZ & Jean-Baptiſte PORRO Jéſuites, qui étoient dans Ozaca, & dans la maiſon de Jean Acaſciamon, pendant la Bataille. Il s'en fallut même fort peu qu'ils ne fuſſent la proye des flammes, ou du Soldat Vainqueur; ſurtout le Pere de Torrez, que quelques Catéchumenes prierent de ne point les abandonner, qu'il ne leur eût conféré le Baptême. S'étant enfin ſauvé, comme avoit déja fait ſon Compagnon, il donna dans pluſieurs Partis Ennemis, dont l'un le mit tout nud: il fit deux lieuës en cet état, marchant toujours ſur des corps morts, & entendant de toutes parts des gens, qui crioient qu'on l'arrêtat. Le Pere Porro avoit paſſé au travers des flammes, dont il demeura tout noirci, & courut d'ailleurs les mêmes riſques, que le Pere de Torrez. Preſque tous les Fidéles d'Ozaca, qui étoient en très-grand nombre, périrent dans cette fatale journée; mais on aſsûre que les Filles & les Femmes Chrétiennes firent des choſes incroyables pour ſauver leur hon-

De J. C. 1615.

De Syn Mu. 1275.

De J. C. 1615. De Syn Mu. 2275.

neur. La Fille du malheureux Acaſciamon, lequel avoit été tué dans la déroute, ſe diſtingua entre toutes les autres d'une maniere ſi héroïque, que le Cubo-Sama ayant été averti du danger, où elle étoit malgré ſa réſiſtance, la fit délivrer des mains d'un impudique, qui l'avoit déja liée à un poteau, pour la deshonorer; & ce Prince, après avoir donné de grands éloges à ſa vertu, lui accorda la vie & la liberté.

L'Empereur avoit un Fils naturel âgé de ſept ans, qui fut préſenté au Vainqueur avec d'autres Priſonniers de marque. Cet Enfant parut devant le Cubo-Sama avec une contenance, qui ne ſe ſentoit point de ſa ſituation préſente, & qui paſſoit de beaucoup ſon âge; il eut même, dit-on, le courage de lui reprocher ſon uſurpation, & l'on ajoûte qu'il ſe fendit enſuite le ventre. Le Cubo-Sama n'étoit pas homme à s'embaraſſer de ces reproches; on prétend même, qu'ayant vû tomber l'Enfant à ſes pieds, il demanda froidement, de quoi avoit ſervi à Fide-Jory ſa dévotionenvers les Dieux, & quel-

le récompenſe il avoit reçû de tant de Temples, qu'il avoit bâtis en leur honneur ? *Pour moi*, continua-t'il, *je n'ai jamais dépenſé un ſol pour toutes les Divinitez, qu'on adore dans l'Empire, & me voici le Maître abſolu de tout le Japon.* Il parla enſuite des Chrétiens, invectiva contre eux, & jura qu'il ſe reſſentiroit de la maniere, dont ils s'étoient déclarez pour ſon Ennemi. Quelques Auteurs ont avancé néanmoins que la conſidération des ſervices de ceux, qui avoient combattu pour lui, lui fit dire un jour qu'il avoit cru juſques-là que tous les Chrétiens étoient ſes Ennemis, mais qu'il étoit déſabuſé.

De J. C. 1615.

De Syn Mu. 2275.

Il eſt vraiſemblable, qu'il s'exprima de l'une & l'autre maniere, ſuivant les perſonnes, à qui il parloit ; & il eſt certain qu'il avoit encore des ménagemens à garder avec ceux, qui s'étoient attachez à lui. Il n'étoit pas tout-à-fait ſans inquiétude de la part de l'Empereur, dont il ignoroit encore la deſtinée ; mais cela dura peu. La précaution, qu'il prit d'abord après ſa Victoire, de faire démolir toutes les Fortereſſes,

De J. C. 1615. où Fide-Jory pouvoit se retirer, obligea ce malheureux Prince à sortir du Japon, ou à se tenir dans quelque lieu obscur, où il finit ses jours. De Syn Mu. 1275. Kœmpfer paroît persuadé qu'il prit le premier de ces deux Partis, & qu'il passa à la Chine; mais il l'a cru apparemment sur une vieille tradition, qui n'avoit point d'autre fondement, que des bruits populaires, car aucun des Auteurs contemporains n'a rien dit sur cela de bien précis. Quelques Mémoires portent que le Cubo-Sama fit démanteler jusqu'à quatre cent Places fortes, ce qui n'est pas aisé à croire, presque toutes les Villes du Japon étant dès-lors, comme elles le sont aujourd'hui, sans murailles, & sans aucune défense; à moins qu'on ne veüille mettre au nombre des Places fortes les Châteaux des Seigneurs particuliers, qui en ce tems-là étoient en assez grand nombre dans toutes les Provinces.

A peu près dans le même tems il parut un Edit Impérial, portant que quiconque seroit convaincu d'avoir donné retraite aux Docteurs des

Chrétiens, ſeroit mis à mort ſans remiſſion avec toute ſa Famille. Cet Edit fut ſuivi de recherches très-exactes, & les Miſſionnaires, pour ne pas expoſer les Fidéles, qui malgré les défenſes s'empreſſoient à les recuëillir, crurent devoir un peu céder à la premiere impétuoſité de ce Torrent, & ſe retirerent dans les Forêts, & juſques dans les antres des plus inacceſſibles Montagnes. Le Pere de Torrez, dont nous venons de parler, & le Pere Jérôme de Angelis, tomberent même entre les mains des Emiſſaires de l'Empereur, mais ils furent délivrez par un Gentilhomme Chrétien, qui ſe rencontra heureuſement ſur le chemin, lorſqu'on les conduiſoit en priſon. Ils n'avoient pas encore fourni toute la carriere de leur Apoſtolat, & leur Martyre ne fut que différé.

De J. C. 1615.

De Syn Mu. 2275.

§. IV.

Ferveur admirable des Chrétiens. Mort du Cubo-Sama. Ses dernieres volontez au ſujet des Chrétiens, & ſon Apothéoſe. Politique de ſes Succeſſeurs.

De J. C. 1615. De Syn Mu. 2275.

Il falloit que la ferveur des Chrétiens eût alors quelque choſe de bien merveilleux, puiſque la conſolation, qu'elle cauſoit à leurs Paſteurs, non ſeulement faiſoit diſparoître les rigueurs de la vie dure, qu'ils étoient obligez de mener, mais que, ſi on les en croit eux-mêmes, ils vivoient plus contens, qu'aux heureux jours de la plus grande liberté du Chriſtianiſme. Leurs Lettres ſont remplies de traits capables de convaincre ceux, qui ſçavent quelle douceur on goûte en ſouffrant pour Dieu, qu'ils parloient ſincerement. Le Pere François EUGENII raconte dans une des ſiennes, qu'étant arrivé un jour ſur la cime d'une Montagne fort haute, pour viſiter un bon Vieillard, qui s'y étoit réfugié avec ſa Femme, il les trouva l'un & l'autre dans

dans l'état, où Saint Antoine rencontra Saint Paul, premier Hermite, c'eſt-à-dire, dans un dénuëment entier de toutes choſes, ne tenant plus à la terre, & uniquement occupez de la contemplation des Véritez éternelles; que les ayant fortifiez & animez par la participation des Sacremens, ils moururent tous deux le jour ſuivant en priant Dieu, & ſans qu'il parût en eux le moindre ſigne de maladie; comme s'ils n'euſſent attendu, que ce ſacré Viatique, pour entreprendre le grand paſſage du tems à l'Eternité. De J. C. 1615. De Syn Mu. 2271.

Le même Miſſionnaire parle auſſi d'un Enfant de ſept à huit ans, qui portoit le nom de Jacques, & dont il ne fait point difficulté de dire, qu'à cet âge il étoit peut-être le Chrétien le plus ferme dans ſa croyance, & le plus courageux, qui fût alors au Japon, & qu'il ſembloit avoir été choiſi de Dieu, pour faire connoître aux Idolâtres que ce qu'ils admiroient ſi fort dans les Fidéles, étoit l'effet d'une vertu plus qu'humaine. Ce merveilleux Enfant donnoit tous les jours une heure & de-

De J. C. 1615.

De Syn Mu. 2275.

mie à la contemplation des Souffrances du Sauveur des hommes, & Dieu s'y communiquoit à lui d'une maniere ineffable. Il y puiſoit ſurtout une ardeur pour le Martyre, qui le mettoit ſouvent hors de lui-même : il ne pouvoit parler d'autre choſe, il y rêvoit toutes les nuits, & lorſqu'à ſon réveil il voyoit évanoüir ce qui l'avoit ſi agréablement occupé pendant ſon ſommeil, il répandoit un torrent de larmes. Des Gardes vinrent un jour pour arrêter ſon Pere & ſa Mere ; le Pere ne ſe trouva point ; la Mere, qui étoit malade au lit, ſe leva, ſe préſenta pour être conduite en priſon, & offrit ſon Fils à la place de ſon Mari. Les Gardes, qui crurent avoir bon marché d'un Enfant de cet âge, lui firent de grandes menaces, pour l'obliger à renoncer au Dieu des Chrétiens, mais il leur montra un déſir ſi ſincere & ſi vif de ſouffrir pour ſon Dieu, qu'après s'être regardez quelque tems les uns les autres, ils le laiſſerent avec ſa Mere, & allerent rendre compte au Magiſtrat de ce qu'ils venoient de voir. Celui-ci

voulut s'inſtruire par lui-même d'une choſe, qui lui paroiſſoit un conte ; il ſe tranſporta au logis, où étoit cet Enfant, & trouva qu'on ne lui en avoit pas encore aſſez dit. Il ne put ſe réſoudre à pouſſer les choſes plus loin, mais il ſe donnoit de tems en tems le plaiſir de paſſer devant la Maiſon ; il appelloit l'Enfant, prenoit un air courroucé, & le menaçoit des plus grands ſupplices, pour voir ſa contenance aſſûrée, & pour l'entendre parler du bonheur d'un Chrétien, qui meurt pour ſon Dieu. De J. C. 1615. De Syn Mu. 2275.

Une Femme de condition ne fit pas moins paroître de courage dans une occaſion toute pareille. Les promeſſes les plus flatteuſes, & les menaces les plus capables d'effrayer, ayant été inutilement employées, pour ébranler ſa conſtance, on lui dit qu'on alloit l'envoyer dans un endroit, où elle payeroit de ſa tête ſon obſtination & ſa déſobéïſſance aux ordres de l'Empereur, & on amena en effet un Cheval pour l'y conduire : elle répondit qu'elle étoit prête à partir, mais qu'elle vouloit

faire le voyage à pied, & comme il convenoit à une perſonne condamnée à la mort. Celui, à qui elle parloit, ſe choqua, ou fit ſemblant de ſe choquer de ce diſcours, & lui dit qu'il alloit la faire mettre toute nuë: elle frémit d'abord à cette menace; néanmoins s'étant un peu recuëillie, elle dit qu'on pouvoit lui faire tous les affronts, qu'on voudroit; qu'elle en ſeroit plus ſemblable à ſon divin Sauveur, qui étoit mort tout nud ſur une Croix; mais qu'elle ſeroit encore plus contente, ſi, après l'avoir dépoüillée de ſes habits, on lui arrachoit encore la peau. Le Préſident vit bien qu'il n'y avoit rien à gagner avec cette Héroïne, il ne jugea pas à propos de ſe commettre davantage avec elle, & ſe contenta de confiſquer ſes biens, & de l'envoyer en exil, ce qui la mortifia infiniment.

De J. C. 1615.

De Syn Mu. 2275.

Pendant toute cette année, & les premiers mois de la ſuivante, l'Empereur & les Princes particuliers ne furent pas fort occupez des Chrétiens; la Révolution, qui venoit d'arriver, & qui ne pouvoit man-

quer de faire bien des mécontens : les grands changemens, qui ſuivent toujours dans cet Empire la chûte d'un Souverain : tout cela attiroit toute l'attention de la plûpart de ceux, qui auroient pû inquiéter les Fidéles, mais ceux-ci ne doutoient nullement que la Perſécution ne recommençât bientôt plus vivement que jamais, & qu'elle ne devînt générale. L'Empereur étoit extraordinairement aigri, & le Prince ſon Fils n'avoit déja que trop montré juſqu'où pouvoit le porter ſa haine contre le Chriſtianiſme, en ſorte qu'on en étoit preſque réduit à ſouhaiter qu'il ne montât pas ſitôt ſur le Trône, quelque choſe qu'on eût à appréhender de ſon Pere. Il y monta pourtant cette même année 1616. Le Cubo-Sama ne voyant plus d'Ennemi en Campagne, & perſuadé que Fide-Jory étoit, ou mort, ou hors du Japon, ou du moins abſolument hors d'état de cauſer le moindre mouvement dans l'Empire, donna ſes ordres pour rétablir la Ville de Sacai, après quoi il licencia la plus grande partie de ſes Trou-

De J. C. 1615.

De Syn Mu. 2275.

pes, & se retira à Surunga, où étoient ses Trésors, dont il ne s'éloignoit, que le moins qu'il pouvoit : car le goût de thésauriser, qui ne lui étoit venu d'abord par le besoin, où il prévoyoit bien qu'il se trouveroit d'argent, pour s'assûrer l'Empire, étoit passé dans lui en une véritable passion. Il mourut dans cette Ville vers le commencement de Juin, mais on n'en sçait pas préciſément le jour, parce que sa mort fut tenuë quelque tems fort secrette.

De J.C. 1616.

De Syn Mu. 2276.

Il ne recommanda rien plus expressément à son Fils en mourant, que d'arracher de ses Etats jusqu'à la racine de la Religion Chrétienne, & de tenir surtout la main à ce qu'il n'y restât aucun Docteur Européen. Il marqua pour le lieu de sa sépulture la cime d'une Montagne appellée *Nitquo*, située dans la Province de COUZUQUI, à trois journées de Jedo. C'est une des plus hautes du Japon, & elle étoit célebre par un Temple, où il se faisoit un grand concours de Pélerins. Ce Prince, qui vouloit être Dieu après sa mort, quoiqu'il eût affecté de

n'en reconnoître aucun pendant ſa vie, ſe flattoit de partager les hommages du Peuple avec l'Idole, qu'on adoroit en ce lieu, & le Xogun-Sama y fit effectivement porter ſon corps avec une pompe extraordinaire. Il lui fit enſuite bâtir un Temple beaucoup plus ſomptueux, que l'ancien, & n'oublia rien pour rendre auguſte la Cérémonie de ſon Apothéoſe. De J. C. 1616. De Syn Mu. 2176.

Dans la vérité ce Prince avoit de grandes qualitez, & fut un des plus habiles Politiques, que le Japon ait peut-être jamais eus. Il n'étoit pas regardé comme un grand Homme de guerre, ce qui dans l'eſprit d'une Nation Guerriere fut une tache pour ſa réputation; mais il avoit dans l'étenduë & la fécondité de ſon génie des reſſources, qui le firent réüſſir dans toutes ſes Entrepriſes militaires Le défaut, qu'on lui a le plus reproché, fut ſon avarice; car pour ce qui eſt de ſon uſurpation, outre que dans le fonds il ne dépoüilla que le Fils d'un Uſurpateur, tout odieux qu'eſt ce crime en lui-même, & qu'il fut dans la maniere, dont ce Prince

De J. C. 1616. renverſa du Trône un jeune Empereur, qui lui avoit été confié ; qui ne ſçait que la plûpart des hommes mépriſent la vertu malheureuſe, & canoniſent les plus grands forfaits, quand la fortune les a couronnez ! Pour ce qui eſt de la conduite, qu'il tint à l'égard des Chrétiens les dernieres années de ſa vie, il eſt vrai de dire qu'il ſe laiſſa trop aiſément prévenir contre eux ; qu'il ſuivit trop tôt ſa haine, & qu'il ſe mit en danger d'en être la victime. Il étoit d'ailleurs d'un Prince auſſi éclairé que lui, de ſçavoir démêler dans tout ce qu'on lui diſoit des prétendus deſſeins des Eſpagnols ſur le Japon, ce qu'il y avoit de frivole & d'inſenſé dans ce Projet, que la jalouſie du Commerce, des intérêts de Nation, les intrigues & les indiſcrétions de quelques Particuliers avoient fait imaginer. Mais n'eſt-ce point trop exiger d'un Homme tout occupé à envahir une Couronne, & que ſon âge avancé & ſon caractere d'eſprit rendoient de jour en jour plus défiant & plus ombrageux ? Il ſeroit peut-être revenu de ſes préven-

De Syn Mu. 1276.

tions, lorſqu'il ſe vit ſans Concurrent, & tout le Japon réüni à ſes pieds, ſi les Chrétiens ne s'étoient pas trop ouvertement déclarez contre lui, & ne l'avoient pas mis à deux doigts de ſa perte. De J. C. 1616. De Syn Mu. 2276.

Enfin ſi ce Prince joüit peu du fruit de ſa Victoire, il eut du moins en mourant au milieu des lauriers, qu'il venoit de cuëillir, la conſolation de laiſſer le Trône Impérial auſſi aſſûré à ſa Famille, que s'il l'eût reçu par une ſucceſſion légitime d'une longue ſuite d'Ayeux, & dans la plus profonde paix, dont le Japon eût peut-être joüi depuis les premiers tems de ſa Monarchie. C'eſt cette même Famille, qui l'occupoit encore à la fin du dernier ſiécle, depuis lequel tems nous n'avons rien appris de ce qui s'eſt paſſé dans cet Empire; & elle a porté la ſuprême Puiſſance beaucoup plus loin, ou du moins à un plus grand éclat, que les premiers Dairys.

La politique de ces Princes a été de tenir les Rois particuliers & tous les Grands Vaſſaux dans une ſi grande dépendance, & de les affoiblir à

De J. C. 1616. De Syn Mu. 2276.

tel point, qu'il ne leur eſt pas poſſible de cauſer le moindre trouble dans l'Etat. Mais ces Souverains ſi abſolus & ſi paiſibles ſe garantiront-ils toujours des abus & des excès, qui ont renverſé tant de Monarchies beaucoup plus puiſſantes ? Le faſte & la molleſſe, qui ſuivent preſque toujours l'abondance & la paix, ne les feront-ils pas dégénérer, & devenir ſemblables à ces Idoles de Prince, qu'on a ſi ſouvent vû encenſer d'une main, & renverſer de l'autre ; & leur trop grande ſécurité ne les livrera-t-elle point entre les mains d'un Ennemi, dont elle fera toute la force ? C'eſt ce que le tems ſeul pourra nous apprendre, & ce que l'expérience conſtante de tous les tems précédens doit leur faire appréhender. Il eſt vrai qu'on ne peut porter plus loin la précaution, qu'on la porte préſentement au Japon, pour écarter tout ce qui pourroit altérer la conſtitution de l'Etat. L'Empereur, qui tient ſa Cour à Jedo, oblige tous les Grands d'y laiſſer leurs Familles & leurs Tréſors comme en ôtage ; il les dépouille de

leurs Etats, ou change leurs Domaines, quand il le juge à propos: & l'on peut dire que les Princes & les Seigneurs les plus puissans sont les plus soumis de ses Sujets, & les plus dépendans de ses volontez souveraines. Il habite un Palais au milieu d'un Château, qui est la plus forte Place de son Empire, & dont on sera peut-être bien aise de voir ici la description avec celle de la Ville Impériale, où il est situé: les voici l'une & l'autre telles, que le plus moderne des Ecrivains du Japon (*a*) nous les a laissées. La sincérité, avec laquelle il avouë qu'il ne lui a pas été possible de nous les donner plus exactes, est sans doute le meilleur garant de ce qu'il en dit. J'y ajoûterai ce que j'ai pû tirer de plus sûr de quelques autres Mémoires, & je tâcherai d'y mettre un peu plus d'ordre, qu'on n'en trouve dans l'Auteur Allemand.

De J. C. 1616.

De Syn Mu. 2276.

(*a*) Kœmpfer.

§. V.

Situation de Jedo. Deſcription de cette Capitale. Le nombre de ſes Habitans. Ses Edifices. Son Commerce. Sa Police. Ses Fauxbourgs. Ses Forts. Son Château. Le Palais de l'Empereur. Les Souterrains. Les Jardins.

De J. C. 1616. De Syn Mu. 2176.

Jedo eſt la Capitale du Royaume de MUSASI. Sa ſituation eſt par les 35. dégrez 32. minutes de latitude Septentrionnale, dans une grande plaine fort agréable, au fond d'une Baye extrêmement poiſſonneuſe, mais baſſe, & dont le fond eſt du vaſe, ou plutôt d'une argile vaſeuſe; de ſorte que les Navires Japonnois, qui ne tirent pas beaucoup d'eau, ne ſçauroient approcher de la Ville plus près qu'une lieuë, ce qui n'eſt pas un défaut dans le ſyſtême du Gouvernement préſent, lequel ne permet à aucun Navire étranger de moüiller dans le Port, & ne ſouffre point que les Sujets de l'Empire en conſtruiſent d'aſſez grands & d'aſſez forts, pour entreprendre de naviguer en haute Mer.

Cette grande Ville n'eſt point fermée de murailles, mais elle eſt environnée de bons foſſez, & coupée en pluſieurs endroits de canaux larges & profonds, tous également relevez ſur les deux bords de remparts, ſur leſquels on a planté des allées d'arbres, qui lui donnent un air champêtre, lequel ne gâte rien, & fait, ſurtout de loin, un très-bel effet. Ces remparts ſont fermez du côté du Château avec des portes aſſez bien fortifiées, pour éviter la ſurpriſe, & ſoutenir un coup de main. Une jolie Riviere, qui a ſa ſource au couchant de la Ville, la traverſe d'un bout à l'autre, & ſe décharge dans le Port par cinq embouchures, dont chacune a ſon nom particulier, & un Pont d'une ſtructure magnifique. Le principal de ces Ponts eſt celui, qu'on appelle NIPONBAS, c'eſt-à-dire, le *Pont du Japon*; d'où j'ai déja dit que l'on meſure les diſtances de toutes les grandes routes du Japon.

De J. C. 1616.

De Syn Mu 2276.

Le nombre des Habitans de Jedo eſt incroyable; la ſeule Cour de l'Empereur peupleroit une grande

De J. C. 1616. Ville, ce qui n'a rien que de vraiſemblable, ſi l'on conſidere ce que je viens de dire, que tous les Rois, Princes, Gouverneurs, & autres Grands de l'Empire, y ont leurs Familles, & qu'eux-mêmes ne peuvent s'en abſenter plus de ſix mois de l'année pour vacquer à leurs affaires domeſtiques, & au gouvernement de leurs Etats, ou des Places qui leur ſont confiées. Au reſte, on ne remarque point à Jedo cette régularité dans la diſtribution des ruës, des quartiers & des Places qui ſe voit dans la plûpart des autres Villes du Japon; ce qui vient de ce qu'elle n'eſt parvenuë que par dégré à ce point de grandeur & de magnificence, où elle eſt aujourd'hui. Il eſt vrai que comme elle a ſouffert pluſieurs incendies, & de grands tremblemens de Terre, à meſure qu'on a rebâti les quartiers qui avoient été renverſez, ou conſumez par les flammes, on a eu ſoin d'y aligner les ruës, & pour pourvoir que l'on continuë dans la ſuite de voir la même attention, elle ſe fera avec le tems auſſi réguliere, que toutes les autres.

De Syn Mu. 2276.

Les Maiſons des Particuliers n'y ſont, ni plus hautes qu'ailleurs, ni plus grandes ; les matériaux en ſont les mêmes, & chacune a, comme celles de Méaco, une cuve toujours pleine d'eau ſur le toit, avec tous les inſtrumens néceſſaires pour ſe garantir du feu ; mais on n'a pas toujours le tems de s'en ſervir. On voit à Jedo un très-grand nombre de Monaſteres, qui ne different des Maiſons des Particuliers, qu'en ce qu'ils ſont bâtis dans les plus beaux quartiers, & le plus ſouvent ſur des endroits élevez, avec de magnifiques eſcaliers de pierre pour y monter. D'ailleurs la plûpart ſont accompagnez de petites Chapelles, qui les font aiſément remarquer. Le nombre de ces Chapelles, & celui des Temples égalent celui des Dieux, qu'on adore dans l'Empire, & pluſieurs ſont d'une richeſſe & d'une magnificence ſurprenante. Les Palais des Grands n'ont qu'un étage, & l'on n'y voit point ces Tours ſuperbes, qui relevent ſi fort les Palais & les Châteaux des Provinces, parce qu'elles ſont des marques de

De J. C. 1616.

De Syn Mui 2176.

De J. C. 1616. domaine, & que dans une Ville, où réſide le Souverain, nul autre que lui n'a aucun domaine. A cela près tous ces Palais ont quelque choſe de grand. Ils ſont iſolez & diſtinguez des Maiſons ordinaires par de vaſtes cours, & de grandes portes, auſquelles on monte par des eſcaliers fort ornez & couverts d'un beau vernis.

De Syn Mu. 2276.

On ne voit en aucun autre endroit de l'Empire plus de Marchands & d'Ouvriers de toutes les ſortes, que dans cette Capitale, à cauſe du grand abord, qui s'y fait de toutes les Provinces, ſoit par terre, ſoit par Mer. Quant à ſon Gouvernement particulier, & à la Police, qui s'y obſerve, on n'a pas eu ſoin de nous en inſtruire, & il y a bien de l'apparence, qu'ils ne different point, ou different peu de ce qui ſe pratique dans les autres Villes Impériales. Quand on vient de Méaco à Jedo, on entre par un Fauxbourg, qui a deux lieuës de long, & qui conſiſte dans une ruë aſſez irréguliere, entre la Mer, qu'on laiſſe à droite, & une montagne, ou

plutôt une eſpece de côteau, ſur lequel ſont bâtis pluſieurs Temples. Quelques-uns ſont fort grands ; tous ſont dans la plus agréable ſituation du monde, & l'on y va par des ſentiers aſſez étroits. Ce Fauxbourg eſt diviſé en deux parties égales, mais la ſéparation ne ſe remarqueroit point, ſi l'on n'en étoit averti. Ce n'eſt qu'une hôtellerie agréablement placée ſur le bord de la Mer, d'où l'on découvre en plein la Ville & le Port, & ce point de vûë eſt ſi charmant, qu'on y vient de Jedo exprès pour en joüir. La premiere partie du Fauxbourg, c'eſt-à-dire, celle, qui eſt la plus éloignée de la Ville, ſe nomme SINAGAWA, du nom d'une Riviere, qui la traverſe.

De J. C. 1616.

De Syn Mu. 2276.

Le Château eſt preſque au milieu de la Ville : ſa figure eſt irréguliere, tirant ſur la ronde, & il a environ cinq lieuës Japonnoiſes de circuit.(a) Il eſt compoſé de trois enceintes, dont le Palais Impérial occupe le centre, la premiere environne la ſeconde avec de grands Jardins & une partie du Palais, lequel eſt flan-

(a) C'eſt-à-dire trois lieuës Eſpagnoles.

De J. C. 1616. qué de deux autres Châteaux beaucoup plus petits, que chacune des trois enceintes, mais très-bien fortifiez. Pour ce qui eſt de la défenſe des trois enceintes, elle conſiſte en une bonne muraille, un foſſé profond avec des Pont-levis, & des Portes capables de réſiſtance, où il y a de nombreux corps-de-gardes. Tout ce Château eſt occupé, comme la Ville, de canaux, qui ſervent également à la commodité, & à l'agrément de ce beau lieu. Mais je crois devoir avertir que le plan, qu'on en trouvera ici, n'a pas été levé avec toute la juſteſſe, qui auroit été à déſirer; le Voyageur, à qui nous en ſommes redevables, n'ayant pas eu, dit-il, toute la liberté d'examiner cette Place, n'ayant pas été ſatisfait des Plans, que les Japonnois, peu verſez dans ce travail, en ont tracéz, & n'ayant pas cru qu'il lui fût permis d'y ſuppléer d'imagination.

De Syn Mu 2276.

C'eſt dans la premiere enceinte, que la plûpart des Princes de la Maiſon Impériale ont leurs Hôtels: la ſeconde eſt occupée par les Con-

feillers d'Etat, les grands Officiers de la Couronne, & généralement tous ceux, que leurs emplois approchent le plus près de la perſonne du Monarque. Quoique cette ſeconde enceinte ſoit la plus petite des trois, la Garde y eſt néanmoins plus forte que dans la premiere. Le Palais de l'Empereur, qui occupe toute la troiſiéme, eſt ſur un terrein plus élevé que les deux autres. C'étoit anciennement une colline, dont on a applani le ſommet; on l'a environnée d'une muraille forte & très-épaiſſe de pierre de taille, flanquée de Baſtions, qui approchent aſſez des nôtres, & fortifiée d'un Terre-plein, ſur lequel on a bâti, autant pour l'ornement, que pour la défenſe, pluſieurs Edifices de la forme d'un quarré long, & des guérites en maniere de Tours à pluſieurs étages.

De J. C. 1616.

De Syn Mu. 2:76.

Tout ce qui compoſe le Palais Impérial eſt d'une ſolidité extraordinaire bâti de pierres d'une groſſeur énorme, poſées les unes ſur les autres ſans ciment, ce qui les met plus en état de réſiſter aux tremble-

De J. C. 1616. De Syn Mu. 2276.

mens de terre. Il y a dans le centre une Tour à pluſieurs étages d'une hauteur ſurprenante. Chaque étage a ſon toit ſelon la coûtume, & tout l'édifice eſt d'une beauté & d'une richeſſe, qui paſſe tout ce qu'on en peut dire. Tous les Bâtimens ont auſſi leurs toits recourbez avec des Dragons dorez à tous les angles, ce qui produit un très-bel effet. Le Palais n'a qu'un étage, ce qui ne l'empêche pas d'être aſſez haut. Il eſt très-vaſte, on y voit de longues galeries, & des chambres ſpacieuſes, que l'on agrandit, ou rétrécit avec des Paravens, de la maniere, que nous avons dit, en parlant des maiſons particulieres. Les façades des Corps de logis, & l'intérieur des Apartemens ſont d'une beauté exquiſe dans le goût de l'Architecture Japonnoiſe : les Platfonds, les Solives, les Piliers ſont de Cedre, de Camphre, & de ce beau bois de *Jeſery* dont les veines forment naturellement des fleurs, & d'autres figures très-variées. En quelques endroits on ſe contente d'y jetter une ſimple couche de vernis clair ; en

d'autres tout eſt verniſſé en plein, & ciſelé avec art ; c'eſt apparemment ſuivant la nature du bois, qui y eſt employé. Les bas reliefs ſont des oiſeaux, des feüillages, & des branches d'arbres fort proprement dorées & bien travaillées. Le plancher eſt partout couvert de belles nattes blanches avec un bord ou une frange d'or ; mais dans tous les Appartemens, où l'on a la liberté d'aller, il n'y a aucun meuble. De J. C. 1616. De Syn Mu. 2276.

Kœmpfer ſe récrie ici avec force contre Montanus, (*a*) qui en parlant de l'Apartement de l'Empereur, dit : » La face eſt un grand Pavillon » flanqué de deux autres tous pa» reils ; ils ſont tous trois à neuf éta» ges, & finiſſent en pyramides, au » haut deſquels ſont deux gros Dau» phins couverts de plaques d'or. La » Salle d'Audience, qui eſt ſoutenuë » de groſſes Colonnes dorées, eſt » vis-à-vis du Pavillon, qui ſert de » face à ce magnifique édifice ; le » platfond eſt de lames d'or, où

(a) *Ambaſſades mémorables de la Compagnie des Indes Orientales des Provinces Unies vers les Empereurs du Japon.*

De J. C. 1616. De Syn Mu. 2276.

» ſont tracées des figures & des pay-
» ſages; la couverture même en eſt,
» & tout y paroît enchanté. C'eſt-là
» qu'eſt aſſis l'Empereur ſur un Trô-
» ne tout rayonnant d'or & de pier-
» reries, ſoit qu'il donne Audience
» aux Ambaſſadeurs étrangers, ſoit
» qu'il reçoive les hommages des
» Rois & des Princes de ſon Empire.
» Un peu à côté de cette Salle ſont
» les Appartemens des Femmes, qui
» ne ſont gueres moins ſuperbes.
J'avouë qu'il me paroît que ce récit ne s'accorde pas en tout avec ce que nous avons rapporté de la maniere de bâtir uſitée de tout tems au Japon; mais il ne s'enſuit pas que le Thrône tout rayonnant d'or & de pierreries ſoit abſolument une des fables de l'Auteur des Ambaſſades mémorables, & ſi l'on ne voyoit plus rien de ſemblable au tems de Kœmpfer, il faut ſe ſouvenir que quelques années auparavant le Palais de Jedo avoit été brûlé.

On prétend que ce Palais, tel qu'il eſt aujourdhui, a un Appartement ſouterrain, dont le platfond ſoutient un grand Réſervoir d'eau,

& où l'Empereur ſe réfugie, quand il tonne. On aſsûre que l'eau rompt tellement le bruit du tonnerre, qu'on ne l'y entend point du tout : il paroît au moins qu'on n'a rien à craindre en ce lieu des effets de la foudre. On a auſſi ménagé au même endroit deux chambres, où ſont les Tréſors du Monarque, & où de bonnes portes de fer, & des toits de cuivre les mettent à couvert des voleurs & du feu. Les Jardins ſont encore plus élevez que le Palais ; de beaux vergers bien entretenus y forment une variété admirable, & la vûë y eſt terminée par un Boſquet charmant, planté ſur la cime d'une petite colline. On n'y voit point d'autres arbres, que des Planes, mais il y en a de deux eſpeces ; l'une eſt dans ſa beauté au Printems, & l'autre en Automne. Leurs feüilles étoilées, & mêlées de jaune, de verd & de rouge, forment un coup d'œil, qui ſurprend. Les deux petits Châteaux, dont j'ai parlé, ſont du même côté, & n'ont aucun ornement extérieur ; mais ils ſont extrêmement forts, les murs en ſont très-

De J. C. 1616.

De Syn Mu. 2276.

De J. C. 1616. exhauſſez, & de larges foſſez, où l'on a conduit l'eau de la grande Riviere, les environnent de toutes parts. C'eſt dans ces Châteaux qu'on éleve les Enfans de l'Empereur. Après cette petite digreſſion, je reprens le fil de mon Hiſtoire.

De Syn Mu. 2276.

§. VI.

Les Chrétiens ſe flattent d'une vaine eſpérance. Nouvel Edit contre eux. Conduite des Miſſionnaires, dont le Prince d'Omura eſt chargé de faire la recherche. Martyre d'un Franciſcain & d'un Jéſuite. Zele trop ardent de deux autres Religieux. Mauvais diſcours de quelques Chrétiens à ce ſujet. Caractere des deux Religieux. Leur Martyre.

Non ſeulement les Chrétiens à la faveur de la Guerre civile avoient un peu repris haleine, mais les eſpérances, que les prémiers ſuccès de l'Empereur Fide-Jory leur avoit fait concevoir d'un Gouvernement plus favorable pour la Religion, quoiqu'aſſez peu fondées avoient conſidérablement augmenté leur nombre;

nombre, la défaite de ce Prince infortuné ne les avoit pas même découragez, & le Peuple, qui aime à se flatter, se persuada longtems que Fide-Jory s'étoit réfugié dans les Etats de quelqu'un de ses Vassaux, & s'attendoit à le voir reparoître à la mort du Cubo-Sama. Bien des gens s'imaginoient aussi que plusieurs des plus puissans Princes de l'Empire, qui se voyoient sans emploi, sans crédit, & la plûpart même sans biens, ne manqueroient pas l'occasion de se joindre à leur Empereur, s'il se remontroit, d'autant plus qu'on ne regardoit pas le Xogun-Sama comme un Ennemi fort redoutable. Mais toutes ces idées flatteuses s'évanoüirent, dès qu'on vit le nouvel Empereur monter sur le Trône sans obstacle. D'ailleurs Fide-Jory ne parut point, & la tranquillité de l'Etat produisit le renouvellement d'une persécution, qui n'a fini, qu'avec l'extinction du Christianisme dans l'Empire.

De J. C. 1616.

De Syn Mu. 2276.

Elle fut annoncée par un nouvel Edit de proscription beaucoup plus formel que tous les précédens, &

De J. C. 1616. De Syn Mu. 2276.

accompagné de menaces ſi terribles, qu'elles firent tomber bien des Fidéles, ſurtout dans les lieux, où ils ſe trouvoient deſtituez de Paſteurs : voici l'occaſion qui attira le nouvel orage. Il y avoit alors au Japon trente-trois Jéſuites, ſeize Religieux des trois Ordres de Saint Auguſtin, de Saint Dominique & de Saint François, & ſept Prêtres Séculiers, avec un très-grand nombre d'excellens Catéchiſtes, qui dans la ſituation, où ſe trouvoient les affaires de la Religion, ne travailloient pas moins utilement, que les Miſſionnaires mêmes. Les Prêtres Séculiers, ſept Jéſuites, & tous les autres Religieux, excepté un Pere Franciſcain, nommé le Pere de Sainte MARTHE, demeuroient à Nangazaqui, & aux environs; quelques Jéſuites réſidoient dans les autres Villes Impériales, où ils avoient encore de bons Protecteurs; le reſte parcouroit les Provinces, & ſe tenoit à portée d'accourir d'abord, où leur préſence pouvoit être plus néceſſaire.

Tous ceux qui étoient à Nanga-

zaqui, étoient vêtus à la Portugaiſe, & il leur étoit d'autant plus facile de ſe ſouſtraire aux recherches des Officiers de l'Empereur, & des Eſpions du Gouvernenr ſous ce déguiſement, qu'on ne les pouvoit pas diſtinguer des Marchands de cette Nation, leſquels avoient toute liberté de reſter dans la Ville. Ceux qui étoient dans le centre de l'Empire, avoient pris l'habit, que les Japonnois portent, quand ils ont renoncé au monde, & qui conſiſte dans une longue robe, ſans armes, & la tête raſée : ceux qui avoient pénétré dans le Nord & aux autres extrémitez de l'Empire, étoient vêtus à la Japonnoiſe, les uns d'une maniere, & les autres d'une autre, ſuivant qu'ils vouloient communiquer ou avec les Grands, ou avec le Peuple. Ces précautions donnoient à tous le moyen d'avancer l'œuvre de Dieu, & de conſerver le bien, qui étoit fait ; mais ce calme, qui étoit en partie le fruit de cette façon d'agir, fit juger à quelques-uns qu'ils pouvoient exercer plus librement leurs fonctions : ils repri-

De J. C. 1616.

De Syn Mu. 2176.

De J. C. 1617. rent l'habit de leur Ordre, & recommencerent à prêcher en public.

De Syn Mu. 2277. L'Empereur, que nos Relations continuënt à nommer Xogun-Sama, quoique ſelon toutes les apparences il ait pris celui de Cubo-Sama auſſitôt après la mort de ſon Pere, fut bientôt informé de cet éclat, & ſur le champ il envoya ordre au Prince d'Omura de faire arrêter tout ce qu'il pourroit découvrir de Prêtres & de Religieux dans cette partie du Ximo, qui portoit autrefois le nom de Figen. Ce Prince étoit BARTHELEMI Fils & Succeſſeur du malheureux Sanche, lequel n'ayant pû, ni par autorité, ni par la voye de la perſuaſion l'engager à ſacrifier aux Idoles, étoit enfin venu à bout de lui perſuader d'obéïr à tous les ordres, qu'il recevroit de la Cour Impériale, pour agir contre les Chrétiens. Ainſi l'on vit ce Prince aveugle, par un mêlange monſtrueux, & ſans exemple peut-être juſqu'à lui, adorer en ſecret le même Dieu, qu'il perſécutoit ouvertement dans la perſonne de ſes Miniſtres.

Ses diligences ne furent pas inutiles, le Pere Pierre de L'ASCENSION Franciſcain Eſpagnol fut arrêté ſur les Terres du Prince d'Iſafai; & quelque tems après le Pere Jean-Baptiſte TAVORA DE MACHADO Jéſuite Portugais, ayant été envoyé aux Iſles de Gotto par ſes Supérieurs, ſe mit en chemin, malgré les avis, qu'il eut qu'on le ſuivoit. Le vent contraire le fit relâcher, & l'obligea de prendre un détour par le Firando, d'où le trajet à Gotto eſt fort aiſé; mais à peine fut-il arrivé dans le premier de ces deux Royaumes, qu'un jeune homme, dont il ne ſe défioit point, le découvrit aux Emiſſaires du Prince d'Omura. Il fut ſaiſi dans le tems, qu'il achevoit d'entendre une Confeſſion, & conduit à la Priſon d'Omura, où il trouva le Pere de l'Aſcenſion, dont il étoit ami particulier. Il y entra le vingt-neuviéme d'Avril 1617, & le vingt-deuxiéme de Mai lui & ſon Compagnon furent décapitez dans la Place publique d'Omura.

De J. C. 1617.

De Syn Mu. 2277.

Le Prince d'Omura ne manqua point de faire beaucoup valoir au-

De J. C. 1617. près de l'Empereur ces premiers ſuccès de ſon zele ; mais il en eut bientôt honte lui-même, & ne put ſe réſoudre à continuer ſes recherches ; d'autant plus qu'on avoit aſſûré à Gonzoco, devenu Gouverneur de Nangazaqui à la place du Roi d'Arima ſon Oncle, lequel commandoit toujours à Sacai, qu'il ne reſtoit plus ni Prêtre ni Religieux dans ſon Gouvernement. Mais le zele plus vif que prudent de deux Miſſionnaires l'engagea bientôt à changer une ſeconde fois de conduite. Il apprit que le Pere Alphonſe NAVARRETTE Dominicain, & le Pere Ferdinand de Saint JOSEPH Auguſtin, parcouroient le Pays revêtus de l'habit de leurs Ordres, & qu'ils étoient ſuivis d'un grand nombre de Chrétiens, & il reçut en même tems une Lettre de ces deux Religieux, adreſſée à ſon Pere & à lui, toute remplie de reproches ſur leur infidélité, & ſur la mort des Peres de Machado & de l'Aſcenſion. On les y exhortoit à une prompte & ſincere pénitence, & on les menaçoit des peines de l'Enfer, s'ils différoient de

De Syn Mu. 2277.

recourir à la miſéricorde du Seigneur. De J. C. 1617.

On ne peut dire le mal, que produiſit cette démarche. Dans les Actes du Martyre de ces deux Religieux, qui étoient véritablement d'une vertu éminente, & d'un zele, qui ne voyoit point d'obſtacles, quand il s'agiſſoit de gagner des ames à Dieu, on a prétendu prouver qu'ils avoient agi en cette rencontre par inſpiration divine. Je ſçai que l'Egliſe a reconnu que des Saints avoient été pouſſez par l'Eſprit de Dieu à faire des choſes, que toutes les regles de la prudence ſembloient condamner; mais on pourroit douter que jamais cela ait eu lieu dans des occaſions, où de pareilles actions pouvoient avoir des ſuites auſſi funeſtes au Chriſtianiſme, qu'en eut celle-ci. On voit encore dans ces mêmes Actes que le motif, qui engagea les deux Religieux à en uſer comme ils firent, fut que les Chrétiens étoient étrangement ſcandaliſez de voir les Ouvriers de l'Evangile ſe cacher & ſe retirer des lieux, où ils craignoient d'être dé- De Syn Mu. 2277.

De J. C. 1617. De Syn Mu. 2277.

couverts, disant qu'il faisoit beau entendre des personnes de leur caractere relever si fort le bonheur de ceux, qui donnent leur vie pour Jesus-Christ, tandis qu'eux-mêmes ne négligeoient aucune précaution pour se soustraire à la mort; que dans la primitive Eglise les Evêques & les Prêtres étoient les premiers à signer la foi de leur sang, mais qu'au Japon les Pasteurs laissoient tomber tout le poids de la persécution sur leurs oüailles, & les abandonnoient sans défense aux Loups, pour se mettre eux-mêmes en sûreté.

Ce qu'il y eut de pis, fut que des Missionnaires mêmes sembloient autoriser ces discours, au lieu d'instruire un Peuple naturellement porté à un héroïsme outré, des regles de sagesse & de discrétion, que le Sauveur même a tracées à ses Disciples, en leur disant: *lorsque l'on vous persécutera dans une Ville, fuyez dans une autre.* (a) Regles, que tous les Successeurs des Apôtres ont suivies, aussi bien que les Apôtres mêmes; surtout, quand ils ont fondé de nou-

(a) Matth. 10. 23.

velles Egliſes, & qui conſiſtent à ſe comporter avec prudence, avec modération, avec tous les égards dûs aux Puiſſances, quand le ſervice de Dieu n'y eſt point intéreſſé; à ſe défier d'un zele impétueux & précipité, dont les pernicieux effets ſont ſouvent ſans remede; & à ſe ſouvenir que le but, que doit ſe propoſer un homme Apoſtolique, n'eſt pas préciſément de mourir pour Dieu, quoiqu'il doive toujours être dans la diſpoſition de ſe ſacrifier pour le Troupeau commis à ſes ſoins; & que s'il peut enviſager le Martyre comme la récompenſe de ſon Apoſtolat, il ne lui eſt pas permis, hors certains cas particuliers, d'y contribuer lui-même directement. De J. C 1617. De Syn Mu. 1277.

Je ſuis très-perſuadé que l'erreur, dont je parle, fut uniquement dans l'eſprit, & ne paſſa point juſqu'au cœur: on crut voir un grand ſcandale dans ce qui étoit l'effet d'une prudence toute Evangélique de la part de ces grands Hommes, que nous verrons bientôt ſouffrir de ſi bonne grace les plus horribles tourmens pour la cauſe de Dieu; & l'on

De J. C. 1617. se crut obligé de passer par-dessus les regles ordinaires pour le lever ; sans considérer qu'on réalisoit ce scandale, en voulant y remédier.

De Syn Mu. 2277. Le Pere Navarrette, dans une de ses Lettres insérée au Procès, qui a été fait pour sa Canonisation, assûre qu'il ne lui étoit pas libre de parler & d'agir autrement, qu'il fit alors ; d'où l'on peut conclure que Dieu, qui permet quelquefois de grands péchez, qui sont la cause de la perte de bien des ames, & cela pour des raisons, qui ne sont connuës que de lui, peut bien aussi permettre pour les mêmes fins des indiscrétions, qui ne soient pas coupables, & que les Saints prennent quelquefois pour inspiration ce qui ne l'est pas.

Ce qui est certain, c'est que les Historiens Dominicains nous représentent ce saint Religieux comme un homme intrépide, infatigable, grand zélateur des ames, & d'une ardeur incroyable pour le Martyre. Une de ses plus ordinaires occupations étoit d'aller ramasser les Enfans, que leurs Parens exposoient

dans les ruës, faute de les pouvoir nourrir; il les faiſoit élever par des Chrétiens charitables, & il en mit un très-grand nombre dans le Ciel, en les baptiſant, lorſqu'il les trouvoit prêts à expirer. Il apprit un jour qu'on devoit brûler dans une Place publique quantité de Chapelets, d'*Agnus Dei*, & d'autres choſes ſemblables, qui avoient été ſaiſies chez des Chrétiens, & que des Femmes étoient condamnées à être expoſées toutes nuës dans le même endroit, ſi elles ne vouloient pas renoncer au Chriſtianiſme: il y courut auſſitôt, parla aux Exécuteurs de ces ordres impies & barbares avec beaucoup de liberté, & voyant que ceux-ci ne tenoient aucun compte de ſon diſcours, il ſe jetta au milieu du feu pour en tirer ce qu'on y avoit déja mis. Alors les Soldats commencerent à le charger à grands coups de bâtons, & de tiſons allumez; il fut dangereuſement bleſſé à la tête, & il alloit être aſſommé, ſi un Gentihomme Chrétien ne l'eût tiré malgré lui des mains de ces furieux, & ne l'eût mené par force dans ſon logis.

De J. C. 1617.

De Syn Mu. 1277.

De J. C. 1617.

Le Pere Ferdinand D'AYALA, appellé communément le Pere de Saint JOSEPH, étoit auſſi un Religieux d'une vertu éminente : ſa douceur, ſa charité, ſon zele l'avoient rendu extrêmement cher à tout le monde, & Dom Loüis Serqueyra Evêque du Japon avoit eu juſqu'à ſa mort une tendreſſe particuliere & une véritable eſtime pour lui. En 1614. quoiqu'il fût expreſſément compris dans l'Edit de banniſſement, il acheta une Barque, trouva le moyen de ſortir ſecrétement du Port de Nangazaqui, & parcourut déguiſé toutes les côtes voiſines, où il conſola beaucoup les Fidéles, que le départ de leurs Paſteurs avoit conſternez. Peu de tems après, comme il ſe trouva ſeul de ſon Ordre au Japon, il ſe joignit au Pere Navarrette, le prit pour ſon Directeur, lui fit vœu d'obéïſſance, & lui fût toujours depuis auſſi ſoumis, que s'il avoit été le dernier de ſes Inférieurs. Ainſi on ne vit jamais deux hommes d'un caractere d'eſprit plus différent, agir plus de concert, la douceur de l'un, ſa docilité, & la dépendance à la-

De Syn Mu. a. 77.

quelle il s'étoit volontairement aſſujetti, le rendant ſuſceptible de toutes les impreſſions de l'autre, que ſon zele boüillant, actif, entreprenant portoit ſouvent au-delà des bornes. Ce qu'ils avoient de commun, étoit la droiture de leurs intentions, & de ne conſulter qu'eux-mêmes, & ceux, qui penſoient comme eux ſur les moyens de parvenir au but, qu'ils ſe propoſoient. De J. C. 1617. De Syn Mu. 2277.

Ces deux Miſſionnaires, qui étoient devenus inſéparables, n'eurent donc pas plutôt appris la glorieuſe mort des Peres de l'Aſcenſion & de Machado, que ſaiſis d'une ſainte jalouſie pour un ſort, qui depuis longtems faiſoit l'unique objet de leurs vœux, ils conçûrent le deſſein de ſortir de leur retraite. Avant que de l'exécuter, ils voulurent s'aſsûrer de la volonté du Ciel, ils redoublerent à cette fin leurs prieres & leurs auſtéritez, & ils eurent pluſieurs conférences ſur le même ſujet avec tout ce qu'ils pûrent aſſembler de Religieux de Saint Dominique. Tous les ayant, dit-on, confirmez dans leur réſolution, ils ſe revêtirent de

De J. C 1617. l'Habit de leurs Ordres, & parcoururent en prêchant tout le Pays circonvoiſin. Ils inſpirerent ſans peine le même déſir, dont ils étoient animez pour le Martyre, à la plûpart de ceux, qui les entendirent, & une très-grande multitude de Fidéles ſe mit à leur ſuite. Dieu ſembla même d'abord bénir leur Entrepriſe, ils firent pluſieurs converſions, & regagnerent à Jeſus-Chriſt quelques Apoſtats. Ces premiers ſuccès leur donnerent de grandes eſpérances, mais elles durerent peu. Le Prince d'Omura, dans les Etats duquel ſe faiſoit tout ce fracas, en fut allarmé, & comprit que, s'il n'uſoit de diligence pour le faire ceſſer, on lui en pourroit faire un crime à la Cour de l'Empereur. Il envoya des Gardes pour arrêter les deux Miſſionnaires, qui, ſur les premiers avis, qu'ils en eurent, ſe déguiſerent: mais peu de tems après, ſoit qu'ils deſeſpéraſſent d'échapper malgré cette précaution, ou qu'ils ſe repentiſſent de l'avoir priſe, ils ſe remontrerent avec leurs Habits, & allerent même ſe préſenter à ceux, qui les cher-

De Syn Mu. 1577.

choient. Ils furent arrêtez & liez : tous les Chrétiens, qui les accompagnoient, comptoient bien d'avoir part à leurs chaînes ; mais quelque instance, qu'ils en fissent, on les obligea de retourner chez eux. Le Prince d'Omura ne cherchoit pas à faire des Martyrs, mais il ne voyoit point que, par la conduite, qu'il tenoit, il ruinoit la Religion Chrétienne, & ne servoit point son Souverain.

De J. C. 1617.

De Syn Mus. 2277.

Quelques jours après les deux Religieux, & un Gentilhomme nommé Leon TONACA, qui avoit été pris avec le Pere de Machado, à qui il servoit de Catéchiste, furent conduits à une Isle voisine, (*a*) pour y être décapitez ; mais les Chrétiens y étant passez en foule, on les transporta dans une autre plus éloignée, après qu'on eut pris de bonnes mesures, pour empêcher qu'on ne les y suivît, & ils y furent exécutez le premier jour de Juin. Les Corps des

(*a*) Un Auteur Dominicain dit que cette Isle & plusieurs des environs s'appelloient les Isles d. TACAXIMA, autrement les Isles *des Epices*.

De J. C. 1617.

De Syn Mu. 2277.

deux premiers Martyrs avoient été mis en un lieu, d'où il n'avoit pas été poſſible aux Fidéles de les enlever, mais on n'avoit pû empêcher qu'ils n'y allaſſent pour les révérer, & la Princeſſe Marine d'Omura s'étoit acquittée des premieres de ce devoir de piété. Le Prince ſon Neveu lui en fit de grands reproches, mais elle les reçut de maniere à lui ôter l'envie de lui en faire de pareils. Elle lui déclara même qu'elle vouloit être jointe aux premiers Martyrs, qui mourroient par ſon ordre: Pour arrêter ce concours, les deux ſaints Corps furent portez dans l'Iſle, où s'étoit faite la derniere Exécution: on mit enſuite ceux des quatre Religieux dans deux caiſſes, & celui de Leon Tonaca dans une troiſiéme. On remplit ces caiſſes de groſſes pierres, & on les jetta à la Mer. Les Chrétiens furent néanmoins aſſez heureux, pour en pêcher une, où étoient les Reliques des Peres de l'Aſcenſion & de Saint Joſeph, & les mirent en lieu sûr. L'Iſle, que les trois derniers Martyrs avoient arroſée de leur ſang, devint le terme

d'un Pélerinage, & le Sabre, qui avoit été l'Instrument de leur Martyre, fut acheté cent cinquante écus par les Peres de Saint Dominique, & porté à Manile. De J. C. 1617. De Syn Mus 2277.

§. VII.

Autres Martyrs. Ferveur des Chrétiens. Mort de Safioye Roi d'Arima. Ferveur des Exilez de Tsugaru. Le Gouverneur de Nangazaqui fait de grandes recherches des Chrétiens. Fureurs & fin tragique d'un Apostat.

Au commencement d'Octobre (a) de la même année, le Pere Thomas de ZUMARRAGA Dominicain fut arrêté, & le Pere APOLLINAIRE, Commissaire Général des Peres de Saint François, qui avoit été pris à Arima, où il étoit accouru au secours des Fidéles, eut la tête tranchée dans la petite Isle de TACABUCO avec quinze ou seize

(a) Le Martyrologe de l'Ordre de Saint François marque ce Martyre au trente-uniéme de Mai : les Histoires du Japon paroissent néanmoins le faire postérieur à celui des Peres Navarrette & de Saint Joseph, qui n'arriva que le premier de Juin.

De J. C. 1617.

Chrétiens de Nangazaqui, condamnez à la mort pour avoir retiré chez eux des Miſſionnaires, & s'en être vantez. Alors, non ſeulement on jettoit à la Mer les Corps des Martyrs, mais on cachoit même ſouvent aux Fidéles le lieu de leur ſupplice. Ils tâchoient de s'en conſoler en conſervant précieuſement tout ce qui avoit été à l'uſage de ces illuſtres Confeſſeurs ; on ſe contentoit auſſi ſouvent de tourmenter, ou de mutiler ceux, qui ſe déclaroient plus ouvertement ; car la plûpart des Seigneurs, qui commandoient dans le Ximo, & en particulier le Gouverneur de Nangazaqui, ne ſongeoient qu'à empêcher, ou à prévenir les éclats, & l'occaſion étoit belle d'augmenter le Royaume de Dieu, ſi l'on avoit ſçû en profiter ; mais il régnoit depuis quelque tems dans cette Chrétienté un eſprit de ferveur, que la prudence ne régloit point aſſez, & le grand nombre des Ouvriers Evangéliques avoient plus à craindre de la part des Fidéles, qui ſe ſcandaliſoient des plus ſages ménagemens, que de celle des Per-

De Syn Mu. 2. 77.

sécuteurs mêmes, parce que tous ne parloient pas le même langage, & ne tenoient pas la même conduite. Tous vouloient sincérement le bien; d'ailleurs le point d'héroïsme, auquel étoient montez les Chrétiens, leur faisoit faire tous les jours des actions, qui étonnoient les Idolâtres, & leur donnoient une grande idée du Christianisme. C'étoit surtout quelque chose de fort édifiant, que de voir l'empressement des Meres & des Epouses à panser les playes de leurs Enfans & de leurs Maris, qu'on leur renvoyoit souvent dans un état affreux. C'étoit à qui témoigneroit plus de vénération pour ces Reliques vivantes, & à qui leur rendroit plus de services : les pauvres Parens de ceux, qui étoient morts pour la Foi, devenoient bientôt riches par la charité des Fidéles, & un Martyr dans une Famille étoit un titre, qui la rendoit illustre, & faisoit rechercher son alliance.

De J. C. 1617.

De Syn Mus. 2277.

L'année suivante 1618. le quatorziéme d'Août, le Pere Jean de SAINTE MARTHE (a), qui avoit été

(a) L'Auteur du Martyrologe Francis-

De J. C. 1618. Commiſſaire des Peres de Saint François, fut décapité à Méaco, coupé par morceaux, & jetté à la voirie. De Syn Mu. 2278. Ce ſaint Religieux avoit travaillé longtems, & avec beaucoup de ſuccès dans la Principauté d'Omura ; mais ayant écrit au Prince une Lettre très-vive ſur ſon procédé à l'égard des Chrétiens, il en reçut un ordre de ſortir des Terres de ſon Domaine ; il refuſa d'obéïr, & pour l'y contraindre, le Prince envoya ſa Lettre à Safioye Roi d'Arima, qui le fit prendre & conduire dans les Priſons de Méaco, où il ſouffrit beaucoup, & où il fit quantité de converſions. Il gagna même l'eſtime du Gouverneur de cette Capitale, qui, pour lui ſauver la vie, voulut le faire ſortir du Japon ; mais le fervent Religieux, qui craignoit de perdre la Palme du Martyre, lui fit dire qu'il s'échapperoit des mains de ceux, qu'il chargeroit de le con-

cain l'appelle Jean de Sainte MARIE, & marque dans une note qu'il le croit le même, que d'autres Auteurs appellent le Pere de Sainte MARTHE. Vading met ſon Martyre en 1606. Il y a toute apparence qu'il ſe trompe.

duire, & recommenceroit à prêcher comme auparavant ; de sorte que ce Seigneur, pour ne pas s'attirer des reproches de la Cour, se vit comme forcé de le faire mourir. Le cruel Safioye avoit déja reçu le juste châtiment de tous les maux, qu'il avoit faits à l'Eglise. Il étoit mort à Sacai au commencement de cette même année, & sa fin fut digne d'un Tyran. Son sang se corrompit, & le rendit infecte à un point, que personne ne pouvoit plus approcher de lui.

De J. C. 1618.

De Syn Mu. 2278.

Le Canton de Tsugaru, où nous avons vû qu'on avoit exilé un grand nombre de Personnes de condition, se peuploit encore de jour en jour de Chrétiens de tout âge & de tout sexe ; qu'on y envoyoit de toutes les Provinces de l'Empire ; & leur ferveur croissoit à mesure qu'ils se multiplioient. Ils étoient presque nuds, & seroient bientôt morts de froid, & des autres miseres, qu'ils enduroient, sans les secours, que leurs Freres avoient soin de leur faire tenir de tems en tems. Les Peres Jérôme de Angelis, Diego Carvail-

De J. C. 1618.

ho, & Jacques Yuki, Jéſuites, qui ont été tous trois Martyrs, les ſecouroient ſpirituellement avec des dangers & des fatigues extrêmes, mais dont ils ſe croyoient bien dédommagez par la conſolation, qu'ils reſſentoient à la vûë de ces véritables Chrétiens, dont la patience & la ſainteté faiſoient l'admiration des Infidéles mêmes, & le plus bel ornement de cette Egliſe. Tout le tems, que leur laiſſoit libre la néceſſité, où ils étoient, de pourvoir par eux-mêmes à leur ſubſiſtance, ils le donnoient à la priere, & ils ajoûtoient des jeûnes très-rigoureux & de rudes pénitences aux incommoditez d'une vie ſi pénible d'elle-même. Je trouve dans mes Mémoires que ſix d'entre ces illuſtres Confeſſeurs furent brûlez vifs, mais on ne dit point à quelle occaſion, ni en quel tems. De ce nombre étoient deux Femmes, dont l'une n'avoit pas été condamnée avec les autres, mais ne voulut pas être ſéparée de ſon Mari, qui étoit compris dans la Sentence. Nous verrons dans la ſuite que la plûpart de ceux, qui re-

De Syn Mu 1278.

ſtoient de cette glorieuſe Troupe, ſignerent auſſi leur Foi de leur ſang. De J. C. 1618.

Le Royaume de Chicugen fut alors un de ceux, où le feu de la Perſécution fit de plus grands ravages, & l'on aſſûre que deux ans auparavant Dieu en avoit averti les Fidéles par un prodige fort ſingulier. Ils avoient élevé ſur le ſommet d'une Montagne une très-belle Croix, au pied de laquelle ils s'aſſembloient faute d'Egliſe, pour leurs Exercices de piété. Au commencement de l'année 1616. elle fut abattuë, & le Samedi Saint ſuivant on apperçut au même endroit un grand feu, du milieu duquel s'élevoit dans l'air une Croix toute ſemblable à celle qui avoit été renverſée, mais ſi brillante, que de plus d'une lieuë on liſoit ſans peine les caracteres de l'Inſcription. Ce Phénomene dura deux heures, & fut vû des Idolâtres, auſſi bien que des Fidéles. Jecundono Roi de Buygen fit auſſi des Martyrs, & l'on en compta cette même année juſqu'à trente-ſix en différens quartiers de ſes Etats : mais le fort de la tempê- De Syn Mu. 2278.

te tomba sur Nangazaqui.

De J. C. 1618.

Gonzoco, depuis qu'il étoit devenu Gouverneur de cette importante Place, n'avoit pas fort inquiété les Chrétiens; il s'avisa enfin, où il eut ordre de la Cour de faire visiter toutes les Maisons des Particuliers, pour voir, si l'on n'y trouveroit point quelques Missionnaires cachez, & pour y dresser une liste de tous ceux, qui faisoient profession du Christianisme. Un des Officiers, qu'il avoit chargez de cette Commission, entrant un jour chez un Bourgeois, se mit à crier de toute sa force qu'on lui apportât du papier, pour écrire les noms de ceux, qui ne vouloient pas obéir aux Edits de l'Empereur. Aussitôt une petite Fille de huit ans lui en apporta avec de l'encre & un Pinceau, & le pria de l'inscrire la premiere : sa Mere, qui l'entendit, vint aussi se présenter, & lui demanda la même grace ; & comme l'Officier sortoit sans faire de plus amples informations, la Mere courut après lui portant son Fils entre ses bras, & dès qu'elle l'eut joint; *Monsieur*, lui dit-elle, *j'avois oublié*

De Syn Mu. 278.

oublié cet Enfant, obligez-moi de prendre auſſi ſon nom. Cette recherche remplit en peu de jours toutes les Priſons de Nangazaqui & d'Omura; & ce qui fut infiniment ſenſible aux Fidéles, ce furent deux Apoſtats, qui ſe diſtinguerent le plus en cette occaſion. L'un ſe nommoit Antoine TOAN, & l'autre Jean FEIZO.

De J. C. 1618.

De Syn Mu. 227.

Le premier étoit un homme de néant, & tant qu'il étoit demeuré dans la baſſeſſe de la condition, où il étoit né, il avoit eu une conduite fort réguliere. Les Miſſionnaires, qui ne l'avoient pas aſſez étudié, le mirent en voye de s'avancer, & la proſpérité le pervertit, ou le fit mieux connoître. Devenu un des Lieutenans du Gouverneur de Nangazaqui, il ne fut pas longtems ſans abjurer le Chriſtianiſme : enſuite n'étant plus retenu par le frein de la Religion, il ſe porta aux plus grands excès ; il fit enfin profeſſion ouverte de l'Athéïſme. Alors il ſe déclara publiquement l'Ennemi des Prédicateurs de l'Evangile, & fut un de ceux, qui contribuerent davantage

De J. C. 1618.

De Dyn Mu. 2478.

à inſpirer au feu Empereur, & à Safioye Gouverneur de Nangazaqui, cette haine irréconciliable contre la Religion Chrétienne, dont nous avons vû les funeſtes effets. Il haïſſoit les Jéſuites, à qui il devoit tout; & comme il vit que quelques perſonnes venuës des Philippines n'étoient pas bien diſpoſées en leur faveur, il ſe joignit à eux, ſe contrefit aſſez pour les tromper plus aiſément, les ſervit de ſon crédit & de ſa plume, & fut l'Auteur d'une bonne partie de ces Ecrits ſcandaleux, dont nous avons dit que l'Ancien & le Nouveau Monde avoient été inondez. Cela fait, il leva tout-à-fait le maſque, mais dès lors il ne fut plus ſi fort à craindre, & le Ciel ne différa pas longtems à en faire un exemple.

Après la mort de Safioye ſon Protecteur, Jean Feizo, auſſi mauvais Chrétien que lui dans le fond, mais qui ſe ménageoit encore avec les Miſſionnaires, entreprit de le ſupplanter, & fit un voyage à Jedo, pour l'accuſer du crime d'Etat. Toan, qui ſe ſentoit coupable, &

qui n'avoit plus de Patron, eſpéra de ſe tirer d'affaire aux dépens des Fidéles ; il en entreprit la recherche, s'appliqua ſurtout à découvrir les Miſſionnaires, & par le moyen de deux Apoſtats comme lui, dont l'un avoit été Catéchiſte, & l'autre avoit porté un Habit de Religieux, il fut informé de la retraite de pluſieurs Religieux, dont il envoya une liſte à la Cour. Le Pere Matthieu de Couros, Provincial des Jéſuites, le Pere Charles Spinola, Procureur Général de la Miſſion, & le Pere Jean-Baptiſte de Baëza, Recteur du College de Nangazaqui, étoient à la tête de cette Liſte, où l'on ne voyoit que des Jéſuites. Toan ajoûta que Feizo ne l'avoit accuſé, que pour avoir ſa place, & pour être plus en état de favoriſer les Chrétiens, & que pour lui, tout ſon crime étoit ſon zele à faire exécuter les Edits de l'Empereur contre une Religion, à laquelle il avoit renoncé, dès qu'il avoit vû qu'elle n'étoit pas agréable à ſon Souverain.

De J. C. 1618.

De Syn Mu. 2278.

Le Conſeil Impérial reçut avec joye les notices, que Toan lui don-

De J. C. 1618. noit touchant les Miſſionnaires ; mais il ne prit point le change ſur ce qui regardoit perſonnellement ce Scelerat. Il fut cité à comparoître, & interrogé juridiquement ſur pluſieurs malverſations, dont on l'avoit chargé ; ſur l'argent, qu'il avoit détourné de la Caiſſe des Droits de Nangazaqui, & ſur quatre cent Soldats, qu'il avoit envoyez au ſecours de Fide-Jory ſous la conduite d'un de ſes Fils. Il demeura ſans replique aux deux premiers articles, & rejetta le troiſiéme ſur les Miſſionnaires. Cette réponſe ne le juſtifioit point, & on lui ôta ſon Emploi : on lui permit néanmoins de retourner à Nangazaqui, où à peine fut-il arrivé, que ſes Parens & ſes Amis exciterent une eſpece de ſoulevement contre les Jéſuites, les accuſant d'être les auteurs de la diſgrace d'un Homme, qui, bien qu'en apparence oppoſé à la Religion Chrétienne, lui rendoit, diſoient-ils, ſous main des ſervices eſſentiels.

De Syn Mu. 2278.

Quelque tems après on lui ſignifia un Arrêt de Banniſſement, mais

il ne fut point exécuté ; parce qu'il fut suivi de près d'une Sentence, qui condamnoit Toan à avoir la tête tranchée, avec ses Enfans, qui l'avoient imité dans son Apostasie. Ce qu'il y eut de singulier, & ce qui fut une preuve sensible que c'étoit la Justice divine, qui poursuivoit ce Malheureux, c'est que le seul André TOCUAN, l'aîné de ses Fils, lequel étoit resté fidéle à Dieu, ne fut point compris dans sa disgrace. Nous le verrons bientôt mourir pour une meilleure cause, & en meilleure compagnie. Mais il est bon d'avertir ici que dans la Relation de son Martyre on trouve le nom de son Pere à la place du sien, ce qui est une méprise manifeste, puisqu'il a été prouvé juridiquement à Manile que Toan avoit été décapité pour ses crimes, & n'avoit donné à la mort aucun signe de répentir, au lieu que Tocuan avoit été brûlé vif pour la Foi avec Leonard KIMURA, & Dominique GEORGE, dont nous parlerons bientôt.

De J. C. 1618.

De Syn Mu. 2278.

§. VIII.

Apoſtaſie de Jean Feizo. Pluſieurs Chrétiens ſont brûlez vifs, & pluſieurs Miſſionnaires ſont arrêtez. Ce qui ſe paſſe entre le Pere Spinola & Feizo. Chûte de pluſieurs Fidéles. Mauvais diſcours de quelques-uns. L'Idolâtrie eſt introduite dans Nangazaqui. Hiſtoire & Apoſtaſie d'un Prêtre Japonnois.

De J. C. 1616. Cependant Feizo avoit obtenu l'Emploi, dont on avoit dépoüillé Toan, & il y a bien de l'apparence qu'il l'avoit acheté au prix de ſa Religion. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'à ſon départ de Jedo on lui ſignifia, auſſi bien qu'au Gouverneur de Nangazaqui, qu'ils payeroient de leur tête la moindre connivence, dont ils ſeroient convaincus, en ce qui regardoit les Docteurs Etrangers; & qu'ils arriverent l'un & l'autre dans le Ximo bien réſolus d'y exterminer le Chriſtianiſme. Tout ce que Feizo crut devoir à ſon honneur, & peut-être à un reſte d'eſtime, qu'il conſervoit pour une Reli-

De Syn Mu. 2276.

gion, que le seul intérêt lui avoit fait abandonner, ce fut d'avertir en secret le P. de Couros, que l'unique moyen, qui lui restoit de sauver sa vie & celle de ses Religieux, étoit de s'embarquer avec eux sur le premier Navire, qui partiroit du Japon, & de prendre garde qu'aucun d'eux n'y remît jamais le pied. Le Provincial répondit à celui, qui lui porta ce message, que Feizo le connoissoit mal, s'il le croyoit capable d'une pareille lâcheté ; & l'Apostat ayant reçu cette réponse, déclara qu'il se tenoit désormais quitte de tout ce que son amitié pour les Peres exigeoit de lui, & qu'on ne devoit pas trouver mauvais qu'il fît le devoir de sa Charge. De J. C. 1618. De Syn Mu. 2278.

Gonzoco, qui n'avoit pas les mêmes raisons de ménager les Missionnaires, ni les Chrétiens, alla aussi plus vîte, & commença par faire brûler vifs tous ceux, qui se trouverent dans les Prisons de Nangazaqui. De ce nombre étoient plusieurs petits Enfans, que leur âge ne garantit point d'un si horrible supplice, & une Femme enceinte, dont

De J. C. 1618. De Syn Mu. 2178.

le Gouverneur ne voulut pas qu'on attendît les couches. Cette Exécution, & les terribles menaces, dont elle fut accompagnée, répandit partout la terreur. A la vérité le grand nombre des Fidéles étoit encore dans ſa premiere ferveur, mais l'eſprit de diviſion avoit un peu ralenti dans pluſieurs cette charité ſublime, & cette ardeur pure du Martyre, que les Japonnois avoient juſques-là regardée comme un attribut preſque inſéparable du Chriſtianiſme. C'eſt aſſez l'effet ordinaire des diſpoſitions extrêmes, où la Nature domine toujours, de ne pouvoir regagner le juſte milieu, en quoi conſiſte la véritable vertu. La Grace n'eſt point promiſe pour aller au-delà des bornes; & de l'excès de la préſomption à celui de la défiance & du découragement, le chemin eſt bien court, & le paſſage infiniment gliſſant.

Gonzoco ſouhaitoit fort d'avoir en ſa puiſſance les Peres de Couros & Spinola, & il n'épargna rien pour découvrir leur retraite. Il réüſſit enfin à l'égard de ce dernier. Le

Pere Spinola fut arrêté dans la maiſon d'un Portugais nommé Dominique George, avec le Frere Ambroiſe FERNANDEZ, ſon Compagnon ordinaire. On les conduiſit d'abord chez le Gouverneur, où le Pere Ange ORSUCCI Dominicain, & un autre Religieux du même Ordre, dont je n'ai pû ſçavoir le nom, furent auſſi amenez peu d'heures après. On les laiſſa toute la nuit & le jour ſuivant dans une Chambre ouverte à tous les vents, ſi étroitement liez, qu'ils ne pouvoient s'aider en rien. Sur le ſoir du ſecond jour, quelques Domeſtiques de Gonzoco eurent pitié d'eux, lâcherent un peu les cordes, & permirent à pluſieurs Chrétiens de les viſiter. Les Serviteurs de Dieu en confeſſerent quelques-uns, & même des principaux Officiers du Gouverneur.

De J. C. 1618.

De Syn Mu. 1278.

Le troiſiéme jour, qui étoit un Samedi, ils ſubirent le premier interrogatoire; après quoi le Pere Spinola voulut profiter de quelques momens, où il ſe rencontra ſeul avec Gonzoco, pour lui parler du Royaume de Dieu, mais il trouva un cœur

De J. C. 1618. inaccessible à toutes les impressions de la Grace. Gonzoco de son côté tenta inutilement de tirer du saint Homme & des Compagnons de ses chaînes quelques lumieres touchant la retraite des Missionnaires ; & il les fit enfin conduire dans la Prison de SUZUTA, près d'Omura, où peu de mois auparavant on avoit renfermé un Religieux de Saint Dominique, un de Saint François, & quelques Séculiers. La raison pour laquelle Gonzoco ne laissa point ces Religieux dans les Prisons de Nangazaqui, fut la crainte qu'il ne s'y fit un trop grand concours des Fidéles, dont en effet les Prisonniers trouverent les chemins bordez jusqu'à Suzuta.

De Syn Mu. 2278.

Le Pere Sébastien VIEYRA, qui exerçoit alors parmi les Jésuites l'Office de Visiteur de la Chine & du Japon, & le Pere Christophe FERREYRA son Sécretaire, étoient dans la maison attenante à celle de Dominique George, lorsque le Pere Spinola fut arrêté dans celle-ci. Il n'y avoit pas de prudence à y demeurer plus longtems, mais la

difficulté étoit de trouver une autre retraite : ils furent quelque tems à errer de côté & d'autre, ne trouvant de sûreté nulle part ; & l'Hyver étant survenu, on ne peut dire combien ils eurent à souffrir. Cependant Gonzoco fit assembler les principaux Habitans de Nangazaqui, Portugais, Japonnois, & Chinois, leur déclara les intentions de l'Empereur, leur dit que Sa Majesté ne seroit plus retenuë par aucune considération, & vouloit, à quelque prix que ce fût, exterminer le Christianisme de ses Etats : il leur exagéra les malheurs, qu'ils alloient attirer sur leur Ville, s'ils persistoient dans leur obstination : il leur parla avec un air de bonté, qui lui étoit assez naturel : il laissa même échapper quelques larmes, qu'une tendre compassion sembloit lui arracher des yeux ; enfin il se tourna & se replia en tant de manieres, qu'il vint à bout de faire signer à quelques-uns un Ecrit, par lequel ils s'obligeoient, non seulement à ne retirer chez eux aucun Missionnaire, mais à déclarer même ceux, qui les retireroient,

De J. C. 1618.

De Syn Mu. 2278.

& cela ſur la parole expreſſe, qu'il
De J. C 1618. leur donna de ne point faire d'au-
tre mal aux Prêtres & aux Reli-
De Syn Mu. 1278. gieux, qui ſeroient découverts, que de les embarquer pour les Indes.

Il y en eut d'autres, qui à la perſuaſion de Feizo, lequel vouloit toujours qu'on le crût ſincerement Chrétien, ſe mirent dans l'eſprit que les Prédicateurs de l'Evangile feroient prudemment, & rendroient un véritable ſervice à la Religion, s'ils s'éloignoient pour quelque tems, puiſqu'on ne demandoit que cela, pour faire ceſſer la Perſécution, & ils allerent juſqu'à dire hautement, que ſi ces Peres refuſoient de ſe rendre à une ſi juſte demande, on pourroit les regarder comme des Perturbateurs du repos public, & des Broüillons, qui empêchoient qu'on ne donnât la paix à l'Egliſe, & comme tels, les dénoncer aux Magiſtrats. Foibles Brebis, qui ne s'appercevoient pas que les Loups ne vouloient les engager à ſe priver elles-mêmes de leurs Paſteurs, que pour éloigner d'eux ceux, qui les empêchoient de les devorer! Mais

le plus grand nombre eut horreur de ces propoſitions ſéduiſantes, dont ils reconnurent aiſément l'artifice, & gémirent ſur un aveuglement, qu'ils prévoyoient devoir bientôt dégénérer en une véritable Apoſtaſie. De J. C. 1618. De Syn Mu. 2278.

Quelques Auteurs ont avancé que le nouvel Evêque du Japon Dom Diego VALENS, étoit alors caché à Nangazaqui, mais ils ſe ſont certainement trompez. Ce Prélat ne fut ſacré à Liſbonne, que le troiſiéme Dimanche du Carême de cette année 1618. & ne partit que quelque tems après pour Macao, d'où il ne ſortit point juſqu'à ſa mort. Sur ces entrefaites Gonzoco, qui ſe diſpoſoit à aller à la Cour de Jedo pour le commencement de l'année, fit afficher à Nangazaqui une déclaration, par laquelle il promettoit cent cinquante écus à quiconque dénonceroit un Aſſaſſin, un Incendiaire, ou un Prêtre Chrétien; & ſuppoſé que le dénonciateur fût coupable d'avoir logé chez lui un de ces derniers, il l'aſsûroit de ſa grace, & de celle de neuf de ſes voiſins; ce qui prouve que dès-lors

De J. C. 1618. De Syn Mu. 1178.

les voiſins étoient reſponſables les uns pour les autres en ce qui concernoit l'affaire des Chrétiens, & que la retraite donnée aux Miniſtres de l'Evangile étoit miſe au nombre des crimes capitaux : l'argent étoit ſuſpendu dans une bourſe auprès de l'affiche, & gardé par un Soldat.

Le zele de ce Gouverneur ne l'empêcha pourtant point d'être aſſez mal reçû de l'Empereur, qui lui reprocha ſa négligence à purger le Ximo des Docteurs Etrangers, & le menaça de tout le poids de ſon indignation, s'il apprenoit encore qu'il y en fût demeuré un ſeul. Il n'en falloit pas davantage pour obliger Gonzoco à ſe porter aux dernieres extrêmitez ; il retourna dans ſon Gouvernement bien réſolu de ne plus garder aucunes meſures ; mais comme il étoit naturellement ennemi des violences, il jugea qu'il devoit commencer par inſtruire les Peuples, nez Chrétiens pour la plûpart, des principes de la Religion Japonnoiſe, dont ils n'avoient aucune connoiſſance, & pour cet effet il fit venir à Nangazaqui des Bon-

zes de toutes les Sectes ; il leur fit bâtir des Monaſteres & des Temples, & ce fut alors, qu'on vit pour la premiere fois l'idolâtrie publiquement introduite dans une Ville, que les Chrétiens avoient fondée, & qui devoit au Chriſtianiſme tout ſon éclat & toutes ſes richeſſes. Il y reſtoit encore quelques Egliſes Chrétiennes ſur pied, le Gouverneur les fit abattre, après quoi il tourna toutes ſes penſées à la recherche des Miſſionnaires.

De J. C. 1618.

De Syn Mu. 2278.

Le premier, qui tomba entre ſes mains, fut un jeune Prêtre Japonnois, que les uns nomment Thomas ARAQUI, & les autres, Pierre ANTOINE, apparemment parce que pour ſe mieux déguiſer il prenoit tantôt un nom, tantôt un autre. Il avoit voyagé en Europe, & avoit fait ſes Etudes à Rome, où il avoit reçu les Ordres ſacrez. Il y avoit même acquis une grande réputation de vertu, & l'on ne douta point en le voyant partir pour retourner au Japon, qu'il ne rendît de très-grands ſervices à ſa Patrie dans les tems fâcheux, où ſe trouvoit cette Egliſe. Mais à peine fut-il

arrivé à Macao, où il reſta quelque tems, qu'on s'apperçut, qu'il cherchoit à rendre odieux auprès de ceux de ſes Compatriotes, qu'il y trouva, pluſieurs Miniſtres de l'Evangile, en leur diſant qu'il avoit appris à Madrid que des Religieux d'un certain Ordre, qu'il nommoit, faiſoient tous leurs efforts pour engager le Roi d'Eſpagne à entreprendre la Conquête du Japon, & que les Jéſuites ſeuls s'y oppoſoient de toutes leurs forces. A la vérité il n'y avoit rien là qui dût rendre encore ſuſpecte la Religion de cet Eccléſiaſtique : les Japonnois Chrétiens n'avoient point perdu, en recevant le Baptême, les ſentimens, que la Nature & la raiſon leur inſpiroient pour le lieu de leur naiſſance, & il eſt bien pardonnable à un bon Citoyen d'être allarmé ſur le péril de ſa Patrie. D'ailleurs ce que diſoit Araqui n'étoit que trop fondé, mais il y avoit bien de l'imprudence & de l'étourderie à tenir de tels diſcours devant toutes ſortes de perſonnes, & dans des circonſtances, où ils pouvoient avoir les plus funeſtes ſuites pour la Religion.

De J. C. 1618.

De Syn. Mu 2178.

Ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'eſt qu'à ſon arrivée à Nangazaqui, il continua à parler ſur le même ton, & qu'il ne fut pas longtems ſans faire ſoupçonner qu'il y étoit pouſſé par un autre motif, que celui de ſon zele pour ſa Patrie. Il ſe portoit néanmoins toujours pour Miſſionnaire, & ſe tenoit caché avec ſoin ; mais la diſſolution de ſes mœurs annonçoit encore plus une Apoſtaſie prochaine, que ſon aigreur & ſes préventions contre la Nation Eſpagnole. Enfin il fut pris, & trouva moyen de s'échapper ; mais ayant ſçu qu'une Femme étoit à ſon ſujet en péril de ſa vie, il ſe découvrit lui-même, & ſe conſtitua Priſonnier. Action héroïque, s'il conſervoit encore la Foi dans ſon cœur, ce que la ſuite a rendu fort douteux. Quoiqu'il en ſoit, il fut conduit dans la Priſon de Suzuta, & fut reçu des autres Priſonniers au chant des Hymnes & des Cantiques.

De J. C. 1618.

De Syn Mu. 2278.

Il eſt vrai que cette joye dura peu ; Pierre Antoine parut d'abord ſi mélancolique & ſi chagrin, que les Compagnons de ſa captivité augu-

rerent mal de ſa perſévérance. Il juſ-
De J. C. 1619. tifia bientôt toutes leurs craintes : au
bout de trois ſemaines il envoya au
De Syn Mu. 2279. Gouverneur de Nangazaqui un Ecrit de ſa main, par lequel il déclaroit qu'il renonçoit au Chriſtianiſme, & demandoit d'être mis en liberté. Cette premiere démarche n'ayant pas eu ſon effet auſſi promptement, qu'il l'avoit eſpéré, il fit une ſeconde déclaration plus formelle, & Gonzoco l'ayant reçuë, la rendit publique. Le Prêtre Apoſtat fut enſuite élargi, & donna les noms de tous les Miſſionnaires, qu'il connoiſſoit, & de tous ceux, qui avoient accoûtumé de les retirer. Il n'eut pas de honte après cela de ſe montrer avec ſon habit Eccléſiaſtique, & d'aller en cet Equipage à Jedo, où il promit de fournir de bons Mémoires contre les Religieux Etrangers. Il y fut mépriſé, mais ſa perfidie n'en fut pas moins funeſte à la Religion. Il rendit auſſi de fort mauvais ſervices à Antoine Toan, qui n'étoit encore qu'exilé, & ce fut lui principalement, qui attira à ce Malheureux la Sentence de mort, qui fut bientôt après portée contre lui.

§. IX.

Priſe du Pere Iſcida & de Leonard Kimura Jéſuites Japonnois. Ce qui ſe paſſa dans la priſon du premier. Le ſecond fait de grandes converſions dans la ſienne. Il eſt condamné au feu. Particularitez de ſon Martyre. Ferveur des Chrétiens. Extrêmité où ſont réduits les Miſſionnaires. Cinquante perſonnes ſont condamnées au feu par l'Empereur. Hiſtoire de quelques-uns de ces Martyrs.

Quelque tems auparavant on avoit arrêté à Firoxima deux hommes, qu'on ne connoiſſoit point pour ce qu'ils étoient, & que peu de gens de cette Contrée ſçavoient être deux des plus illuſtres Ouvriers, qu'eut alors la Chrétienté du Japon. C'étoit le Pere Antoine ISCIDA PINTO, & Leonard KIMURA, tous deux Jéſuites Japonnois, & voici à quelle occaſion ils furent ſaiſis par les Gardes du Roi de Bungo. J'ai dit que parmi les Lieutenans Généraux de l'infortuné Fide-Jory, il y en avoit deux qui étoient Chrétiens.

De J. C. 1619.

De Syn Mu. 2279.

De J. C. 1619. dont l'un, nommé Jean Acaſciamon, avoit péri à la Bataille d'Ozaca : ſes Enfans s'étoient ſauvez à l'exception d'une de ſes Filles, nommée REYNE, à qui nous avons vû que ſa vertu avoit procuré la liberté & la vie. On avoit inutilement cherché les autres, & tout ce qu'on en avoit pû découvrir, c'eſt que les Jéſuites en avoient retiré un, l'avoient fait mettre en lieu sûr, & l'entretenoient autant bien, que leurs facultez le leur pouvoient permettre. Comme on épioit toutes les occaſions de s'éclaircir ſur ce qu'ils étoient devenus, on eut quelques ſoupçons ſur les deux Miſſionnaires, qu'on regardoit comme des Chrétiens du commun, & on s'aſſûra de leurs perſonnes.

De Syn Mu. 2179.

Dès qu'ils ſe virent Priſonniers, ils déclarerent qui ils étoient, mais ils proteſterent qu'ils n'avoient nulle connoiſſance de ce qu'on vouloit ſçavoir d'eux. Ils ne perſuaderent point, & l'on crut qu'à force de mauvais traitemens on les obligeroit à parler. On commença par les ſéparer ; Kimura fut envoyé dans les Priſons de Nangazaqui, le Pere Iſ-

cida fut renfermé dans celles de Firoxima, où pendant deux mois on lui fit ſouffrir tout ce qu'on put imaginer, pour abattre ſa conſtance. Un colier de fer lui tenoit le cou ſi ſerré, qu'il ne pouvoit preſque pas changer de poſture. Il fut enſuite jetté dans un cachot obſcur, & dont le plancher étoit ſi bas, qu'il lui falloit même baiſſer la tête étant aſſis. Un bout du plancher lui ſervoit de lit, & la nourriture, qu'on lui donnoit, étoit ſi dégoûtante, que la ſeule néceſſité la lui pouvoit rendre ſupportable : à peine même ſuffiſoit-elle pour le ſoûtenir. C'étoit avec une extrême répugnance, que le Roi de Bungo en uſoit de la ſorte, car il ne haïſſoit point la Religion Chrétienne, & il y a tout lieu de croire que c'étoit ce même Taydono Roi de Bungo & d'Aqui, & Seigneur de Firoxima, dont nous avons raporté dans le Livre précédent quelques traits, qui faiſoient voir ſa modération, & ſon eſtime pour le Chriſtianiſme : mais ſon Priſonnier s'étoit découvert trop publiquement, & il auroit couru trop

De J. C. 1619.

De Syn Mud 2279.

De J.C. 1619. de riſques, en le relâchant, ou même en adouciſſant les rigueurs de ſa Priſon.

De Syn Mu. 2279. Leonard Kimura ne fut pas plus épargné dans celles de Nangazaqui. Cette Ville lui avoit donné la naiſſance, & il avoit été élevé au College d'Arima. Ses Etudes finies, il s'attacha aux Peres de la Compagnie, en qualité de Catéchiſte, & après avoir exercé longtems ce ſaint emploi avec beaucoup de zele & de ſuccès, il prit la ſoutane de Jéſuite à l'âge de vingt-ſept ans. Quoiqu'il eût toute la capacité néceſſaire pour être promu aux Ordres ſacrez, il voulut par humilité demeurer dans le rang de ſimple Laïc, ce qui n'empêcha point qu'on ne l'occupât toujours dans les fonctions du Miniſtere Evangélique, qui pouvoient convenir à ſon état. Auſſi avoit-il pour cela de grands talens, un eſprit vif, un jugement ſolide, une vertu héroïque, & une connoiſſance exacte de nos divins Myſteres. Perſonne au Japon n'étoit plus au fait des différentes Sectes, qui régnoient dans l'Empire, & ne parloit mieux ſa

Langue maternelle. Il étoit naturellement éloquent, & par la maniere insinuante, dont il entroit dans les cœurs, il achevoit ordinairement de gagner ceux, que la force de ses raisons avoit ébranlez. De J. C. 1619. De Syn Mu. 2279.

Il ne fut pas plutôt dans sa prison, qu'il la convertit en une Maison de Prieres, où jour & nuit on chantoit les loüanges du Seigneur, & où tous les exercices étoient aussi réglez, qu'ils l'auroient pû être dans une Maison Religieuse. L'inhumanité, dont on usoit envers lui, ne satisfaisoit pas encore la faim, qu'il avoit des souffrances, & il y ajoûtoit de très-grandes austéritez. La seule pensée que le Martyre ne pouvoit plus lui manquer, le mettoit hors de lui-même, & Loüis MARTINEZ DE FIGHEREDO, qui étoit alors Commandant des Portugais à Nangazaqui, & qui le visitoit souvent, a rendu juridiquement témoignage, dans les informations, qui furent faites après la mort du Serviteur de Dieu par l'autorité Apostolique pour sa Canonisation, que plusieurs fois, il lui avoit vû

De J. C. 1619. prendre avec les mains des charbons de feu, & s'écrier dans un transport de joye, dont il ne paroissoit point le maître : *Voici ce qui doit réduire mon corps en cendres pour la confession du Nom de* JESUS-CHRIST : *Est-il au monde un plus grand bonheur que le mien* ! Tant de vertus ne pouvoient pas demeurer sans fruit, ni un si grand zele sans action : & l'on voit par les mêmes Actes, dont je viens de parler, que Kimura baptisa dans la Prison jusqu'à quatre-vingt-seize Idolâtres.

De Syn Mu. a279.

Tout ceci se passoit dans l'absence de Gonzoco, & pendant le dernier voyage de ce Gouverneur à la Cour Impériale. Il ne fut pas plutôt de retour à Nangazaqui, que quatre des Compagnons de prison de Kimura, parmi lesquels étoient André Tocuan, Fils du malheureux Antoine Toan, & Dominique Georges, l'Hôte du Pere Spinola, furent avertis qu'ils étoient condamnez à être brûlez vifs. Les deux autres se nommoient Jean XOUM, & Côme TAQUEA. Il n'étoit point fait mention du Missionnaire dans la

la Sentence, néanmoins la nuit, qui précéda l'Exécution, tandis que le Saint Religieux animoit ces illuſtres Confeſſeurs à la conſtance, on vint lui dire qu'il y avoit cinq Buchers dreſſez dans la Place, & qu'on en remarquoit un plus élevé que les autres. Alors tranſporté de joye: *C'eſt pour moi, mes Freres*, s'écria-t-il, *c'eſt pour moi, que ce Bucher eſt deſtiné: Dieu de mon ame, ne ſouffrez pas que mon eſpérance ſoit vaine.* En effet le lendemain de grand matin on le fit comparoître avec les quatre autres, & il ſortit de la Priſon en chantant le Cantique du Saint Vieillard Siméon. Lorſqu'il fut en préſence de Gonzoco, ce Gouverneur lui demanda, s'il étoit Jéſuite? » Vous n'en ſçauriez douter, Sei-» gneur, répondit-il; vous pouvez » vous ſouvenir que j'ai eu pluſieurs » fois l'honneur de paroître devant » vous, revêtu de l'Habit de ma Re-» ligion. Pourquoi donc, reprit le » Gouverneur, êtes-vous demeuré » au Japon malgré les Edits du » Prince? C'eſt, repartit le Miſ-» ſionnaire, pour y annoncer la

De J. C. 1619.

De Syn Mu. 2179.

De J. C. 1619. » Loi du vrai Dieu, & tandis qu'il » me reſtera un ſouffle de vie, rien » ne m'empêchera de prêcher Jeſus-

De Syn Mu. 2279. » Chriſt crucifié pour le ſalut des » hommes. Hé bien, repliqua Gon- » zoco, vous ſerez donc brûlé vif » aujourd'hui comme Prédicateur » de votre Secte.

A ces mots le Saint Religieux ſe tournant vers l'Aſſemblée avec un viſage épanoüi : *Vous m'êtes tous témoins*, dit-il, *que je ſuis condamné à mort en qualité de Miniſtre du Dieu vivant* ; ce qu'il fut bien aiſe de faire remarquer, parce qu'ayant été empriſonné pour un autre ſujet, il craignoit qu'on ne prît le change ſur le motif de ſa condamnation. Il adreſſa enſuite la parole à ſes quatre Compagnons, & leur fit une exhortation vive & pathétique, qu'il finit en leur recommandant de remercier Dieu de la grace, qu'il leur faiſoit. Puis ayant apperçu quelques Renégats parmi les Aſſiſtans, il leur parla d'une maniere très-forte, & avec une liberté vraiment évangélique, ſur l'énormité de leur crime, & le terrible châtiment, qui les attendoit,

si par un prompt repentir ils ne se hâtoient de désarmer le Ciel. On ne lui laissa pas le tems d'en dire davantage, & il fut sur l'heure même conduit au supplice, dont l'appareil avoit quelque chose d'affreux. De J. C. 1619. De Syn Mus. 2279.

Sa joye redoubla à cette vûë, mais ce fut encore toute autre chose au milieu des flammes. Le feu sacré, qui embrasoit son cœur, lui faisoit trouver celui, qui consumoit son corps, comme une douce rosée, ainsi qu'il s'exprimoit lui-même; & jusqu'à la fin il protesta qu'il ne sentoit aucune douleur. Ses liens s'étant rompus, on le vit, à l'exemple de l'illustre Vierge Magdeleine Mondo, se couronner de charbons ardens, & quelques momens après il expira doucement, & alla recevoir dans le Ciel la récompense, qui étoit dûë à son invincible courage. Ses Compagnons eurent aussi le bonheur de consommer leur Sacrifice, sans avoir donné la moindre marque de foiblesse. Ce Martyre arriva le dix-huitiéme de Novembre.

Les Mémoires de cette année s'é-

De J. C. 1619. tendent fort ſur la ferveur des Chrétiens, ſur les prieres, les jeûnes & les auſtéritez, qui ſe faiſoient partout, pour appaiſer la colere du Ciel, & ſur la ſurpriſe toujours nouvelle, que cauſoit aux Idolâtres un courage, où ils ne voyoient rien de naturel. Les Meres, qui avoient des Enfans à la mammelle, ne leur donnoient du lait qu'une fois le jour, dans l'eſpérance que Dieu ſe laiſſeroit fléchir par l'abſtinence & par les larmes de ces innocentes Créatures, & rendroit enfin la paix à ſon Egliſe. Un des Auteurs de ces Mémoires mandoit au Général de la Compagnie, qu'il ne falloit plus demander combien les Jéſuites avoient de Maiſons dans ces Iſles, mais combien ils y occupoient de Priſons; ceux, qui n'étoient pas encore tombez entre les mains des Perſécuteurs, n'habitant plus que les antres des Bêtes fauves, & les creux des Rochers, où ils étoient moins en liberté, & ſouffroient bien autant que ceux, qui languiſſoient dans les plus ténébreux Cachots.

De Syn Mu 1279.

Neuf jours après l'Exécution,

dont je viens de parler, onze Chrétiens furent décapitez à Nangazaqui, & de ce nombre étoit un Vincent KIMURA, de la même Famille que Léonard. Toutes les autres parties du Ximo fumoient auſſi du feu de la Perſécution ; on ne voyoit que des Troupes de vingt & de trente Chrétiens, que l'on conduiſoit au ſupplice. Les Peres & les Meres faiſoient avec joye le ſacrifice de leurs Enfans ; les Femmes, comme autant de *Natalies*, exhortoient leurs Epoux à ſe montrer dignes du nom, qu'ils portoient, & les perſonnes les plus délicates ſurmontant la foibleſſe du ſexe & de l'âge, couroient aux Echaffauts & aux Buchers avec la même ardeur, qu'on en a ordinairement pour éviter la mort. D'autre part, c'étoit à qui des Princes, des Seigneurs particuliers, & des Gouverneurs, montreroit plus de zele pour l'exécution des ordres du Souverain, par leur empreſſement à découvrir les Miſſionnaires, & par la cruauté des ſupplices, qu'ils inventoient pour effrayer les Fidéles. L'Empereur lui-

De J. C. 1619

De Syn Mu. 2279.

De J. C. 1619. même dans un voyage, qu'il venoit de faire à Méaco & à Fucimi, leur en avoit donné l'exemple, & ils le

De Syn Mu. 2279. suivirent à l'envie.

§. X.

L'Empereur condamne cinquante Chrétiens au feu. Hiſtoire de ces Martyrs. Honneur que cette grande exécution fit à la Religion Chrétienne. Les Fideles ſont accuſez d'avoir mis le feu à Méaco & juſtifiez. Les deux Princes d'Omura meurent Apoſtats.

Ce Prince, en arrivant à Méaco, apprit que les Priſons étoient pleines de Chrétiens; il ordonna ſur le champ que ſans aucune diſtinction d'âge ni de ſexe, ils fuſſent tous brûlez vifs, & il ne voulut pas même permettre de différer le ſupplice d'une Dame de qualité, qui étoit toute prête d'accoucher, juſqu'à ce qu'elle fût délivrée. INGANDONO, Gouverneur de cette Capitale, étoit l'homme du monde le plus doux & le plus moderé; il eût bien ſouhaité de pouvoir au moins changer le genre de leur mort, qui lui paroiſſoit in-

humain, mais il y alloit de ſa tête de le prendre ſur lui ; il n'oſa même le propoſer, & il obéït : il procura d'ailleurs aux Martyrs tous les ſoulagemens, dont il put s'aviſer. Le jour marqué pour l'Exécution étant venu, on fit entrer tous les Confeſſeurs dans une Cour, où ils furent liez ; on les conduiſit enſuite dans la Place publique, où ils trouverent neuf Charrettes, ſur leſquelles on les fit monter, les hommes dans la premiere & la derniere, les femmes & les enfans, dont quelques-uns étoient encore à la mammelle, dans celles du milieu. Comme tous les Grands de l'Empire s'étoient rendus à Méaco, pour rendre leurs hommages au Dairy, après que l'Empereur ſe fut acquitté le premier de ce devoir, cette Capitale ſe trouvoit remplie d'un nombre infini de gens de toutes conditions, & il ſe fit un concours incroyable, pour voir un ſpectacle, qui étoit encore nouveau pour pluſieurs.

De J. C. 1619.

De Syn Mu. 2279.

Un Trompette alloit devant, & à chaque bout de ruë publioit que l'Empereur avoit condamné ces gens-

De J.C. 1619. De Syn. Mu. 1179.

là au feu, parce qu'ils étoient Chrétiens. Les Martyrs de leur côté ajoûtoient : *Il eſt vrai, nous allons mourir pour celui, qui a lui-même donné ſa vie pour nous*, & de tems en tems ils s'écrioient tous enſemble, *Vive Jeſus*. Ils diſoient enſuite des choſes ſi tendres, & témoignoient un contentement ſi parfait, que les Aſſiſtans ne pouvoient retenir leurs larmes. On leur fit traverſer une bonne partie de la Ville, & le peuple les ſuivoit en foule. Un morne ſilence régnoit par tout, & n'étoit interrompu, que par quelques ſoupirs & par quelques cris, que la compaſſion faiſoit pouſſer de tems en tems : mais l'action d'une femme, faillit à exciter un véritable tumulte. On la vit tout-à-coup fendre la preſſe, comme ſi elle eût eu quelque choſe de conſéquence à dire à l'Officier, qui conduiſoit la marche ; arrivée auprès des Martyrs, elle s'approcha d'une des Charrettes, où il y avoit quelques femmes de condition, & fondant en larmes, elle les ſupplia de ſe ſouvenir d'elle auprès du Seigneur, quand elles ſeroient avec lui dans ſon Royaume.

Les Gardes lui demanderent ſi elle étoit Chrétienne ? *Oüi, ſans doute*, répondit-elle, *je la ſuis & la ſerai juſqu'à la mort* : elle s'attendoit que cette réponſe lui vaudroit la palme du Martyre ; mais l'Officier craignit que, s'il l'arrêtoit, d'autres ne ſuiviſſent ſon exemple, & il la fit retirer par force. De J. C. 1619. De Syn Mu 1279.

Les Buchers étoient dreſſez dans une Place du Fauxbourg de Fucimi ; les Confeſſeurs y étant arrivez, apperçurent des Croix plantées, autour deſquelles on avoit fait de grands amas de bois ; leur joye redoubla à cette vûë, & ils la firent paroître par leur promptitude à ſauter en bas des Charrettes. On les lia deux à deux à chaque Croix par le milieu du corps, & la face tournée l'un contre l'autre. Les hommes étoient enſemble, & les femmes de même ; mais les plus petits enfans étoient à côté de leurs meres. Dès que cela fut fait, on approcha le bois, & on le diſpoſa de telle ſorte par l'ordre du Gouverneur, que les Patiens fuſſent d'abord étouffez par la fumée. Tandis que les Bourreaux étoient occupez à ce travail, quelques Chré-

De J. C. 1619. De Syn Mu. 2279.

tiens eurent le courage de porter un peu d'eau aux Confeſſeurs qui ſouffroient beaucoup de la ſoif, & le Préſident ne fit pas ſemblant de s'en appercevoir. Enfin on mit le feu au bois, & en moins de rien la flâme, précédée d'une fumée épaiſſe, gagna partout.

La fumée s'étant diſſipée, & la nuit étant ſurvenuë, on vit diſtinctement les Martyrs, qui les yeux élevez vers le Ciel, & le corps immobile, ſembloient goûter au milieu de cette fournaiſe ardente toutes les joyes du Paradis. Quelque tems après on les entendit, qui chantoient tous enſemble les loüanges du Seigneur, ce qui joint aux cris des Aſſiſtans, & aux hurlemens des Bourreaux, formoit un bruit confus, qui inſpiroit tantôt la terreur, & tantôt la compaſſion; mais ce qui attendrit juſqu'aux plus inſenſibles, ce fut de voir les pauvres Meres, qui toutes occupées de leurs Enfans, ſembloient oublier leurs propres douleurs, pour ſoulager celles de ces petits Innocens, leur paſſant continuellement la main ſur le viſage, afin de leur diminuer

le ſentiment du feu : les careſſant, les baiſant, eſſuyant leurs larmes, étouffant leurs cris, & les encourageant par les paroles les plus tendres à ſouffrir encore quelques momens un ſupplice qui alloit finir ; ce qui leur procureroit un bonheur ſans bornes & ſans fin. Ils expirerent enfin tous les uns après les autres, & à meſure qu'ils rendoient l'ame, les ſoupirs & les ſanglots redoubloient dans l'Aſſemblée. De J. C. 1619. De Syn Mu. 2279.

Les plus conſidérables de cette illuſtre & nombreuſe Troupe de Confeſſeurs, étoient Jean *Faximoto Tafioye*, un des plus riches Seigneurs de la Cour Impériale, & ſa femme, celle-là même, dont le cruel Empereur n'avoit pas voulu qu'on attendît les couches, pour la faire mourir : ils avoient ſix enfans ; l'aîné des garçons fut ſauvé malgré le Pere & la Mere, qui avoient fort ſouhaité pouvoir ſe préſenter devant la Cour céleſte avec toute leur famille. Les cinq autres, deux filles de douze & de trois ans ; & trois garçons d'onze, de huit, & de ſix, les accompagnerent au ſupplice, & ſe mon-

De J. C. 1619.

trerent juſqu'au dernier ſoupir dignes de tels Parens. Après leur mort on trouva la plus petite des Filles tellement collée contre le ſein de ſa Mere, que ces deux corps ſembloient n'en faire qu'un. On raconte auſſi d'une jeune Dame de cette même Troupe qui avoit reçû au Baptême le nom de *Monique*, que ſa ſœur l'ayant un jour apperçuë, qui prenoit entre ſes mains un fer tout rouge de feu, & lui en ayant demandé la raiſon; elle répondit qu'elle ſe diſpoſoit au Martyre; qu'elle étoit déja venuë à bout de vaincre la faim, & qu'elle eſpéroit d'en faire autant du feu.

De Syn Mu. 2279.

Tous étant expirez, on fut ſurpris de les voir dans la même poſture, où on les avoit mis, le viſage ſerein, & les yeux doucement tournez vers le Ciel. Quantité de gens voulurent s'aſſûrer d'une choſe ſi admirable; & comme il y en avoit de toutes les Provinces du Japon, la gloire de la Religion Chrétienne ſe répandit à leur retour chez eux, d'une extrémité de l'Empire à l'autre. Les Payens étoient les premiers à publier la puiſſance du vrai Dieu, & plu-

fieurs assûrerent que le jour même de cette grande Exécution ils avoient vû en l'air une lumiere, qui avoit la forme d'une Etoile chevelue, & que la flâme, qui s'élevoit du Bucher, n'étoit point noire à l'ordinaire, mais blanche & presque transparente. De J. C. 1619. De Syn Mu. 2279.

Vers le même tems on brûla vif à Fucimi un jeune homme d'environ trente ans, qui se nommoit Ignace FUCIEMON, & qui s'étoit disposé par une vie pleine de vertus à une mort si précieuse. On ne gardoit plus nulle part aucune mesure avec les Fidéles, de quelque rang qu'ils fussent: les Prédicateurs de l'Evangile se virent bientôt par-là réduits à manquer du nécessaire, & à ne pouvoir plus entrer dans aucune maison, sans exposer tous ceux, qui y demeuroient, & tous les voisins, à un danger manifeste de mourir dans les plus horribles supplices: leurs têtes étoient à prix, & tant de personnes n'avoient point d'autre occupation, que de les rechercher, qu'il est surprenant qu'au bout d'un mois il en restât un seul dans tout le Japon. A voir cependant avec quel empresse-

De J. C. 1620.

De Syn Mu. 2280.

ment on y accouroit de toutes les parties de l'Inde, on eût dit que tout l'Empire tendoit les bras aux Prédicateurs de la Foi, & qu'il n'y manquoit que des Ouvriers, pour recueïllir une moiſſon ſûre & abondante.

Au mois de Mai de l'année ſuivante, le feu fut mis par deux fois à pluſieurs quartiers de Méaco; comme on fut longtems ſans pouvoir découvrir les auteurs de cet incendie, les Chrétiens en furent accuſez & traitez, comme s'ils euſſent été convaincus. On croit aiſément coupables ceux, qu'on a intérêt de perſécuter, parce qu'on eſt bien aiſe de ſe juſtifier à ſoi-même les maux, qu'on leur fait. On mutina donc la populace contre les Fidéles, & ce fut une eſpece de miracle, que dans le premier tumulte ils n'euſſent pas été tous égorgez. Les uns ſe cacherent, d'autres s'exilerent volontairement: quelques-uns furent aſſez foibles, pour ſauver leur vie aux dépens de leur foi. Enfin au bout de ſix ſemaines on ſçut que les incendiaires étoient des voleurs, qui à la faveur de la confuſion inévitable dans ces ſortes

d'accidens s'étoient réünis pour piller les maisons des riches ; ils furent pris & exécutez, & l'on rendit justice aux Chrétiens, mais il étoit un peu tard : cette triste avanture les avoit presque tous dispersez, & cette Eglise, auparavant si nombreuse & si florissante, fut dès-lors réduite à très-peu de chose, & ne se rétablit point. De J. C. 1620. De Syn Mu. 2280.

Cependant le malheureux Sanche Prince d'Omura étoit mort, sans donner le moindre signe de repentir. Le Prince Barthélemi son Fils & son Successeur vérifia bientôt qu'on ne peut servir deux Maîtres, & que, quand après avoir voulu essayer ce monstrueux mélange, on se trouve forcé de prendre un parti, on choisit toujours mal. Il avoit cru pouvoir concilier ce qu'il devoit à Dieu, avec ce que l'Empereur exigeoit de lui, c'est-à-dire, son ambition & son intérêt avec sa Religion ; il sentit bientôt l'incompatibilité de ces deux services, & l'inconséquence d'une telle conduite ; & comme les ménagemens, qu'il avoit voulu garder entre Jesus-Christ & ceux, qui avoient entrepris de ruiner son culte, l'avoient rendu indigne

De J. C. 1620.

De Syn Mu. 2280.

du ſervice de Dieu, & faiſoient bien voir qu'il ne connoiſſoit pas le prix des Tréſors céleſtes, on ne fut pas étonné de la préférence qu'il donna ſur Dieu à Belial. Il renonça donc publiquement au Chriſtianiſme, & ne ſe contenta plus de rechercher les Chrétiens pour les empriſonner; il n'eut pas honte de verſer leur ſang, mais le Ciel ne différa pas à le lui redemander. Il en avoit encore les mains ſoüillées, lorſqu'il fut cité au Tribunal du Souverain Juge. Il mourut cette même année 1620. âgé de vingt-cinq ans, & avec lui fut éteinte la race du premier Prince Chrétien du Japon, mais dont les Chefs avoient dégénéré de la vertu de l'illuſtre Sumitanda.

Fin du Livre quatorziéme.

ADDITION

AU LIVRE XII.

Hiſtoire de deux Religieux Auguſtins, dont l'un étoit Japonnois, & d'une Dame Polonoiſe, martyriſé en Moſcovie en 1611.

LE Pere Loüis Pineyro, Jéſuite, a cru que cet évenement appartenoit aſſez à l'Egliſe du Japon, pour en inſérer le recit dans l'Ouvrage, qu'il a fait ſur ce ſujet. Pour moi, perſuadé d'une part que pluſieurs perſonnes le verront avec plaiſir, & de l'autre, que le plus grand nombre de mes Lecteurs le trouveront déplacé dans le Corps même du Livre, j'ai cru que les premiers me ſçauroient bon gré, & que les ſeconds ne trouveroient point à redire, ſi je le mettois en addition à la fin de ce Volume. Le voici donc traduit de l'Eſpagnol du Pere Pineyro, qui l'a tiré d'une Relation du Pere Jean Thadée de Saint ELISE'E, Carme

Deſchaux, & Vicaire Général de la Miſſion de Perſe, adreſſée à Dom Alexis de MENESEZ, de l'Ordre de Saint Auguſtin, Archevêque de Brague en Portugal, & Préſident du Conſeil d'Etat.

Le Pere Nicolas de MELLO, d'une des plus illuſtres Maiſons de Portugal, après avoir été employé ſeize ans au Miniſtere Evangélique dans les Iſles Philippines, où il étoit allé fort jeune, & y avoir acquis la réputation d'un Homme d'un mérite diſtingué, d'un ſaint Religieux, & d'un parfait Miſſionnaire, fut député à Rome par ſes Supérieurs pour des affaires importantes, dont il devoit communiquer avec ſon Général, & avec le Souverain Pontife. On lui donna pour Compagnon un jeune Frere Convers, Japonnois de naiſſance, lequel étant paſſé aux Philippines dans ſon enfance avec ſon Pere & ſa Mere, avoit reçu avec eux le Baptême à Manile des mains du même Pere de Mello, qui lui avoit donné ſon nom, avoit pris un ſoin particulier de ſon éducation, & l'avoit fait recevoir dans ſon Ordre.

Les Eſpagnols, qui alloient en ce tems-là des Philippines en Europe, prenoient aſſez ordinairement leur route par la Nouvelle Eſpagne; mais pour des raiſons, qu'on ne dit point, le Pere de Mello prit la ſienne par les Indes Orientales, alla d'abord à Malaca, paſſa enſuite à Goa, & y vit Dom Alexis de Meneſez, dont je viens de parler, qui étoit alors Archevêque de cette Capitale des Indes Portugaiſes, & avec qui il étoit peut-être bien aiſe de traiter des affaires, pour leſquelles il avoit été envoyé à Rome.

Par une nouvelle deſtination de la Providence, qui fait tout ſervir aux deſſeins, qu'elle a ſur ſes Elûs, il arriva que cette année il ne partit aucun Navire de Goa pour le Portugal, ce qui obligea le Pere de Mello, lequel étoit preſſé de ſe rendre à Rome, d'entreprendre le voyage par terre. Il arriva à Iſpaham, Capitale de Perſe, dans le tems que le Sophi ſe diſpoſoit à envoyer une ſolemnelle Ambaſſade au Pape, & à pluſieurs Princes Chrétiens, & il obtint facilement la permiſſion d'ac-

compagner l'Ambaſſadeur. Celui-ci devoit commencer ſa Négociation par la Cour de Pologne, & pour s'y rendre, il lui falloit paſſer par la Moſcovie. Outre la longueur de ce détour, le voyage ne ſe pouvoit faire ſans de grands riſques ; mais il n'y en avoit pas de moindres pour les deux Religieux à prendre ſeuls un chemin plus court ; ils ne balancerent donc point à ſe joindre au Cortege de l'Ambaſſadeur Perſan.

Arrivez à Moſcou, ils y rencontrerent un Médecin Catholique, Milanois de Nation, appellé le Docteur PAUL, qui les reçut chez lui, & le Pere de Mello crut y pouvoir exercer en toute liberté les fonctions de ſon Miniſtere. Il y accourut bientôt un grand nombre de Catholiques, charmez de pouvoir entendre la Meſſe d'un Prêtre Latin, & approcher des Sacremens, dont ils avoient été longtems privez. Par malheur il y avoit alors à Moſcou des Proteſtans Anglois, qui s'aviſerent d'y trouver à redire, & qui firent grand bruit. Ils allerent même plus loin, car la Femme du Docteur Paul

étant accouchée d'une Fille, & le Pere de Mello ayant baptisé cette Enfant, ils en donnerent avis au Grand Duc BORITZ, (*a*) Ennemi déclaré des Catholiques, lequel fit aussitôt saisir les deux Religieux, & les envoya chargez de chaînes dans une des Isles SOLOFKI, dans la *Mer blanche*, où ils furent enfermez dans un Convent de Moines Basiliens Schismatiques. Ils y passerent six ans étroitement gardez, y reçurent toutes sortes de mauvais traitemens, & y furent toujours très-mal nourris. On ne leur portoit jamais à manger, qu'on ne les chargeât d'injures, & aux jours des principales Fêtes, on les faisoit venir, tout chargez de chaînes qu'ils étoient, devant toute la Communauté. Là, après qu'ils avoient servi quelque tems de récréation aux Moines, le Supérieur les obligeoit d'entendre la lecture d'un Livre rempli de blasphêmes contre l'Eglise Romaine : il entreprit même de leur persuader d'embrasser le Schisme des Grecs, mais il avoit

(*a*) BORITZ HUDENOVV commença de régner en 1598. & mourut en 1605.

affaire à un homme d'eſprit, bien inſtruit de ſa Religion, & qui le réduiſit toujours au ſilence. Alors au défaut de bonnes raiſons, on leur répliquoit par de rudes coups, & on les renvoyoit à leur Priſon, qui étoit un véritable cachot.

Au bout de ſix ans Boritz mourut, & ſon Fils, qui lui ſuccéda, ayant été étranglé la même année, le Trône de Moſcovie fut poſſédé par un Impoſteur, (a) qui ſe faiſoit nommer DEMETRIUS IVANOWITZ, & ſe diſoit Fils de FOEDOR IVANOWITZ, Prédéceſſeur de Boritz. Comme ce faux Prince faiſoit profeſſion de la Religion Catholique, tenoit toujours pluſieurs Jéſuites à ſa Cour, & avoit épouſé la Fille du Palatin de Sandomir, le Pape Clement VIII. qui le croyoit le véritable Demetrius, & qui étoit inſtruit de la captivité & des ſouffrances des deux Religieux Auguſtins, lui écrivit, dès qu'il le ſçut ſur le Trône, pour le prier

(a) Tout le monde ne convient pas que ce Prince fût véritablement un Impoſteur; mais c'eſt le ſentiment le plus communément reçu.

de leur rendre la liberté, & chargea deux Carmes Deſchaux, qu'il envoyoit en Perſe, de lui remettre ſon Bref. Demetrius accorda ſur le champ ce que le Saint Pere lui demandoit, les deux Religieux furent élargis, & partirent pour Moſcou; mais en y arrivant ils trouverent leur Libérateur détrôné, & la Couronne de Ruſſie ſur la tête de BASILOWITZ ZUSKI.

Ce Prince auſſi entêté Schiſmatique, que l'avoit été Boritz, fit d'abord enfermer le Pere de Mello & ſon Compagnon dans la Priſon des Malfaiteurs, où il leur envoya propoſer dès le même jour d'abjurer la Communion de l'Egliſe Romaine, & de ſe faire baptiſer à la maniere des Ruſſiens. Ils répondirent que l'on pouvoit leur ôter la vie, qu'ils verſeroient volontiers juſqu'à la derniere goute de leur ſang pour une ſi belle cauſe, & qu'il ne falloit pas eſpérer qu'ils changeaſſent de ſentiment. Sur cette réponſe le Pere de Mello, qui avoit porté la parole, fut cruellement foüetté, & lui & ſon Compagnon furent plus étroitement

reſſerrez, & chargez d'un plus grand nombre de chaînes. Cela dura quatre ans entiers, pendant leſquels on les foüettoit ſouvent d'une maniere plus que barbare. D'autres fois on les dépoüilloit tout nuds, & en cet état on les promenoit par les principales ruës de Moſcou, la populace les pourſuivant avec des huées, & les chargeant d'injures. On leur faiſoit voir de tems en tems des Buchers dreſſez, diſoit-on, pour les brûler tout vifs. On étaloit auſſi à leurs yeux de grands appareils de ſupplices, & en même tems, qu'on tâchoit de les intimider par cette vûë, on leur faiſoit les offres les plus ſéduiſantes pour les engager à faire de bonne grace, ce qu'on déſeſpéroit d'obtenir d'eux par la crainte des tourmens : mais leur conſtance fut également à l'épreuve des promeſſes & des menaces.

Enfin ils furent conduits à NISNA ſur le Volga, où ils reçurent les mêmes traitemens, qu'ils avoient eſſuyez à Moſcou. Quelque tems après Zuski étant venu à Niſna, commanda qu'on allumât un grand Bucher dans

dans la Place publique, & qu'on les y jettât s'ils perſiſtoient dans leur obſtination. C'étoit le trentiéme de Novembre de l'année 1611. (a) On les tira de leur Priſon ſur le ſoir, & ils furent conduits à la Place, tenant chacun une Croix à la main, ſuivis d'un peuple infini. Le bon Frere Nicolas, qui étoit plus jeune, marchoit d'un pas délibéré malgré ſes chaînes, & faiſoit paroître pour le Martyre une ardeur, qui étonna les Miniſtres de la Juſtice. Ils ſe perſuaderent que c'étoit la préſence & les diſcours du Pere de Mello, qui lui inſpiroient ce courage, & dans l'eſpérance d'en triompher plus aiſément, quand il ſeroit ſeul, ils le ſéparerent de ſon Maître. Ils le menerent dans une autre Place, où après lui avoir montré divers inſtrumens de torture, ils lui dirent tout ce qu'ils pûrent imaginer de plus perſuaſif, pour l'obliger à ſe rendre.

(a) ZUSKI avoit été détrôné en 1607, & renfermé dans un Convent. Il en fut tiré en 1610. & mourut l'année ſuivante à SMOLENSKO. Il pourroit bien y avoir quelque erreur de datte dans cette Relation.

Comme ils virent qu'ils ne gagnoient rien par cette voye, ils s'aviſerent d'un ſtratagême, dont ils ſe promettoient beaucoup, mais qui ne leur réüſſit pourtant pas. Quelques-uns d'entr'eux feignirent qu'ils revenoient de la Place, où étoit le Pere de Mello, & affectant un air content, ils dirent au Saint Religieux qu'à ce coup rien ne pouvoit plus excuſer ſon entêtement, puiſque ſon Ancien & ſon Maître avoit reconnu la vérité, & s'y étoit ſoumis : Qu'au reſte il n'avoit pas lieu de s'en repentir, puiſque le Prince l'avoit comblé d'honneurs. » La » ruſe eſt trop groſſiere, répondit le » généreux Confeſſeur de Jeſus- » Chriſt, je connois trop mon Pere, » pour le croire capable d'une ſi » grande lâcheté ; ne vous flattez » donc point, ni de me tromper, » ni de me pervertir ; je ſuis Catho- » lique Romain, & je veux mourir » tel. « Cette réponſe fut portée ſur le champ au Grand Duc, qui tranſporté de colere ordonna qu'on reconduiſît l'Indien : (c'eſt le nom, que l'on donnoit au Frere Nicolas,) à la

Place, où étoit le Prêtre Portugais, & qu'en préſence de celui-ci on lui coupât la tête, afin que ce Pere vît à quel malheur il avoit réduit ce pauvre Etranger par ſes diſcours ſéduiſans.

Il fut obéï, le Frere en arrivant à la Place apperçut un grand feu, & ſon cher Maître à genoux dans un coin à l'écart, tout nud, & tremblant de froid. Il jetta, en le voyant, un grand cri de joye, & le Pere de ſon côté, lui cria d'avoir bon courage, puiſqu'il touchoit au moment de recevoir la récompenſe de tout ce qu'il avoit fait & ſouffert pour le nom de Dieu. Auſſitôt le courageux Japonnois, rempli d'une nouvelle ferveur, ſe mit à genoux pour recevoir le coup de la mort, & le Bourreau lui ayant repréſenté qu'il ne tenoit encore qu'à lui de ſauver ſa vie, & de ſe procurer une brillante fortune, il ne fit point d'autre réponſe, que de préſenter ſa tête, qui fut abattuë à l'inſtant. Un torrent de larmes coula ſur le champ des yeux du Pere de Mello, & il n'eſt pas aiſé de dire, ſi la joye de ſçavoir ſon Diſciple dans le ſein de

Dieu, y eut plus de part que la douleur de lui ſurvivre.

La tête du Martyr fut portée au Prince, qui la reçut, comme ſi ç'eût été celle de ſon plus grand Ennemi, & la conſidéra avec une ſatisfaction, qu'un Tyran ſeul pouvoit goûter. Il ordonna enſuite qu'on fît dévorer le corps par des Pourceaux; mais ces Animaux immondes, quoiqu'accoutumez à ſe repaître des Cadavres des Malfaiteurs, ne voulurent jamais approcher de ce ſacré Dépôt, quelque choſe qu'on fît, pour les y obliger. Des Hérétiques, qui étoient préſens, s'écrierent qu'il falloit que la chair des Catholiques fût bien infecte, puiſque les Pourceaux mêmes en avoient horreur: exemple, qui fait voir qu'un cœur, en qui l'erreur eſt enracinée à un certain point, s'aveugle & s'endurcit par cela même, qui devroit l'éclairer & le toucher. Mais les Schiſmatiques ſaiſis d'une frayeur preſque religieuſe, demeurerent dans le ſilence. Quelques Marchands Polonois & Allemands profiterent de cet événement, pour demander la permiſſion de donner

la ſépulture à ces précieux reſtes d'un Martyr, & on la leur accorda ſans peine, quoiqu'il fût inoüi que le corps d'une perſonne, qui avoit péri par la main d'un Bourreau, eût reçu cet honneur. Ils l'enſévelirent donc le plus proprement qu'il leur fut poſſible, l'enterrerent dans un lieu écarté, & mirent ſur ſa Tombe une marque, à laquelle on la pût reconnoître.

Ils obtinrent en même tems du Grand Duc, qu'il ſe contenteroit, au moins pour le préſent, de ce qui s'étoit fait, & que le Pere de Mello ſeroit reconduit en priſon. Il y demeura encore une année entiere, après quoi la Princeſſe Veuve de Démetrius, laquelle ſe nommoit Marine GURGIA, & qui étoit fort zélée Catholique, eut le crédit de le faire élargir. Les nouveaux troubles de la Moſcovie, qui ſuivirent bientôt, obligerent enſuite cette Princeſſe de ſe retirer à Aſtracan, avec une de ſes Tantes, nommée Barbe NOSKA (*a*), qui l'avoit élevée, & qui étoit une Dame d'une piété

(*a*) Il faut peut-être lire KOSKA. Vingt

éminente. Depuis que ſa Niéce avoit retiré chez elle le Pere de Mello, elle s'étoit miſe ſous ſa Direction, & avoit même reçu de lui l'Habit du Tiers Ordre de Saint Auguſtin : ſon deſſein, en ſe retirant à Aſtracan, étoit de paſſer en Perſe, où elle eſpéroit de vivre plus tranquille, & de joüir d'une plus grande liberté dans l'exercice de ſa Religion, mais le Ciel en avoit autrement ordonné.

Lorſqu'on y penſoit le moins, Aſtracan ſe trouva tout en Armes, le Palais, où la Princeſſe demeuroit, fut attaqué par les Schiſmatiques, la Garde forcée & taillée en piéces ; elle-même y périt avec toute ſa Maiſon : ſa Tante & le Pere de Mello furent pris & condamnez au feu, pour avoir fait une profeſſion publique de la Religion Romaine ; mais on leur offrit la vie, & des Etabliſſemens capables de les dédommager de toutes leurs pertes, s'ils vouloient embraſſer le Schiſme, & recevoir le Baptême des Ruſſiens. Ils

ou trente ans auparavant le Palatin de Sandomir étoit Jean KOSKA, Pere de Saint Staniſlas KOSKA.

le refuſerent conſtamment, & furent exécutez dans la Place publique, en préſence d'un très-grand peuple, qui malgré ſon animoſité contre les Catholiques, ne put voir ſans admiration des Perſonnes ſi reſpectables ſoutenir dans un corps exténué de ſouffrances, & accablé ſous le poids des années, un ſi horrible ſupplice avec un courage, que la ſeule vraye Religion peut inſpirer.

Fin de cette Relation.

613055